1.75
PROVISOIREMENT
2 fr.

Jules MARY

LA BEAUTÉ DU DIABLE



COLLECTIONS DU LIVRE NATIONAL

ÉDITIONS JULES TALLANDIER
75, Rue Dareau, PARIS (XIVe).









JULES MARY

LA BEAUTÉ DU DIABLE

Dramatique roman d'amour



Editions Jules TALLANDIER
75, Rue Dareau, Paris (XIVe).

La Beauté du Diable

I

LE ROYAUME DES CROIX-VITRÉ

Personne n'avait entendu la détonation.

Au dîner, ne voyant pas Nicolas Bourriane, et l'heure s'écoulant, on avait frappé à la porte de son cabinet de travail. On était entré et on avait trouvé le financier le front appuyé sur son bureau, la cervelle éparpillée partout comme de l'écume blanche mêlée de rouge, et un revolver dans sa main crispée, l'index encore sur la gâchette.

Le suicide de Bourriane fit grand scandale dans Paris et surprit beaucoup de gens. On savait qu'il avait été mêlé à des affaires dont plusieurs n'étaient pas sûres, mais on ne pensait pas, de par le train qu'il menait, les fêtes qu'il donnait avenue Hoche, que sa situation fût désespérée.

Désespérée, elle l'était. Et même au delà de ce qu'on pouvait imaginer.

Ce fut la ruine complète, absolue, irrémédiable, et, les affaires liquidées, il resta à Nathalie Bourriane, la veuve, dix doigts pour vivre et pour faire vivre Michel et Laurent, ses deux fils encore jeunes. Or, elle avait passé sa vie dans le luxe et ne savait que faire de ses dix doigts.

Du jour au lendemain, quelle chute !... La veille, elle habitait un appartement de trente mille francs par an, encombré d'objets d'art et d'admirables inutilités ; le lendemain, elle se vit reléguée au quatrième étage, sur la cour, d'une pauvre maison de la rue Nollet, aux Batignolles.

Avant de s'adresser à son frère, le comte Hubert de Croix-Vitré, qui ne quittait guère son domaine de Royaumont, dans les Vosges, mais avec lequel, du fait de Nicolas Bourriane, toutes relations avaient cessé depuis des années, elle essaya de trouver autour d'elle de l'occupation. Elle se heurta à la misère de tous les jours, à toutes les humiliations, aux rebuffades, aux vagues promesses. Elle avait été trop riche, on n'avait aucune confiance en sa pauvreté.

Le peu d'argent sauvé du naufrage s'en alla. Les dettes vin-

rent. Les loyers furent en retard. Le boucher et le boulanger se lassèrent de fournir à crédit.

L'avenir se dressait, hideux, avec un cortège effaré de fantômes.

Alors, elle s'enhardit à écrire à son frère :

« Si tu ne viens à mon aide, je n'ai plus qu'à me tuer, et « j'y songe... »

Elle patienta quatre jours, huit jours.

Après quoi, n'ayant plus d'espoir, elle descendit acheter du charbon, qu'elle porta chez elle caché au fond d'un panier, calfeutra portes et fenêtres, boucha la cheminée et, traînant le réchaud au milieu de la chambre à coucher, pendant que ses enfants dormaient encore, elle l'alluma, aimant mieux s'en aller avec ses fils que les laisser seuls derrière elle, sans affection et sans appui.

Elle s'étendit près des petits, qui l'entourèrent de leurs bras sans s'éveiller. Elle ferma les yeux et souhaita la fin au plus vite.

Presque au même instant, on sonna avec vigueur.

Elle crut qu'elle se trompait et que c'était déjà le poison du réchaud qui troublait ses oreilles.

On sonna derechef et même on frappa avec insistance.

Qui venait la distraire, dans sa hâte de mourir ?

Une voix cria de l'autre côté de la porte :

— Hé ! madame Bourriane, ouvrez donc... C'est pour une lettre chargée...

Elle renversa le réchaud dans la cheminée et alla ouvrir. Le facteur tendait une enveloppe en haut de laquelle quatre mots flamboyèrent :

« Valeur déclarée : mille francs. »

Elle signa le carnet d'une main tremblante. Et quand elle fut seule, elle déchira l'enveloppe. Un beau billet beu s'en échappa. Mais ce qui valait mieux, c'était la lettre du comte de Croix-Vitré, qui l'accompagnait :

« J'ai appris ton malheur En t'adressant à ton frère, tu lui « donnes le témoignage d'affection qu'il attendait de toi depuis « longtemps. J'ai trouvé ta lettre à mon retour d'une courte « excursion de l'autre côté des Vosges. Ce billet de mille francs « est pour parer au plus pressé J'ai mieux à t'offrir. Viens « à Royaumont. Je n'ai pas d'enfant, hélas ! Tes fils seront « les miens, et ma Suzanne, ma femme chérie, sera vraiment « ta sœur... Viens-tu ? »

Deux semaines après, jour pour jour, vers quatre heures, sous le gai soleil d'un après-midi de printemps, elle descendait à la gare de Laitre, dans le Val-d'Ajol. Le train ne déversa sur le quai que trois voyageurs ; c'était Nathalie et ses fils. Elle remit à un homme des billets de troisième classe, passa la barrière et demanda :

— De Royaumont, s'il vous plaît, aucune voiture n'est venue, ce soir ?

— Ah ! fit l'homme... Vous êtes la nouvelle domestique du château ?

La brune figure de Nathalie devint terreuse ; ses yeux noirs se firent inquiétants.

— Non... je ne suis pas celle... je ne pense pas... Je croyais qu'on serait venu me chercher...

— Du reste, ma bonne femme, voici Mme la comtesse...

Au grand trot de deux cobs superbes, un landau tournait le chemin et vint s'arrêter devant la station. Une jolie créature en descendit, petite, d'une allure vive et gracieuse, et s'avança vers Nathalie en souriant. C'était la comtesse de Croix-Vitré ; les deux belles-sœurs ne s'étaient jamais vues.

Et Suzanne, avec une franchise tendre :

— Voulez-vous m'embrasser ? Je vous reconnais au portrait que mon mari m'a fait de vous... Et je suis heureuse que notre vie devienne commune...

Nathalie tendit les mains que serra Suzanne et qui étaient de glace. Elle avança le visage. Suzanne embrassa. Nathalie se laissa faire et ne rendit pas le baiser. On fit monter les enfants sur le devant du landau. Les deux femmes s'assirent en face. Les cobs repartirent en allongeant, l'écume aux mors, et faisant sonner leurs gourmettes.

Un peu gênées d'abord, ce fut un silence de quelques minutes. Elles formaient ainsi, l'une auprès de l'autre, un contraste frappant : la comtesse, très blonde, avec des yeux extrêmement doux ; l'autre brune, aux traits accentués, du même âge toutes deux, mais Nathalie paraissant plus âgée de dix ans à cause des dernières catastrophes qui avaient ravagé sa beauté. La voiture suivait la route qui borde la rivière, en remontant vers les chênes et les bois de la Vêche. Du bout de son ombrelle, la comtesse désigna toute la vallée de la Combeauté, à droite et à gauche, avec ses champs, ses pâturages, ses coteaux, ses fabriques, ses forêts.

— Déjà, nous sommes chez nous, dit-elle. Le domaine commence presque au sortir de la gare... Car, depuis que vous l'avez quitté, Royaumont s'est encore agrandi. Le château de la Louvière est à nous, maintenant, avec ses bois et ses fermes... ainsi que la terre de Clairsemé... L'ancien domaine vous est plus familier, et de l'autre côté du pont, là-bas, je n'aurai plus besoin de vous renseigner.

— Non... Je m'y reconnais... Nous allons passer devant la scierie de Malgoutte, puis nous laisserons sur notre gauche les forges de la Tremblade... Il y aura ensuite le raidillon qui contourne les ruines du Clos-des-Moines, et, de l'autre côté du Val-des-Roches, sur la hauteur, en avant de la forêt d'Hérival, c'est le château de Royaumont... dominant le paysage comme un oiseau qui plane.

Nathalie resta un moment rêveuse et dit, tout bas, avec un soupir :

— Royaumont ! Mon Royaume !... ainsi que portent les armes de mon frère.

— Royaumont qu'il aime et dont il ne voudrait pas se séparer pour le reste du monde !.. Royaumont... Son royaume !... dit Suzanne, avec une sorte d'enthousiasme religieux.

Bientôt, sur la côte, adossée à un immense bois de hêtres et de sapins, mais avec, par devant, des terrasses successives qui dégringolaient jusqu'à la Combeauté, appparut la masse

carrée des bâtiments du château. La voiture montait lentement. La route était en lacets, contournant la côte. A un tournant, Suzanne, joyeuse, s'écria :

— Regardez... Voilà mon mari, là-haut, sur le perron, qui nous fait des signes...

En effet, un homme agitait son mouchoir. Elles répondirent de leurs mains gantées. Cinq minutes après, le landau entrait dans la cour et Croix-Vitré s'avança, souriant :

— Sois la bienvenue dans notre royaume, ma chérie, dit-il à sa sœur... En y retrouvant tes souvenirs d'enfance, tu oublieras ton malheur présent... Tu es, chez nous, désormais chez toi... Notre affection te le rappellera sans cesse.

Et enlevant les deux petits dans ses bras robustes, il leur montra l'horizon :

— Aussi loin que vous pouvez voir, tout cela m'appartient... Et vous pourrez vous amuser là sans jamais sortir de chez vous !

Il les reposa par terre, les contempla une seconde, vigoureux, bien découplés, et son regard, un moment attristé, alla chercher les yeux bleus de Suzanne. Les yeux bleus se troublèrent aussi. Cela ne fut qu'un éclair, mais l'éclair venait d'illuminer l'intime regret de ces deux âmes. Chez lui, cela voulait dire :

— Pourquoi ne m'as-tu pas donné deux garçons, comme ceux-là ?

Et chez elle :

— Mon amour, si vrai et si profond, n'adoucira donc jamais ton regret ?

— Vous vous êtes embrassées, j'espère, fit le comte aux deux femmes.

— Moi, je l'ai embrassée, dit Suzanne... Mais, elle... non...

— Eh bien ! et toi, Nathalie ? Tu peux la remercier, je t'assure, car lorsqu'elle apprit ton chagrin et ta misère, c'est elle qui s'est écriée, avant moi : « Puisqu'elle est malheureuse, il faut qu'elle vienne partager notre bonheur. »

De nouveau, la jolie châtelaine tendit sa joue rose et fraîche, et la veuve, cette fois, l'effleura de sa lèvre flétrie. L'envie mordait son cœur. Et ce fut l'envie qui, avant qu'elle pénétrât dans le château, lui fit jeter un coup d'œil circulaire sur le vaste horizon qui s'offrait à elle...

Tout Royaumont était là d'une rive à l'autre, d'une ferme à une autre ferme, d'une forêt à une autre forêt... Royaumont, Mon Royaume.

Les comtes de Croix-Vitré le possédaient depuis Henri IV, qui le leur avait donné. En 1792, pendant l'émigration, les biens furent dispersés et vendus et ce que put faire l'ancien comte Philippe, ce fut de racheter le château à demi ruiné, avec quelques bandes de terres aux alentours. Il s'y installa.

Et dès lors, sa vie n'eut plus qu'une pensée, un rêve, un but, reconstituer le domaine tel qu'il l'avait reçu de ses ancêtres et léguer à son fils Hubert et à sa fille Nathalie ce domaine reconstitué ! Il n'eut pas d'autre ambition. Il aurait pu accepter quelque charge à la cour, vivre à Paris. Il ne le voulut pas. Là-haut, dans son aire, il déploya contre les paysans qui avaient acheté les parcelles de Royaumont, une âpreté féroce, une ruse qui jamais ne se trouva au dépourvu, une tension d'énergie, de volonté obstinée, d'intelligence, extraordinaire. Ce ne fut plus un gentilhomme, ce fut un homme de la terre, un paysan

aux prises avec des paysans. Il guetta leurs besoins, leurs faiblesses et leurs défaillances. Et de tout, il profitait. Il vécut, jusqu'à son dernier jour, à l'affût de tous les événements, de toutes les occasions, se remuant à l'aise dans l'arsenal des lois, tendant son vaste filet comme une araignée à toutes les mouches. Près de quarante années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles le domaine s'arrondit pré par pré, terre par terre, bois par bois. Les grandes joies, les suprêmes triomphes, les infimes et profondes jouissances de cet homme furent le jour où quelque mouche tombait dans sa toile et où il réussissait à agrandir Royaumont d'un lopin de plus !...

Roueries, âpreté, patience, avarice, cruautés, il eut tout cela. Pour mener à bien cette œuvre gigantesque, il fallait du génie. Ce fut une passionnante histoire que cette lutte opiniâtre contre tout un pays.

Et quand le vieux Philippe mourut en 1840, son œuvre était presque achevée. Au moment de mourir, il fit appeler son fils et, à travers ses derniers spasmes :

— Il manque... à Royaumont... pour le rendre pareil à notre royaume de 1792, la terre de Clairsemé, le manoir et les bois de la Louvière... Jure... que tu n'auras point de repos... tant que ces propriétés ne seront pas rentrées sous notre nom...

— Je le jure... avait dit l'enfant, grave et les yeux pleins de larmes.

— Tu seras... à ta majorité... le maître de Royaumont... Jure que... tu ne le quitteras jamais... que ta vie se passera à le surveiller... et que tu le laisseras à tes enfants... agrandi et prospère...

— Je le jure...

Alors, le vieux s'en alla tranquille. Il avait fait un testament par lequel il exigeait que son fils héritât de l'ensemble du domaine, réservant à sa fille l'équivalent de cette fortune en valeurs mobilières.

Plus tard, le mariage de Nathalie avec Bourriane se fit contre la volonté d'Hubert, et la rupture fut complète entre le frère et la sœur. Il fallut la ruine de Bourriane et le coup de pistolet final pour amener la réconciliation qui venait d'avoir lieu.

Croix-Vitré hérita du comte Philippe son amour de la terre, mais non son âpreté et son avarice. Il sut attirer à lui l'affection de tout le pays, mais, à l'égal de son père, il garda l'orgueil de Royaumont, qui fut son unique plaisir et son unique souci.

Cet homme de bien n'eut à se reprocher qu'une seule faute. Une seule journée de sa vie resta, dont le souvenir faisait monter la rougeur à son front, et, en cette journée, une seule minute, pendant laquelle il avait insulté un malheureux en outrageant sa pauvreté.

Ce fut un peu avant son mariage avec Suzanne, vers 1860. Un matin d'automne, d'un automne boueux et humide, il sortait du château des Hautes-Bruyères, où l'avaient retenu depuis huit jours des réunions de chasse. Devant la grille, il prenait congé de ses amis, en attendant qu'on fît approcher le break qui devait le ramener à Royaumont. Ils venaient de déjeuner longuement. Peut-être étaient-ils excités par cette vie de plein air, grisante comme du champagne. Peut-être, avant de se quitter, avaient-ils bu plus que de raison. Ils étaient très gais et riaient, en jeunes fous, riches, robustes et pleins de sève.

Un mendiant portant besace s'approcha, traînant le pied. Sous sa barbe en broussaille, très brune, il paraissait jeune et son allure était, à la fois, fière et timide.

Déjà, le comte avait sa botte sur le marchepied du break, quand le chemineau tendit la main :

— S'il vous plait, monsieur, de faire l'aumône à un ouvrier sans travail ?

— Sans travail ?... Toi ?... Avec des épaules comme les tiennes ?

Puis, tout à coup, Croix-Vitré se ravisa :

— Va pour l'aumône... mais, du moins, gagne-la !...

L'avenue défoncée par les pluies, était un cloaque. Le comte jeta par terre un louis qui disparut dans la boue.

— Il est à toi, si tu le ramasses avec tes dents !

Le chemineau pâlit et recula, effaré, avec un rire — le rire de convoitise pour cette belle pièce d'or qu'il avait vue reluire... puis le rire s'éteignit sur les lèvres convulsées et une flamme s'alluma, sinistre, dans le noir profond des yeux...

Et le comte et le mendiant se regardèrent...

Si Croix-Vitré avait pu pressentir ce qu'allait entraîner de ruines, ce qu'allait faire verser de larmes et de sang, ce moment d'oubli, cette minute joyeuse, il se fût précipité aux genoux de cet homme en lui demandant pardon...

— Eh bien ! va, dit le comte... Hésiterais-tu ?

— Non... parce que j'en ai bien besoin... Sans cela ! ! !

Le mendiant s'agenouilla dans la boue... se mit à rire, une seconde fois, en relevant sur Croix-Vitré des yeux suppliants... puis baissa les épaules jusqu'au ras du sol... Son front toucha la boue, son menton s'enfonça dans la boue... ses lèvres s'entr'ouvrirent... et ses dents saines et blanches fouillèrent la boue... Il se souleva, dans un haut-le-cœur... puis se rejeta dans la boue, avec une rage folle... et, tout à coup, se redressa, ayant aux dents la pièce d'or qui allait lui permettre de vivre pendant des semaines sans souffrir... Debout, le visage immonde... effrayant et la bouche toute noire... debout devant le comte interdit... debout, les yeux sanglants et le visage terrible...

Et crachant les saletés qui alourdissaient ses lèvres, essuyant ces choses qui dégouttaient de sa barbe, il dit, farouche :

— Je ne vous remercie pas, vous savez ?

A grandes enjambées, il s'éloigna, ramenant d'un coup d'épaule, sur le dos, son ballot de hardes, et Croix-Vitré, après la méchante action qu'il venait de commettre, se sentit amoindri vis-à-vis de lui-même et se méprisa. Il eut un geste instinctif de courir vers le mendiant qui s'en allait, courbé sous la charge de cette honte subie ; il eut envie de le rappeler pour lui dire une bonne parole, la parole d'un homme à un autre homme, celle qui fond les cœurs, qui fait oublier et qui change les haines naissantes en amitiés éternelles.

Mais l'autre était loin, déjà, et marchait sans se retourner...

Le souvenir de cette heure pesa comme un remords sur la vie du comte Encore maintenant, après les années écoulées, lorsque cette pensée lui venait, il se voilait les yeux comme pour ne la point voir.

S'il avait su la vérité entière, son remords se fût accru d'une épouvante ; le mendiant n'avait pas quitté la contrée. Le hasard fit qu'il trouva de l'ouvrage au Moulin-Joli, sur la li-

tuite de Royaumont. Il resta là, inconnu, honnête, obstiné. C'était un beau et solide garçon aux yeux brillants d'une vie intense. La meunière, qui était veuve, s'en éprit. A son arrivée, elle lui avait demandé simplement son nom :

— Jérôme Marberoux... venant des Ardennes... charpentier de son état...

Son mariage fit de lui le plus riche meunier du Val-d'Ajol, mais sa femme mourut quelques années après en donnant naissance à une fille.

Alors, il vécut seul, au Moulin-Joli, attendant son heure, car, au fond de son âme, couvait un atroce désir de vengeance.

Jamais, Croix-Vitré ne soupçonna le mendiant dans cet homme au visage rasé complètement. Le comte le rencontra, ne le reconnut point et des relations de bon voisinage s'établirent entre eux.

Longtemps, le chemineau chercha vers quel point le plus sensible du cœur il pouvait atteindre Croix-Vitré.

Maintenant, il n'hésitait plus... Il avait choisi Suzanne !

. . . .

La comtesse avait conduit Nathalie dans l'aile du château qui lui était destinée.

Tout y avait été préparé avec soin, dans l'attente de la nouvelle venue, afin qu'elle pût retrouver autour d'elle les raffinements du luxe auxquels la veuve de Bourriane était habituée. Mille jolis bibelots s'étalaient là, assemblés par la délicatesse d'une femme, et d'une femme qui se faisait grande joie de l'arrivée de cette étrangère dans sa vie.

Quand, toute souriante, elle l'eut mise en possession de l'appartement, Suzanne lui dit :

— A présent, je vous laisse... Promettez-moi seulement d'être heureuse ?...

— Je vous le promets ! dit Nathalie, les yeux voilés — et presque comme une menace.

Le soir, après dîner, la veuve ouvrit ses fenêtres et sortit sur le vaste balcon de pierre qui courait le long du château, à cet étage. La lune éclairait la campagne. Une autre âme que la sienne se fût attendrie de cette nature si paisible à laquelle tant de souvenirs d'enfance la rattachaient — devant l'horizon des montagnes couvertes de forêts — devant le ruban d'argent de la Combeauté qui se nouait et se dénouait à ses pieds pendant que les lointaines fabriques, dont le travail ne cessait pas, faisaient fuser, du haut de leurs immenses cheminées, des milliards et des milliards d'étincelles qui s'éteignaient, comme un feu d'artifice, dans le calme d'un ciel très bleu et très pur.

Tout à coup, elle courut vers la chambre où, déjà, reposaient ses deux fils.

Ils ne dormaient pas encore, tenus en éveil par toutes ces choses inconnues.

Elle les prit dans ses bras, les porta sur le balcon.

Et comme en un accès de délire maternel, d'ambition effrénée pour ces petits avec lesquels elle avait voulu mourir, et dont l'avenir l'avait tant effrayée :

— Regardez... Regardez bien de tous vos yeux... Michel, Laurent, regardez !... Et souvenez-vous toujours de ce que je vais vous dire en cette première nuit passée sous ce toit... Royaumont sera votre royaume... c'est moi, c'est votre mère qui vous le jure !

Puis, elle rêva, longtemps, dans les ténèbres...

Elle rêva...

Où trouverait-elle, en ce ménage si uni, la fissure par laquelle entrerait la discorde — ainsi qu'on entre un coin dans une pièce de bois pour la faire éclater ?...

Minuit sonnait à l'horloge d'une église, très loin derrière les bois.

Elle crut voir, en bas, le long de la terrasse, près de la rivière, un homme qui se rapprochait, restait à regarder les fenêtres du château, puis s'éloignait lentement dans la brume qui montait de la Combeaurée ?

— Qui est-il, celui-là ?... Un rôdeur ? Ou un amant ?

Celui-là, c'était l'ancien chemineau, le mendiant à la pièce d'or...

Jérôme Marberoux.

Dès le lendemain sa vie fut consacrée à l'étude de ce ménage, et pendant que le comte et Suzanne s'abandonnaient à la joie d'avoir, en recueillant la veuve et ses fils, accompli une généreuse action, deux yeux veillaient sur leur bonheur, scrutant les plus intimes de leurs pensées, essayant de deviner les rêves, les tristesses qui se dérobaient, les regrets, les amertumes qui surgissent parfois dans les existences les plus droites et les plus heureuses.

Ces deux cœurs du reste s'ouvraient à elle et n'avaient point de dessous.

Ah ! ce qu'elle vit tout de suite par exemple, ce fut leur regret profond de n'avoir pas d'enfant ! Les années s'étaient ajoutées aux années et leur amour, à ces deux êtres pourtant si robustes et si sains, et si beaux ! était resté stérile. Ils ne s'y résignaient pas. Chacun cachait à l'autre son chagrin.

La nuit venue, Nathalie apercevait, presque tous les soirs, la même ombre errer le long de la terrasse d'en bas, puis s'éloigner.

Elle le dit un matin à Croix-Vitré devant sa femme.

Il se mit à rire.

— Ne sois pas inquiète. Ce ne peut être que Jérôme Marberoux le maître-meunier. Il a tendu des pièges à loutres tout le long de la rivière. N'est-ce pas, Suzanne ?

Nathalie devint attentive.

C'est que la voix de la comtesse s'assourdit brusquement et qu'une pâleur s'épandit sur ce visage resté pur et frais comme celui d'une jeune fille, quand elle murmura :

— Ou quelque rôdeur ? Le pays n'est pas sûr. La proximité de la frontière nous amène des vagabonds, contrebandiers, braconniers, déserteurs...

— Non, c'est Marberoux, je te dis. Je l'ai vu, moi aussi, plusieurs fois.

La pâleur de Suzanne s'accentuait et le cœur de Nathalie se gonflait d'espérance, car elle devinait un mystère. Tous les mystères étaient bons à exploiter et devaient servir ses desseins.

Dès ce matin-là elle fut sur ses gardes. Suzanne ne prononça plus une parole, n'écrivit plus une lettre, ne fit plus un pas, hors du château sans que parole, lettre et promenade, n'eussent une espionne invisible.

Et voici ce que vit l'espionne :

Lorsque la comtesse sortait seule, Marberoux, comme s'il

l'avait guettée, surgissait sur son passage, tantôt se contentait de la suivre de loin, parce que sans doute, il devinait un obstacle à ces rendez-vous, — tantôt l'accostait dans les détours des sentiers rocheux, après s'être assuré que personne ne pouvait le surprendre. Obligée, pour ne point se trahir, à des précautions infinies, Nathalie Bourriane n'osait s'aventurer trop près d'eux. Que se passait-il en ces entrevues ? Elle eût payé cher pour le savoir.

Souvent, elle se trouva soudain en présence de la comtesse, après ces rencontres, et elle pouvait juger de l'angoisse de la jeune femme. Suzanne, pleine de fièvre, faisait semblant de ne pas l'apercevoir, mais Nathalie l'arrêtait :

— Vous n'avez rencontré personne qui vous ait effrayée ?

— Personne, je vous assure...

Son rire nerveux était une certitude de plus qu'elle mentait. Pourquoi ces mensonges si elle n'était pas coupable ? Une pensée mauvaise amenait un sourire dans les yeux de la veuve.

Elle remarqua bientôt un changement subit dans les habitudes de sa belle-sœur.

Alors, qu'autrefois la comtesse sortait tous les jours, amoureuse du grand air et de la promenade à pied par les côtes et les bois, elle s'enferma chez elle, ne quitta plus les terrasses ombragées et les abords immédiats du château. On eût dit que, même là où elle se sentait sous la protection de son mari, elle conservait malgré tout le vague effroi d'un danger, car elle ne se hasardait qu'avec crainte jusqu'à la rivière. Deux ou trois fois, quand apparut au bord de l'eau la haute silhouette du maître-meunier qui la guettait, elle se hâta de remonter vers le sûr abri de Royaumont.

Nathalie pensa :

— Elle a deviné mes soupçons et elle se tient sur la défensive...

Cette situation singulière dura quelques semaines, sans que Nathalie pût surprendre la preuve qu'elle attendait. Aux observations de son mari, Suzanne répondait qu'elle était souffrante. Elle semblait souffrante, en effet, et chose étrange, chaque fois qu'elle avait à expliquer ainsi la vie de repos à laquelle elle se contraignait, ses traits se transfiguraient, une ardente expression, une expression de joie inouïe et presque divine passait dans la pureté de ses yeux d'enfant. Sa bouche tremblait comme si elle avait voulu laisser tomber un secret sur le cœur en fête de Croix-Vitré, puis elle se taisait... l'heure, sans doute, n'était pas encore venue de confier son bonheur...

Et, toute à son idée fixe, Nathalie se disait :

— Elle a des remords... elle finira par se trahir...

La parente pauvre avait pris de l'autorité à Royaumont, aimant à s'occuper de ce qui s'y passait, surveillant le personnel et s'en faisant aimer. La comtesse n'en prit point ombrage, pas plus que son mari. Ces deux créatures d'élite, n'ayant jamais été trahies, ne voyaient jamais le mal.

— Laissons-la faire, disait Suzanne. Elle est fière et se trouve chez nous dans une condition inférieure. Elle veut reconnaître par les soins qu'elle donne à notre maison le service que nous lui avons rendu. Plus nous paraîtrons lui en savoir gré, et plus ce service lui sera facile à supporter.

C'est ainsi que Nathalie prenait lentement l'autorité qu'on lui abandonnait.

Marberoux venait parfois au château. Croix-Vitré aimait son allure pittoresque, sa parole animée et vibrante, la vivacité de son esprit. Il l'avait reçu à sa table, à plusieurs reprises, certains jours de chasse.

Chaque fois, la veuve avait surpris le regard de l'ancien chemineau brûlant de flamme le visage alangui de la comtesse. C'est alors qu'elle jeta la première pierre dans l'onde calme d'un bonheur que rien n'avait troublé jusque-là.

C'était un jour où le frère et la sœur se trouvaient seuls. Marberoux venait de s'éloigner. Et la comtesse, qui avait paru plus souffrante, avait regagné son appartement, nerveuse et les yeux noyés de larmes.

— Mon frère, dit la veuve, je suis trop ton obligée pour ne pas veiller sur ton existence de paix et de joie... Et je serais coupable si je ne t'avertissais pas...

Hubert abaissa le journal qu'il lisait. Et non sans surprise :

— M'avertir de quoi, je te prie ?

— Suzanne est souffrante.

— En effet, depuis quelque temps, mais je suis sans inquiétude...

— Il se peut, après tout, que ce ne soit qu'une souffrance... morale...

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que tu es aveugle si tu ne t'es pas encore aperçu que Jérôme Marberoux lui fait la cour...

— Eh bien ! dit le comte en riant, dédaigneux, c'est lui qu'il faut plaindre.

— Peut-être ! murmura-t-elle, en dessous.

Et sa parole tomba comme une goutte de poison distillé par ses lèvres pâles.

— Qu'est-ce que tu sais ? Pourquoi hésites-tu ?

— Toutes les fois que Suzanne sort pour une promenade à pied... c'est pour un rendez-vous avec cet homme.

— Tu mens !

— Mon frère ! dit-elle, indignée.

Il soupira, anxieux. Déjà, le trouble était dans son âme.

— Pardon !... Mais parle, sans réticence... Qu'as-tu surpris en ces rendez-vous ?

— Rien, car ils sont prudents... et je ne peux pas les suivre de trop près..

— Suzanne ne sort presque plus...

— Elle a deviné mes soupçons.

— Ah ! non, non, je ne veux pas te croire... fit-il avec violence... ce serait infâme !

Ils restèrent silencieux. Le poison corrodait ce cœur, si confiant toujours.

Elle dit, insinuante :

— Veux-tu que je veille ? ou veux-tu t'en occuper seul ?

Il hésita. Puis, sa voix se fit enrouée quand il dit :

— Je me tairai... Toi, veille et avertis-moi !...

Le lendemain, vers quatre heures, silencieuse et immobile dans un petit kiosque bâti à l'angle de la dernière terrasse, Nathalie aperçut Suzanne qui descendait seule, une ombrelle à la main, vers le bord de l'eau. Elle s'assit sur une chaise rustique, à l'ombre d'un quinconce de très beaux frênes et la rivière d'argent roulait à ses pieds avec un bruit de caresses. Elle n'était pas là depuis cinq minutes que le facteur, qui

passait sur la route, l'avisant, venait à elle, lui remettait une lettre et s'éloignait.

La comtesse examina d'abord l'enveloppe, comme si elle avait voulu reconnaître l'écriture, la déchira et parcourut la lettre. Elle eut un geste de colère, froissa le papier et le lança dans la rivière. Le courant l'emporta, le bousculant contre les pierres.

— Il y a du Marberoux là-dessous ! pensa la veuve.

Et elle se hâta de descendre. Elle n'avait pas peur d'être surprise, car la rivière faisait un coude brusque devant Royaumont vers le Val-d'Ajol. Un remous avait enlevé la lettre qui roulait au milieu de la Combeauté, blanche, pareille à un énorme papillon. Reviendrait-elle vers la rive ? Comment l'attirer jusque-là ? Parfois, elle voyait le papier qui, tout à coup, s'arrêtant contre une roche, se reposait dans un paquet d'herbes, puis repartait de plus belle. Nathalie ne le perdait pas de vue et se hâtait, le long du bord. Le papier se rapprocha dans un tournant. Avec une gaule ramassée dans la prairie, elle l'attira, doucement. Mais, déjà, il était tout imprégné d'eau, et au moment où elle s'en saisit une partie s'en détacha, sombra, et la moitié de la lettre seulement lui resta dans la main.

L'écriture en était à demi effacée et les lignes comme tailladées, inégalement. Voici ce qu'elle put lire :

« ... à mon amour... vous ne... mon ardeur et ma vie...
« espère... Je vous aime tant que c'est folie ! Ne plus vous voir...
« mais vous quitter... surveille... ah ! prêt à... un sourire et
« des larmes... deviendrais fou... après-midi, demain. »

La signature avait été coupée et s'en était allée au fil de l'eau. Mais ce qui en restait suffisait pour le triomphe de Nathalie : « Jérôme. »

La veuve courait au château, toute frémissante. Elle fut obligée de s'arrêter, d'attendre que son cœur eût cessé de battre, de se composer un visage douloureux avant de se présenter devant son frère. Elle eut même l'air de le fuir, quand elle l'aperçut, comme si elle avait voulu échapper à toute question et elle se hâtait de rentrer chez elle, baissant la tête, humble et triste.

Il se promenait autour de son chenil en fumant une cigarette. Il vit ce manège et l'âme soudain oppressée par l'approche d'une catastrophe, il appela :

— Nathalie, viens un peu

Quand elle l'aborda, elle avait des larmes dans les yeux.

— Tu as du nouveau ? demanda-t-il, la voix étranglée.

— Non.

— Tu mens !

— Frère, oublie ce que je t'ai dit... oublie, par pitié, oublie !

— Parle ! dit-il, en lui saisissant le bras.

— Pourquoi faut-il que moi, qui t'aime tant, je te fasse de la peine ?

Le papier, que le soleil séchait déjà, s'échappa de sa main. Il le ramassa, le lut... Et pendant longtemps, sans regard, sans vie, sous l'écroulement de tout, il resta immobile, anéanti, en écoutant le récit de ce qui venait de se passer.

— Pardon, frère, dit la veuve, pardon !

Elle s'enfuit, avec des sanglots, pour se dérober au spectacle de ce désespoir.

« Demain !... après-midi !... » indiquait la lettre.

Croix-Vitré n'hésita pas. Il fallait que les deux complices fussent assurés de leur impunité, jusqu'à commettre quelque imprudence...

Le soir même, sans autre explication, il annonçait à sa femme :

— Il faut que demain j'aille à Plombières. Je rentrerai dans la nuit... très tard...

Comment aurait-il pu douter encore, lorsqu'il vit l'éclair de joie qui traversa les yeux de Suzanne ?

Ah ! la malheureuse ! la malheureuse !

Le lendemain, à la pointe du jour, il était parti.

Nathalie resta aux aguets, chez elle. Vers neuf heures, elle vit atteler l'élégant dog-cart que la comtesse aimait à conduire, et celle-ci monter, prendre les guides. Cinq minutes après, tout avait disparu. Elle emmenait avec elle un groom.

Nathalie se hâta de descendre. Elle s'informa. On lui répondit que la comtesse avait prévenu seulement qu'elle serait absente toute la journée. Elle avait pris la route de Remiremont qu'aucune voie ferrée ne relie au Val-d'Ajol. Voyage imprévu, étrange, et dont elle n'avait pas parlé la veille à son mari.

— Elle va retrouver son amant !

La veuve chercha un prétexte pour se rendre, vers trois heures, au Moulin-Joli, et s'enquérir de Jérôme Marberoux.

Or, le maître-meunier était absent, lui aussi, depuis le matin !

— C'est clair ! Ils sont ensemble !

Tout accusait la pauvre Suzanne. Et pourtant, elle vivait, la chère créature, au milieu de ces perfidies, sans même les soupçonner. C'était bien à Remiremont qu'elle se rendait, et son dog-cart s'arrêta devant la porte haute et massive d'un vieil hôtel où elle sonna.

— Le docteur Barnabé Fontenailles ?

C'était un vieux praticien, populaire dans toutes les Vosges, d'une famille de médecins qui avaient soigné les Croix-Vitré de père en fils.

Suzanne entra chez le vieillard, l'angoisse au cœur, n'osant espérer.

Elle en sortit les yeux brillants d'une joie folle... avec une certitude...

Elle allait être mère !...

Vers quatre heures, lorsqu'elle arriva dans la vallée des Roches, non loin de Royaumont, un peu fatiguée par les cahots de la voiture, elle passa les guides au groom en disant :

— Je rentrerai à pied.

Elle quitta la grande route pour s'engager dans les sentiers qu'elle connaissait bien et qui serpentaient en mille replis tortueux au flanc de la montagne. Elle marchait lentement, accablée par son bonheur et deux fois elle murmura :

— Oh ! mon Dieu, comme je suis heureuse de la joie que je lui apporte !...

Cette fin d'après-midi était d'une douceur exquise. De là où elle était, elle voyait se superposer au loin, de côte en côte et de montagne en montagne, les Vosges sur lesquelles flottaient des vapeurs bleues. Elle les aimait, ses Vosges, et elle s'assit un moment sur une pierre qui surplombait une dégrin-

golade, dangereuse, de cent pieds à pic dans un abîme. Et elle resta ainsi pensive, l'âme au loin, vers l'avenir, sentant frémir au fond de son être le divin espoir maternel.

— Un enfant ! Je vais avoir un enfant !...

Du bruit, derrière elle, sur des branches mortes et les aiguilles sèches de sapins, lui fit tourner la tête.

Elle se releva...

Un homme était debout qui la regardait avec des yeux de passion insensée, et si violemment ému que ses mains s'agitaient de tremblements. C'était Jérôme Marberoux.

Elle eut une exclamation d'effroi.

— Vous ! Encore vous !

— Oui, je vous ai vue partir ce matin. Alors, je suis parti, de mon côté, sans dire où j'allais et depuis je guette votre retour, dans les bois qui bordent la route, afin de vous voir passer, de vous voir de plus près. Je ne pouvais deviner que vous laisseriez la voiture pour remonter au château par les sentiers et... je crois vraiment, que le hasard est pour moi... aujourd'hui... puisque vous voici seule avec moi, en cette solitude...

— Vous menacez, je crois ? dit-elle, en essayant d'être brave, alors qu'elle se sentait envahie par une peur affreuse.

— Non... Vous savez bien que je vous aime... Lorsque vous faites un pas hors de chez vous, je suis là pour vous suivre, parce que j'ai besoin de vous voir, et de vivre de votre vie, parce que je ne peux pas rester loin de vous... Chaque fois que vous descendez de votre orgueilleux Royaumont, je suis là... et quand vous vous hasardez hors du château, je suis là, toujours !... Ce n'est pas ma faute, si vous m'avez rendu fou..

— Vous me faites horreur...

— Mieux vaut cela que vous faire pitié !

Il s'arrêta, sa voix devint sourde :

— Non... je vous trompe... J'ai une peine infinie de vous entendre dire que je vous fais horreur et... je voudrais vous faire pitié, parce que la pitié adoucirait peut-être vos yeux... et je donnerais ma vie pour un de ces regards-là.

Il s'était rapproché d'elle. Il essaya de lui saisir la main. Elle recula, vivement, si près de l'abîme, qu'il poussa un grand cri :

— Prenez garde ! c'est la mort !

En effet, qu'une roche se fût détachée sous sa bottine et elle eût roulé parmi les éboulis qui dégringolaient, au fond vers les ombres des profondeurs...

Elle se rejeta, en avant, d'un geste instinctif et tomba dans les bras de Marberoux, qui se resserèrent autour d'elle avec un triomphe farouche. La roche s'écroula, rebondissante, et on l'entendit en bas, écraser sous sa masse énorme, des branches de sapins.

Il lui couvrait les cheveux de baisers emportés, violents, presque cruels.

Elle se débattait, retrouvant toute sa présence d'esprit.

— Misérable ! Ah ! le misérable !

Il employa la violence.

Les doigts noueux essayèrent de dompter cette frêle vigueur que décuplaient l'indignation, l'épouvante et le dégoût...

— A moi ! A moi !

Et il disait, haineux et vainqueur, hélas, si aisément :

— Pourquoi avez-vous peur, puisque je vous aime ?... Je ne

veux de vous que l'aveu de votre amour... Dites que vous m'aimez... et je vous rendrai votre liberté... et je vous laisserai partir... Avec la certitude d'être aimé, je serai heureux et par mon dévouement, par mon sacrifice, par tous les actes de folie que vous exigerez, je n'aurai plus qu'à vous prouver que je suis digne de vous ?... Dites... m'aimez-vous ?... Suzanne, m'aimez-vous ?...

Tout à coup, elle eut un mouvement de repli sur elle-même, si imprévu et si souple, qu'elle lui échappa..

Elle haletait, ses beaux cheveux blonds en désordre.

Elle comprit qu'elle allait peut-être s'évanouir et que c'était fini...

Ses yeux bleus, ses yeux d'enfant, troubles, effarés, cherchèrent autour d'elle quelque secours, un miracle ; mais la solitude était complète, le silence était absolu. On n'entendait même pas un chant d'oiseau.

Fuir, cela n'était plus possible... Ses jambes vacillaient... Elle n'eût pas fait dix pas que l'homme l'eût rejointe.

Elle cria encore :

— Au secours !...

Elle croyait avoir mis dans ce cri toute sa suprême force, ce qui lui restait d'énergie et de désespoir !... et ce ne fut qu'un soupir... un râle presque...

Elle se vit au pouvoir de ce misérable...

Il n'avait pas bougé..

Il se tenait au bord du sentier, les bras croisés, à deux pas de l'abîme et tournant le dos à ces profondeurs...

Silencieux, sûr de sa haine, sûr aussi de sa vengeance, maintenant, de la vengeance enfin offerte, et gardant un sang-froid redoutable, l'ancien chemineau, l'homme à la pièce d'or, contemplait en souriant sa victime.

Suzanne était perdue...

Alors, brusquement, dans un élan irrésistible, elle s'élança vers lui et le poussa de toutes ses forces.

— Tiens !

Il jeta les mains en avant pour se retenir, perdit l'équilibre, battit l'air de ses deux bras.

Puis, il tomba en arrière, dans le vide...

Et la pauvre femme prit la fuite, affolée, répétant tout bas, dans son horreur :

— J'ai tué ! J'ai tué !

II

LA MORT DU CHEMINEAU

Elle courait au hasard, dans l'étroit chemin caillouteux, où elle déchirait ses bottines, où elle accrochait sa jupe aux ronces et aux racines, où elle trébuchait à chaque pas, tant elle était faible. C'était pitié de la voir ainsi, et c'était pitié de l'entendre répéter, à voix basse, comme en un cauchemar :

— Je l'ai tué ! Je l'ai tué !

Car elle avait commis cela, un meurtre, elle, si douce et si inoffensive ! Que devenir ? Quels mensonges inventer, si on la soupçonnait ? Est-c qu'il ne fallait pas mieux mourir ?

Quand elle arriva aux alentours de Royaumont, elle tomba épuisée au bord d'un bois. Le château se dressait là-haut, au-dessus d'elle, comme une menace. Elle devait rentrer là, et y reprendre sa vie de tous les jours, avec le fardeau de ce meurtre !... Pourrait-elle ?

Ses dents claquaient. Des frissons de glace la parcouraient. Elle pensa pourtant qu'elle devait remettre un peu d'ordre dans sa toilette, si elle voulait éloigner les questions embarrassantes. Elle ouvrit sa trousse d'or, se regarda dans un petit miroir de poche, encadré de brillants. Elle ne se reconnut pas. Etait-ce bien la jolie Suzanne, au teint rosé et frais, aux yeux de quinze ans, ce visage de femme éperdue, d'une pâleur profonde, et quel était donc ce regard de folle qui la fixait, avec égarement ? Elle arrangea sa coiffure, attendit d'avoir repris haleine, se fit un calme factice et reprit sa marche.

— J'ai tué ! J'ai tué !

Oui, en bas du ravin, il y avait un cadavre, broyé par une chute horrible. Déjà, sans doute, dans le ciel, des corbeaux tournoyaient en croassant, dans l'espoir de la curée prochaine... Et cette mort, c'était son œuvre, à elle !...

Elle traversa la cour du château, où elle rencontra des gens qui firent, en la voyant, un geste de surprise. Evidemment, ils étaient frappés de son désordre, de sa pâleur. Ce drame de sang avait laissé sur elle comme une marque de terreur.

Elle entra. Elle se hâtait, maintenant, afin d'être seule, loin de ces yeux, dont elle se détournait, parce qu'elle croyait y lire, déjà, l'accusation du meurtre.

Et elle se trouva, soudain, devant son mari !...

Son émotion fut si grande, qu'elle chancela, en portant la main à son cœur.

— Vous... Ah ! que je suis heureuse que vous soyez revenu plus tôt que vous ne le pensiez, car... j'ai... des choses à vous dire...

Il ouvrit lui-même la porte d'un petit salon et, froidement :

— Venez... je vous prie. Nous avons à causer, en effet.

Le comte écarta les rideaux qui, pendant le milieu du jour, avaient défendu la pièce contre le soleil. Une vive lumière y pénétra. Et, longtemps, en silence, Croix-Vitré regarda sa femme.

Assurément, il la vit coupable. Et comment l'eût-il vue autrement ? Elle n'osait relever les yeux sur lui. Tout en elle accusait la faute commise : le désordre de ses traits et de ses vêtements rajustés à la hâte ; l'effroi de retrouver son mari alors qu'elle ne devait s'attendre à le revoir que le lendemain ; la vision du cadavre, étendu en bas de la montagne, et dont elle ne pouvait distraire sa pensée. Et la pauvre Suzanne le comprit si bien qu'elle se demanda :

— Est-ce que, déjà, il connaîtrait ce qui s'est passé ?

Comment expliquer une pareille torture ? Elle, qui s'élançait vers l'homme qu'elle aimait, avec la joie de lui révéler que leur rêve à tous deux se réalisait, elle n'osait plus maintenant parler, les lèvres contractées par l'épouvante, parce qu'entre le moment où elle avait appris la certitude de sa maternité et l'heure où elle pouvait tout dire, elle avait tué !

Et elle attendait son interrogatoire comme devant un juge...

— Suzanne, notre vie était heureuse, et la confiance régnait entre nous... Je crois que vous n'avez pas beaucoup de reproches à me faire, car je me suis appliqué toujours à voir le sourire sur vos lèvres et dans vos yeux. De votre côté, jusqu'à présent, vous ne m'avez donné que de la joie... Aujourd'hui, Suzanne, je suis triste et inquiet, j'attends de vous des explications d'où dépend notre existence à tous deux... Si vous hésitez à me les donner, prenez garde que ce ne soit fini entre nous... Et faites que je vous croie, si vous voulez rendre un peu de tranquillité à mon âme, car je souffre... je souffre horriblement...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, mon ami, fit-elle faiblement.

Il soupira. Il s'attendait bien, hélas ! à ce qu'elle mentirait. C'était prévu.

— Suzanne, qu'ai-je fait pour que vous ne m'aimiez plus ?

Elle joignit les mains en un geste de douleur et de supplication. Et elle balbutiait :

— Mais je vous aime, oh ! mon ami !... jamais je ne vous ai tant aimé..

La figure de Croix-Vitré s'assombrit encore et ses yeux eurent un éclair de menaces.

— D'où vient votre trouble, cette émotion inexplicable, ce désordre où je vous vois ?

— J'ai failli périr... en manquant pied, au Saut-du-Pic, là où vous savez, il y a un passage dangereux... Je me suis retenue à des branches, mais j'ai eu bien peur, et je n'en suis pas encore remise...

— Qu'étiez-vous allée faire en cette solitude ?

— J'avais laissé la voiture plus bas, et je voulais marcher un peu... J'aime cet endroit de la vallée, désolé et sauvage...

— Vous n'y étiez pas seule ?...

Elle tressaillit. Certes, en tout autre moment, elle n'eût point répondu à de pareilles questions qui eussent froissé son orgueil. Mais elle se sentait coupable d'un meurtre, sans deviner que c'était d'adultère qu'on la soupçonnait. Et elle se défendait.

— Je n'ai vu personne. Qui donc aurais-je pu rencontrer ?

— André, votre groom, a aperçu Jérôme Marberoux qui essayait de se cacher dans le bois. Ne s'est-il pas trouvé sur votre passage ? Ne vous attendait-il pas ?

— Non, dit-elle avec un tremblement... Pourquoi m'eût-il attendue ?

L'accusation vint aux lèvres du comte... Il s'approcha de Suzanne, lui saisit les mains, se pencha pour lui lancer de plus près la cruelle parole et l'en blesser plus profondément... Il voulait lui dire : « Parce que cet homme est ton amant ! »

Non. Ce n'était pas possible. Cette candeur ne cachait pas tant d'infamie ! Il se contenait avec peine, partagé entre la rage qui le torturait et la révolte qui montait à son cœur et lui criait : « Tu te trompes ! Elle t'aime ! »

— Soyez franche... J'ai découvert qu'un homme vous recherche... Vous vous êtes souvent rencontrée avec lui... il vous a écrit... Vous avez reçu ses aveux... et hier encore... tenez, la rivière n'a pas tout détruit... lisez ceci qui vous rappellera qu'aujourd'hui même il vous donnait un rendez-vous...

Et il lui présenta le fragment de lettre sauvé par Nathalie. Elle le reconnut.

— Ainsi, vous n'avez pas vu Jérôme Marberoux ?

— Non.

— Vous le jurez ?

Avouer l'avoir vu c'était avouer le drame qui s'était passé. C'était peut-être se faire accuser de ce meurtre... C'était le scandale... Non, non, jamais !...

— Je le jure ! dit-elle.

Chose étrange, son émotion de tout à l'heure disparaissait devant l'accusation précise qu'elle comprenait enfin. Ainsi, ce n'était pas de ce meurtre qu'il était question ? Personne ne l'avait vue dans la foudroyante minute, bousculer dans la mort le misérable dont elle avait fait justice ? Dès lors, qu'avait-elle à craindre et que restait-il de tout cela ? La jalousie du comte ?... Un mot la dissiperait.

— Ah ! je suis heureuse, bien heureuse ! dit-elle, dans un élan.

Croix-Vitré eut cette pensée qu'elle devenait folle... Elle vint appuyer ses deux mains sur les épaules de son mari et le regarda droit dans les yeux.

— Je ne t'en veux pas de m'avoir crue coupable... non... parce qu'il se peut qu'il y ait des apparences contre moi... Tu souffres ? Tu es jaloux ? Tu m'aimes ?

— Ah ! ne vous jouez pas, Suzanne, et répondez !

— Interrogez, mon ami, et préparez-vous ensuite à me demander pardon.

— Vous êtes sortie, ce matin, en profitant de mon absence... et vous êtes allée à Remiremont... chez le docteur Fontenailles... Pourquoi ce voyage et cette visite, dont vous ne m'avez point parlé ?

— Parce que je voulais être sûre de la nouvelle que j'ai à vous apprendre... parce que je voulais ne pas vous donner une fausse joie... parce que je suis mère, oh ! mon ami, et que je suis heureuse...

Et sous l'énervement de ces émotions si rapides et trop violentes qui se succédaient en sa vie depuis une heure, elle s'affaissa à demi évanouie dans les bras de son mari.

Tout d'abord, il n'osa comprendre ce qu'elle venait de dire. Une pareille révélation était si loin de sa pensée, cette espérance était devenue si incertaine qu'il doutait encore maintenant qu'il avait entendu :

— Est-ce vrai ? Est-ce vrai ?...

Quand elle reprit connaissance, elle le vit, penché au-dessus d'elle, le regard anxieux, déjà tout soupçon disparu et le sourire dans les yeux.

— Suzanne... redis, redis encore...

— Je suis mère. Voilà tout mon secret, le secret de mes fatigues, de mon trouble, de ma joie... je suis mère... Je t'apporte aujourd'hui le seul bonheur qui te manquait... Je suis mère et je t'aime... Et maintenant, à genoux, monsieur, demandez-moi pardon..

Il tomba à genoux et lui baisa les mains.

— J'étais fou... Je suis un misérable... J'étais si malheureux ! Pardonne, Suzanne, pardonne, si tu ne veux pas que je rougisse désormais devant toi...

Elle passa la main sur son front... De nouveau, venait de sur-

gir devant elle la vision du cadavre, au fond de l'abîme. Le bonheur était-il encore possible, avec un pareil cauchemar ?

Et elle fit un geste pour écarter cette vision.

— Suzanne, vos yeux expriment je ne sais quelle terreur... Vous tremblez... Vos mains me repoussent... Vos mains sont glacées...

Elle se réveillait. Elle chassait la vision affreuse. Elle parla comme en un rêve :

— Je suis mère... voilà enfin notre bonheur qui est complet... car rien ne nous manquera plus... Nous n'aurons plus à envier ceux qui voyaient auprès d'eux grandir les enfants de leur tendresse... Nous n'avons jamais été aussi heureux.

Elle éclata en sanglots nerveux. Il la prit dans ses bras.

— Suzanne ! ma Suzanne !.. qu'as-tu donc ?

— Pardonne, à ton tour... c'est la réaction, vois-tu... tes soupçons m'avaient fait mal... Et laisse-moi regagner ma chambre !... me remettre... me reposer... ensuite, tu me retrouveras comme tu m'as connue... et j'oublierai ce que tu as pensé... et ne crois plus à rien... si ce n'est que je t'aime et que tu es mon Dieu... et qu'en dehors de toi rien, pour moi, n'existe sur la terre...

Sur le seuil du petit salon, elle se retourna avec un adorable sourire :

— Jusqu'au jour où ton amour et le mien se rassembleront sur la tête chérie de l'enfant que je te donne...

Elle se hâta d'aller s'enfermer chez elle. Là, seule, elle respira. C'était comme une heure de liberté dont elle allait jouir, loin de tous, dans un soulagement.

Croix-Vitré trouva Nathalie sur la terrasse. La parente pauvre se trompa, en voyant l'émotion de son frère. Ce qui n'était chez lui que l'explosion d'une joie infinie, elle le prit pour du désespoir, pour de la rage jalouse.

Ellle s'apitoya, déjà, les yeux baissés et toute larmoyante :

— Mon pauvre frère !...

Mais lui la prit par la taille, en un élan de gaieté jeune et folle. Il l'embrassa à pleine bouche...

— Ah ! ma bonne sœur, comme nous nous faisions de la peine, à plaisir !... Jamais la moindre mauvaise pensée n'a effleuré cette âme si délicate et si pure... Sais-tu ce qu'elle vient de m'apprendre ? Tu ne devineras jamais... Je te le donne en cent mille...

Comment cette femme eut-elle le pressentiment de la vérité ? Car elle devina. Ce fut au fond d'elle un effondrement de ses ambitions.

Et avant même qu'il eût achevé sa pensée, elle eut un mot atroce :

— En serais-tu vraiment le père ?

Il chancela sous le coup, balbutia :

— Ah ! sœur !... sœur !...

Puis, muet, anéanti, il la regarda avec épouvante.

A ce moment, un homme, qu à ses vêtements blanchis, à sa casquette et à sa figure saupoudrés de farine, on devinait pour un des garçons du Moulin-Joli, accourait sur la terrasse, haletant et hors d'haleine.

Il s'arrêta devant Croix-Vitré, et dit, la voix rauque :

— Monsieur le comte, un grand malheur... Des charbonniers

ont trouvé au fond du Saut-du-Pic, le corps de Jérôme Marberoux et l'ont rapporté au moulin.

— Mort ?

— Encore vivant. Et quand il est revenu à lui, sa première parole a été celle-ci : « Je sens que je n'en ai plus pour longtemps... Je ne veux pas mourir sans avoir vu le comte de Croix-Vitré... »

— Moi ?

— Oui... « J'ai de très graves choses à lui dire, à lui et à la comtesse. Donc, il faut qu'on aille les chercher, tous les deux, tout de suite... »

« Des choses graves !... » pensait Hubert, en frissonnant.

— Pressez-vous, monsieur le comte, ou bien il sera trop tard.

Alors, il y a donc un secret entre Suzanne et le maître meunier pour qu'il la réclame à son lit de mort ? Et quel redoutable secret, pour qu'il n'ait pas d'autre pensée, à cette heure suprême ?

— Hâtez-vous, monsieur le comte, hâtez-vous, répétait le garçon.

Croix-Vitré monta chez sa femme.

Aux premiers mots qu'il lui dit, quand elle eut compris l'étrange requête de Marberoux, elle laissa voir son épouvante dans le cri qui lui échappa :

— Non, non... je n'irai pas... Je ne veux pas...

Et Croix-Vitré, repris de soupçon, sentit son cœur se serrer.

— Cet homme nous demande à son chevet, vous et moi.

— Je n'irai pas...

— Suzanne, cet homme va mourir...

— Non, non, je ne veux pas... je ne veux pas ! disait-elle, éperdue, folle.

— Suzanne, le désir d'un moribond, c'est un ordre...

Il ajouta, tout bas :

— Vous avez donc peur de vous trouver en face de lui ? Votre âme n'est donc pas tranquille ? Vous avez des remords ?

L'angoisse de la pauvre femme était effrayante. Et lui, plus froid, à mesure qu'elle se perdait, la contemplait fixement, pour lire jusqu'au fond d'elle !

— Vous viendrez. Il le faut. Je le veux... Peut-être a-t-il des torts envers vous et veut-il s'en confesser devant moi ?

Cette parole tomba comme un espoir sur la détresse de Suzanne. Marberoux se savait coupable. Sans doute, il ne voudrait pas mourir sans avoir obtenu son pardon ?... Oui, peut-être... peut-être... Elle ne lui avait jamais fait de mal... Elle avait eu pitié de lui, d'abord... Il avait employé toutes sortes de ruses, pour lui faire remettre ses lettres, pleines de passion... changeant chaque fois l'écriture de l'adresse pour qu'elle ne pût la reconnaître, pour qu'elle déchirât l'enveloppe... Elle avait, ensuite, redouté sa violence, ayant peur pour son mari, ayant peur du sang versé à cause d'elle, préférant souffrir, se sentir esclave, plutôt que de hasarder la vie de l'homme qu'elle aimait... Elle avait été malheureuse, en silence... Et tout cela avait abouti à un crime, à un meurtre, à la mort... un meurtre nécessaire... une mort qui était un châtiment...

Oui, cet homme, avant de mourir, avait besoin d'un pardon !

Cependant, elle tremblait toujours... l'instinct parlait plus haut que tous les raisonnements... et l'instinct disait :

— Prends garde... Toute parole d'un mourant est terrible, car elle est scellée sur ses lèvres pour l'éternité...

Elle dit, enfin :

— Je vous suivrai...

Mais elle avait hésité trop longtemps. Il sentit renaître ses tristes soupçons.

Ils partirent, sans même prendre le temps de faire atteler. Aux premiers pas, le comte s'aperçut que Suzanne ne pourrait aller jusqu'au bout. Elle chancelait, trébuchait contre tout, comme si à chacun de ses pieds eussent été attachés des poids énormes. Elle marchait, avec un voile devant elle.

— Appuyez-vous sur mon bras...

Elle obéit, machinale. Le trajet n'était pas long. Lorsque, dans une courbe de la Combeauté, Suzanne vit les bâtiments du Moulin, elle eut un soubresaut et s'arrêta, clouée au sol !

— Cet homme vous fait peur ?

— Non !

Elle se remit en marche. Son bras sur celui du comte frissonnait violemment

Au Moulin, tout était silencieux. Les vannes étaient baissées, la rivière lente. On entendait à peine le murmure d'un filet d'eau qui passait par-dessus le barrage. Les roues dormaient. On avait suspendu la vie du Moulin afin que le maître s'éteignit dans le calme, sans que rien ne troublât sa fin. Le jour déclinait et les rayons rouges du soleil couchant ensanglantaient la rivière.

Croix-Vitré pénétra dans l'habitation sans rencontrer personne.

— Nous arrivons peut-être trop tard...

Un éclair de joie dans le regard de Suzanne... Oui ! elle espérait que cet homme serait mort... ainsi, elle n'en aurait plus rien à redouter...

Derrière le comte, elle monta lentement l'escalier.

Au premier étage, des gens se tenaient, mornes, dans une sorte de galerie vitrée qui prenait jour sur la rivière.

Une porte s'ouvrit, celle de la chambre du maître, et quelqu'un s'informa :

— Il se plaint... ses forces s'affaiblissent... M. de Croix-Vitré ne viendra-t-il donc pas ?

— Me voici ! dit le comte

Et sans savoir comment elle était entrée là, Suzanne fut tout à coup en face d'un lit à rideaux, et la pâle figure de Marberoux, animée par des yeux sombres, se tourna vers elle. Une flamme luisait dans ce regard... Quelque chose de sinistre et de diabolique...

Nul sentiment tendre ne devait venir de cet homme, même aux prises avec la mort.

Il ne fallait en attendre nulle pitié...

Alors, comme quelqu'un avait apporté là un prie-Dieu, elle s'y agenouilla, ouvrit un livre et se mit à réciter les prières des agonisants.

Marberoux la regarda faire.

— Allez-vous-en... tous... excepté le comte et la... comtesse...

On lui obéit.

La porte fut refermée.

Il devait souffrir comme un damné. Ses membres avaient été broyés dans la chute. S'il ne fut pas tué sur le coup, c'est que

son corps avait été rejeté d'arbre en arbre, et de branche en branche, avant de s'écrouler en bas, loque humaine, sur les roches.

Tout ce qui lui restait de vie, une étincelle, se concentrait dans le point lumineux de ses yeux.

Depuis le saut dans l'abîme, jusqu'à l'heure qui sonnait, cet homme, peut-être, fût mort dix fois, s'il n'avait été comme retenu par le cruel désir de la vengeance non satisfaite, par le fil de sa haine non assouvie.

— Approchez... Tous deux... J'ai peur de m'en aller... avant d'avoir tout dit...

Suzanne essaya de se relever. Elle ne le put...

C'était elle qu'il regardait...

Dans le lit blanc, cette figure striée de blessures saignantes, serrée du front au menton par des bandelettes de toile à travers lesquelles suintaient des gouttes rouges, cette figure devait survivre dans le souvenir de la pauvre femme, comme un fantôme de folie et de terreur...

Le comte avait fait un pas vers le lit.

Suzanne resta sur le prie-Dieu, tournée vers le moribond.

Marberoux bégayait..

Il rassemblait ses mots avec peine...

— C'est un pardon... que j'implore... avant de mourir... monsieur le comte, je... voudrais vous demander... pardon... pour le mal que je vous ai fait... sans que vous le sachiez... et... pardon aussi pour le mal que je vais vous faire...

Il se tut... Et telle fut son immobilité qu'on eût dit qu'il était mort.

Il ne lui restait qu'un souffle...

Et ce souffle, l'ancien chemineau l'exhala dans une accusation suprême, dans une calomnie d'horreur, dans un diabolique mensonge :

— Monsieur le comte... Votre femme est à genoux... devant vous... ainsi que... je voudrais... m'agenouiller moi-même... Pardonnez-lui... comme je vous supplie... de me pardonner avant que je meure... J'ai... j'ai été son... amant !...

Ce fut une minute vraiment tragique..

Suzanne se retrouvait debout, et sans plus de faiblesse cette fois. Frémissante de dégoût et d'indignation, transfigurée, accusant à son tour, elle s'élançait vers le lit de ce misérable qui, sur le point de franchir le seuil de l'éternité, n'avait pas reculé devant cette abominaton.

— Ah ! l'infâme ! l'infâme !

Et les deux poings tendus, comme si elle avait voulu, pour la seconde fois, en cette journée fatale, le faire rouler dans l'abîme, elle le menaçait :

— Vous mentez !... Vous m'avez poursuivie d'un amour qui m'était odieux... et vous n'avez obtenu de moi-même pas un regard... Non, non, vous n'avez pas dit cela, n'est-ce pas ? Ce n'est pas cela que vous vouliez dire... C'est le contraire... Vous n'avez pas voulu partir sans avoir réparé le mal qui venait de vous... Et voilà ce qu'il faut croire... et non ce que vous avez dit ?... Parlez... Ah ! parlez... un mot, dites encore un mot... recueillez ce qui vous reste de force pour élever la voix... car c'est redoutable, voyez-vous, une accusation pareille... et Dieu, en qui je crois, ne manquerait pas de vous en punir, éternellement...

Marberoux se taisait, immobile.

Elle se tourna vers son mari.

Elle le vit si abîmé de douleur et de désespoir qu'avec un grand cri elle se jeta à ses genoux :

— Ah ! tu ne le crois pas !... Je ne veux pas que tu le croies !... Je te le défends ! Tu veux donc me tuer... ou que je devienne folle ?...

Elle entoura avec ses bras les genoux de Croix-Vitré, ainsi qu'on voit, dans certains tableaux, les Madeleines repenties.

Et peut-être même la comparaison vint-elle à l'esprit du comte, car il eut un sourire navrant d'amertume.

— Mon ami... je te jure ! je te jure !... par notre enfant... entends-tu ? par l'enfant...

Mais elle se heurtait à une statue de marbre. Elle ne reçut pas un regard.

Elle se releva, violente, méconnaissable, car elle comprenait bien qu'elle jouait son honneur, son bonheur, sa vie, la vie peut-être de l'enfant qui allait naître.

De nouveau, la voici penchée sur le lit :

— Parlez donc, vous, puisqu'on vous le demande... Dites la vérité et nous adoucirons vos derniers moments... et je vous jure, j'oublierai ce que j'ai eu de haine et de rancœur contre vous... et ces affres qui ont empoisonné ma vie et qui venaient de vous... j'oublierai tout pour ne me souvenir que d'une chose, c'est que vous aurez rendu le calme à cet honnête homme qui est près de vous et à qui vous n'avez jamais rien eu à reprocher... Parlez... Ah ! parlez... Un mot, vous pouvez bien prononcer un seul mot...

Marberoux se taisait, les yeux fixes. Elle se pencha un peu plus.

— Si vous ne pouvez plus parler, faites un geste... par pitié pour moi, par pitié pour vous aussi... Regardez-moi... et répondez en disant non, par un simple signe de tête, ou même, en fermant les paupières, car vous m'entendez toujours, n'est-ce pas ? Oui, répondez... Ai-je été... votre... maîtresse ?...

Marberoux se taisait, la bouche crispée par un dernier sourire.

— Rien ! Il ne veut rien dire !...

Elle lui prit la main, l'agita rudement, ne sachant plus ce qu'elle faisait.

— Vous parlerez, moi je le veux... Je vous y forcerai bien et je... je...

Elle laissa retomber cette main qu'elle sentait inerte et glacée dans la sienne.

Elle était en proie à une terreur inouïe.

Elle touchait, certes, aux frontières au delà desquelles sombre la raison la plus ferme, l'esprit le mieux équilibré.

Les yeux vitreux de Marberoux ne voyaient plus.

Elle regarda son mari dont l'esprit semblait si loin qu'on eût dit qu'il n'avait pas la perception nette de ce qui se passait près de lui.

Et folle, elle murmurait :

— On le ranimera et il parlera, je te le promets ; il faudra bien qu'il parle. Est-ce que je vivrais avec l'accusation d'une pareille infamie contre laquelle je ne pourrais me défendre ?

Elle se jette encore sur le lit funèbre.

Elle relève, avec brusquerie, le front sanglant du blessé.

— Ah ! malheureux, parle, mais parle donc !...

La voix faible de son mari la fit tressaillir :

— Ne l'outrage pas. Il est mort !

— Mort ! mort ! Ah ! le maudit !... Eh bien, je l'insulte, j'insulte ce mort... car il a menti, il a menti ! Dans ce corps qui n'est plus, c'était l'âme la plus basse, l'âme la plus cruelle, l'âme la plus abjecte, puisqu'il n'a pas craint de briser, par une calomnie de boue et de basse rancune, la femme innocente de tout et coupable seulement de l'avoir méprisé... Maudit ! sois maudit pour toujours, misérable, car je n'ai jamais été à toi... car tu n'as eu de moi ni une pensée, ni une parole de tendresse, ni un regard qui pût te donner l'espérance, rien... rien...

A Croix-Vitré, silencieux et étrange :

— Tu ne me crois pas ? Oui, je le vois bien et c'était fatal, et tu ne me croiras plus... J'aurais dû te mettre au courant des persécutions de cet homme... Je tremblais de te perdre... Hélas ! j'ai eu tort... Il aurait mieux valu ... Il est trop tard... Sur quoi veux-tu que je te jure qu'il a menti ? Veux-tu que je l'outrage encore, ce damné qui est maintenant devant celui qui le juge ? Mon Dieu ! mon Dieu !

Eperdue, délirante, vraiment pitoyable :

— Veux-tu que je le frappe au visage ? Et me croiras-tu ensuite ?

Il n'entendait pas. Son bonheur écroulé pesait sur sa raison.

Et Suzanne se souvient du pressentiment qui l'avait assaillie : « Prends garde ! Toute parole d'un mourant est terrible, car elle est scellée sur ses lèvres pour l'éternité. »

— Ecoute, il y a une révélation que cet homme aurait pu faire, une accusation qu'il aurait pu porter contre moi... Je vais te dire... Et je croyais que c'était cela qu'il voulait... et voilà pourquoi je refusais de venir... J'avais peur... Oui, cet homme pouvait m'accuser... m'accuser de sa mort... car c'est moi, entends-tu bien, c'est moi qui l'ai tué !...

Aucun trouble en lui.

Il ne prêtait nulle attention à ces paroles.

Elle poursuivit :

— C'est moi qui l'ai tué... J'ai été obligée de me défendre... Et puisque tu voulais savoir d'où venait mon émotion, à mon retour au château, et d'où venait le désordre de mes vêtements, tu en connais maintenant la cause. Il m'avait surprise dans le sentier de la montagne, il m'avait assaillie... il avait osé porter la main sur moi... J'avais senti ses lèvres sur mes cheveux, sur mes yeux, et mon cœur, à ce souvenir, se soulève de dégoût. Et je me suis débattue... Et il est tombé, perdant l'équilibre, roulant jusqu'au fond de l'abîme...

— Et quand je t'ai demandé : « Jure-moi que tu n'as pas rencontré Jérôme Marberoux ! », tu m'as répondu : « Je le jure ! »

— Je ne savais pas... J'avais peur... Ce sang, cet homme broyé.. ce meurtre qu'il eût fallu expliquer... ce scandale inouï, sur moi, sur toi, sur notre nom... rejaillissant plus tard sur l'enfant dont je vais être mère !... Tout cela a fait que je me suis tue ! J'ai eu peur, te dis-je... Et c'est tout...

Il haussa les épaules.

Il ne la croyait pas.

Alors, elle vit bien que c'était fini et qu'elle était perdue.

Elle cessa de supplier.

Sa colère et son désespoir contre le mort tombèrent.

Sa jolie figure bouleversée se contracta comme celle d'un petit enfant... que l'on gronde... et elle s'effondra en une crise de sanglots...

Il dit froidement :

— Remettez-vous... Je vais être forcé d'ouvrir et d'appeler les gens... et il ne faut pas qu'ils vous surprennent en cet état... que penserait-on ?

Elle essuya ses larmes.

Et pour que personne ne remarquât son trouble, elle fit descendre les rideaux de cretonne sur les fenêtres de la chambre. Alors, l'obscurité devint complète.

Croix-Vitré ouvrit la porte. Dans la galerie, on avait allumé une lampe, et une filtrée de lumière jaunâtre pénétra jusqu'au visage immobile du maître meunier.

— Il est mort ! dit le comte.

Tous entrèrent, lentement, les hommes ôtant leurs casquettes, les femmes en se signant et joignant les mains.

Quelqu'un s'approcha du lit, remonta le drap jusqu'au menton et murmura :

— Il a dû trépasser sans trop de souffrances, car, voyez, on dirait qu'il sourit...

Croix-Vitré entraîna Suzanne. On ne fit pas attention à eux.

Et dans la nuit, qui était très douce, ils se retrouvèrent au bord de la rivière, sur la route qui les ramenait à Royaumont.

Suzanne marchait d'un pas rapide et inégal. La fièvre la brûlait.

De temps en temps, elle glissait vers son mari des yeux éplorés et suppliants.

Mais elle ne parla pas.

Elle avait dit pour sa défense ce qu'elle pouvait. Elle ne dirait rien de plus.

Ce fut lui qui se mit à parler. Mais il le fit à lui-même — comme s'il eût pensé tout haut sans remarquer que sa femme l'entendait.

— ... Oui, c'est vrai... maintenant cela éclate, dans une lumière qui m'aveugle... elle ne m'aimait plus... elle me trompait... Et elle avait choisi cet homme... Où peut aller et qui comprendra l'âme d'une femme. Et ces relations adultères duraient depuis longtemps... sous mes yeux... et elle était heureuse de son crime... et confiante... et certaine de son impunité... Lorsque la prudence lui vint, c'est qu'elle soupçonnait sa maternité... Et, dès lors, elle fut sur ses gardes... Peut-être avait-elle surpris le regard vigilant de ma sœur... Quand elle est allée à Remiremont, Marberoux le savait... Et, au retour, il l'attendait, anxieux, sur son passage... Elle ne l'ignorait pas... Voilà pourquoi elle a quitté la voiture... c'était pour se rencontrer avec lui... pour lui apprendre... pour apprendre... à l'amant.. que son amour n'avait pas été stérile... comme avait été stérile l'amour de son mari... Et moi, je l'adorais, la malheureuse, je la mettais au-dessus de tout... et je vivais, inconscient et heureux, auprès de pareille honte !...

Des larmes silencieuses roulaient sur le visage de Suzanne.

Elle dit avec une pitié profonde — l'immense pitié des femmes amantes qui embrassent la main dont elles sont torturées :

— Tu souffres... et je te plains, de toute la tendresse inaltérable que j'ai pour toi...

Rien n'arrivait jusqu'à lui !

Peu à peu, chez elle, un changement se fit. Le fardeau lourd qui pesait sur son cœur sembla lentement s'alléger. Elle avait été accablée d'abord par cette tragique infortune. Elle avait prié, supplié, sangloté. On n'avait pas eu compassion d'elle. Quand elle avait crié son innocence, on ne l'avait pas crue.

Elle se révoltait, à la fin.

L'orgueil de cette femme fidèle et loyale se dressait contre la calomnie et elle dédaignerait de se défendre.

Elle s'était assez humiliée.

S'humilier davantage serait faire penser qu'elle avait peur d'elle-même et qu'elle n'était point sans reproche.

Quand ils furent à Royaumont, il lui dit :

— Rentrez chez vous .. Demain, vous connaîtrez ce que j'aurai résolu...

Elle répondit, sans plus de crainte :

— Faites de moi ce que vous voudrez !...

III

LE DRAME AUTOUR DU BERCEAU

Le lendemain, il lui dit :

— Voici quelle est ma volonté formelle, sur laquelle rien ne me fera revenir. Je vous prie donc de m'épargner les larmes et les prières. Elles seront inutiles. Je ne veux pas que l'enfant que vous me donnerez soit élevé ici, sous mes yeux, car sa vue me rappellerait tous les jours votre déshonneur. Je ne veux pas que cet enfant, non plus, porte mon nom qui, jusqu'à aujourd'hui, n'avait été obscurci d'aucune faute. Cet enfant sera donc, pour moi, comme s'il n'existait pas...

— Oh ! monsieur, monsieur, fit-elle, affolée... A quoi pensez-vous ? Et quel est votre projet ? Ni prières ni larmes, avez-vous dit... C'est bien... Je ne pleurerai pas et je ne vous supplierai pas... Aussi bien mon cœur se révolte contre votre injustice et contre votre cruauté... Mais si vous voulez frapper, auprès de vous, si votre colère peut retomber sur quelqu'un, choisissez-moi, monsieur, si innocente que je sois, et ne condamnez pas à une existence malheureuse ce petit être... Pour lui je vous demande grâce... non pour moi... Pour moi, redoublez de mépris et de violence et torturez mon cœur... mais pour lui, souvenez-vous seulement de ceci, que vous commettez en ce moment une abominable erreur, qu'un jour viendra peut-être où elle vous apparaîtra... et que vos remords ne répareront pas le mal que vous aurez commis...

— Il me serait odieux d'avoir l'enfant près de moi...

— Votre enfant, Hubert, l'enfant de votre chair et de votre sang.

Il secoua la tête et dit sourdement :

— Je ne le croirai jamais... L'homme, en mourant, vous a accusée...

— C'est un mensonge infâme ! dit-elle, se débattant, impuissante, dans cette situation sans issue.

— On ne ment point quand on va mourir !...

Elle se rapprocha de lui. les yeux flamboyants :

— Ah ! je retiens cette parole !... et si je n'ai pas réussi à te convaincre... un jour viendra sans doute où il faudra bien que tu croies celle qui sera morte pour te prouver sa loyauté.

Il tressaillit. Un instant, il hésita, en écoutant la menace de cette folie sublime. Mais ce ne fut qu'un éclair. Toute confiance avait disparu en lui.

— Je ne crois plus à rien ! murmura-t-il.

Elle ferma les yeux, se mordit les lèvres pour retenir un sanglot et refoula ses larmes.

— Votre femme se serait sacrifiée, Hubert... Elle eût courbé la tête devant votre volonté. Avez-vous compté que vous trouveriez, dans la mère. une créature aussi résignée ?

— J'ai compté sur votre résistance. Et voici ce que j'ai résolu : si vous n'obéissez pas. l'enfant disparaîtra aussitôt après sa naissance. De ceci, je vous prie de ne pas douter. Comment disparaîtra-t-il ? C'est affaire à moi. Vous êtes avertie. Je vous avertis également que vous ne saurez jamais en quel lieu je l'aurai fait conduire, ni quel sera son genre de vie, ni quelles gens veilleront à son existence. Vous ne serez instruite de rien Cet enfant ne sera même pas pour vous comme une espérance lointaine vers laquelle on court et qui vous soutient malgré tout, car, moi, mourant, je ne vous révélerai pas mon secret.

Les beaux yeux de la pauvre femme se relevèrent sur l'homme qu'elle aimait.

Elle entendit cette condamnation.

Elle devina que rien ne le ferait revenir sur la décision prise. Il dictait, en ce moment, l'avenir qui allait être, désormais, celui de Suzanne.

Oh ! certes, non, elle ne s'y résignait pas, à cet avenir de torture injuste ! Mais la maternité qui était en elle lui criait, du fond de son cœur :

— Dissimule ! Prépare-toi... c'est pour l'enfant qu'il faut que tu combattes.

Il avait cru qu'elle répondrait. Elle resta silencieuse. Alors, il reprit :

— Si vous m'obéissez, au contraire, si vous êtes la femme soumise et repentie que j'ai le droit de voir en vous, nous partirons dès demain. Nous voyagerons. Lorsque le moment sera venu, nous serons à Londres où tous les soins vous seront donnés. Nous reviendrons, avec votre enfant, lorsque vous serez rétablie. mais non à Royaumont, non pas même en France ; j'ai eu sous mes ordres, dans la compagnie franche que je commandais en 1870. un brave soldat nommé Maurepat, qui est marié et qui habite Dinant. sur la Meuse, en Belgique. C'est à lui que je confierai l'enfant. Il est capable de garder un secret et il le gardera. L'enfant sera élevé, instruit à mes frais. Je ferai en sorte qu'il soit à l'abri du besoin. Si c'est une fille, elle sera dotée. Mais elle ne connaîtra jamais son nom. Vous aurez le droit de la voir. sans lui dire ce que vous êtes. Le jour où l'enfant pourrait se réclamer de vous, serait, je vous le jure, le dernier où vous l'auriez rencontré. Telles sont mes conditions. Les acceptez-vous ?

— J'ai dit que vous pouvez faire de moi ce qu'il vous semblera bon.

Croix-Vitré la considéra longuement d'un air soupçonneux.

Il s'attendait à plus de révolte. Cette résignation l'inquiétait. Elle ajouta, pourtant, les yeux baissés :

— Dans quelques années, vous aurez dépassé l'âge mûr... Vous serez au seuil de la vieillesse... Ne piétinez pas à plaisir sur les cœurs qui vous aiment... N'éloignez pas de vous les cœurs qui vous aimeront... gardez auprès de vous les tendresses qui se font rares au fur et à mesure que blanchissent les cheveux...

— J'ai dit !...

Elle s'inclina. Mais déjà sa résolution était prise. La mère allait se défendre.

— Personne ne connaîtra cette naissance. Et, en dehors de Nathalie, il faut que personne ne la connaisse...

— Il est trop tard...

Le comte pâlit et, rudement :

— A qui en avez-vous parlé ?... Est-il quelqu'un qui partage notre secret ?

— Oui, un honnête homme, qui fut témoin de ma joie infinie d'être mère... le vieux docteur Barnabé Fontenailles ..

— Il se taira. Je m'en charge...

Le lendemain, Royaumont n'avait plus de maître. Il n'y restait que Nathalie.

Le soir, quand elle fut seule, elle amena Michel et Laurent sur la terrasse et, dans le crépuscule qui, lentement, descendait, elle leur montra, d'un large geste, tout le domaine au-dessous d'eux.

— N'oubliez pas, mes fils, ce que votre mère vous a promis... Voyez les gras pâturages où dorment les bœufs... et les moutons qui rentrent dans les enclos, derrière leurs bergers... Voyez les charrois qui viennent de la terre généreuse... Les bâtiments des fermes où se dévouent au château des familles entières... Les voyez-vous dans le soleil couchant qui donne à tout cela la couleur et le ruissellement de l'or ?...

— Oui, mère...

— Voyez-vous ces moulins, le long de la Combeauté ?... entendez-vous les scieries ? apercevez-vous les étincelles en haut des cheminées des fabriques ?... Toute cette ruche d'innombrables abeilles travaillent pour enrichir Royaumont et c'est pour vous, mes fils, pour vous qu'elle travaille...

— Oui, mère...

Nathalie les serra contre elle dans un geste de tendresse farouche.

Elle venait de courir un grand danger pour son ambition, puisque Suzanne était mère et que cette maternité renversait ses projets.

Et le danger n'existait plus puisque, dans ce château, qui dominait si orgueilleusement l'horizon, l'enfant de Suzanne ne pénétrerait jamais !...

Elle embrassa ses fils :

— Tout cela est pour vous... Dormez heureux et fiers... Votre mère veille sur vous !

Une autre mère veillait aussi.

Le voyage du comte et de la comtesse dura six mois. Puis, un matin du printemps de l'année suivante, Nathalie reçut de son frère une lettre qui annonçait son arrivée.

Ce fut la parente pauvre qui alla l'attendre, dans le landau, à la gare de Laitre.

Mais comme elle était anxieuse !

De cette lutte entre l'homme et la mère, rien, dans les lettres, n'avait transpiré. L'homme, trop fier, avait gardé pour lui sa souffrance. Et la mère n'avait pas écrit une seule fois, comme si elle avait voulu faire comprendre qu'elle était morte au monde...

Nathalie n'avait pu deviner ce qui s'était passé entre eux.

L'amour n'avait-il pas fini par vaincre ?

Suzanne ne rentrait-elle pas victorieuse ? La séduction a tant de ressources, servie par la beauté, par les protestations, par les larmes ?...

Ramenaient-ils l'enfant ? Et le premier vagissement de la petite créature n'avait-il pas apitoyé l'âme de l'homme, endolori sa jalousie ?.. Le train entrait en gare...

Suzanne descendit la première. Elle était vieillie. Sa maternité, accomplie en pareille détresse, avait donné à son visage, qui était celui d'une toute jeune fille, je ne sais quoi de grave et de douloureux...

Le comte descendit ensuite, fatigué, la tête penchée, la jambe lourde et traînante.

Il avait la barbe blanche, les cheveux blancs.

Nathalie Bourriane, les battements du cœur suspendus, attendit que quelqu'un parût encore ?... Une fraîche et robuste jeune fille serrant contre son sein un nouveau-né dans ses langes ?...

Il n'y eut plus personne...

Le mari et la femme revenaient sans l'enfant !

Nul n'entendit une plainte tomber des lèvres de Suzanne pendant les trois années qui suivirent.

Croix-Vitré, lui-même, qui l'observait sans cesse, finit par s'imaginer qu'elle était résignée à son sort et qu'elle acceptait cet abandon.

Seule, Nathalie soupçonnait une arrière-pensée chez la comtesse.

Elle était mère et elle savait de quoi sont capables les mères, quels trésors de courage et de patience se cachent sous tant de calme apparent et quel foyer d'ardeur et de tendresse se rallume soudain, après avoir paru éteint depuis longtemps !

Donc, elle veillait, toujours attentive...

Deux fois par an, Suzanne allait à Dinant, y restait deux jours, embrassait sa fille. Le comte l'y accompagnait chaque fois, afin d'empêcher quelque entreprise désespérée, quelque enlèvement. Mais Suzanne n'y pensait pas. Elle ne pleurait pas. A peine un peu d'émotion quand elle tenait, sur ses genoux, la jolie blonde, et nulle émotion lorsqu'elle s'en séparait. Elle s'acquittait de ce devoir avec une régularité mathématique.

Et c'était tout...

L'enfant était bien soignée par de braves gens que la générosité de Croix-Vitré avait mis dans l'aisance. Chaque fois, on arrivait à l'improviste et chaque fois l'on trouvait la petite propre, heureuse et gaie.

Les entrevues avaient lieu chez Maurepat, qui habitait une maison entourée d'un grand jardin, auprès de la Meuse, de l'autre côté de la Roche-Bayard. De six mois en six mois, après un intervalle aussi long, l'enfant oubliait le visage maternel, mais les yeux en étaient si doux et le sourire en était si triste, que mère et fille étaient attirées bien vite l'une vers l'autre.

Alors, quand la mère parlait, c'était l'enfant qui, pendant tout le temps qu'elle la voyait, tendait ses petits bras, pleurait, ou envoyait du bout de sa main rose, les baisers roses de ses lèvres en fleurs.

Mais, récemment, lors du dernier voyage, Suzanne était restée sous un berceau de chèvrefeuilles, près de la haie d'épines au bord de laquelle passait le chemin de halage bordant la Meuse, seule avec la fillette.

Les caresses qu'elle lui donnait devinrent plus passionnées.

Et elle lui dit, à voix basse, pendant que la petite exilée riait, jouait sur ses genoux :

— Est-ce que tu m'aimes ?

— Oui...

— Est-ce que tu voudrais rester avec moi, ne pas me quitter ?

— Oui...

— Alors, sois sage... bientôt... bientôt, tu seras près de moi, pour toujours !

L'exilée ne pouvait comprendre Mais elle se mit à rire plus fort, en gazouillant. Le soir, le comte et la comtesse avaient repris le chemin de Royaumont. Quinze jours se passèrent encore, pendant lesquels Nathalie remarqua que Suzanne était nerveuse. On la vit aller et venir, se mettre à l'ouvrage, rejeter son travail, essayer de lire, fermer son livre, sortir pour se promener et rentrer aussitôt.

— Il y a quelque chose dans cette tête, murmura la belle-sœur, quelque chose de nouveau.

Elle eut beau espionner. Elle ne vit rien.

Puis ce fut, chez Suzanne, une sorte de détente. La fièvre tomba soudain. Les nerfs se calmèrent. Elle fut prise comme d'une maladie de sommeil.

Elle passait les journées à somnoler dans son lit ou dans un fauteuil. Ou bien elle avait une attitude singulière : elle s'accoudait, chez elle, à l'une des fenêtres par laquelle on voyait se prolonger au loin, le long de la Combeauté, la route qui conduisait jusqu'à Laître. C'était par cette route du Val-d'Ajol que le facteur arrivait tous les matins, et que, parfois, accourait le porteur des dépêches.

Or, un matin qu'elle était ainsi, scrutant l'horizon dans l'attente, peut-être, d'un événement qui devait bouleverser sa vie, elle vit poindre, sous l'ardent soleil, la silhouette noire, sur la route toute blanche de l'homme du télégraphe.

Venait-il au château ? Ou ne passerait-il pas, sans s'y arrêter ?

Si la parente pauvre avait pu voir, en cette minute-là, sa belle-sœur, ses soupçons se fussent éveillés à l'aspect de cette pâle figure et de ces yeux brillants, et de ces lèvres entr'ouvertes, en écoutant cette respiration haletante et oppressée.

Suzanne murmurait :

— Est-ce donc, enfin, pour aujourd'hui ?

L'homme approchait rapidement. Il dévorait l'espace, de ses longues jambes de chèvre. Et il lui semblait, à la mère, qu'il ne marchait pas, qu'il s'arrêtait, même. Elle se retira de la fenêtre, pour ne plus rien voir... elle y revint pour voir de nouveau...

En bas, le chemin du château s'embranchait sur la route nationale. Tournerait-il à Royaumont, ou poursuivrait-il tout droit ?

L'homme tourna et monta le chemin en lacets. Alors, elle se dit :

« Et la dépêche qu'il porte... vient-elle de là-bas ? »

Le facteur avait disparu. Elle ne pouvait plus le voir. Déjà, sans doute, il pénétrait dans les bâtiments de Royaumont, traversait la cour, entrait à l'office, remettait sa dépêche. On lui versait un verre de vin, comme d'habitude, et la dépêche était portée au comte.

Elle attendit, prêtant l'oreille au moindre bruit, tressaillant, la main appuyée sur son front, parce qu'elle souffrait. Et l'angoisse étouffait son cœur. Deux ou trois minutes s'écoulèrent, qui furent mortelles. Elle s'affaissa dans un fauteuil, les jambes brisées.

— Mon Dieu, mon Dieu, faites que cela soit !... J'ai bien mérité d'être heureuse !

Tout à coup, elle entend des pas rapides qui s'avancent vers sa chambre. Elle a reconnu son mari.

Il pousse la porte brusquement.

Il tient à la main une dépêche et sa figure est terrible.

— Lisez ! fit-il.

« L'enfant a disparu, hier, dans la soirée. Depuis hier, aucune « nouvelle. Toute la nuit s'est passée en vaines recherches. »

Cela est signé : Maurepat, et vient de Dinant !...

Le papier s'échappe des mains de la pauvre femme... Elle penche la tête en arrière, sur le dossier du fauteuil. Un sourire rapide de soulagement, de bonheur infini, a passé sur son visage. Mais, à cause de son trop grand bonheur, elle s'est évanouie.

Nathalie paraît sur le seuil, à son tour. Et le comte, lui désignant Suzanne :

— Regarde-la... Voici la preuve qu'elle n'est pour rien dans cette disparition...

— C'est vrai... dit la parente pauvre, soupçonneuse.

Elle passe la main sur le front glacé de la comtesse. Elle lui fait respirer des sels.

Et tous deux attendent qu'elle ait repris connaissance.

Lorsqu'elle revint à la vie, elle les vit surveillant sa première parole et son premier geste. Et de nouveau le frère et la sœur se trompent en écoutant les sanglots qui soulèvent ce cœur de mère, qu'ils prennent pour du désespoir, et qui ne sont que des pleurs d'allégresse !

Alors, ils se retirent, convaincus, pour la laisser tout entière à sa douleur.

Et ils sont à peine partis qu'elle s'écrie, derrière eux, dans l'exaspération de sa joie :

— Ah ! elle est à moi, maintenant, toute à moi !

Le jour même, Nathalie partait pour Dinant, envoyée par le comte, avec ordre de faire une enquête auprès des Maurepat, sur ce qui s'était passé, et de connaître la vérité sur cette disparition, à tout prix. Ce fut une nouvelle angoisse chez Suzanne.

«Que va-t-elle apprendre ? Les précautions ont-elles été bien prises ? »

Nathalie resta huit jours absente. Et elle annonça, quand elle revint, que l'enfant était morte. Elle n'avait pas retrouvé sa trace.

Ce fut un soir, après dîner. Le père et la mère Maurepat étaient occupés dans la maison et la fillette jouait au fond du jardin, près du berceau de chèvrefeuilles où sa mère, en la quittant pour la dernière fois, lui avait dit : « A bientôt ! » Une porte à claire-voie, fermée seulement au loquet, communiquait avec le chemin de halage.

Or, la porte avait été retrouvée ouverte, et l'enfant avait disparu.

Tout de suite, on pensa qu'elle était tombée dans la rivière, dont l'abord n'est défendu par aucun parapet. Elle avait pu, aisément, rouler le long du talus. Mais, personne ne l'avait vue et l'on n'avait entendu aucun cri. Des bateliers sondèrent la Meuse sans rien y découvrir.

Nathalie, en arrivant le lendemain, fit recommencer les recherches, mais vainement.

Puis, elle s'informa.

On avait vu passer une voiture attelée d'un excellent cheval, qui s'était arrêtée près du jardin des Maurepat, à l'heure de la disparition.

Un homme en était descendu qui, avec son couteau, s'était mis à réparer une des guides cassée.

Une femme l'accompagnait.

Elle s'était promenée le long de la rivière, en attendant que fût achevée la réparation. La nuit qui venait empêcha de distinguer leurs traits.

Quelles étaient ces gens ?

Etaient-ce des paysans des environs, comme l'indiquaient et leur voiture et leur costume très simple ? Impossible de le savoir. Et si la fillette avait été enlevée, faillait-il voir en eux les coupables ?

Ce fut sur cette piste que Nathalie se lança.

Pendant quatre ou cinq jours, elle put croire qu'elle triompherait et que cette piste était la bonne. A force de ruse, de divination, à force de génie, elle rétablit le premier et le second jour l'itinéraire de la voiture mystérieuse. Celle-ci, en suivant la route qui remonte la Meuse, avait paru se diriger vers la frontière française, du côté de Givet. A Givet, dans aucun hôtel et dans aucune auberge, si pauvre qu'elle fût, on n'avait pu donner de renseignements.

Il était donc certain que la voiture et les voyageurs n'avaient pas séjourné dans la ville.

Nathalie en retrouva les traces le lendemain, vers Rimogne ; le surlendemain, elle retrouva la voiture elle-même, disloquée dans un fossé où elle avait été abandonnée. Deux jours après, elle apprenait que cheval et harnais avaient été vendus à un forgeron de Nouzon. Le vendeur était seul. Il n'avait avec lui, ni femme, ni enfant. Etait-ce l'homme de Dinant ?... Il avait couché dans un hôtel, près de la gare et, le lendemain, avait pris un billet pour Charleville.

Nathalie essaya de chercher encore : cette fois, toute piste était perdue.

Elle raconta cette histoire à Royaumont, devant Suzanne, pâle et attentive. La mère en écouta les détails avec une sorte d'ardeur étrange.

C'est en vain que Croix-Vitré voulut essayer de comprendre ce qui se passait dans cette âme, car il lui avait bien paru, en ces huit derniers jours, que les manifestations de la douleur

maternelle n'étaient qu'apparentes, que ces larmes étaient feintes, et qu'il s'était mépris à son premier désespoir...

Mais l'âme était restée fermée pour lui. Il ne pouvait plus rien y lire.

Il résuma d'un mot le récit de Nathalie et dit froidement :

— L'enfant est morte... madame, je vous plains, malgré tout... je plains la mère...

Suzanne resta les yeux secs. Elle aurait bien voulu pleurer, pour feindre encore, mais elle ne put. Sa joie était trop grande. Elle se retira pour ne point se trahir...

Et Nathalie, la main crispée sur l'épaule de son frère, murmurait :

— Elle n'a pas pleuré ! Tu l'as vue ?

Le soir du jour où revint à Royaumont la parente pauvre, Suzanne descendit jusqu'à la dernière terrasse, celle du bord de l'eau.

A peine y fut-elle qu'elle vit se diriger de son côté un paysan de trente-cinq ans environ, robuste, de figure honnête, et proprement vêtu.

En l'apercevant, Suzanne fit un geste de joie et son émotion fut si profonde qu'elle se mit à trembler, violemment, avec de rauques soupirs.

L'homme s'approcha de la comtesse et tendit la main, comme pour demander l'aumône, car, des fenêtres du château, on pouvait le voir.

Il se hâta de dire, doux et complaisant :

— Remettez-vous... Tout a marché admirablement... L'enfant est chez nous... Elle cause... elle rit... elle chante... Elle est heureuse, joyeuse comme un petit oiseau... Vous la verrez quand vous voudrez... Et maintenant, faites semblant de me donner l'aumône... car, là-haut, il y a des gens qui nous regardent...

La comtesse tendit la main comme pour faire la charité. Sa main tomba dans celle qu'on lui offrait. Mais ce fut pour serrer, en une étreinte passionnée et reconnaissante, les doigts rudes qui avaient protégé l'enfant et aidé à sa délivrance...

Alors, le faux mendiant s'en alla, très ému.

— A vous jusqu'à la mort, ma pauvre et bonne petite dame !...

Il s'appelait Dornak.

C'était un bûcheron qui avait travaillé en forêt d'Hérival, quelques années auparavant. Marié à une brave fille du pays vosgien, il avait un garçon et vivotait, heureux malgré tout, dans sa misère, lorsqu'une épidémie de petite vérole s'abattit sur la contrée et vint ramper, comme un serpent au venin mortel, jusqu'à la cabane du paysan. Dornak, sa femme, et le petit Henriot furent empoisonnés par l'épidémie, à deux doigts de la mort, à peu près abandonnés de tous au fond de leurs bois. Un ange, de charité divine, au mépris du danger affreux, vint à leur secours, les soigna, les sauva. Ce fut Suzanne.

Quand ils furent sur pied, défigurés, mais bien vivants, Dornak lui dit :

— Nous vous devons notre vie, tous les trois... C'est une dette que vous pourrez réclamer à chacun de nous, quand vous voudrez...

Peu de temps après, les Dornak, cherchant du travail, avaient quitté le versant français des Vosges, pour s'intaller de l'autre côté de la frontière nouvelle. A Royaumont, on n'en avait plus entendu parler, mais Suzanne s'en souvenait, et certaine qu'elle

pouvait se confier à eux en toute sécurité, un jour, en grand mystère, elle avait appelé, dans les environs du château, Dornak et sa femme. Elle leur avait dit son désespoir maternel, l'exil de l'enfant, l'injustice de Croix-Vitré qui voulait châtier et qui n'était que cruel...

Elle leur dit quel était son rêve...

Enlever la fillette à ceux qui la possédaient... la cacher... la rapprocher de sa mère, afin qu'elle pût l'embrasser à son aise... jusqu'au jour où, peut-être, la mère et l'enfant seraient réunies...

Dornak avait accepté.

Nous savons comment il s'y prit et comment il réussit.

Suzanne avait à lutter contre les soupçons du comte, contre l'étroite, odieuse, constante surveillance de Nathalie. Mais, triomphante en sa maternité reconquise, elle se mouvait à l'aise au milieu de ces dangers qui la menaçaient. Elle savait trop bien qu'une imprudence la perdrait, et que l'enfant lui serait ravie pour toujours.

Elle fut prudente. Elle fut sur ses gardes. Elle fut indifférente et impénétrable. Elle se sentait plus heureuse, dans un soulagement immense. La fillette, qui s'appelait Yvonne, chez les Maurepat, avait dû changer de nom en entrant dans sa nouvelle famille, afin d'éloigner les soupçons. Comme elle était toute mignonne et délicate, ainsi qu'une fleur, la femme de Dornak l'appela Rose, et Henriot, la voyant toute frêle, avait ajouté un surnom ; en petit sauvage habitant les bois, il l'avait comparée tout de suite aux liserons souples qui grimpent au long des arbustes et des murailles, et de *liseron*, il avait fini par faire *lison*.

L'enfant, pour tout le monde, s'appela désormais *Rose-Lison*. Elle vivait, inconnue, à dix lieues de sa mère, mais qu'était-ce que dix lieues ? D'accord avec Dornak, les entrevues étaient fréquentes. Il ne se passait pas une fête, pas une foire, pas un marché, pas une réjouissance sans que le bûcheron y amenât Rose-Lison.

Et la fille et la mère se rencontraient.

Lorsque les occasions devenaient rares, Dornak envoyait sa protégée à l'église de Laître, les dimanches.

Suzanne avait alors deux heures pour vivre auprès de son enfant, deux heures pour apercevoir, parmi les paysannes pieuses, la jolie tête souriante ; deux heures pour oublier sa torture morale et vivre d'un bonheur qui la payait de tout ce qu'elle pouvait souffrir.

L'église se vidait de tous les fidèles. La mère et la fille restaient seules. Alors, les entrevues, pour être rapides, n'en étaient pas moins passionnées. En un coin sombre, sous le porche, entre les deux battants d'une porte, Suzanne, prise de tendresse farouche, enlevait la gentille blonde, la pressait contre elle, la couvrait de baisers et de larmes, puis s'esquivait, après avoir pressé la main de Louise Dornak qui l'amenait.

Une fois, elle faillit être vue par Nathalie : la porte de l'église s'était rouverte brusquement, alors que Suzanne venait de rendre l'enfant à la paysanne, alors qu'elle était encore toute frémissante, alors que ses larmes mouillaient encore son visage...

L'ombre, entre les portes, voila cette émotion qui l'eût trahie... L'ombre protégea l'enfant...

La parente pauvre ne se douta de rien...

Et ce fut ainsi que des années s'écoulèrent.

Rose-Lison a grandi. Elle a dix ans. Et les Dornak ont quitté le versant allemand des Vosges, pour rentrer en France.

Les voici installés non loin de Royaumont, dans une maisonnette propre et blanche, sur la lisière de la forêt d'Hérival, où ils sont certains, pendant longtemps, de trouver de l'ouvrage.

C'est Suzanne qui les a fait venir. Et ce n'est plus dix lieues, maintenant, qui séparent l'enfant et la mère, c'est quelques centaines de mètres.

Du balcon de sa chambre, par la longue coulée de la *Vallée des Roches*, que connaissent tous les touristes qui ont visité les Vosges, la comtesse de Croix-Vitré apercevait la maison, comme une tache claire parmi la verdure sombre des sapins et des chênes. Et elle vivait ainsi avec Rose-Lison. Le reste du monde ne lui importait plus. Elle avait laissé à Nathalie le soin de gouverner Royaumont. Elle était seule, chez elle, le regard au loin, vers la forêt.

Et, plus facilement, tout naturellement, les entrevues étaient devenues fréquentes.

Dans la belle saison, Rose apportait au château des paniers pleins de fraises des bois ou des bouquets énormes de muguets odorants, dont la forêt était remplie ; la comtesse les lui achetait toujours et lui en demandait sans cesse.

D'un commun accord, quand il se trouvait là des étrangers, mère et fille ne s'abandonnaient pas à la tendresse qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre. Suzanne lui avait dit :

— Plus tard, tu sauras pourquoi je dois prendre tant de précautions... Souviens-toi toujours de ceci, ma gentille : il ne faut pas que l'on soupçonne ma tendresse pour toi... des gens méchants viendraient entre nous et nous sépareraient...

Tous les jours, de son côté, Louise Dornak avait répété à l'enfant, afin que la recommandation fût bien présente à son esprit :

— Aime-la de toute la force de ton cœur... mais, devant les autres, fais comme si elle était pour toi presque une étrangère !

Rose-Lison avait compris. A sa tendresse se mêlait bien un peu de frayeur pour ces mystérieux dangers. Cela la rendit seulement plus sérieuse et plus grave. Souvent ses yeux bleus, au regard profond, semblaient dire à cette femme, triste, qui l'aimait :

— Confie-moi ton secret tout entier... N'aie pas peur que je te trahisse !...

Et, vraiment, il brûlait les lèvres maternelles, ce secret. Il montait, de son cœur gonflé d'amour, dans les baisers qu'elle jetait à la petite.

Cent fois, déjà, elle avait eu l'envie de lui murmurer :

— Je suis ta mère... ta mère, entends-tu, petite ?...

Mais elle hésitait encore, dans la crainte qu'une imprudence ne lui ravît son bonheur.

Un jour, Rose-Lison sortait de Royaumont, où elle était venue vendre, selon son habitude, ses cueillettes de la forêt.

A la dérobée, Suzanne l'avait embrassée bien fort et l'enfant s'en allait, par la grande avenue qui rejoignait la forêt d'Hérival.

Elle s'assurait, à chaque pas, que personne ne la pouvait surprendre.

Alors, elle s'arrêtait, se rangeait le long d'un tronc d'arbre,

penchait la tête, essayait d'apercevoir la comtesse à son balcon.

Quand elle l'avait vue, et qu'elle était sûre d'être vue également, ses deux petites mains envoyaient à la pauvre femme, à travers l'espace, le doux baiser qui venait réconforter le cœur maternel.

Ce jour-là, Michel et Laurent rentraient de promenade à cheval. C'étaient, maintenant, deux grands garçons de vingt à vingt-trois ans, vigoureux, et qui, leurs études terminées à Epinal, avaient repris, à Royaumont, une existence oisive, toute de plaisir.

Croix-Vitré, dont la santé était devenue très faible, s'était déchargé sur Michel du soin de surveiller la partie agricole du domaine, pendant que Laurent s'occupait plus particulièrement des usines et de toute la partie industrielle.

Brutaux, emportés, vicieux, déjà, ils étaient la terreur du pays, et on les détestait

Ils rentraient, côte à côte, à Royaumont, au petit galop de chasse, lorsqu'ils rencontrèrent Rose-Lison.

Michel cria :

— Hé ! la mendiante, on ne voit que toi, de notre côté... Veux-tu t'en aller, hein ?

Rose-Lison, apeurée, s'effaça le long de l'avenue pour les laisser passer.

— Et plus vite que ça, entends-tu ? cria Laurent, avec menace

Alors, comme elle restait tremblante, sans bouger, ils firent volter leurs chevaux et se lancèrent sur l'enfant, pour l'effrayer.

Elle eut peur, se mit à courir. Les chevaux galopaient derrière elle.

Sur sa nuque et dans ses cheveux blonds, elle sentait leur souffle chaud.

Et les deux frères riaient, s'animaient à cette chasse cruelle.

— Allons, plus vite, ma belle, plus vite ! plus vite !

Soudain, les pieds de Rose-Lison s'embarrassent dans une herbe rampante. Elle tombe et le cheval de Michel est si près que le cavalier n'a pas le temps de l'enlever et que le sabot atteint le bras de l'enfant.

Elle pousse un cri aigu et s'évanouit.

Les deux frères, interdits, se regardent, mais au lieu de la secourir, ils font volte-face et s'éloignent.

Le cri a été entendu de Royaumont.

Cette scène de brutalité a été vue.

De sa fenêtre, la mère a tendu les bras vers eux.

— Ah ! les misérables ! Ils me l'ont tuée ! Ils ont tué ma fille !

Elle descend. Elle s'élance. Elle parcourt l'avenue. Elle relève Rose-Lison, toujours évanouie.

Et quand elle revient au château, emportant contre son cœur qui défaille ce fardeau si cher, il lui faut un courage inouï pour ne point trahir son angoisse et pour n'avoir envers la blessée, que de la pitié presque indifférente, devant ceux qui la regardent...

Chez elle, Suzanne la déshabille, la rappelle à la vie.

L'enfant ouvre enfin les yeux — des yeux de souffrance et d'épouvante.

— Ne crains rien, mon enfant, ceux dont tu as peur ne sont plus près de toi...

Rose-Lison a le bras gauche cassé.

Suzanne lui donne les premiers soins, la couche dans son lit, envoie chercher le docteur du village de Laître.

C'est un jeune médecin, fils de Barnabé Fontenailles, le vieux praticien que la mère était allée consulter un jour. Il accourt, reste toute la soirée auprès de l'enfant et ne la quitte qu'après avoir rassuré la comtesse.

Croix-Vitré et Nathalie sont là, Suzanne leur a conté l'accident. Nathalie a voulu défendre son fils. Suzanne, brusque, presque violente, l'a interrompue.

Michel et Laurent viennent de rentrer de leur promenade.

Ils savent que leur brutalité a eu des suites malheureuses. Et c'est la comtesse, elle-même, qui les accueille :

— Je vous ai vus, tous les deux... J'étais à ma fenêtre et je regardais s'éloigner... cette pauvre petite... Vous avez été lâches et cruels...

Ils pâlirent, relevèrent le front, et deux regards de haine tombèrent sur elle.

Nathalie s'interposa, essaya de balbutier quelques mots :

— Ma sœur, vous êtes injuste pour mes fils... Vous ne pouvez leur reprocher cet accident, comme s'il était arrivé par leur faute.

— Vous ? ne les défendez pas ! dit la comtesse d'une voix sourde... De ce que je vous laisse ici me remplacer dans mes droits et dans mon autorité ; de ce que vous êtes devenue la maîtresse de ce château, où vous commandez, où chacun vous redoute et vous obéit ; de ce que ma vie se passe loin de vous, il ne s'ensuit pas que j'aie cessé de voir, de penser, de réfléchir... Autour de cette noble demeure de Royaumont a sans cesse régné, depuis le jour où j'y suis entrée, une atmosphère de bonté et de charité... Depuis le jour où vous êtes venue, le malheur s'y est abattu... La bonté s'est changée en défiance... Ceux qui nous aimaient ne nous regardent plus qu'avec crainte... et vos fils semblent avoir hérité de je ne sais quel fol orgueil... qu'ils puisent dans la faiblesse de l'homme qui les a recueillis et qui leur a fait l'aumône de son opulence.

— Suzanne ! vous insultez ma sœur ! dit le comte...

— Je me tais depuis assez longtemps pour avoir le droit de parler aujourd'hui.

— Et moi, je ne resterai pas au château une heure de plus ! dit Nathalie.

La comtesse eut un sourire d'une ironie suprême. Croix-Vitré intervenait :

— Je vous prie de pardonner à votre belle-sœur l'âpreté de ses paroles, ma chère Nathalie... Je ne comprends rien à sa colère et à son injustice... Elle les regrettera et vous fera des excuses.

— Jamais ! dit Suzanne avec violence. Et ne craignez rien, Hubert, ne craignez pas d'être abandonné par elle et par ses fils et de vous retrouver en tête à tête avec moi. Ils se sont trop habitués à votre hospitalité fastueuse pour y renoncer aussi aisément et ils se trouveraient trop embarrassés pour vivre loin de vous...

Michel et Laurent se dirigèrent vers la porte, tremblants de rage. La comtesse se jeta devant eux et leur barra le chemin.

— Avant de quitter cette chambre, vous avez un devoir à rem-

plir envers la pauvre enfant que vous avez failli tuer, et qui souffre par votre faute...

Rose-Lison se taisait, toute pâle en son lit, et les yeux effarés. Elle murmura :

— Non, madame, non, je vous assure, je ne souffre plus autant...

Aux deux jeunes gens qui restaient silencieux, obstinés, le regard en dessous :

— Choisissez... Vous allez prier cette gentille innocente d'oublier votre brutalité de tout à l'heure... ou, si vous refusez, vous quitterez ce château...

Croix-Vitré dit froidement :

— Vous oubliez que seul, ici, je donne des ordres ?

— Non, monsieur, je ne l'oublie pas... et j'ajoute ceci : ces deux hommes demanderont pardon à l'enfant... S'ils refusent... et si, malgré leur refus, soutenus par vous, ils demeurent auprès de vous, c'est moi qui partirai...

Nathalie, depuis quelques instants, regardait ses deux fils et ce regard voulait leur faire comprendre :

— Cédez-lui... Ne résistez plus... Il est trop tôt pour que la guerre éclate entre nous.

Ils devinèrent sa pensée. Une dernière hésitation. Puis, ils passèrent devant Suzanne en s'inclinant, se dirigèrent vers le lit, et d'une voix sourde Laurent dit :

— Nous vous demandons pardon, ma petite fille... nous ne voulions pas vous blesser... nous voulions vous faire peur seulement...

Rose-Lison eut un sourire d'ange :

— Oh ! oui, oui, c'est moi qui ai eu tort de m'effrayer et de courir... Une autre fois, je n'aurai plus peur, et il n'arrivera plus rien !

La blessée resta huit jours à Royaumont.

La comtesse avait eu soin de faire prévenir les Dornak.

Croix-Vitré voulut leur remettre de l'argent. Ils refusèrent... Ils voulaient emmener Rose-Lison. La comtesse insista pour qu'elle restât quelques jours encore.

— Vous ne trouverez pas mauvais, monsieur, dit Suzanne à son mari, que je m'intéresse à cette enfant ?

— Non, certes... c'est notre devoir... Et puisque ces gens méprisent notre charité, si vous pouvez leur être utile de quelque façon que ce soit, je vous laisse libre... Ce ne sera que justice...

Ainsi, le hasard venait de se mettre du côté de la mère !

Désormais, sans éveiller les soupçons, elle pourrait voir sa fille, lui parler, l'embrasser !... Sa joie était si grande qu'elle craignait de se trahir.

Que lui importait, maintenant la haine qu'elle sentait veiller et grandir auprès d'elle et que sa violence maternelle avait déchaîné ?

Dans l'ombre, Nathalie pouvait ourdir sa ténébreuse intrigue et convoiter Royaumont ; ses fils pouvaient continuer leur vie de paresse, de dépenses et de débauches... Suzanne n'y pensait guère !

Rose-Lison ne venait-elle pas d'entrer un peu plus dans sa vie ?

IV

PRESQUE HEUREUSE ?...

Depuis la mort de Marberoux et depuis l'accusation tragique du maître-meunier, Croix-Vitré, atteint en plein cœur, n'était plus que l'ombre de lui-même.

La douleur et la jalousie impuissantes avaient eu raison de sa vigueur et de son énergie.

Les années n'avaient fait qu'accroître cette faiblesse et quiconque l'eût quitté jadis pour le retrouver aujourd'hui ne l'eût point reconnu, dans cet homme au visage amaigri, hâve, au dos courbé, au front penché vers la terre, à la démarche incertaine et chancelante.

Toute fatigue lui était interdite, depuis longtemps et, du reste, il n'était plus capable d'en supporter aucune.

Dès lors, il est facile de comprendre avec quelle rapidité Nathalie Bourriane, dans le désarroi de ce ménage, devint toute-puissante.

Une des premières manifestations de la terrible maladie qui allait bientôt frapper le comte fut l'horreur profonde que lui inspirait la solitude.

Il lui venait des terreurs, alors, des étouffements, des syncopes, suivis d'hallucinations, et tout cela ne se dissipait brusquement, que lorsque quelqu'un entrait, demeurait auprès de lui, fût-ce un indifférent.

La douce martyre qu'était Suzanne fut la première à s'apercevoir de ce qu'il souffrait, la première à ne plus vouloir le laisser en proie à lui-même.

Et entre ces deux êtres, si dignes l'un de l'autre, et que l'adversité séparait, ce furent vraiment d'étranges heures...

Elle restait auprès de lui, s'offrant à lui faire la lecture.

D'abord, il avait accepté, et il avait fait des efforts pour vaincre la répugnance qu'il éprouvait pour elle.

Les premières fois, au bout d'une heure, lui voyant les yeux fermés, elle avait cru qu'il s'était endormi, mais cette pâle figure de fatigue n'était pas celle du sommeil et du repos.

Il était évanoui.

Et en revenant à la vie, il avait dit :

— Votre présence me fait mal... j'aime mieux être seul... Allez ! Allez !...

Elle s'était éloignée. Elle avait essayé plus tard, encore. La souffrance du pauvre homme ne faisait qu'augmenter. Elle le voyait. Et s'il souffrait ainsi, c'est qu'il l'aimait toujours, en dépit de tous les souvenirs odieux. Il l'aimait en la méprisant.

Pourtant, elle avait supplié, comprenant cette torture intime :

— Ma vue vous est pénible... et je ne puis rien pour vous.. J'ai dit que je ne me défendrais plus contre vos soupçons, et je ne me défendrai plus parce que cela est indigne de moi... Je vous plains... et pourtant j'ai souffert, moi, plus que vous... j'ai été torturée par vous... vous avez méconnu ma tendresse

d'épouse, ma loyauté de femme, mon amour maternel... Vous avez brisé mon cœur, puisque c'est grâce à vous que je n'ai pas mon enfant auprès de moi, mon enfant qui est le vôtre... Vous avez horreur de celle qui vous aime et qui a pitié de vous, et qui, malgré tout, vous pardonne...

Elle s'était, un jour, agenouillée devant lui. De force, elle lui avait pris les mains :

— Il me semble, Hubert, que vous voulez vous rendre malheureux à plaisir... le bonheur serait encore possible si, comme autrefois, vous saviez lire dans mes yeux, pour descendre ainsi, dans moi, jusqu'au plus secret de ma pensée...

Il l'avait repoussée d'un geste las, et il avait dit :

— Ne revenez plus jamais sur ces choses. C'est inutile. Je souffre, il est vrai ! Cela est assez visible, pour que je ne cherche pas à le cacher... Je suis plus malheureux même que vous le pensez, car la certitude de votre hypocrisie n'a pas détruit mon amour. J'ai horreur de vous et je vous aime... Comprenez-vous cette torture de damné ?... Vous le voyez donc, nous n'avons rien à nous envier l'un à l'autre... Laissez-moi, Suzanne, laissez-moi...

Mais elle veillait cependant sur lui. Quand il sortait, se hasardait seul, si affaibli qu'il avait une démarche de vieillard, elle le suivait de loin.

Il s'en aperçut. Son cœur, fermé, ne s'émut point de cette vigilance si tendre.

Comme il avait parfois des cauchemars effrayants, elle voulut qu'on installât un lit pour elle dans une chambre voisine.

Lorsqu'il le sut, il la chassa dans une terrible colère :

— Je ne veux pas vous savoir auprès de moi... Ah ! vous êtes belle, toujours belle, et vous avez calculé avec votre séduction, avec votre beauté, comptant sur ma faiblesse et mon amour pour me faire oublier votre crime d'adultère ?

Alors, il ne se passa pas une seule nuit, sans qu'elle sortît de chez elle et s'en allât, doucement, écouter à la porte de la chambre de son mari, pour s'assurer qu'il reposait. Et lorsqu'elle l'entendait crier, sangloter, elle avertissait Nathalie, dont la présence calmait le malade.

Et Nathalie, bientôt, ne le quitta plus.

Ce fut ainsi qu'elle prit la place de l'autre... se rendit nécessaire... et fut, vraiment maîtresse de tout, par la force lente et irrésistible des choses... Nathalie absente Croix-Vitré s'inquiétait, la cherchait partout, devenait nerveux... comme un enfant. Lorsqu'il éatit obligé à quelque voyage, c'était Nathalie qui l'accompagnait ou bien un de ses fils, tantôt l'un, tantôt l'autre. Jamais Suzanne ! Maintenant, il ne concluait plus aucune affaire, car jamais il n'avait eu de régisseur et il s'était donné la joie de diriger seul son vaste et riche domaine, sans avoir consulté Nathalie. Peu à peu, celle-ci tâta de ses doigts avides cette fortune si âprement convoitée. Elle la maniait, la soulevait, la soupesait, puis la laissait comme si elle avait voulu dire : « Repose-toi et attends-moi !... » D'une intelligence nette et virile, elle fut vite au courant des moindres détails, et il n'y eut bientôt plus un bois, un pré, un coin de terre, une usine, un moulin dont elle ne connût la valeur.

Le lendemain de ce soir où Suzanne n'avait pu retenir l'éclat de son mépris et la violence de sa haine secrète pour sa belle-sœur, celle-ci resta, durant toute la journée, enfermée dans son

appartement. Michel et Laurent l'imitèrent. Sans doute obéissaient-ils à un mot d'ordre.

Puis, le comte ne tarda pas à constater des préparatifs de départ.

Et il vit entrer chez lui Nathalie, triste et grave, suivie de ses deux fils.

— Mon frère, après ce qui s'est passé hier entre Suzanne et nous, après les paroles que nous avons entendues et les reproches injurieux contre lesquels nous n'avons pas voulu nous révolter en ta présence, il ne nous reste qu'un parti à prendre : celui de nous éloigner de Royaumont, malgré tout notre chagrin de te quitter...

— Que veux-tu dire, Nathalie ? Tu me laisses ? Tu n'y penses pas ?

— J'y pense, hélas ! si bien que tous nos préparatifs sont faits... nous partirons d'ici avec le regret de n'avoir pu consacrer le reste de notre vie à te rendre heureux, mais nous emporterons une infinie reconnaissance pour tes bienfaits. Je me souviendrai toujours de ton affection et jamais Laurent et Michel n'oublieront que s'ils sont armés pour la lutte de l'existence par une éducation variée et forte, c'est à toi et à toi seul, mon frère, qu'ils le doivent... Mais je suis ta sœur, je suis de ton sang, et d'une famille trop fière pour souffrir qu'on me jette à la face, comme un mépris, l'aumône des bienfaits que j'ai reçus... Nous sommes pauvres, nous resterons pauvres... Mes fils travailleront la terre, s'il le faut, et je ferai des ouvrages de couture... Du moins, nous serons libres... Nous nous aimerons entre nous... Et nous aurons la joie de nous dire que notre départ aura rétabli, sans doute, le calme et la paix dans cette demeure, autour de toi !..

Il s'attendait si peu à une pareille résolution qu'il était interdit, atterré...

— Nathalie, je ne te crois pas... Ceci est impossible... Tu veux éprouver mon affection pour toi et tu te livres à un jeu cruel...

— Non, mon frère .. et tu finirais, si nous ne partions point, par nous mépriser, toi aussi... Et mieux vaut que nous partions, vois-tu, ajouta-t-elle sourdement, car les bienfaits que l'on reproche poussent à l'ingratitude...

— Je t'en prie... ne cède pas à un mouvement de rancune et de colère... Tu ne penses qu'à toi, tu ne penses pas que je me suis habitué à tes soins, à tes attentions, à tes prévenances, et que sans toi, sans la certitude de ton affection auprès de moi, la vie me deviendrait insupportable...

— Tu n'as pas de reproche à nous faire... La peine que nous te causerons en partant rejaillira sur nous-mêmes... Sera-ce vraiment notre faute ?

— Ainsi, dit-il triste et résigné, ta décision est irrévocable ?

Elle eut peur d'être allée trop loin.

— Ta femme a méconnu l'affection que je te porte... Après ce qui s'est passé entre nous, si je restais, tu me mépriserais...

— Non... je dirais seulement que ta tendresse a été plus forte que ton ressentiment ; que tu n'as pas voulu tenir compte de ces paroles d'amertume, et tu grandirais encore dans mon cœur...

— Hubert... serait-il vrai ?

— Je te le jure !

Elle semblait, maintenant, irrésolue. Lui la regardait timidement.

— Je t'en supplie, ne t'en va pas... ne me laisse pas seul, à moi-même ; ce serait la folie ou la mort... Je suis si malheureux ! si malheureux !...

— S'il ne s'agissait que de moi, peut-être oublierais-je l'outrage qui m'a été fait... mais il y a mes fils... Les hommes ont plus de fierté que nous, plus de fierté ombrageuse et plus d'orgueil...

Croix-Vitré alla vers les deux frères, leur tendit les mains.

— Je me suis montré pour eux comme un père, dit-il... C'est le père qui leur demande d'oublier...

Tous les détails de cette scène avaient été sans doute prévus par Nathalie, car Michel et Laurent jouèrent l'irrésolution et, le regard fixé sur leur mère, parurent lui demander conseil et s'en rapporter à sa volonté.

Elle mumura, baissant les yeux :

— Je les comprends... Ils voudraient que quelque chose leur fît oublier l'outrage..

Croix-Vitré alla sonner. Un domestique entra :

— Priez Madame de vouloir bien venir chez moi, dit-il.

Les deux frères restèrent impassibles. Ils ne sourcillèrent pas. Mais Nathalie ne put retenir un rapide geste de joie et d'envie triomphantes. Ce qui se préparait, n'était-ce pas l'humiliation de la comtesse ? Déjà, sa revanche ?... Suzanne entra.

Elle était au courant des préparatifs du départ.

Elle devina.

— Suzanne, dit Croix-Vitré, par votre faute, par la violence injuste de votre langage, vous avez détruit, d'un seul coup, tous les droits que vous aviez à l'affection de ma sœur... Elle est prête à nous quitter, elle et ses fils... et comme elle n'acceptera rien de nous, c'est donc la gène pour elle, l'inconnu, le hasard, et cela grâce à vous... Et pour moi, vous le savez, ce sera une grande tristesse... Un mot de vous, de repentir et d'amitié effacerait ces mauvais souvenirs... Le direz-vous ?...

Elle s'approcha de son mari.

Elle le considéra longtemps, en silence.

Et le long regard qu'il reçut était tout plein de pitié et de tendresse.

— Vous le voulez ? fit-elle.

— Oui.

— Bien ! N'ai-je pas toujours obéi à toutes vos volontés ?

Elle se tourna vers Nathalie et, les yeux demi-baissés, contenant la révolte de son cœur :

— Je vous prie d'oublier ce que j'ai dit... J'ai été injuste et je vous ai offensée...

— Oh ! s'il ne s'agissait que de moi ! Mais c'est d'eux pourtant qu'il s'agit !...

Elle montrait ses fils. Suzanne s'avança vers eux et leur tendit les mains.

— Eux et moi, nous avons des reproches à nous faire... S'ils veulent me pardonner, je leur pardonne bien volontiers...

Quand la comtesse fut sortie, Croix-Vitré demanda avec crainte :

— Vous êtes satisfaits ?... Vous ne pensez plus à vous éloigner ?...

Ce fut Nathalie qui répondit, en soupirant et avec résignation :

— Puisque ton bonheur est en question !... Mais tu ne pou-

vais nous demander une plus grande preuve de notre tendresse. Nous tâcherons d'oublier... Il ne dépendra pas de nous, mais de ta femme, que le calme et la joie reviennent bientôt dans Royaumont...

Pendant les quatre ou cinq premiers jours, le comte avait paru indifférent à la présence de Rose-Lison au château.

Puis, lorsque l'enfant fit ses premières sorties avec le bras en écharpe, il l'aperçut si jolie et si frêle, avec sa masse de cheveux blonds et ses yeux très noirs, contraste qui donnait une vie intense à sa physionomie. Et il s'intéressa à elle, invinciblement attiré vers cette douceur et cette beauté.

Une fois, il s'approcha, lui caressa les cheveux :

— Souffres-tu beaucoup, mon enfant ?

— Oh ! non, presque plus, monsieur... je vous assure... ce ne sera rien du tout...

Pour qu'elle se reposât, afin de l'obliger à ne faire aucun mouvement qui eût pu la blesser de nouveau, le docteur Christian Fontenailles avait exigé qu'elle restât au lit une partie de la journée.

A plusieurs reprises, Croix-Vitré entra dans sa chambre, prit place dans un fauteuil et s'entretint avec Rose, en l'absence de Suzanne.

Un jour que Rose dormait, la mère, arrivant futivement, surprit le comte, penché sur ce lit, et comme en une ardente contemplation de l'enfant.

Elle s'arrêta, toute saisie, à la fois heureuse et craintive, et sans faire un geste, retenant sa respiration, elle attendit ce qui allait se passer.

La figure du comte, si sombre d'habitude, était éclairée d'un sourire incertain et timide, et Suzanne, haletante, regardait. Est-ce qu'un soupçon ne passait pas dans l'âme du pauvre homme ?

Et ne trouvait-il pas en cette beauté naissante la ressemblance avec la beauté maternelle ?

Ou bien, n'y avait-il en lui que le souvenir de sa fille disparue, qu'il avait reniée ?

Il prononça quelques mots.

Elle prêta l'oreille, mais n'entendit rien, car il se parlait tout bas, comme au dedans de lui-même.

Se disait-il que l'autre aurait le même âge et serait jolie, sans doute, autant que celle-ci Ou bien, soupçonnait-il la vérité ?

Suzanne se pencha encore.

Et il lui fallut du courage pour contenir l'élan de son émotion, car voici ce qu'elle vit :

Croix-Vitré caressa, de sa main frémissante, les admirables et soyeux cheveux blonds et la caresse fut si légère que l'enfant ne se réveilla point.

Puis, il se courba, lentement, et ses lèvres s'approchèrent du jeune front si blanc et si pur et l'effleurèrent d'un baiser léger.

Les yeux du comte étaient humides de larmes.

Son cœur trahissait sa détresse dans le silence de cette chambre tiède.

Suzanne fut sur le point de se montrer, de lui dire :

— Prends-la donc. C'est ton droit. Elle est à toi...

Elle n'osa.

L'orgueil et la jalousie combattraient contre elle.

Les temps n'étaient pas venus d'une pareille confidence qui pouvait tout perdre.

Non, elle n'osa.

Son cœur, seul, répondit au cœur qui parlait :

— Puisses-tu l'aimer aujourd'hui, afin de ne pas la repousser lorsque je t'apprendrai qu'elle est ta fille...

Et elle se retira comme elle était venue, à pas craintifs, mais presque heureuse, car l'espoir était en elle...

Les Dornak habitaient une pauvre maison toute basse, composée d'un rez-de-chaussée, au-dessus duquel était le grenier. Devant la maison, c'était un terrain inculte, une bande de buis, de genêts et de « triots ». Derrière, s'étendait un jardinet clos de murs de pierres, en ruines, et qui reliait l'habitation aux premiers arbres de la forêt dHérival.

Cette maison s'appelait dans le pays : la *Mare-à-l'Eau.*

C'est là que Rose-Lison fut reconduite par la comtesse.

Combien elle fut longue, Suzanne, à faire ce court trajet !... Et comment ne livra-t-elle pas son secret à tous ceux qu'elle rencontra, son secret maternel qui éclatait dans la joie de ses yeux ?... dans l'animation fiévreuse de son visage tout empreint de son bonheur intime ?

Elle sortit de Royaumont à pied et tenant Rose-Lison par la main.

A pied, elle l'avait voulu, car, en voiture, ç'eût été trop tôt fini et elle eût été trop vite séparée de sa fille.

Et durant le trajet, elle ne cessa de lui parler à voix basse :

— Tu te souviendras, n'est-ce pas, toujours, des soins que nous t'avons donnés, et du visage ami qui s'est penché au-dessus de toi ? Plus tard, bientôt, peut-être, oui, bientôt, je te confierai des choses graves, car j'ai foi dans le sérieux de ton caractère et dans la précocité de ton intelligence. Elles te feront peine et joie, tout ensemble... Tu me comprendras... et lorsque je t'aurai confié ces choses dont je parle, tu m'en aimeras davantage.

L'enfant secoua gaiement sa jolie tête blonde.

— C'est impossible !

— Si... tu m'aimeras comme tu aurais aimé ta mère, si tu l'avais connue...

— Il me semble que si je la connaissais, je ne l'aimerais pas plus que je vous aime.

— Tu verras ! Tu verras ! Mais aujourd'hui, je ne t'en dis pas plus, afin de ne pas te troubler.

Ils arrivèrent ainsi à la Mare-à-l'Eau.

Louise Dornak les avait vues de loin, et, appuyée sur le manche d'une bêche, elle les regardait venir, en souriant.

Assis par terre, les pieds nus, Henriot, son fils, achevait d'avaler, d'un appétit vigoureux, une tartine chargée d'une couche épaisse de fromage mou.

Quant à Dornak, il travaillait dans le bois et il ne rentrait à la maison que le soir.

Henriot était un grand garçon maigre et dégingandé, aux longs cheveux de couleur incertaine lui flottant sur le cou. Ses allures indépendantes et bizarres, ses tristesses subites et ses accès de gaieté brusques, ses manières de liberté et de vagabondage avaient fait croire à quelques-uns que son esprit était détraqué. On l'appelait *Ciboulot ;* il était, au contraire, d'une intelligence très vive, mais qui se portait uniquement sur les

choses de la nature : fleurs, arbres, plantes, animaux, oiseaux, insectes. Le reste du monde ne paraissait pas l'intéresser. Et, vraiment, pour Ciboulot, le monde commençait à la lisière de la forêt pour finir à l'autre bout. Et ses affections n'allaient pas au delà de Dornak, de sa mère et de Rose-Lison, de Rose-Lison surtout. En apercevant la comtesse, il avala sa dernière bouchée de tartine, releva sa taille efflanquée et du revers de sa manche essuya son visage pâle, grêlé de petite vérole.

Et, avec des précautions d'une tendresse infinie, afin de ne pas effleurer le bras malade, il embrasse Rose-Lison, coup sur coup, de trois ou quatre baisers sonores.

— Quand tu auras fini de la dévorer, cette petite ? fit la Dornak, en grondant.

— Dame ! elle arrive juste pour mon dessert ! riposta le galopin, aux yeux rieurs.

Et, d'un air plaisant, se tirant une mèche de cheveux en manière de salut à la comtesse, il s'éloigna dans le bois, traînant le pied et sifflotant un air de chasse.

Suzanne resta longtemps chez Dornak, ne pouvant se séparer de sa fille. Là, seulement, en cet intérieur pauvre, auprès de la paysanne à laquelle elle s'était confiée depuis longtemps, elle respirait librement, sans contrainte.

Une seule parole, pourtant, s'arrêtait sur ses lèvres.

Elle n'osait encore appeler cette enfant sa fille.

Quelle joie et quel délire le jour où elle l'oserait, enfin !...

Intérieur pauvre, sans doute, mais d'une propreté rigoureuse La maison était composée de trois petites pièces assez basses de plafond. La principale, celle où se passait à peu près la vie entière de cette honnête famille, c'était la cuisine, laquelle était salle à manger, et devenait, le soir, chambre à coucher pour Dornak et sa femme. Derrière, donnant sur le jardin, une chambrette, celle de Rose-Lison, juste assez grande pour un petit lit et pour une commode de bois blanc. Et, du même côté, un cabinet, jadis noir, où l'on avait percé un œil-de-bœuf et que remplissait à peu près tout entier le lit de fer de Ciboulot. Mais ce qui attirait l'attention tout de suite, en cet humble logis, c'était, contre un mur de la cuisine, des rayons de bibliothèque qui supportaient une centaine de gros livres, toute une collection de bouquins anciens ou nouveaux de naturalistes, des recueils d'entomologie, des dictionnaires de botanique, des manuels d'aviculture, d'apiculture, de zoologie, de minéralogie. C'était au milieu de tout cela que Ciboulot se plongeait, avec délices, cherchant à y contrôler les observations que son instinct lui faisait faire chaque jour, amassant après chaque lecture un peu de science de plus, et souvent d'un coup d'ongle ou d'une rature rectifiant sur une page une erreur que sa jeune expérience reconnaissait au passage. Car, de ce garçon débraillé et singulier, l'amour de la nature avait presque fait un savant, déjà ! Les libéralités de la comtesse lui permettaient d'acheter ces livres qui lui paraissaient nécessaires, mais il n'y avait recours que lorsqu'il avait épuisé ses propres ressources, c'est-à-dire lorsqu'il ne lui restait rien du produit de la vente du miel que lui donnaient les trente ruches établies avec soin par lui au bord de la forêt.

A partir de ce jour-là, Suzanne eut un prétexte pour venir à la Mare-à-l'Eau. Mais trop prudente, trop jalouse de son bonheur, elle demeura sur ses gardes. Tout d'abord, elle y vint

sans se cacher, en prévenant même au château de sa visite. N'était-il pas naturel que l'on continuât de s'intéresser à l'enfant blessée par la brutalité d'un des châtelains de Royaumont ? Puis, n'avait-elle pas surpris Croix-Vitré lui-même attiré invinciblement par la douceur et la beauté de Rose-Lison ? Et s'il apprenait que celle-ci exerçait la même attraction sur sa femme, pourrait-il en être inquiet ?

Sa joie de vivre auprès de sa fille était trop grande, pour que, peu à peu, elle ne se départît point de ses premières précautions.

Les visites à la Mare-à-l'Eau, d'abord très espacées, se rapprochèrent.

Il fallut que ce fût Louise Dornak qui l'en prévînt.

— Soyez prudente, madame... Savez-vous qu'à présent nous vous voyons tous les jours ?

La pauvre femme frissonna de peur.

Là-haut, dans le nid d'aigle de Royaumont, Nathalie ne cessait de veiller... Et déjà, peut-être, elle s'étonnait...

Alors, Suzanne resta chez elle toute une semaine sans sortir... Elle allait ainsi, rejetée d'une extrémité à l'autre... tantôt heureuse et tantôt désespérée...

Puis, on la revit à la Mare-à-l'Eau, d'abord craintive...

Après quoi, elle se rassura.

C'était les heures les plus heureuses de sa vie, celles qu'elle passait ainsi. Elle avait entrepris l'éducation de l'enfant. Rose-Lison, sur les genoux de sa mère, lisait quelque beau livre à images, que la comtesse lui avait apporté, ou bien elle écrivait une page très appliquée sous l'œil attendri, qui bien souvent se mouillait

En sortant du château, Suzanne annonçait parfois le but de sa promenade. Puisqu'elle s'intéressait à la petite, quoi de plus simple ?

Mais lorsqu'elle craignait qu'on ne remarquât la fréquence de ses visites, elle prenait un chemin opposé à celui qui menait chez les Dornak.

Puis, par un rapide détour, une fois qu'elle était loin, elle revenait vers la lisière de la forêt, pénétrait dans le jardinet par la barrière du mur écroulé, entrait furtivement dans la maison. Et elle repartait de même.

Qu'elle y vînt ou non sans se cacher, une fois là, elle prenait toutes les précautions pour ne plus être surprise dansn ses expansions de tendresse avec Rose. Par discrétion et par prudence, Louise Dornak allait se poster hors de la maison et, de là, elle guettait les alentours. A la moindre alerte, à la moindre arrivée suspecte, Suzanne était prévenue.

Lorsque Louise n'était pas là, c'était Ciboulot qui faisait le guet. Confiante, sachant qu'elle serait avertie de tout danger possible par ses deux gardiens vigilants, la mère s'abandonnait à toutes ses effusions. Survenait-il au loin quelque passant qui semblait un habitant du château, vite, Louise ou Ciboulot accourait. Suzanne, par le jardin, regagnait l'abri de la forêt où elle attendait que le péril fût passé. On comprend, dès lors, combien vite fut formé le caractère de l'enfant, aux prises depuis si longtemps avec toutes ces précautions et avec toutes ces terreurs.

La défiance de Nathalie allait soumettre Rose-Lison à une épreuve décisive.

La parente pauvre avait commencé à voir d'un œil indifférent les visites de la comtesse à la Mare-à-l'Eau. Puis, elle finit par les trouver étranges et par s'en émouvoir...

Et dans cet esprit si prompt à la haine, des rapprochements se faisaient.

Aux projets ambitieux de cette femme, le seul obstacle de jadis avait été la naissance de Rose-Lison. Elle avait cru vraiment, à cette époque, à l'effondrement de tous ses rêves. En dépit de la jalousie de Croix-Vitré et de l'affreuse certitude qu'il croyait avoir de la faute de Suzanne, l'enfant, avec sa grâce exquise, l'enfant avec la séduction redoutable de son innocence, n'aurait-elle pas fini par triompher de cette jalousie et par abattre cette haine ?

Or, l'enfant avait disparu...

Qui était-ce donc, maintenant, que cette fille des Dornak ? Plus elle y pensait et plus elle sentait augmenter ses soupçons...

Est-ce que Suzanne l'avait trompée, avait trompé le comte ? Est-ce que la ruse patiente de la mère avait été victorieuse de tout ce qui s'était tramé contre elle ?

Et elle se posa, un jour en frémissant, cette question :

— Rose-Lison serait-elle l'enfant disparue ?

Nathalie n'était pas femme à rester longtemps indécise. Sans se confier à personne, elle essaya de surveiller Suzanne. Mais elle se rendit compte bien vite qu'elle ne pourrait jamais la surprendre. Toutes choses étaient si admirablement combinées par la mère, par Louise Dornak et par Ciboulot aux aguets, qu'il était impossible d'arriver à la Mare-à-l'Eau à l'improviste. Or, ce fut l'excès de ces précautions qui augmenta encore la défiance de Nathalie.

— Elle ne se cacherait pas si bien si elle n'avait rien à cacher !...

A son tour, la parente pauvre parut s'éprendre pour les Dornak et Rose-Lison d'un intérêt très vif.

Et Suzanne trembla, devinant un piège, un danger, un malheur. D'où allait-il venir ?

Plusieurs fois, Nathalie se présenta à la Mare-à-l'Eau en l'absence de Suzanne. Elle tâchait de s'attirer l'affection, la confiance des Dornak. On la recevait, avec empressement. Mais cette sympathie n'était qu'apparente. Dornak avait dit un jour à sa femme et à Ciboulot, en montrant la belle-sœur :

— Voilà l'ennemie de notre petite comtesse... Gare là-dessous !

Et il n'en avait pas fallu davantage. Ils seraient désormais sur le qui-vive. Toutefois, il fallait faire bonne fortune à mauvais jeu et l'accueil souriant que recevait Nathalie, quand elle survenait à l'improviste chez les bûcherons, ne pouvait lui laisser soupçonner combien on se défiait de son hypocrite bonté.

Elle comblait l'enfant de cadeaux. Et toujours, prétendait-elle, ces cadeaux étaient envoyés par Michel et Laurent.

— Ils sont si tristes de la peine qu'ils ont faite... Ils veulent qu'on oublie !

Suzanne n'était pas sans s'inquiéter de ces fréquentes visites. Nathalie, en faisant étalage de tant de bonté, devait nourrir une arrière-pensée.

Et elle en eut bientôt la preuve.

Un soir d'août, vers quatre heures, Suzanne, plus inquiète encore que d'habitude et poursuivie par un pressentiment, avait

surpris sa belle-sœur montant le coteau sur l'autre rive de la Combeauté et se dirigeant vers l'habitation des Dornak.

Elle avait pu se cacher à temps et n'avait pas été vue.

En se courbant le long des broussailles, dont les *triots* étaient parsemés, elle put la suivre, s'assurer qu'elle ne se trompait pas et que c'était bien vers la Mare-à-l'Eau que se dirigeait Nathalie.

Pourquoi, ce jour-là, plus que les autres jours, la comtesse fut-elle plus craintive ?

Elle se hâta de faire un détour, passa dans les sentiers qui longeaient des taillis en bordure et pénétra chez Dornak au moment où la haute et maigre silhouette de la parente pauvre apparaissait sur le chemin

Louise et Ciboulot, croyant la comtesse rentrée au château, avaient quitté leur poste d'observation. Louise était allée rejoindre le bûcheron, dont on entendait la cognée retentir dans le silence des combes, et Ciboulot s'était mis à la recherche d'un essaim fuyard de ses abeilles qui avaient pris leur volée dans les arbres.

Rose-Lison était seule. Elle travaillait aux devoirs que sa mère venait de lui donner.

Suzanne entra, haletante, par la porte du jardin.

Elle n'eut que le temps de jeter à Rose :

— Prends garde à celle qui vient. C'est une méchante femme ! Et n'aie pas peur d'elle... Je serai près de toi pour te protéger...

Elle s'enferma dans le cabinet noir de Ciboulot, tira la porte sur elle, et les mains comprimant les battements de son cœur elle attendit.

On ne pouvait la voir, mais par l'entre-bâillement, elle voyait et elle entendait.

Nathalie, d'un coup d'œil rapide, s'était assurée que Rose-Lison était seule. Déjà, l'enfant, sous la parole maternelle, avait eu le temps de se remettre. Puis, elle était, nous l'avons dit, habituée à ces alertes. La belle-sœur ne soupçonna rien. Aux premiers mots, Suzanne comprit que Nathalie allait se livrer sur Rose, à un interrogatoire en règle, afin d'éclaircir les soupçons qui lui étaient venus. Rose serait-elle de taille à faire face à ces perfidies et à répondre, sans hésiter, à ces questions astucieuses ?

— Je croyais trouver auprès de toi Mme de Croix-Vitré ?

— Elle est venue, en effet, mais elle est partie depuis plus d'une heure. Elle n'est restée que fort peu de temps, dit la petite, avec des yeux scandalisés.

— Elle t'aime beaucoup ?

— Je ne sais pas si elle m'aime, mais elle prend soin de moi. Elle est bonne.

— Et toi, l'aimes-tu ?

— De tout mon cœur ! laissa échapper Rose, dans un élan de tendresse.

Dans l'ombre, la mère frissonna de joie et de terreur, en l'écoutant.

— Elle vient te voir, tous les jours ?

— Dans les premiers temps, oui, à présent, elle vient plus rarement.

— Avant cet accident, avant ta blessure, tu la voyais aussi ?...

— Non...

— Mais tu la connaissais ?

— Oh ! oui, mon père et ma mère me parlaient d'elle bien souvent...

Nathalie resta silencieuse. Puis, brusquement, elle hasarda une question :

— Pourquoi appelles-tu Dornak et sa femme ton père et ta mère, puisqu'ils ne sont rien pour toi ?

Elle attachait sur Rose-Lison un regard ardent. Elle ne la vit même pas tressaillir. L'enfant releva sur la parente pauvre ses grands yeux doux et répondit :

— C'est vrai, mais je porte leur nom, puisque je suis leur nièce... Et ils me témoignent tant d'affection qu'on peut s'y tromper et me prendre pour leur fille.

— C'est bien ce qu'ils prétendent...

— Non, madame... ils ne l'ont jamais dit... Pourquoi le diraient-ils ?

— Alors, leur nièce, à ce que tu affirmes ?

— Mais oui, madame !

— Et que sont devenus tes parents, à toi ?

— Partis chercher fortune dans un pays du Mexique, qu'on appelle la Sonora... et ils n'ont pas voulu m'emmener, à cause du climat, des dangers de toute sorte, des privations... Et depuis des années, des années, on n'a plus de leurs nouvelles... D'eux, je ne me rappelle rien... Pour moi, ils ont toujours été morts.

La veuve pensait :

« Voilà une histoire dont il me sera facile d'acquérir la preuve !... »

Tout haut, elle reprit, la voix affectueuse :

— Tu n'as gardé aucun souvenir, pauvre petite ?... Veux-tu que je t'aide, moi ?

— Vous, madame ? Auriez-vous connu ?...

Nathalie crut surprendre une émotion violente que l'enfant cachait avec peine.

— C'était dans un pays loin d'ici, dans une jolie maison, dont le jardin descendait presque tout près d'une rivière... la Meuse... aux abords de laquelle tu aimais jouer... Et un soir, un soir comme aujourd'hui, un homme que tu ne connaissais pas est venu avec une voiture... Et il t'a saisie, emportée, emmenée très loin, et tu n'as plus jamais revu ni ta jolie maison, ni la jolie rivière...

L'enfant secoua en riant sa tête blonde :

— Cette histoire n'est pas la mienne, mais je l'ai lue souvent dans les livres de prix...

Nathalie se mordit les lèvres. Elle avait fait fausse route.

Le visage baissé, et redevenue sérieuse, Rose-Lison ajoutait, en croisant les mains sur ses genoux :

— Non, aussi loin que vont mes souvenirs, je ne vois rien de tout cela dans ma vie... Ce que je vois encore, ce sont des fleurs, des animaux, des bois, des oiseaux et des arbres, de grands arbres, toujours des arbres... qui se penchent, qui me bercent et qui chantent... car les arbres chantent... Avez-vous remarqué ça, madame ?... C'est Henriot qui me l'a appris... Henriot sait tant de choses !... Et voilà, j'ai vécu parmi des affections... Personne ne m'a jamais fait de mal... Si... une fois seulement, lorsque les chevaux m'ont renversée, dans l'avenue... mais c'est guéri... Voyez !

Elle remua le bras librement.

Elle parlait avec tant de netteté, sans hésitation, sans confusion, que la veuve sentait peu à peu se dissiper ses soupçons.

Mais elle ne devait pas s'en tenir là.

Elle avait préparé un dernier piège, le plus redoutable pour l'enfant.

Elle avait fait venir en secret Maurepat, chez qui Rose avait été élevée autrefois. Elle aurait bien voulu qu'il amenât sa femme, pour la confronter, elle surtout, avec la fillette. Les souvenirs des femmes, pour ces choses délicates de tendresse et de cœur, se rattachent mieux que ceux des hommes à mille détails minutieux. Mais Maurepat avait répondu que la vieille était depuis deux ans complètement aveugle. Alors, il était venu seul et il attendait, hors de la maison, assis sur un tronc d'arbre, que Nathalie voulût bien lui faire signe.

Elle sortit, l'appela.

Il entra, l'air gauche et embarrassé de son rôle.

Dans l'ombre où elle se tenait, Suzanne, en l'apercevant, joignit les mains en une sorte de prière. Elle se crut perdue. Car l'homme, peut-être, allait reconnaître l'enfant.

— N'ayez pas peur, ma petite, disait la veuve. Personne ne veut vous faire de mal. Voici un brave homme qui a perdu sa fille, quand elle avait trois ans, dans les circonstances que je vous ai racontées tout à l'heure. Il la cherche, depuis lors, partout. Il a entendu parler de vous. Il a voulu vous voir... Approchez-vous de lui....

Bravement, Rose s'approcha de Maurepat. Le paysan avait une bonne figure, timide et douce. Il contempla longuement la fillette, lui caressa les cheveux, et même en se penchant, les effleura d'un baiser.

Et pendant que sa pensée essayait de remonter les années écoulées :

— Sûrement. la nôtre serait aussi grande et aussi jolie... Mais après un aussi long temps, comment dire ? La femme elle-même. si elle pouvait voir, s'y tromperait... On quitte un jour une toute petite gosse... et on retrouve une fillette qui est presque déjà une demoiselle... Je peux rien affirmer... Mettez-vous à ma place... L'autre était bien mignonne... comme on ne peut pas l'être davantage... Elle avait des cheveux blonds comme celle-ci.,. plus blonds, même... Mais je me rappelle très bien que la nôtre avait des yeux bleus, tandis que celle-ci a les yeux presque noirs, ou si bruns, qu'ils ont des reflets de noir... Je voudrais bien la reconnaître, parce que je l'aimais beaucoup et que ça me ferait grand plaisir de la retrouver, mais voilà, je dois à la vérité de déclarer que ce n'est pas elle... Non. décidément, ce n'est pas celle que j'ai élevée...

Il soupira, l'embrassa encore, et attendit.

Nathalie était rassurée. Elle s'excusa auprès de l'enfant, lui remit le cadeau qu'elle lui avait apporté.

Cinq minutes après. elle avait disparu avec le paysan.

Et quand Rose-Lison s'élança vers le cabinet où sa mère attendait, elle trouva la pauvre femme évanouie, tant l'épouvante avait eu de prise sur son cœur.

En revenant à elle, en apercevant Rose-Lison effrayée et en larmes, elle eut un cri de joie et de colère.

— Sais-tu ce qu'elle voulait, cette femme, ce qu'il voulait, cet

homme ? Ils voulaient te prendre à moi, entends-tu ? à moi qui t'aime !...

Et Rose-Lison, fière et brave, répondit :

— Je l'ai deviné tout de suite. Et voilà pourquoi j'ai si bien menti... Mais il faut que je vous le dise, à présent... J'ai eu peur, oui, j'ai eu grand'peur... et si vous n'aviez pas été près de moi, je ne sais ce que je serais devenue...

L'enquête à laquelle Nathalie se livra les jours suivants, pour vérifier le récit de Rose-Lison, n'aboutit à aucun résultat. Depuis longtemps, Suzanne avait prévu ces soupçons, ce récit, cette enquête. Les précautions étaient prises chez les Dornak et comme, en réalité, le bûcheron avait un frère dans l'Etat de Sonora, tout le monde fut d'accord pour affirmer que Rose était la fille de ce frère. On n'était pas forcé de savoir que celle-ci était morte pendant la traversée.

La paix revint donc pour un temps dans le cœur de la comtesse. Mais le succès l'enhardissait. Bien que Rose-Lison vécût auprès d'elle, puisque, du balcon de sa chambre, elle apercevait le toit de la Mare-à-l'Eau, c'était toujours trop loin et elle la voulait plus près encore. Elle souffrait de ne pas avoir l'enfant sous ses yeux, à toute heure... Car telle était son ambition et tel était son rêve. Ce rêve, elle le réalisa.

Louise Dornak était adroite couturière. Suzanne s'ingénia à l'occuper au château. Rose-Lison venait souvent l'y rejoindre, en même temps que du côté du potager et des bâtiments de service, on voyait se profiler et déambuler la maigre silhouette de Ciboulot.

Cela dura ainsi, en cette situation indéterminée, jusqu'au jour où la comtesse s'attacha Rose-Lison comme seconde femme de chambre.

Personne n'y prit garde. Nathalie ne souffla mot. Suzanne fut heureuse.

Ayant surpris, certain jour, la tendresse instinctive de Croix-Vitré pour cette enfant, elle n'avait pas craint de lui demander conseil à ce sujet.

Et le comte, en effet, avait répondu, d'une voix lente et lasse :

— Je vous approuve... Je ne sais pourquoi la vue de cette pauvrette me rassérène et me fait du bien... Elle a une de ces beautés fraiches qu'on ne peut comparer qu'aux fleurs les plus rares et les plus délicates lorsqu'elles sont près d'éclore ; des lèvres souriantes qui obligent au sourire et des yeux de douceur qui séduisent et qui désarment... Jadis, vous étiez belle de cette beauté-là, Suzanne... et c'est peut-être à cause de cela que cette gentille enfant ne m'est pas indifférente...

Le cœur de la mère battait en tumulte. Elle aurait voulu crier à cet homme :

— Tu aimes ta fille !

Il continua, triste :

— Gardez-la donc auprès de vous. Le hasard en la conduisant vers nous a bien fait les choses. Ces Dornak sont de braves gens ! Gardez-la ! Elle sera pour moi comme un rayon de soleil dans le château où la vie aurait pu être si heureuse, et où elle est si lourde ! . Toutes les fois que je la rencontrerai, elle me sourira... et je ne lui demande pas autre chose.

Le soir même, Suzanne avertissait Rose-Lison.

— Veux-tu rester près de moi ? Près de moi, toujours, et ne plus me quitter ?

— Oui, pourvu que vous ne me sépariez pas de ceux qui m'ont élevée...

— Tu les verras aussi souvent qu'il te plaira. Rien ne sera changé à ta vie, sinon que cette vie sera plus étroite entre nous... et que sans doute tu m'en aimeras davantage...

Rose tourna vers la pauvre femme ses yeux tendres et elle dit, naïve :

— Oh ! madame, pourquoi donc m'aimez-vous si fort, moi qui ne suis rien pour vous ?

— Tu veux le savoir, chère petite ? fit la mère, dont la voix trembla soudain.

— Oh ! madame, madame... je ne veux rien... je vous obéirai jusqu'à la mort...

Mais Suzanne semblait ne plus l'écouter. Depuis longtemps, ce secret lui pesait. Depuis trop longtemps, la suprême joie maternelle lui manquait, celle de s'entendre appeler : maman ! Alors, c'était fini. Elle ne résisterait plus. Elle allait tout dire Elle balbutia :

— Ecoute... Rose... le temps est venu... Il faut que tu saches...

C'était une soirée d'automne, très douce et très calme ; il n'y avait pas un souffle dans les arbres et la lune argentait le ruban capricieux de la Combeauté. Le comte était descendu, après dîner, jusqu'à la terrasse du bord de la rivière et Suzanne venait de voir partir Nathalie et ses deux fils qui l'y rejoignaient. Royaumont était enseveli dans un profond silence. La comtesse, fiévreuse, entraîna Rose.

— Puisque nous sommes seules, pour un moment... puisque nous n'avons rien à craindre, viens, mon enfant, viens vite... viens apprendre le drame qui entoura ton enfance.

Elles entrèrent au château. Un instant après, elles étaient dans la chambre de la comtesse que celle-ci ferma, afin d'éviter toute surprise. Du reste, elle avait fait prévenir qu'elle n'avait plus besoin de personne.

Chez elle, les fenêtres étaient ouvertes, laissant pénétrer l'air pur de la nuit. Suzanne approcha un fauteuil du balcon, s'y assit, attira brusquement Rose-Lison, et comme affamée de tendresse, avant toute parole, elle la serra contre son cœur et la couvrit de baisers.

Puis, toute son âme parut s'exhaler dans un seul cri :

— Oh ! mon enfant ! ma fille ! ma fille !

Interdite et frémissante, Rose-Lison se taisait. Elle attendait. Elle n'osait deviner..

Et, tout à coup, elle sentit que des larmes tombaient sur son front.

— Oh ! madame, vous pleurez ?... Est-ce moi qui vous ai fait du chagrin ?

— Tais-toi, Rose, tais-toi... laisse-moi te dire... Je sais que je peux me confier à toi, et que tu es plus grave et plus sérieuse qu'on ne l'est à ton âge... Le secret que je vais te confier est redoutable et pourtant je n'hésite plus... Un jour, des gens méchants, trompés, ont voulu punir une femme de la faute qu'elle n'avait pas même songé à commettre, et ils n'ont pu inventer de châtiment plus grand que celui de la séparer de sa fille qui venait de naître. Ils la lui ont enlevée afin que l'enfant fût élevée loin d'elle... Elle avait seulement le droit de la revoir, une fois, ou deux fois par an, sous la surveillance des

yeux jaloux et cruels qui empêchaient toutes ses tendresses.. Devines-tu ce que cette femme a dû souffrir ?

Rose-Lison avait pâli. Ses yeux soudain accusèrent de la fatigue. Elle dit :

— Lorsque votre belle-sœur est venue, il n'y a pas longtemps, me demander si je me souvenais d'un jardin qui bordait une rivière et de la voiture dans laquelle je fus emportée, j'ai répondu que je ne me rappelais pas. Je mentais. Je me souviens...

— Et de quoi te souviens-tu, enfant ? murmurait la comtesse, palpitante.

— Je me souviens qu'une femme, à de longs intervalles, apparaissait auprès de moi et qu'elle m'entraînait au fond du jardin pour tâcher d'être seule avec moi. Et là, elle me prenait sur ses genoux, et elle m'embrassait... oh ! si doucement... que j'aurais bien voulu ne jamais me séparer d'elle... Et je me souviens aussi qu'un jour elle me dit : « A bientôt, à bientôt ! » Et ce fut quelque temps après, que, sur le chemin qui longeait la rivière, une voiture m'emporta... Et je n'ai pas crié, je n'ai pas eu peur, parce que ceux qui m'emmenaient me dirent : « Ne pleure pas... nous venons te chercher pour que tu sois heureuse... Tu vas retrouver celle qui t'aime... »

— Et cette femme ? ...

— C'est vous !... Et alors, alors...

Le cœur de Rose-Lison se gonfla. Les lèvres s'alourdirent. Ses yeux se mouillèrent. Ses bras entourèrent Suzanne d'une étreinte délirante. Et Suzanne, folle de joie :

— Alors !... alors... que crois-tu ? que devines-tu ?... Oh ! si tu as deviné, que le nom que j'attends vienne de toi, tombe de tes lèvres... si tu as compris...

— Maman !... oh ! maman, c'est toi, c'est toi qui es maman !...

La comtesse renversa la tête sur le dossier du fauteuil, pâle et comme privée de vie. Mais elle souriait divinement et Rose entendit qu'elle murmurait :

— Encore ! répète encore ce que tu viens de dire...

Les deux bras de l'enfant firent un collier autour du cou de la mère. Et la voix douce, de tendresse infinie, redisait sans cesse :

— Oh ! maman, oh ! petite mère, mère chérie, mère que j'adore !...

— Oui, ta mère... qui ne sera jamais complètement heureuse, puisque, longtemps encore peut-être, il lui sera défendu d'avouer sa maternité... mais qui est heureuse, oh ! oui, heureuse, pourtant, de t'avoir enfin reconquise sur ceux qui t'avaient enlevée à elle... Mais garde bien pour toi ton amour, enfant, et que personne ne sache jamais, jamais !... Il y va de notre bonheur à toutes deux... Enferme ta joie au fond de ton cœur, loin de tous les yeux, comme j'enfermerai la mienne... Et nous nous comprendrons à demi-mot... En dehors des minutes fugitives où nous pourrons nous embrasser sans crainte, un regard nous suffira, un sourire sera plein d'éloquence.... Auras-tu ce courage de ne pas trahir ta mère ?...

— Je te le jure... maman !...

— A ceux qui t'ont élevée, à Louise Dornak, à son mari, tu pourras parler de moi, car ils savent ce que je viens de te confier... Mais il faut que je te dise encore... L'homme qui m'a séparée de toi a été trompé... et il est malheureux... Un jour,

la vérité lui sera connue et il se repentira du mal qu'il aura fait... Cet homme est ton père...

— Mon père ! dit-elle, avec une sorte de crainte religieuse.

— Le comte de Croix-Vitré est ton père... oui, mon enfant, tu devrais vivre ici, dans le château de Royaumont, entourée de luxe et de bien-être... Ce luxe, on te le doit... c'est une cruauté de t'en priver, mais si tu aimes ta mère, tu vas me jurer aussi qu'aucune haine pour lui n'entrera jamais dans ton âme innocente... Tu as été victime de la fatalité, victime d'événements qu'on ne pouvait prévoir... En ce moment, cet homme qui ne connaît pas mon bonheur présent souffre plus que moi... Il faut que tu l'aimes

— Je l'aimerai !..

— Il ne faut pas qu'il sache que tu es sa fille...

— Il ne le saura pas...

— Il faut que cette révélation vienne de moi... et il ne la recevra que le jour où je serai certaine que son amour paternel et sa protection te défendront contre les dangers qui pourraient te menacer...

— Je ne dirai rien, jamais, tant que tu ne lui auras rien appris ! Je réglerai ma vie sur la tienne, mes regards et mes paroles sur tes paroles et sur tes regards. Tu dois avoir en moi la plus entière confiance. Je ne la trahirai pas. Je ne veux pas compromettre ton bonheur... Et puisque la moindre imprudence nous perdrait toutes les deux, je veillerai sur ma conduite, toujours.

— Seulement, je ne t'empêche pas de te faire aimer de lui. Il y aura mille moyens pour cela. Et ce ne sera pas difficile, car il est attiré vers toi par la splendeur de ta jeunesse, par ta beauté, par ta grâce de séduction... Alors, lentement, sans qu'il se doute de ton pouvoir sur lui, tu prendras possession de son cœur... Quand il ne pourra plus se passer de toi, quand tu seras devenue, comme il l'a dit et comme il le veut, la joie de sa vie, nous lui dirons que tu es à lui, que l'enfant qu'il chérit est son enfant... et sa haine injuste pour la mère s'évanouira dans cet amour pour toi... et il finira par me croire, et ce sera la félicité infinie, à laquelle j'ai droit et à laquelle je n'ose plus penser...

— Mère, je ne ferai jamais rien que tu ne saches et je me laisserai guider par toi... toujours..

La lune atteignait le haut des coteaux et allait glisser derrière les arbres. Tout à l'heure, la paisible vallée ne sera plus éclairée et la nuit enveloppera de son mystère les champs, les usines, les moulins, les bois, les villages.

Dans un élan brusque, la comtesse se lève.

Elle emporte sa fille presque sur le balcon et, là, comme si elle avait été jadis témoin de la scène où Nathalie, le soir de son arrivée, avait enveloppé l'horizon de son large geste ambitieux, elle redit à Rose-Lison, presque mot pour mot, les paroles que Michel et Laurent avaient entendues :

— Regarde, Rose, regarde, mon enfant, pendant que la lune est encore dans le ciel, et que tu peux voir, au plus lointain... Tout cela est à toi, tout l'immense domaine t'appartient... le royaume des Croix-Vitré est ton royaume... Nul autre que toi n'a le droit d'y prétendre... Regarde bien... Ces fermes, ces fabriques, ces moulins devant lesquels tu passes, heureuse, en pauvre petite mendiante, sont à toi. Ces bois où ton frère Hen-

riot te conduit seront à toi, et ces campagnes qui s'étendent à tes pieds, tu peux les fouler avec orgueil, car il n'est pas un coin où tu ne sois chez toi !... C'est là cette fortune qui te fera un jour toute-puissante et qui te fera également bien heureuse puisqu'elle te permettra d'être bonne et de soulager les malheureux.

— Mère, dit Rose, très bas, cela me fait peur... Il me semble que de là viendront pour moi beaucoup de tristesses...

Mais la comtesse n'entendait pas. De même qu'autrefois Nathalie s'était exaltée à ce spectacle grandiose, la mère s'exaltait à son tour :

— Regarde, ma fille, regarde bien et souviens-toi toujours de ce que je viens de te dire. En cette nuit où je t'ai révélé que je suis ta mère... Royaumont est ton royaume... Il n'appartient à nulle autre qu'à toi !...

Elle se pencha au-dessus du balcon. Des ombres se mouvaient au long des terrasses et remontaient vers le château, dans la nuit tout à fait venue.

Une de ces ombres se détachait, en avant, à quelques pas.

Celle de Nathalie...

Et l'on eût dit que les dernières paroles de Suzanne s'adressaient surtout à Nathalie, comme un défi et comme une menace...

V

LA REVANCHE DE L'ENFANT

Dès lors, entre la mère et la fille commença une vie étrange, toute pleine de ruses, de prudence, de terreurs et de mystère, pareille à celle de deux amoureux qui seraient obligés de cacher leurs amours.

En ce vaste château, deux créatures n'existaient plus que l'une pour l'autre, rapportant à elles seules tout ce qui pouvait s'y passer. Du lever du soleil à son coucher, leurs pensées volaient de l'une à l'autre, qu'elles fussent près ou qu'elles fussent loin. Et leurs actes, à toutes deux, concordèrent vers un but unique : se rapprocher, se voir, échanger quelques mots, ou seulement un regard, un sourire de tendresse.

La révélation de la mère ne modifia pas le caractère de Rose-Lison. Toute autre, peut-être, à sa place, en eût été enivrée Rose ne changea rien à ce qu'elle était. Elle resta humble dans l'humble condition où le hasard l'avait placée. Elle fut la servante, soumise et docile, en ce château dont elle était maîtresse. Si l'une des deux souffrit dans son orgueil, ce fut Suzanne, ce ne fut point sa fille. Et Suzanne n'en laissa rien paraître. A moins de lui créer des inimitiés parmi les gens du château, cette enfant devait être traitée par elle comme une étrangère. De cela dépendait leur sécurité et par conséquent leur salut.

Nathalie, malgré ses premiers soupçons, ne s'était pas opposée à l'entrée de Rose-Lison dans Mon Royaume, mais ses soupçons, si bien endormis qu'ils eussent été, ne pouvaient-ils s'éveiller soudain ?

Et Suzanne sentait peser sur elle ce regard de haine satisfaite.

Car elle était, la parente pauvre, toute-puissante, souveraine de Royaumont.

Aux premiers mots de la comtesse à Croix-Vitré, au sujet de l'enfant, Croix-Vitré avait répondu qu'il serait heureux de ce choix. Mais il s'était hâté d'ajouter :

— A moins, toutefois, que Nathalie s'y oppose !...

Et il avait fallu, qu'en tremblant, Suzanne allât supplier Nathalie !...

La belle-sœur, du reste, s'était montrée généreuse :

— Puisque vous vous intéressez à cette petite... prenez-la auprès de vous... Mais elle est déjà bien jolie, jolie comme une jeune fille, malgré ses quatorze ans... Moi, je m'en lave les mains...

Elle ne vit pas le regard farouche de la mère dont les yeux devinrent terribles.

Aux premiers temps de son séjour, Rose fut mise au courant de son service. Et, d'un commun accord, il s'écoula des journées entières sans que la mère et la fille eussent l'occasion de se rencontrer.

Et ces journées, Suzanne les passait à se répéter sans cesse :

— Elle est ici... elle est près de moi... et nul ne s'en doute... et si je voulais la voir, je n'aurais qu'un pas à faire... qu'un coup de sonnette à donner...

Souvent, elle se mettait derrière les rideaux d'une fenêtre, guettant les heures où elle savait que Rose-Lison ne serait pas loin, occupée à quelque besogne. Et c'était alors des joies délilicieuses, car, parfois, Rose devinait que sa mère était là ! A chaque regard de la fillette, les rideaux s'agitaient lentement, imperceptiblement. Et toutes les deux, mère et fille, bien que séparées, se sentaient envahies par la même intense émotion. Mais le rideau ne s'agitait plus... et Rose comprenait que quelqu'un était survenu, troublant ainsi le bonheur maternel.

Oui, elles agissaient vraiment comme agissaient deux amoureux.

Lorsqu'elles se rencontraient, dans une chambre, elles échangeaient des mots rapides :

— Tu es heureuse ?

— Oui, mère

— Tu m'aimes ?

— Je t'aime...

Mais c'étaient, celles-là, des minutes de joie.

Il arrivait aussi qu'elles n'avaient pas le temps de se parler.

Et, furtivement, elles se serraient les mains en une étreinte délirante.

Ou bien, sans mot dire, Suzanne attirait Rose à elle, la couvrait de baisers, et la repoussait ensuite, ne présentant plus à ceux qui pouvaient survenir et les surprendre qu'un visage impassible et triste, pendant que l'enfant s'éloignait, palpitante, grisée de la caresse maternelle, et courait se calmer, loin de tous les yeux.

Rares, bien rares furent les heures où elles purent s'abandonner, sans contrainte, à leurs tendresses. Rose-Lison avait tout son temps pris par de menus travaux. Elle ne pouvait s'échapper. Il fallait s'en remettre au hasard

Elles essayèrent bien de se donner des rendez-vous, mais au

dernier moment surgissait quelque obstacle. L'une seulement s'y trouvait, attendait, le cœur battant, et s'en revenait triste et le front lourd.

Mais, lorsqu'elles pouvaient s'y trouver toutes deux, quelle joie !

C'était, cela surtout, quand le château était à peu près vide, quand une affaire de plaisir attirait loin de là Laurent et Michel, et que Nathalie allait à la ville ou au village.

Car ceux-là, seuls, étaient à redouter.

Le comte, lui, ne sortait plus guère de sa chambre ou d'un petit salon donnant sur le jardin. Il y passait les jours à rêver, à lire, à dormir.

Alors, sentant un peu plus de liberté autour d'elle, Suzanne prenait un prétexte quelconque pour éloigner sa femme de chambre et elle appelait Rose-Lison qui accourait tout émue.

Elles s'enfermaient. Et pendant des minutes, sous le coup d'un bonheur trop fort, elles s'étreignaient sans parler, cœur contre cœur, baiser pour baiser.

Et c'étaient seulement, au lieu de paroles, des interjections passionnées :

— Mère ! mère chérie !...

— Mon enfant ! Oh ! mon enfant...

Puis, rapidement, elles se racontaient leur dernière entrevue.

Et que de fois s'interrompait leur récit ! Que de fois le moindre bruit les séparait soudainement, dans la terreur d'être surprises ! Tantôt des voix lointaines, qu'elles entendaient dans le château ! Tantôt des pas qui se rapprochaient, leur semblait-il. Tantôt même le craquement d'un meuble dans une chambre voisine et qui leur faisait passer un frisson d'angoisse.

— On nous écoute !

Vite, Suzanne s'élançait. Elle revenait rassurée. Il n'y avait là personne. Elles en sortaient, de ces entrevues, harassées par ces alertes perpétuelles, par ces émotions qu'elles étaient obligées de contenir, par cette terrible comédie qu'elles s'imposaient.

Et un jour qu'elle se croyait hors de tout danger et qu'elle avait vu Nathalie disparaître avec ses fils vers le parc, un jour qu'elle venait de vivre avec sa fille pendant un quart d'heure, elle sortit de sa chambre avec un regard prudent.

La vaste galerie sur laquelle donnait l'appartement était déserte. Le château était silencieux. Il n'y avait rien à craindre

— Adieu, dit la comtesse... Il faut nous séparer.

Elles s'embrassèrent pour la centième fois. Suzanne fit quelques pas dans la galerie auprès de Rose-Lison, dont elle tenait toujours la main.

Près de l'escalier qui descendait à l'office et qui était dissimulé dans une des tourelles, Suzanne s'arrêta.

— Ecoute, Rose... Je souffre de ne pas te voir assez... J'ai besoin de vivre de ton cœur... Alors, j'ai pensé à une chose qui fera que nous serons plus près l'une de l'autre désormais...

— Dis, mère... dis !...

— Ecris-moi... le plus souvent que tu pourras...

— Tous les jours.

— Oui, tous les jours. Ecris-moi... et je te répondrai, moi aussi, tous les jours.

Elles se séparaient dans une étreinte furtive et déjà Rose-Lison tendait la main vers la porte de la tourelle lorsque, brusquement, cette porte s'ouvrit et Nathalie apparut.

La mère et la fille se reculèrent, avec le même cri de surprise et de détresse.

Nathalie eut un pâle sourire :

— Je vous ai fait peur ?

La veuve passa lentement, sans ajouter un mot, sans plus s'occuper d'elles, pendant que les deux pauvres créatures, immobiles, éperdues, échangeaient un regard désespéré...

La veuve s'éloignait, indifférente... comme si elle n'avait rien entendu...

Avait-elle entendu ?

Rien ne changea dans l'attitude de Nathalie durant les jours qui suivirent. Elles se tranquilisèrent. Et quand elles ne pouvaient se voir, elles s'écrivaient.

Ce furent des lettres adorables d'amour et de tristesse et de rêves d'avenir.

Presque tous les soirs, elles correspondirent ainsi. Elles avaient choisi la même heure de la soirée. Et si loin qu'elles fussent l'une de l'autre, ces deux cœurs se parlaient et s'entendaient Dans son étroite chambrette, meublée de meubles de bois blanc, Rose-Lison était aussi heureuse qu'elle eût pu l'être dans le splendide salon des Croix-Vitré, aux meubles rares, avec ses tableaux d'ancêtres et ses tapisseries précieuses. Et la comtesse, quand elle écrivait, se transportait par la pensée auprès de l'enfant ; au milieu de la pauvreté, elle eût voulu finir sa vie, à côté d'elle. Et cela lui importait bien peu pour elle-même, ce château de luxe et de faste, où elle avait versé tant de larmes.

Lorsque ces lettres étaient écrites, elles n'avaient plus qu'à guetter le moment propice de les échanger. Cela se faisait en un geste furtif, en quelque chambre où le hasard semblait les amener l'une et l'autre, ou bien, simplement, lorsqu'elles se rencontraient.

Après quoi, la mère rentrait bien vite chez elle et s'y enfermait pour prendre possession de l'amour de sa fille. Mais celle-ci était obligée d'attendre le soir, son service fini, et lorsque, personne n'ayant plus besoin d'elle, elle remontait se coucher

Une fois, Suzanne lui dit :

— Tu les détruis, n'est-ce pas ? Tu ne commets pas l'imprudence de les garder ?

Rose-Lison pâlit, balbutia :

— Oh ! mère, je n'ai pas encore eu le courage de m'en séparer...

— Il ne faut pas... Brûle... brûle... Nous sommes en danger toujours... Tu promets ?

— Ce soir, mère... Je te le jure... Mais je les couvrirai de tant de baisers, que ton écriture en sera devenue méconnaissable..

— Non, non, détruis... pour mon bonheur et pour le tien...

En rentrant chez elle, le soir venu, Rose-Lison fut surprise. Elle retrouvait sa porte ouverte. Et elle se rappelait l'avoir fermée à clef, ainsi qu'elle faisait soigneusement tous les matins.

Elle essaya de se rassurer.

— J'aurai cru l'avoir fermée, murmura-t-elle.

Les lettres maternelles étaient cachées au fond de sa malle et celle-ci, elle en était bien sûre, avait un cadenas solide dont la clef ne la quittait jamais. Le cadenas n'avait pas bougé. Rose respira. Elle ouvrit et alors le coup d'œil de l'enfant soi-

gneuse et ordonnée qu'elle était découvrit que bien que rien ne parût dans son ordre habituel, cependant certaines piles de linge avaient été froissées, et n'avaient plus leur symétrie rectiligne ; on eût dit qu'une main prudente s'était glissée entre ces toiles pour fouiller jusqu'au fond de la malle. Et le cœur de Rose-Lison se glaça d'effroi.

Un mot expira sur ses lèvres :

— Les lettres ! Les lettres !

Dans une fièvre de désespoir, elle bouscule, vide, renverse et elle a un cri de joie.

Les lettres sont au fond de la malle !... Elle les saisit, les embrasse et elle pleure !... Que d'épouvante, en quelques secondes !... Elle les relit, dans l'ordre où elles se trouvent, c'est-à-dire en commençant par la dernière, celle qu'elle avait reçue la veille même. Et au fur et à mesure, quand elle en a bien imprégné sa mémoire, quand elle est bien sûre que toutes ces phrases brûlantes de tendresse ne sortiront jamais de son cœur, elle les approche de la flamme de la bougie qui les consume. Déjà, le sacrifice va être complet. Il ne lui reste plus à relire que la première de toutes les lettres maternelles, celle-là même que Rose avait reçue le lendemain du jour où mère et fille étaient convenues de cet échange de correspondance mystérieuse, celle-là qui, peut-être plus que toutes les autres, débordait de protestations et d'ivresse et de joie et de rêves fous...

Cette lettre, enfin, dont elle se rappelle, mot pour mot, des passages entiers :

« Je puis t'appeler ma fille, oh ! Rose, mon enfant chérie !...
« Sauras-tu ce que j'ai souffert d'être séparée de toi et devines-
« tu le désespoir de mes jours et de mes nuits, lorsque je
« pensais que je ne te reverrais plus ? Je voudrais te faire
« l'histoire de ces tortures, afin que tu prennes en pitié ta mère
« et que tu l'en aimes davantage. Et je te le dirai, je te l'écri-
« rai parce que je suis jalouse de ce que fut ta vie et parce
« qu'en te montrant ce que fut la mienne, je te donnerai
« l'exemple des confidences... Je te parlerai de moi, rien que de
« moi !... Tu me parleras de toi, rien que de toi... Oh ! ma fille
« adorée que je possède enfin et que tant de périls menacent
« encore... toi si douce et si belle et si séduisante que rien qu'en
« paraissant tu as déjà conquis le cœur du père qui te mécon-
« naît, innocente et pure enfant, et qui te désire... »

— Cette lettre, ou est-elle donc ?

Elle la cherche. Elle bouscule de nouveau sa malle, n'y laisse pas un coin où ne fouille sa main tremblante.

Mais il faut bien qu'elle se rende à l'évidence !

La lettre a disparu...

A-t-elle vraiment disparu ?

Ou Rose, avec les autres, l'a-t-elle brûlée par mégarde ?

— Volée ! oui, j'en suis sûre, on me l'a volée...

Une réflexion, pourtant, la rassure :

— Pourquoi eût-on pris celle-la seulement, et non point les autres ?

... Suzanne, de son côté, vient de s'enfermer chez elle. Le conseil qu'elle donnait tout à l'heure à sa fille, elle ne l'a pas suivi pour elle-même. Non, jusqu'aujourd'hui, elle n'a pas eu le courage de se séparer de ces feuilles où éclate, dans toute son

ardeur et son enthousiasme juvénile, la passion filiale. Elle aussi les relit chaque jour et s'en imprègne et les apprend jusqu'aux derniers mots. Mais le péril contre lequel elle a voulu mettre en garde Rose-Lison existe pour la mère. Ces lettres, ne peut-on s'en emparer ? La soudaine terreur d'une pareille imprudence lui est venue.

Elle ouvre le tiroir d'un chiffonnier... Et son visage s'éclaire d'un sourire de joie...

Les voici... elles sont là... éparses, et elle les compte... Oh ! ce compte, elle le connaît... Il doit y en avoir dix-huit... Voici la dernière... Une, deux, trois... dix... douze... quinze, seize, dix-sept... Où est donc la dix-huitième ? Elle a mal compté sans doute ? Alors, elle recommence... Non, elle ne s'est pas trompée.. Dix-sept seulement... Et celle qui manque, c'est la première que Rose-Lison lui ait écrite !... Mais ce tiroir et ce chiffonnier, jamais elle ne les laisse ouverts... Toujours les clefs sont sur elle... surtout depuis qu'elle leur a confié ce précieux trésor... Que croire ?... Comme elle a tout à craindre de Nathalie, c'est vers Nathalie que se porte son premier soupçon...

Cette lettre, la première, la plus ardente, et la plus dangereuse aussi pour la haine qui voudrait s'en servir, ah ! comme elle s'en souvient !...

« Oh ! ma mère, ma mère !... Je voudrais remplir ces pages
« avec ce seul nom, parce qu'il résume tout ce que je peux
« dire... Depuis les anciens jours ou tu venais m'embrasser loin
« d'ici, au bord de la Meuse, comment n'ai-je pas deviné, à tant
« d'affection, à tant de soins touchants, que tu étais ma mère ?
« Est-ce qu'une étrangère, est-ce qu'une autre femme était capa-
« ble d'aimer comme tu m'aimes ? Grâce à toi, j'ai été heureuse
« avant d'apprendre le secret que tu viens de me révéler... Et
« pourtant il me semble que ma vie ne commence que du jour
« de cette révélation... Sais-tu à quoi je pense ? Je pense
« qu'avant cela c'était comme une nuit profonde, puisque je ne
« connaissais pas ma mère, et que depuis je vis en pleine lu-
« mière et en plein soleil, puisque je te connais... »

Disparue, cette lettre, car Suzane eut beau chercher. Elle ne la retrouva pas.

La même réflexion lui vint, à elle, comme à Rose-Lison :

— Pourquoi celle-là seulement, et non pas les autres ?

Sans doute parce qu'on avait espéré que le vol, de cette façon, resterait inaperçu.

Bientôt, dans l'esprit de la mère et de la fille, il ne resta aucune incertitude la première fois qu'elles purent échanger quelques mots.

Ce fut Rose-Lison qui murmura rapidement :

— J'ai brûlé tes lettres, mais l'une d'elles avait disparu... la première...

Alors, la comtesse sentit l'effroi monter dans son cœur.

Nathalie les avait espionnées, les avait devinées, comprises...

Elles étaient perdues si leur secret était entre les mains de la parente pauvre...

Rien, chez Nathalie, ne vint justifier leurs terreurs. Ce fut une paix trompeuse où la mère et la fille engourdirent leurs angoisses.

Suzanne, à force de ruses, rapprochait lentement Rose-Lison

de son père. Jadis, c'était elle qui prenait soin des fleurs dont Croix-Vitré aimait à s'entourer pendant la belle saison. Nathalie aurait pu lui enlever ce soin délicat, de même qu'elle s'était acharnée à lui enlever peu à peu tout ce qui pouvait rappeler que la comtesse était maîtresse en ce château. Elle n'y pensa point ou le dédaigna. Au retour du printemps, car une année se passa ainsi, ce fut Rose-Lison qui, tous les jours, alla cueillir des fleurs, elle qui tous les jours, sous les yeux de Croix-Vitré, renouvela les gerbes parfumées et éclatantes. Et parmi tout cela, si fraîche et si jolie elle-même qu'elle avait l'air d'une fleur vivante, la fée de ces fleurs.

Dans les premiers temps, le malade, absorbé, se contentait de la suivre des yeux pendant qu'elle tournait, glissait sans bruit, autour de son fauteuil ; mais, bientôt, il lui adressa la parole, en souriant. Il prenait intérêt à cette jolie enfant.

Et chaque fois qu'il avait ainsi causé avec elle, quand elle le quittait et qu'il se retrouvait seul, il soupirait en une sorte d'accablement.

Dans une fièvre d'attente vraiment singulière, il se surprenait à souhaiter que l'enfant reparût, et le lendemain il comptait les minutes qui le séparaient de l'heure habituelle de sa visite.

Ainsi, elle entrait dans sa vie par la seule grâce et la seule gentillesse, par le seul trait de sa douceur et de sa beauté.

Sachant qu'elle n'était point la fille de Dornak, il lui avait demandé son histoire. Rose avait répété celle que Nathalie avait entendue.

Et quand elle se fut retirée, ce jour-là, le comte avait murmuré, tristement :

— L'autre aurait le même âge... et elle serait aussi jolie...

Bientôt, Croix-Vitré ne se contenta plus de voir ainsi Rose-Lison une fois par jour. Il la réclama dans la journée, sous des prétextes quelconques.

Jusqu'au moment où Suzanne, palpitante d'émotion, insinua :

— Puisque cette gentille petite vous plaît, pourquoi ne l'attachez-vous pas à votre personne ?... Il y a mille soins qu'elle peut vous rendre...

On eût dit qu'il attendait d'y être invité ainsi.

A partir de ce moment, Rose-Lison ne le quitta presque plus.

— Tu veux bien rester auprès de moi le plus souvent que tu pourras, petite ?

— Oh ! oui, monsieur... du matin au soir, si Monsieur le comte le désire...

— Je suis malade et triste, cela ne sera pas très gai pour toi...

— J'essaierai d'égayer Monsieur le comte.. Moi, j'aime à rire... et j'ai entendu dire que le rire est contagieux.

— Nous essaierons... Je ne ferai rien pour me mettre en garde contre toi, mais je tiens à ce que tu n'emploies pas vis-à-vis de moi ces formules de respect auxquelles tu t'astreins... Quand tu m'adresseras la parole, ne parle pas de moi à la troisième personne, veux-tu ?

— Oh ! j'aime mieux. Je vous assure que cela me gênait beaucoup de dire à chaque instant « monsieur le comte » par-ci, et « monsieur le comte » par-là.

Elle ajouta après un silence, avec une émotion dont il ne s'aperçut point :

— Cela vaut mieux... oui... Puisque vous acceptez que je sois votre compagne, il me semble que, de cette façon, je ne serai plus si loin de vous...

— Tes paroles sont douces et caressantes comme tes yeux, Rose-Lison.

Les larges yeux noirs de la fillette semblèrent vouloir s'ouvrir encore plus grands et enveloppèrent le vieillard d'une tendresse douloureuse.

— On dirait que tu m'aimes un peu, petite ?

— Oh ! non, fit-elle, en riant et secouant la tête.

— Hein ? tu ne m'aimes pas ?

— Non. Je ne vous aime pas un peu. Je vous aime beaucoup. Il y a longtemps que je vous connais. Je sais que vous êtes très bon... pour tous ceux qui vous entourent... et que... tous ceux qui vous entourent sont heureux près de vous...

Elle pensait à sa mère qui avait versé tant de larmes.

Lui, pensait à Suzanne. Et il retint un soupir.

Maintenant, quand il sortit, Rose-Lison fut là, toujours. Parfois, il se prenait à marcher à côté d'elle, en lui mettant la main sur l'épaule. Elle frissonnait à ce contact, son regard se mouillait de larmes... Elle se sentait défaillir de joie... Et la première fois, comme elle tremblait, il se méprit et retira sa main :

— Pardon, mon enfant, je suis lourd, n'est-ce pas, et je te fatigue ?...

— Oh ! non, monsieur, non, je vous jure... Appuyez-vous sur moi de nouveau. Si j'ai un peu d'émotion, c'est parce que je suis très fière de vous être utile... C'est fini, je ne tremblerai plus.

La main paternelle reprit sa place sur l'épaule mignonne, et l'homme et l'enfant marchèrent en silence.

Comme la marche fatiguait le comte, ses promenades ne variaient pas beaucoup. Il descendait tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre terrasse, s'asseyait à l'ombre et là, l'esprit au loin, regardait couler la rivière durant de longues heures, ou il se contentait d'aller sous les beaux arbres du parc et il s'y endormait la plupart du temps, à force de rêver. Que s'agitait-il en cet esprit ? Repentir ? Remords de sa cruauté d'autrefois ? Ou bien la haine et la jalousie y vivaient-elles toujours victorieuses ? En ce cerveau d'homme, que la maladie accablait plus que la vieillesse, quels souvenirs persistaient ? Personne n'eût pu le dire. Toutes les fois que Suzanne avait tenté de pénétrer le mystère de ce cœur, elle s'était heurtée, meurtrie... L'homme, tout à coup, avait retrouvé de la jeunesse et ses yeux avaient brillé de haine, au foyer ravivé de sa jalousie.

— Ainsi tu ne me croiras jamais ?

— Jamais !

— Rien n'apaisera ta dureté ?... Rien ne te montrera ta cruelle injustice ?

— Rien !...

Et des mois, des années s'écoulaient, sans qu'elle fît une nouvelle tentative. Oui, la seule chose qui survivait, au regard de cet homme, c'était le spectacle de cette chambre emplie des ombres du crépuscule, où Marberoux, moribond, ramassant ses dernières forces dans un geste terrible, avait accusé Suzanne d'adultère !

Rose-Lison connaissait leurs tortures. Elle en savait la cause. Elle souffrait de les voir souffrir. Elle eût voulu crier à cet

homme l'innocence de cette femme. Mais que dire pour prouver ? On ne l'eût pas crue !

— Patience ! murmurait la mère... le jour viendra, bientôt, peut-être, où il sera forcé d'ajouter foi à mes paroles !...

Et les mots prononcés jadis devant Croix-Vitré, ces mots qui semblaient renfermer comme une tragique menace, lui revinrent à l'esprit : « Si je ne réussis pas à te convaincre, un jour viendra où il faudra bien que tu croies celle qui sera morte pour te prouver sa loyauté... »

Dans ses promenades, lorsqu'il s'arrêtait en quelque coin, et qu'il se laissait gagner par le sommeil, Rose veillait sur lui, attentive à écarter tout ce qui aurait pu le réveiller. Quand les chaleurs étaient trop fortes, elle cassait une branche feuillue et l'éventait, chassant les moucherons, rafraîchissant le front de son père, lui souriant toujours durant son repos. Souvent, sûre qu'il dormait, elle se penchait sur lui et se donnait la joie défendue de balbutier, oh ! très bas, si bas que ce n'était même pas un souffle :

— Mon père ! Mon père !...

Les jours de mauvais temps, où il était trop fatigué pour sortir, elle lui faisait la lecture soit des journaux, soit de ses livres favoris.

Et lui, se prenait à ne pas l'écouter. Il l'admirait simplement. Sur ses lèvres pâles errait parfois un vague sourire de bonheur, comme d'une sorte d'apaisement, devant cette grâce et ce charme. Elle s'en apercevait, fermait son livre avec dépit :

— Mais, monsieur, je vous lis des choses tristes et cela vous fait rire ?...

— Ne te fâche pas, petite Lison... C'est que je n'ai rien entendu de ce que tu me racontes, et que je m'amusais à te regarder... Reprends ta lecture... Pour mieux t'écouter, je vais fermer les yeux.

Elle était nécessaire à sa vie. Il ne pouvait plus se passer d'elle. A peine éveillé, il la cherchait, il la demandait. Et il ne s'endormait, le soir, que lorsqu'il l'apercevait auprès de son lit. C'était une adoption lente, continue, sûre, de son cœur, qui avait besoin de remplir la place, vide de tendresse, jadis occupée par Suzanne. Et Suzanne voyait cela. Et elle en était heureuse. Chaque pas fait en avant par Rose-Lison dans ce cœur, c'était une victoire pour la mère. Elle n'essayait même plus de la rencontrer. A quoi bon ? Rose travaillait pour elles deux. L'enfant prenait sa revanche en conquérant son père... et vengeait sa mère délaissée...

Pendant les premiers mois, Nathalie n'eut avec elle que de très rares rapports. A peine lui adressait-elle la parole, pour des ordres, chaque fois, à lui donner. Elle gardait un visage sévère et dur. L'enfant la craignait. Un jour, la parente pauvre se fit plus douce. Elle l'attira contre elle, la caressa et dit :

— Tu es heureuse au château, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, madame.

— Eh bien ! tâche d'y rester le plus longtemps possible...

C'était tout. Mais cette douceur, plus que l'habituelle dureté, avait glacé Rose. Et elle pensa soudain à la lettre disparue... chez elle... et chez sa mère... Il lui sembla qu'un nuage s'épaississait au-dessus de sa tête et qu'elle entendait la foudre.

Coup sur coup, des événements sinistres, imprévus, troublèrent sa quiétude.

Jusqu'alors, Michel et Laurent n'avaient pas fait attention à elle. Ils la considéraient comme une pauvresse recueillie en ce château. Rose allait avoir seize ans. Elle n'était pas très grande, mais elle était admirablement bien prise et de proportions parfaites. Puis, de sa douceur, de sa beauté, de ses grands yeux candides, émanait une séduction contre laquelle il était difficile de se défendre. Cédèrent-ils à une idée préconçue, à quelque projet infâme arrêté après réflexion ? Ou se laissèrent-ils entraîner par tant de jeunesse et tant de candeur ? Désormais, elle sentit peser sur elle des regards avides, qu'elle ne comprit point et qui pourtant la gênèrent.

Toutes les fois qu'ayant obtenu du comte quelques heures de congé, les dimanches, elle s'en allait, à travers bois pour couper au plus court, vers la Mare-à-l'Eau, retrouver la famille qui l'aimait, elle était sûre, soit en allant, soit en revenant, de rencontrer Laurent Bourriane. D'abord, elle n'y prit pas garde. Il lui disait quelques mots... C'était tout. Puis, il lui caressa les mains, les cheveux. Elle rougit et trembla. Les dimanches suivants, elle voulut l'éviter. Il la retrouva. Elle voulut courir. Il la rejoignit. Il l'embrassa malgré elle. Ses dents claquaient et ses yeux étaient tout retournés, convulsés par l'épouvante.

— Tu sais que tu es très jolie et que je t'aime ?

Mais il chancela en poussant un grand cri et tomba, comme foudroyé. La masse d'un énorme fagot de grosses bûches venait de s'écrouler sur son crâne, comme si elle avait été lancée du haut d'un chêne.

Quand il revint à lui, Rose-Lison avait disparu, mais à travers les ruisseaux de sang qui coulaient sur son visage de toutes les fentes de son cuir chevelu, il aperçut penché sur lui, la maigre silhouette d'un long garçon efflanqué qui le regardait tranquillement, la bouche fendue jusqu'aux oreilles par un rire silencieux.

— Vous n'êtes pas mort ? C'est ce que je voulais savoir...

Et ramassant son fagot, Ciboulot s'en alla, sans plus s'occuper de Laurent.

Au château, Laurent ne dit mot de son accident, mais Rose frissonnait sous le regard de haine qui la cherchait sans cesse.

Elle avait entrevu le danger et elle en restait peureuse. Rentrée chez elle, enfermée à double tour, elle était poursuivie par des cauchemars et pleurait.

Le matin, elle se levait toute pâlie, les paupières rouges et fiévreuses.

Le comte fut le premier à remarquer ce changement et il s'inquiéta.

— Que t'arrive-t-il donc ?

Elle n'osait avouer la vérité. Si humble, si effacée, si peu de chose en ce fastueux Royaumont, où Michel et Laurent régnaient en maîtres, qu'aurait-elle pu dire ? On se serait moqué d'elle ! On l'eût, sans doute, traitée d'intrigante !

Suzanne, vigilante, la prit à part :

— Tu souffres ? On t'a fait de la peine ?

A sa mère, pouvait-elle cacher quelque chose ? Suzanne se redressa, vaillante.

— Dors en paix, ma fille... C'est à moi de veiller sur ton bonheur. .

Trois jours après, Laurent faisait sauter la serrure de la

chambrette de Rose, mais au moment où il allait entrer avec un sourire de triomphe, il se reculait soudain...

La comtesse venait de se jeter devant lui.

Entre cet homme et cette femme, il n'y eut même pas besoin d'un mot... Elle leva la main ; son geste de dégoût lui intima de partir...

Et la tête basse, la rage au cœur, il s'éloigna...

Désormais, Rose-Lison coucha dans une chambre voisine de celle du comte. Là encore, le hasard fit bien les choses, car la demande vint de lui. La plupart des nuits se passaient pour le pauvre homme en insomnies fatigantes, et il se disait qu'en écoutant la respiration régulière de l'enfant endormie non loin, cela lui rendrait un peu de calme et peut-être de repos.

Pas un des détails de cette affection grandissante n'échappait à Nathalie. Elle les marquait dans sa haine d'un trait ineffaçable.

Le mystère qui entourait Rose-Lison, elle l'avait pénétré, mais elle le gardait pour elle, ce secret ; la tendresse évidente du comte était un grand danger, car que se passerait-il si jamais il découvrait que Rose était sa fille ? Certes, dans ce cœur où rien du passé n'était oublié, une tempête éclaterait. Mais la tempête ne s'apaiserait-elle pas ? Et du même coup, Rose-Lison ne lui deviendrait-elle pas plus chère ? Nathalie le craignait et se taisait. D'autre part, le péril n'était pas moindre si la jeune fille demeurait plus longtemps à Royaumont. Il fallait l'en faire sortir, mais l'en faire sortir humiliée, déshonorée et vaincue.

Dans le courant de l'hiver qui suivit ces derniers événements, la paix qui régnait à Royaumont fut troublée par des histoires, racontées tout d'abord très bas et qui bientôt s'amplifièrent et tournèrent au drame.

A plusieurs reprises, Nathalie s'était plainte que des dentelles et des bijoux lui avaient été volés. Ces bijoux et ces dentelles étaient des cadeaux de son frère. Elle ne formulait, du reste, d'accusations contre personne. Elle en avait parlé à plusieurs reprises à Suzanne et à Croix-Vitré. Des gens avaient entendu ces allusions et les avaient rapportées à l'office. De là, grand émoi. Le voleur ou la voleuse ne pouvait être que parmi le personnel du château. La défiance mutuelle était éveillée et tous se surveillèrent les uns les autres, prêts à s'accuser au moindre soupçon.

Vers la fin de janvier, deux perles noires disparurent, d'un très grand prix, que Croix-Vitré avait données à Nathalie, au premier jour de l'an.

Nathalie avait patienté jusque là, cherchant le coupable.

Cette fois, elle s'en ouvrit à son frère.

— Mon frère, il se passe au château des choses graves sur lesquelles je ne peux pas me taire plus longtemps... Ce serait faire preuve de faiblesse... Il y a six mois, je t'ai dit que plusieurs de mes plus vieilles et plus précieuses dentelles avaient disparu... Depuis, une broche en diamant m'a été volée... et ce matin, j'ai constaté que mes perles noires n'étaient plus dans leur écrin...

— Es-tu bien certaine, au moins ? fit le comte, inquiet.

— Peux-tu penser que je les ai perdues ? dit la veuve, avec son ironie mordante.

— En as-tu parlé à la comtesse ?

— Oui.
— Que dit-elle ?
— Rien. Pas plus que moi, elle ne soupçonne qui que ce soit. Les gens que nous occupons sont honnêtes. Ils sont au château depuis longtemps. Nous les croyons, ma belle-sœur et moi, incapables d'une mauvaise action, et pourtant, nous sommes forcées de nous rendre à l'évidence, il y a parmi eux un voleur.. peut-être parmi ceux qu'on soupçonne le moins..
— Tu sembles vouloir accuser quelqu'un...
— Non, je te le jure. . Autrement, je n'hésiterais pas... j'accuserais...
— Et tu aurais raison... Que désires-tu faire ?
— J'ai eu beau surveiller, espionner même... je n'ai rien découvert... Puis, il y a des choses de police qui me répugnent... Fouiller dans les chambres, par exemple... Alors, comptant bien que tu m'approuverais, j'ai averti le commissaire de police du chef-lieu. Garde-moi le secret. Le secret, en cela, est indispensable. A la moindre alerte, au moindre souçon, le voleur ferait disparaître les bijoux... Tu m'approuves ?...
— Il le faut bien.
— La justice a des moyens de pression et de brutalité que nous ne pouvons employer. Le commissaire sera au château demain à la première heure. Jusque-là, silence... Demain, nous saurons la vérité... Je vais prévenir Suzanne...
Elle s'interrompit. Elle paraissait hésiter. Enfin, brusque, presque avec violence :
— Puis-je compter que, même à Rose-Lison, tu ne diras pas un mot ?... Elle-même, si elle savait, pourrait commettre une indiscrétion à l'office... et tout serait perdu.
— C'est bien, dit le comte, fatigué... Tu as ma parole...
Le lendemain, à l'aube, le commissaire se présentait. Il avait requis, à tout hasard, deux gendarmes qui entrèrent se chauffer chez le jardinier en attendant qu'on les prévînt si l'on avait besoin d'eux.
Cinq minutes après, tout Royaumont était en rumeur. Les gens du château, sans exception, étaient réunis dans le hall du rez-de-chaussée. Ils venaient d'être avertis qu'une enquête était ouverte au sujet des vols répétés dont Nathalie se plaignait, qu'ils allaient être interrogés et que des perquisitions seraient faites, séance tenante, chez la plupart d'entre eux.
C'était tous de braves serviteurs. Aucun visage ne manifesta de l'émotion. Ils n'avaient rien à craindre. Ils répondirent brièvement et simplement aux questions qui leur furent posées et facilitèrent de leur mieux les perquisitions.
Cela dura une partie de la matinée. Au fur et à mesure, chacun reprenait sa besogne.
Vers onze heures, il ne resta plus à interroger que Rose-Lison. Elle était auprès du comte, qui l'avait fait appeler et qui se désintéressait de cette enquête.
Nathalie avait remis au commissaire la liste du personnel. Lorsqu'il prononça le nom de Rose, le dernier sur la liste, il y eut dans le regard de la veuve une telle flamme que Suzanne, interdite, entrevit un vague danger. Mais déjà la flamme s'était éteinte et la veuve avait repris son visage de froideur accoutumée. La comtesse se hâtait d'intervenir.
— Il est inutile, monsieur, de questionner cette enfant... Je réponds d'elle...

Nathalie avait donné des ordres. On était allé chercher Rose. La porte d'un salon s'ouvrit et le comte apparut, tenant la jeune fille par la main.

— Et moi aussi, je réponds d'elle, fit-il avec une émotion singulière... Je ne veux même pas qu'il soit dit que cette enfant aura été soupçonnée...

Un silence. Nathalie et Suzanne se regardèrent instinctives. De l'une à l'autre, ce regard était un défi. Ce ne fut pas raisonné Ce fut l'impulsion d'une haine commune.

Devant l'assurance du comte et de la comtesse, le commissaire n'avait qu'à s'incliner. L'enquête n'avait pas abouti. Son mandat était terminé. Ce fut la parente pauvre qui, doucement, insinua :

— Dans l'intérêt même de Rose-Lison, et pour la tranquillité de cette chère petite, il vaudrait mieux, peut-être, aller jusqu'au bout et perquisitionner chez elle, oh ! bien entendu, ne fût-ce que pour la forme... car personne de nous ne peut la soupçonner et, certes, il ne me viendra jaamis à l'esprit de la croire coupable... Non, non. . toutefois, je le répète... dans son intérêt...

— En effet, dit le commissaire de police... Madame a raison... C'est une mesure générale dont Mademoiselle n'aura pas à s'offenser...

— Oh ! dit Rose. en souriant, je tiens à ce que l'on fasse pour moi ce qui a été fait pour les autres... Je ne suis rien de plus...

— Je vous approuve, mademoiselle... S'il était fait une exception en votre faveur, les autres auraient le droit de se plaindre et de vous en vouloir... Il est fort à présumer que vos relations avec eux deviendraient difficiles et votre situation intolérable... Qu'arriverait-il, en effet ? La justice n'ayant rien trouvé chez eux, un doute resterait peut-être contre vous, puisque, de vous seule, la justice ne se serait pas occupée... Tandis que, si M. de Croix-Vitré et si Mme la comtesse veulent bien y consentir, dans cinq minutes, un doute même ne sera plus permis... et l'enquête aura été inutile, aussi bien pour vous que pour vos camarades..

— Mais oui, mais oui, dit Rose, riant plus fort... agissez donc comme il vous plaira.. Voici mes clefs... Celle-ci ouvre ma chambre, voisine de celle de M. le comte... l'autre ouvre mon ancienne chambre où je continue d'avoir mes effets... et voici les petites clefs de mon armoire et de ma malle.

— Afin d'éviter toute suspicion, dit le comte, il vaut mieux, en effet, en passer par là...

Suzanne, seule, garda le silence. Son cœur battait douloureusement. Une voix criait au fond d'elle que Rose-Lison courait un danger et que Nathalie ne devait pas y être étrangère. Quel danger? Est-ce qu'on pouvait accuser cette enfant ? Folie !...

— Pour la forme, donc, fit gaiement le commissaire, qui subissait, sans s'en douter, l'attraction séduisante de Rose, je vous poserai la question suivante : des dentelles, plusieurs bijoux de grande valeur appartenant à Mme Nathalie Bourriane ont disparu en ces derniers mois. Le vol est certain. Vous reconnaissez-vous coupable de ce vol ? Vous occupez au château une situation assez particulière et la nature de votre service pouvait vous faire entrer librement partout... chez Mme Bourriane et ailleurs... Répondez !... Répondez sans trouble, ajouta-t-il non sans galanterie, car il était jeune ; le comte et la

comtesse se sont portés garants de votre probité, et moi, j'accepte d'avance pour vrai ce que vous allez me dire...

Le comte et Suzanne lui adressèrent le même regard reconnaissant.

— C'est bien seulement pour la forme que je vous répondrai aussi, monsieur. Non, je ne suis pas une voleuse. Un vol, c'est une infamie, mais cette infamie serait plus grande encore chez moi, que l'on traite ici avec tant de bonté... Pour qui aurais-je volé ? Est-ce que je porte des bijoux et des dentelles ? Pour les vendre ? Et que ferais-je bien de l'argent qu'on m'en donnerait ?... Quant à la situation que j'occupe au château, je ne sais trop si elle me permet d'entrer partout, ainsi que vous le croyez, monsieur. Dans tous les cas, Mme Bourriane pourra vous dire que jamais je ne suis venue chez elle.

— Est-ce vrai, madame ?

La veuve répondit, doucement :

— Cela est vrai... Si Rose Lison a pénétré chez moi, c'est en mon absence... moi présente, je ne l'y ai jamais vue...

Suzanne releva la tête, une douleur aiguë lui traversait le cœur, mais elle fut la seule à remarquer cette phrase perfide à double entente. La jeune fille elle-même n'y prenait pas garde et souriait toujours.

Le commissaire de police ne posa pas d'autre question.

— Veuillez me conduire dans votre chambre, mademoiselle.

C'était la chambre contiguë à l'appartement de Croix-Vitré. Toutes les recherches furent inutiles. Du reste, Nathalie semblait s'en désintéresser. Elle était allée soulever un coin du rideau et regardait, dans le jardin, la neige qui commençait à tomber par gros flocons.

Quand ce fut fini, elle dit :

— Il y a l'autre chambre... oh ! pour la forme, toujours, rien que pour la forme.

Croix-Vitré resta chez lui Nathalie et Suzanne seules, accompagnèrent le commissaire de police avec Rose-Lison. Bien qu'inhabitée, la chambre était tenue proprement. Elle prenait jour par une fenêtre assez large sur les bâtiments de la cour, par-dessus lesquels on apercevait la cime des arbres du parc, à peine visibles en ce moment, dans la rafale de neige. Comme meubles, une armoire, une commode, des chaises, un lit, une toilette et la malle de Lison, une vieille boîte solide, recouverte d'une peau de sanglier, toute râpée, propriété de la famille Dornak et prêtée à la fillette pour la circonstance.

— Vous venez ici rarement, sans doute, mademoiselle ?

— Deux ou trois fois la semaine...

Le commissaire ouvrait les meubles, fouillait partout. La chambre était pavée de losanges de briques rouges, mais, pour remédier à la fraîcheur et l'humidité des briques, pendant la mauvaise saison, on y avait cloué une natte de paille.

— Tiens, dit Nathalie, voilà qui est singulier...

— Quoi donc ? demanda le commissaire, relevant sa tête plongée dans le fouillis de linge blanc, rude et simple, qui emplissait la malle.

— On dirait que cette natte a été déclouée et enlevée récemment... Voyez... dans ce coin, elle est même encore repliée...

Du bout du pied, le commissaire la souleva. Rose-Lison laissait faire. Quant à la comtesse, elle avait très froid au cœur, sans savoir pourquoi. L'homme de la police restait silencieux

et immobile, les yeux fixés sur certaines briques, qui se présentaient disjointes, comme si elles avaient été déplacées. On n'avait même pas pris soin de rejeter la poussière dans les jointures.

— Une cachette ? murmura-t-il.

Il eut l'air vivement contrarié. Son front se plissa. Puis, brusquement, avec la pointe du pied, il fit sauter les briques et un trou apparut, dans lequel était caché un chiffon de grosse toile grise, pareille en tout à la toile du linge dont la pauvre Rose-Lison se servait. Rose-Lison ne comprenait pas encore. Qu'était-ce que ce trou et que ce paquet dont elle n'avait jamais entendu parler ? Le commissaire l'avait étalé sur la commode et en faisait sauter la couture avec une lame de canif.

Des dentelles apparurent.

Et parmi les dentelles, les perles noires...

Et après les perles noires, les brillants...

Tous les bijoux volés à la parente pauvre...

Suzanne, éperdue, sans voix, se sentait mourir. Nathalie avait un visage douloureusement impressionné. Rose, surprise, se contentait de regarder alternativement tantôt l'une, tantôt l'autre.

L'homme de la police avait repris un regard sévère et dur.

— Ce sont bien là les objets qui vous ont été volés ? demanda-t-il à la veuve

— Je les reconnais.

— Ils y sont tous ?

— Tous.

Il se tourna brusquement vers la jeune fille, hésita encore un instant devant ces yeux candides, si purs, si loin de tout mensonge, puis :

— Comment se fait-il que ces objets soient retrouvés, chez vous, en cette cachette ?

— Mais, monsieur, je ne sais pas... Je ne connaissais point cette cachette et si j'avais deviné qu'ils y étaient enfouis, je me serais hâtée de vous prévenir... ou plutôt, ce qui eût été mon devoir, j'aurais prévenu Madame...

— Vous étiez seule à posséder une clef de cette chambre ?

— Assurément...

— Vous ne receviez jamais personne ?...

— Personne... jamais... Pourquoi ces questions étranges ? Est-ce que vous allez croire ?...

Elle s'arrêta. Elle ne voulait pas formuler, elle-même, un aussi abominable soupçon.

— Je ne crois rien et je n'accuse pas, dit sèchement le commissaire... Je vous prie de répondre à ma question très nette et très claire : ces dentelles et ces bijoux étaient cachés dans votre chambre... Personne autre que vous n'entrait ici... Nul autre que vous n'en avait la clef... Donc, voulez-vous conclure vous-même ?...

— Et vous pensez que je suis une voleuse ?...

— J'espère que vous allez vous défendre... je l'espère, non pas seulement pour vous, qui seriez atteinte par une honte pareille... mais pour ceux qui vous ont recueillie, qui vous ont témoigné tant d'affection et envers qui il faut bien que vous vous disculpiez d'une aussi noire ingratitude...

Des larmes vinrent aux yeux de Rose-Lison.

En cette détresse, ce fut vers sa mère qu'elle courut.

Elle tomba aux genoux de Suzanne, mains jointes, et suppliante :

— Oh ! madame ! madame ! c'est une infamie dont vous savez bien que je ne suis pas coupable... On a voulu me perdre... Protégez-moi !...

Et elle éclata en sanglots.

Nathalie murmurait, durement :

— On ne se défend pas avec des larmes... Les larmes, c'est chose facile à trouver...

— Et moi, fit la mère, se révoltant, je vous dis que cette enfant n'est pas coupable !... Je vous dis, moi, qu'elle ne peut pas être coupable...

— Pourquoi ne le pourrait-elle pas ? insinua Nathalie, avec une feinte tristesse et voulant obliger Suzanne à se trahir.

« Et puisque vous paraissez insinuer qu'une machination serait tramée contre elle, d'où viendrait cette cruauté ? Dans quel but ? Dans quel intérêt ?

On entendit un pas lourd et traînant sur les dalles du corridor. Le comte parut. Il s'était inquiété de ne pas voir redescendre Rose-Lison. Du premier coup d'œil, il devina, en voyant Lison qui sanglotait aux pieds de la comtesse, et sur la commode les dentelles et les bijoux retrouvés... et cette cachette béante encore, accusation muette mais éloquente...

Et Rose, sans se relever, tendit vers lui ses bras suppliants.

— Protégez-moi... c'est odieux... je ne sais pas ce qui m'arrive... Oh ! protégez-moi !

Le malade, les jambes fauchées par une émotion brutale, se laissa tomber sur une chaise. Un frisson convulsif agitait sa mâchoire et l'on entendait claquer ses dents.

— Eh bien ?.. Eh bien ? balbutia-t-il... que se passe-t-il donc ?

Ce fut Nathalie qui eut le courage de tout dire. Elle le fit sans amertume, sans reproche, mais avec une tristesse profonde, parlant d'une voix très contenue et très basse :

— Mon frère, il faut bien que nous nous rendions à l'évidence... Ton affection, celle de ma belle-sœur, se sont trompées en se réunissant sur... cette fille...

Rose cria, nerveuse, délirant, s'adressant tantôt à son père, tantôt à sa mère :

— Ne la croyez pas, madame... Et vous, monsieur, croyez-moi... Je ne suis pas une voleuse... Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi aurais-je volé ?...

Nathalie reprit, avec son implacable froideur :

— Je suis tout attristée, moi-même, de ce qui arrive, car, moi aussi, comme vous, je m'étais attachée à cette enfant... Je la croyais digne d'intérêt et c'était une joie pour moi de la voir auprès de nous... Hélas ! comment pourrait-on expliquer les idées criminelles qui passent dans ces têtes de pauvres filles ?... Certes, je ne la crois pas profondément coupable... Une idée de coquetterie l'aura poussée, peut-être... Un besoin de paraître, de briller... Ou, plus simplement, n'aura-t-elle pas suivi quelque mauvais conseil ?...

Suzanne s'élança vers la veuve avec tant de violence que ceux qui étaient là ne retinrent pas un cri de surprise.

On eût dit qu'elle allait la frapper.

Puis, par un prodige d'énergie, elle se reconquit sur elle-même et elle ne prouva plus son angoisse que par le son de sa voix assourdie et rauque.

— Vraiment, vous avez bientôt fait d'accuser, vous, ma sœur, et de briser en la déshonorant la vie de cette chère petite !...

— Défendez-la, Suzanne, et prouvez qu'elle est innocente... Je serai la première à m'en réjouir et à lui demander pardon... Autrement.. et à moins que ces bijoux ne soient venus ici se cacher tout seuls...

Les deux femmes, l'une vaincue, l'autre triomphante, se regardèrent ardemment. Et elles se comprirent.

Nathalie comprit qu'elle était devinée par sa belle-sœur... et que Suzanne savait quelle main avait préparé cette cachette pour y enfouir ces bijoux...

Suzanne comprit que Nathalie avait pénétré le secret de sa maternité et qu'il ne fallait pas chercher autre part celle qui avait dérobé les lettres passionnées de la fille à la mère, de la mère à la fille...

Dans les yeux de Nathalie, elle lisait une provocation cruelle :

— Parle!... Dévoile ton âme... Parle donc !... Je t'en défie...

Un moment, Suzanne eut envie de s'agenouiller, ainsi que Rose-Lison, aux pieds de Croix-Vitré ; un moment, elle voulut crier :

— C'est ta fille que l'on accuse odieusement !...

Mais si le comte répondait, fidèle à sa rancune, à la terrible douleur d'autrefois :

— Cette fille n'est pas la mienne... Je ne la connais pas... Et elle est la vôtre, pourquoi ne serait-elle pas coupable, à son tour, ainsi que fut sa mère ?

Le commissaire intervint :

— Madame, pour innocenter cette fille, il faudrait prouver que, par je ne sais quel sentiment bas et méprisable, par envie, par haine, ou par vengeance, on ait voulu la faire accuser de ce vol, et qu'on ait tout préparé pour cela... Vous avouerez que ce serait une invention bien romanesque... sinon impossible... Par malheur, la vérité me semble tout autre... Je n'ai pas à rechercher les mobiles qui ont poussé Rose-Lison à commettre ce crime... Ce sera l'affaire du juge d'instruction... et les aveux de la coupable l'y aideront sûrement... car elle est trop jeune pour mentir longtemps et elle finira par comprendre que le repentir lui sera plus profitable que le mensonge... Donc, les mobiles m'échappent, mais le vol est évident... Jusqu'à preuve du contraire, cette fille, pour moi, est coupable... Dans ces conditions, une plainte ayant été déposée, je vais me retirer en emmenant Rose-Lison, qui passera la nuit à la gendarmerie et que je ferai conduire demain à la maison d'arrêt de Remiremont...

Rose se releva d'un bond, demi-folle de douleur, de honte, d'épouvante.

— Ah ! madame, laisserez-vous faire cela ?... Monsieur, ah ! monsieur, elle est donc bien fragile, l'affection que vous paraissez avoir pour Rose-Lison ? .. Est-ce que, si j'étais coupable, je ne trouverais pas de paroles pour me défendre ? Et si j'y suis impuissante, ne voyez-vous pas que c'est parce que je suis affolée par cette accusation ?... Pourquoi est-on venu me chercher, dans la pauvre famille où je vivais heureuse ?...

Et, tout à coup, baisant avec passion les mains de sa mère :

— Ah ! madame, madame, est-ce donc cela que vous m'aviez promis ?

— Non, mon enfant, je vous connais et je ne vous laisserai pas accuser... Vous ne rencontrerez en ce château personne pour penser que vous êtes coupable... personne en dehors de Madame, dit-elle en se tournant vers Nathalie.

— Vous estimez sans doute, ma sœur, que c'est moi qui suis venue cacher mes bijoux dans cette chambre...

Suzanne fut sur le point de crier :

— Vous, ou vos fils !. .

Mais elle se retint, car, au même moment, le comte, lui-même, intervenait :

— Non, moi non plus, Nathalie, je ne peux croire que cette pauvre petite ait pu songer à commettre ce vol... Je m'y refuse... je m'y refuse... Comment se serait-elle emparée de ces bijoux ? A quelle heure de ses journées aurait-elle pu s'introduire, sans craindre d'être surprise, chez toi, Nathalie ? de ses journées qu'elle me consacrait tout entière ?... Vois ces larmes, vois sa pâleur et son émotion... Si elle était une voleuse, est-ce qu'elle aurait cet air de candeur et d'innocence ?...

— Tout l'accuse, et sa candeur peut n'être que de l'hypocrisie...

— Tout l'accuse et, cependant, moi, je suis sûr qu'elle est innocente.

— Et moi, dit Suzanne, âpre et dure, moi, je dis qu'elle est plus qu'innocente et qu'une infamie a été tramée contre elle dont elle est victime.

— Par qui ?

— Le sais-je ? Si j'étais certaine, je n'hésiterais pas à vous le dire... Il y a ici des gens qui sont jaloux de l'intérêt que nous portons à cette enfant...

— Non, Suzanne, non, fit la veuve, personne ne la jalouse, et nous trouvons cette sympathie naturelle. Nous la partageons. Nous sommes très affligés de ce qui arrive, croyez-le... Souvent, les mauvais instincts restent cachés bien longtemps, jusqu'au jour où la première occasion les fait éclater en pleine lumière... et alors, on est tout surpris d'avoir mis tant de confiance en des créatures méprisables et viles, et qui ne la méritaient pas...

Suzanne enveloppa Rose-Lison dans ses bras :

— Ma petite ! ma petite !

Et la mère, contre son cœur, sentit battre tumultueusement le cœur de sa fille.

La parente pauvre se trouvait tout près d'elle. Très bas, elle lui glissa :

— Vraiment, vous avez pour elle une affection singulière... Prenez garde de vous trahir !...

Mère et fille entendirent. Et, lentement, la fille se détacha des bras maternels.

— En somme, reprenait Nathalie, mais tout haut, cette fois, c'est vous, Suzanne, qui êtes à plaindre de vous être trompée sur le compte de cette enfant... D'où vient-elle ? Qui est-elle ? C'est à peine si nous le savons. Elle n'est rien pour vous comme pour nous. Et il serait regrettable qu'à cause de cette étrangère vicieuse et menteuse, la discorde se mît entre nous. Elle ne mérite ni vos soins, ni votre affection. Laissez-la donc s'en aller dans la vie qu'elle a voulu se faire... Vous ne penserez plus à elle, demain... Demain, elle sera effacée de votre souvenir...

Le comte avait pris la main de Rose-Lison et la serrait de toutes ses forces :

— Rose, Rose, je ne crois pas que tu sois coupable, mais ne peux-tu donc te défendre ?... Si tu le peux, n'hésite pas, pour t'épargner un grand malheur...

Rose tourna vers sa mère des yeux suppliants, terrifiés. Et sa mère dit, gravement :

— Elle le pourrait, j'en ai la certitude...

— Alors, qu'elle le fasse donc, dit le commissaire vivement.

Les yeux de Rose interrogeaient Suzanne.

Ils demandaient :

— Le veux-tu ?

Et Suzanne baissa les siens, n'osant répondre, partagée entre la crainte de voir cette accusation peser sur sa fille et la crainte de la perdre à tout jamais, si le comte apprenait son secret. Son regard baissé, sa pâleur profonde, ses lèvres tremblantes, tout cela siguifiait, pour Rose :

— Quelle que soit ta décision, que tu parles ou que tu te taises, je souffrirai pareillement... N'écoute que ton cœur et fais comme tu l'entendras.

Le commissaire de police insista :

— Pouvez-vous vous défendre, ma fille, et si vous le pouvez, pourquoi hésitez-vous ? Il s'agit de la prison et d'une condamnation certaine...

Le visage de Suzanne se convulsa dans une contraction de douleur intime. L'enfant répondit doucement :

— Je ne peux rien dire... sinon que je n'ai pas volé...

— Alors, vous allez me suivre...

— Nathalie, dit le comte, c'est de toi que dépend le sort de cete petite... C'est toi que l'on a volée... C'est toi qui as porté plainte... Si tu retires ta plainte, rien ne sera connu de cette triste affaire... Tu n'auras pas fait le malheur de l'enfant... Et qui sait, si, bientôt, peut-être, le véritable coupable ne sera pas connu ?... N'ébruitons rien... Personne, à Royaumont, ne saura ce qui vient de se passer entre nous... ni que tes bijoux ont été retrouvés dans cette chambre... Nous organiserons une surveillance active.. Rose-Lison, comme par le passé, restera près de moi... Alors...

— Alors, dit la veuve, vous m'obligez à vivre auprès de cette fille, à la rencontrer sans cesse, et à deviner sous son air pudique le triomphe de son hypocrisie et de son mensonge ?.. Non, mon frère, ce que vous me demandez n'est pas possible... Il faut choisir entre elle ou moi... Pour vous prouver que je sais aussi montrer de l'indulgence, je consentirai à retirer ma plainte et à ce que cette malheureuse affaire reste ignorée, mais à une seule condition...

— Parle, Nathalie, fit le comte, craintif devant la femme qui le dominait.

— Elle sera chassée de ce château pour n'y reparaître jamais !.. Du moins, ajouta-t-elle avec une ironie méchante, jusqu'au jour où elle aura prouvé qu'elle n'est pour rien dans ce vol...

— Nathalie, tu es sans pitié pour cette enfant...

— Est-ce que je ne l'épargne pas, au contraire ?

— Tu es sans pitié pour moi, qui me suis attaché à elle...

Le dur regard de la veuve s'abaissa sur son frère. On eût dit qu'elle voulait le mettre à l'épreuve, sûre de vaincre, afin

de prendre possession de lui, et de n'avoir plus rien à redouter, pour l'avenir.

— Tu es le maître dans Royaumont... frère... et tu peux garder cette voleuse près de toi, si tel est ton bon plaisir... Moi, je partirai... Tu n'auras plus besoin de mon affection et de mon dévouement, puisque ta femme te restera, pour veiller sur ta faiblesse et t'épargner tout souci... et puisque tu n'auras pas craint de continuer ta confiance à celle qui a fait main basse sur ce que j'avais de plus précieux...

Croix-Vitré devint un peu plus pâle. Cette nouvelle perfidie portait sur lui.

Quelle vie serait la sienne, entre sa femme, dont la vue lui était si pénible, et cette fillette accusée d'une faute odieuse et qui ne s'en était pas disculpée ?

Nathalie le regardait avec une sorte d'ardeur méchante.

Sortirait-elle victorieuse de l'épreuve redoutable où elle mettait sa toute-puissance ?

Quant à Suzanne, les yeux humides, elle implora :

— N'écoute que la justice qui parle dans ton cœur... Ne prends conseil que de toi... et si tu n'es pas convaincu, aie pitié...

Mais chez le mari outragé, la haine était toujours la plus forte.

Il soupira en répondant à sa sœur :

— Puisque tu consens à retirer ta plainte, et puisque tu le veux... cette... fille sortira du château...

— Aujourd'hui même ?

— Aujourd'hui...

La veuve allait demander encore : « Pour n'y rentrer jamais ! » Mais la faiblesse de Croix-Vitré était si grande qu'elle n'osa pousser plus loin sa victoire. Tout à coup, elle prit un air doucereux et sa voix trembla de larmes contenues :

— Je te fais de la peine, mon frère, et à vous aussi, ma sœur, je vous en demande pardon... car, moi aussi, je l'aimais cette enfant, et j'ai été trompée dans mon affection.

Elle se retira après avoir fait signe au commissaire de la suivre.

— Je te reconduirai moi-même chez tes parents, Rose, dit la comtesse, et personne, entends-tu ? personne au monde ne m'empêchera d'aller t'y revoir...

On eût dit que, éperdue de douleur et de désespoir, c'était au comte qu'elle adressait cette menace. Le comte la laissa tomber, sans y prendre garde. Il était absorbé. Il se leva, après un silence et, avec une émotion visible :

— Rose, vous allez partir... toutefois, je désire que vous ne quittiez point ce château sans être venue me faire vos adieux...

— Oh ! monsieur, monsieur ! dit la jeune fille, éclatant en sanglots, dans une détente nerveuse.

Une heure après, Rose entrait chez Croix-Vitré. Elle était prête. Toutes ses affaires avaient été rangées dans la malle recouverte d'une peau de sanglier. Un domestique de Royaumont devait la porter le soir chez les Dornak, lorsque la trombe de neige aurait cessé. La pauvre et jolie Rose avait enveloppé sa tête et ses épaules d'une cape de laine ; elle était très pâle et ses yeux étaient très rouges.

Le comte la laissa debout devant lui sans lui dire d'approcher de son fauteuil.

Il la considéra longuement. Au fond, il éprouvait une souffrance singulière, un mécontentement, du remords, comme d'une méchante action à laquelle il prêtait les mains, s'il ne l'accomplissait pas lui-même. Cette sensation aiguë et troublante, il ne l'avait pas éprouvée depuis bien des années, depuis le jour où, cause de tant de maux, il avait jeté dans la boue la pièce d'or que Marberoux y avait ramassée avec ses dents.

Il se décida enfin à parler, très doucement, avec un reproche infini :

— Rose, tu n'avais donc pas d'affection pour moi ?

Elle tomba aux genoux du malade :

— Ne me croyez pas coupable, je vous prie... Oh ! mon Dieu, je vous jure...

— Ne jure pas, et dis-moi... La comtesse a prétendu tout à l'heure, devant nous, que si tu le voulais, tu pourrais te défendre... Est-ce vrai ?

— C'est vrai !

— Eh bien ! défends-toi... Je garderai pour moi tes confidences... Tu resteras maîtresse de ton secret et je n'en userai que si tu veux bien me le permettre...

— Je ne peux rien vous dire...

— Tu refuses ?... Tu es donc ingrate ? Tu ne m'aimes pas ?... Et ma sœur ne se trompe donc pas, lorsqu'elle affirme que tu caches ta vraie nature sous des dehors de mensonges ?...

— Monsieur, monsieur, épargnez-moi, par pitié !...

Les genoux plièrent, comme si on lui avait mis sur les épaules un trop lourd fardeau, et elle s'affaissa aux pieds de Croix-Vitré, les yeux fermés et sans vie.

Il la releva, la prit dans ses bras, la coucha sur un canapé et il allait sonner pour lui faire donner des soins, lorsque son regard fut attiré vers Rose par un bijou qu'elle portait autour de son cou. Oh ! un bijou bien simple, une toute petite croix d'or, attachée à un chaînon très léger. Mais cette croix, il la reconnaissait. Elle appartenait à Suzanne. C'était un bijou que Suzanne avait porté lorsqu'elle était tout enfant, dont il savait qu'elle ne s'était séparée jamais, bien que, depuis longtemps, elle ne le portât plus.

Et un affreux soupçon lui venait :

Est-ce que, cette croix d'or et cette chaîne d'or, l'enfant les avait volées ?... Alors, c'était donc vrai ? Et Nathalie avait raison ?

Rose rouvrait les yeux. Elle se souleva, se remit sur pied.

Elle vit le regard effaré du comte fixé sur l'humble collier de vierge. Elle fut quelques secondes sans comprendre, puis ses yeux s'emplirent de larmes.

— Oh ! monsieur ! monsieur ! Que venez-vous de penser là ?

Suzanne se montrait sur le seuil de la porte. L'enfant s'élança vers sa mère.

Et arrachant la chaînette, d'un geste brusque de colère :

— Tenez, reprenez-la ! il a cru que je l'avais volée !...

Suzanne était profondément troublée.

— Je lui ai donné ce souvenir, monsieur, afin d'adoucir un peu son chagrin.

— J'ai eu, en effet, une mauvaise pensée, Suzanne... et puisque je me suis trompé, je ne demande pas mieux que de lui faire mes excuses.

— Venez, Rose...

Elles partirent. La porte resta ouverte. Au moment de disparaître, la jeune fille tourna vers le vieillard un long regard chargé de tristesse.

Elle était chassée de la maison de son père.

Puis, elle appuya les doigts sur ses lèvres et lui adressa un baiser d'adieu.

Une souffrance mordit Croix-Vitré au cœur. Est-ce qu'il n'était pas le maître, après tout, dans ce château? Il n'avait qu'à dire un mot et sa volonté serait obéie !

Oui, mais qu'il la manifeste, sa volonté !.. qu'elle demeure au château, cette enfant, malgré l'accusation qui pèse sur elle, malgré Nathalie !... Et Nathalie disparaîtra à son tour, cédant la place à la voleuse. Et devenu faible et timoré, le comte avait besoin d'une énergie auprès de lui pour pouvoir vivre...

Il se tut.

Il se dirigea vers la fenêtre, souleva le rideau et les regarda partir. La comtesse avait voulu reconduire Rose-Lison, elle-même, malgré la neige. Celle-ci avait cessé de tomber, mais il y en avait sur le sol une couche profonde. Les petits pieds de Rose et de Suzanne enfonçaient jusqu'à la cheville. Suzanne tenait Rose par la main.

— Elle se retournera encore ! pensait le comte.

Mais l'enfant, ne sachant pas qu'on la regardait, ne se retourna plus. Alors, il eut un profond soupir. Il les suivit des yeux, aussi longtemps qu'il put, Il rêva.

C'était une étrange affection que la comtesse avait pour cette petite... Quel pouvoir de séduction avait-elle donc, Rose, pour attirer et retenir ainsi les tendresses ?

— Oui, c'est bien singulier ! murmurait-il.

Elles avaient disparu. Il alla tomber, accablé, dans son fauteuil.

— Est-ce vraiment singulier? Pourquoi Suzanne ne l'aimerait-elle pas, puisque moi-même je n'ai pas pu résister à l'entraînement que j'éprouvais pour elle ?

La neige assourdissait tous les bruits autour de Royaumont, tous les bruits de la campagne. Le château était tellement silencieux qu'on eût dit qu'il était désert. Le comte baissa la tête sur sa poitrine.

Bien qu'il sût que Nathalie et ses fils n'étaient pas loin, il se vit seul.

Il eut, autour de lui, le sentiment d'une solitude lourde, absolue, comme s'il avait été dans le calme éternel d'un tombeau

C'était la revanche de l'enfant.

Et l'enfant, même loin, continua de conquérir son père.

Les jours suivants, le comte essaya d'oublier. On le vit fiévreux, chercher des occupations auxquelles il avait renoncé depuis longtemps. Il voulait s'étourdir. Et même, il partit, seul, pour passer le reste de l'hiver dans le Midi, ce qu'il n'avait jamais fait, car, attaché à Royaumont, il s'en éloignait bien rarement, et chaque fois pour quelques jours.

Il revint avec les premiers soleils d'avril. Il y avait encore de la neige, par places, sur les plus hautes cimes des Vosges, vers le Donon et le Ballon d'Alsace ; mais les creux des vallées commençaient à reverdir et de pâles fleurettes apparaissaient timidement dans les prairies, au bord de la Combeauté.

Au château, il retrouva même silence et même solitude.

Jadis, après ses courtes absences, il y rentrait avec une sorte de ferveur, avec une joie reposante et profonde. Cette fois, lorsqu'en arrivant, il aperçut les tourelles se profilant sur le ciel gris, son cœur se serra, sous des pressentiments funèbres. Il n'avait plus la foi dans l'avenir ; tout le passé qu'il avait vécu était gros d'orages menaçants.

Il brûlait de s'informer de Rose-Lison. Il n'osa. Qu'était-elle devenue ? L'avait-on revue au château ? Non, sans doute. Qui sait si elle n'avait pas quitté le pays ? Un mot, une question adressée à Suzanne l'eût renseigné aussitôt. Mais ce mot eût trahi ses préoccupations secrètes, et il ne voulait pas faire voir quelle place la jeune fille avait gardée chez lui. Il avait l'orgueil de paraître indifférent. Autour de lui, du reste, pas une allusion, comme si chacun avait pris à tâche de ne plus éveiller ces souvenirs.

Il reprit son existence triste. Il avait usé toute son énergie dans l'effort qu'il venait de faire en se condamnant à voyager. Il n'essaya même plus de s'occuper, écouta distraitement Nathalie qui lui rendait compte de ses affaires et de ce qui était advenu pendant son absence, de même que les rapports de Michel et de Laurent sur l'état du vaste domaine agricole et industriel.

Dès le lendemain de son retour, Suzanne, sachant combien la solitude lui pesait, tenta de se rapprocher de lui. Elle savait quelles étaient les heures où il aimait à se trouver en quelque endroit du château afin de jouir d'un point ou de l'autre de l'horizon, ou de s'intéresser à quelque travail des champs auquel il semblait présider ainsi de haut. Et de si loin qu'ils fussent, le devinant même plutôt que le voyant, les campagnards envoyaient en agitant leur casquette un salut cordial à cet homme qu'ils aimaient

Il souffrit la présence de Suzanne durant les premiers temps. Il cherchait à s'y habituer, combattu entre la terreur d'être seul et l'aversion dont son âme était pleine.

Comme toujours, hélas ! ce fut l'aversion qui fut la plus forte.

Elle, voyant qu'il ne la renvoyait pas, qu'il la souffrait auprès de lui, renaissait à l'espérance.

Il se lasserait bien, cet homme, et les années qui s'ajoutaient les unes aux autres, finiraient bien par avoir raison de cette haine persistante.

Elle se trompait. L'illusion ne dura guère.

Un jour, de sa voix lente et fatiguée, il lui dit :

— Je vous sais gré, Suzanne de vos intentions et de vos efforts. Sachez-moi gré, également, d'avoir essayé de supporter la vie nouvelle où vous vous rapprocheriez de moi... mais c'est plus fort que tout... Je ne le peux... Lorsque vous n'êtes pas sous mes yeux, j'arrive à oublier l'atroce scène d'autrefois.. et l'agonisant qui a brisé ma vie... Lorsque vous êtes près de moi, savez-vous ce que je regarde ?... Je regarde vos yeux qui se sont plongés avec amour dans les yeux de cet homme. . et vos mains qui se sont liées à ses mains... à vos pieds, impatients, qui ont couru aux rendez-vous qu'il vous donnait... et je regarde vos lèvres aussi, vos lèvres qui ont reçu et qui ont rendu les baisers de cet homme... et lorsque vous me faites la lecture, ce n'est pas ce que vous lisez que j'entends et que j'écoute... je n'écoute et je n'entends que le son de votre voix et que les

aveux de votre passion dont l'homme s'est enivré... Cet homme fut heureux, il a été aimé par vous, Suzanne...

Elle se taisait... blême... en une détresse atroce...

Ainsi, toujours, toujours ce souvenir, cette croyance... cette haine! Toujours, éternellement, l'abominable mensonge pèsera sur elle!...

— Mon Dieu! mon Dieu!..

Alors, elle rangea avec des mouvements d'automate, les livres qu'il préférait, et qu'elle s'était mise à préférer aussi, parce que c'était ceux-là que Rose-Lison avait lus à son père... et à chaque page elle y trouvait la présence de la jeune fille. Elle rangea les travaux auxquels elle se livrait, quand, le malade s'étant endormi, elle cessait sa lecture.

Et l'âme désespérée, dans le découragement immense de ce dernier effort, elle s'éloigna, pour pleurer chez elle, impuissante contre l'accusation fatale...

L'accusation contre laquelle rien ne pouvait!

L'accusation du mort...

Une semaine après son retour, Croix-Vilré parut vouloir modifier ses habitudes. Au lieu de sortir, comme il faisait autrefois, le matin et le soir, ou bien, au lieu de rester dans le salon ou dans son cabinet de travail, il alla régulièrement s'installer dans la bibliothèque, une vaste pièce encombrée de livres, qui était située au deuxième étage de Royaumont.

Là, il restait des journées entières, ne descendant guère qu'aux heures des repas.

Cette vie nouvelle intrigua fort Nathalie et ses fils. Leurs tentatives pour le surprendre restèrent inutiles, car toutes les fois que l'un ou l'autre voulut y pénétrer à l'improviste, la porte fut trouvée fermée.

Seule, Suzanne, avec l'instinct de sa tendresse, devina.

Elle devina, car souvent elle s'était servie de cette bibliothèque pour suivre, au loin, par-dessus la vallée, les allées et venues de Rose-Lison chez les Dornak. Une des larges baies donnait sur la forêt d'Hérival, et avec une jumelle, les choses et les gens se voyaient comme à quelques pas.

Et la pauvre femme pensait :

— Est-ce de Rose que viendra pour moi le salut ? L'enfant prendra-t-elle sa revanche jusqu'au bout, pour elle et pour sa mère ?...

Suzanne ne se trompait pas.

Le comte s'enfermait à la bibliothèque, non point pour y travailler ou même pour s'isoler, mais parce que, de là, il lui était plus facile de suivre au loin ce qui se passait à la Mare-à-l'Eau.

Lorsque le temps était clair, il y avait certains jours où il aurait pu, à peu de détails près, reconstituer la journée de Rose-Lison, surtout à cette époque de l'année où les hommes et les femmes de la campagne sont occupés aux travaux de jardinage. Il la voyait sortir de bonne heure. Elle allait chercher du lait dans une ferme voisine. Ensuite, avec Louise Dornak, elle faisait le ménage, sans doute, car durant une partie de la matinée, on ne la revoyait que rarement. Avant midi, tantôt c'était Ciboulot qui, un panier au bras, allait porter la soupe au bûcheron, dans les bois; mais souvent Ciboulot était lui-même au travail avec son père et Rose-Lison épargnait la course à sa mère adoptive et d'un pas leste et rapide, s'enfon-

çait sous les frondaisons naissantes. Une heure après elle reparaissait. L'après-midi, quand il ne pleuvait pas et que la terre était bonne, elle se mettait à bêcher, à sarcler, à désherber. Louise venait bientôt l'aider : parfois, Ciboulot, robuste, avançait la besogne en leur consacrant une heure ou deux de son temps. Le comte voyait cela. Il les voyait, tour à tour dans le jardin, peiner et se reposer, debout, les mains appuyées sur le manche de la bêche ou du hoyau.

Ou bien, par les après-midi de soleil, Rose-Lison venait s'asseoir sur une chaise devant la maison. Elle étalait sur une autre chaise, toute sorte de lingeries, des draps, des serviettes, des torchons, et elle ourlait, cousait jusqu'au soir.

Lorsqu'elle s'interrompait dans son ouvrage, elle faisait quelques pas sur la lande qui rejoignait le chemin vicinal. Il y avait là un sapin de trente ans qui n'avait pu, l'hiver précédent, résister à une bourrasque. Celle-ci l'avait saisi par la cime, l'avait secoué, tordu et brisé à un mètre au-dessus du sol. Des racines émergeaient, pareilles à une araignée gigantesque, aux pattes monstrueuses. Rose-Lison venait s'accouder là. Et elle regardait au loin, droit devant elle, longtemps, sans bouger, comme si elle faisait corps avec les ruines de cet arbre.

Et que regardait la jeune fille, la tête levée comme vers le ciel, si ce n'était, en face, le château juché sur la colline opposée, comme un nid d'oiseau de proie.

Elle regrettait sans doute la vie qu'on lui avait faite, à Royaumont, et les visages amis de Croix-Vitré et de Suzanne... Et son âme était pleine de rancœur, pour cette infamie dont on l'avait accusée et contre laquelle elle n'avait pas voulu se défendre ?...

Puis, le soir descendait. Les ombres ensevelissaient la vallée. Le comte ne pouvait plus rien voir. Alors, il regagnait sa chambre, moins triste, parce qu'il était presque sûr que chaque lendemain lui apporterait les mêmes joies douces... Il prenait part à la vie de Rose-Lison, de loin, comme s'il avait participé à cette vie, de tout près, en réalité. Lorsqu'une raison quelconque empêchait la jeune fille de sortir, il en était triste. Parfois, il essayait de réagir contre ces préoccupations.

— Quelle est cette enfant ? Est-ce que je la connais ? Une espèce de petite abandonnée ? presque une mendiante ?... Et peut-être une voleuse ?

Mais cela ne durait guère.

— Elle, voleuse ? Tu ne l'as jamais cru !

Un jour, il passa tout un après-midi dans l'angoisse. Il avait vu partir Rose-Lison avec le panier qui contenait le déjeuner de Dornak. Et aussitôt, d'une touffe de broussailles, en bordure de la forêt, une apparition étrange : un homme en guenilles se levait, suivait la fillette en se courbant afin de se dérober le mieux qu'il pouvait et il entrait derrière elle dans le bois. Evidemment, cet homme était là depuis longtemps. Et il avait, sans doute, auparavant, étudié les habitudes de Rose. Il savait qu'elle ne craignait pas de se hasarder seule en Hérival. Il la guettait. Il la convoitait, à cause de sa jeunesse radieuse et de sa beauté délicate. Les frontières sont ainsi traversées de rôdeurs et de vagabonds, lie des peuples, qu'ils se renvoient l'un à l'autre, sans vouloir les garder.

Le comte trembla pour Rose, puis s'éloignant de la fenêtre :

— Eh ! que m'importe ? Qu'il arrive malheur à cette petite, est-ce que cela m'intéresse ?

Mais il parlait contre son cœur. Il revint à la fenêtre. Son regard obstiné ne quitta plus la Mare-à-l'Eau. Les heures s'écoulaient. Jamais l'enfant n'était si longtemps restée loin de la maison. Alors, c'est donc qu'il lui était arrivé malheur ? L'homme en guenilles l'avait rejointe et surprise ?

Ce fut vers quatre heures seulement qu'il l'aperçut, sortant, tranquille, d'un sentier qui aboutissait à la lande.

Dornak et Ciboulot l'accompagnaient. Il n'y avait rien de particulier dans leur attitude et Rose les quittait, les rejoignait, allant et venant autour d'eux, fort occupée à grossir de cueillettes incessantes une énorme gerbe de fleurs que Ciboulot portait dans ses bras.

Croix-Vitré se rassura. Même il se mit à rire, haussant les épaules.

— J'ai cru à un danger... Quelle folie !...

Folie ou non, et sans même essayer de se raisonner, cela lui fut un prétexte dès le lendemain pour se rapprocher de la maison de Dornak. Oh ! ce fut très timide, d'abord. Il était parti en se disant :

— Le mieux est de les avertir, de façon qu'on veille sur cette petite..

Quand il arriva non loin de la lande, il n'osa s'aventurer plus loin. Des sentiments contraires combattaient dans son âme. Il redoutait le ridicule, l'âpre et méchante ironie de sa sœur, des sarcasmes, lorsqu'elle apprendrait qu'après avoir chassé Rose-Lison du château, il était venu en secret, la retrouver à la Mare-à-l'Eau. Et pour se donner du courage, il se répétait : « Ce n'est qu'une voleuse ! » Il revint sur ses pas. Personne ne l'aperçut. Le lendemain, il considéra que c'était une lâcheté de laisser l'enfant courir un danger si facile à éviter. Et il repartit. Mais il croisa, en chemin, Michel et Laurent qui rentraient à Royaumont. Il rebroussa et revint avec eux, inquiet et triste.

— S'il lui arrive malheur, c'est moi qui serai coupable...

Dans ces tentatives, il s'arrêtait, presque toujours, soit derrière les hautes futaies qui bordaient la route vicinale et qui le dérobaient à la vue des Dornak, soit à la lisière du bois quand il faisait un détour par Hérival. Quelques centaines de pas le séparaient de la maison. Mais cela lui apparaissait comme un vaste désert, comme une solitude immense, et il n'osait s'y hasarder. Tous les jours, il partait avec la même résolution et la même hardiesse, tous les soirs, il rentrait, ayant été chaque fois aussi lâche que la veille. Souvent, par le bois, il s'approchait si près qu'il entendait et reconnaissait les voix, celle de Louise, celle de Dornak ou de Ciboulot, et celle de Rose-Lison qui chantait à son oreille, si délicieusement.

Un jour, Ciboulot dit à Rose :

— Tu sais, Lison, qu'il vient ici tous les après-midi ?

— Qui donc ?

— Eh ! le comte de Croix-Vitré...

— Tu es sûr ?

— Est-ce que tout ce qui se passe dans la forêt, Ciboulot ne le voit pas ? Est-ce qu'il y a quelque chose, dans la nature, dans la campagne, que Ciboulot ne connaisse pas, à dix lieues autour de la Mare-à-l'Eau ?... Alors, quand c'est un événement

qui t'intéresse, ma petite Lison, j'ai mille paires d'oreilles et mille paires d'yeux...

— Que vient-il faire ?

— Te regarder... Il te guette... Et il s'en va... On dirait qu'il a envie de te parler et qu'il n'ose... C'est drôle, hein ? Un grand seigneur comme lui a la frousse d'une gentille et pauvre fille comme toi...

— Je ne l'ai jamais aperçu...

— Il se cache... bien pour les autres... mal pour moi... Tantôt, il vient par la route... s'arrête au bout des triots... tantôt, par Hérival, et ne va pas plus loin que le mur du jardinet... Du fond des broussailles, il te dévore des yeux... mais ses yeux n'ont pas l'air méchant... ils ont l'air très triste... Tu n'as rien à craindre de lui !... Et tu sais bien, Lison ? Ciboulot ne se trompe jamais !...

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt ?

— Je voulais être sûr de ses intentions... Tu es sous ma garde petite Lison...

Et le long garçon efflanqué redressa sa taille maigre. Ses yeux intelligents, mais rêveurs, et comme noyés de brume, s'allumèrent d'une flamme de tendresse, en même temps qu'il prononçait ces derniers mots. C'était vrai. Ces deux enfants ne s'étaient jamais quittés, depuis le jour où Dornak avait amené Rose dans sa maison. Il s'était fait le compagnon de la petite. On le rencontrait partout, très fier, la conduisant par la main. S'il avait eu une sœur, assurément il ne l'eût pas aimée davantage... Peut-être l'aurait-il aimée moins... Du reste, silencieux comme tous les gens habitués des grands bois et qui vivent dans la solitude, Henriot ne parlait pas beaucoup. Il n'avait jamais fait à l'enfant autrefois, à la jeune fille depuis, aucune protestation de tendresse. Pour lui, c'étaient des paroles inutiles et perdues. Rose ne devait-elle pas savoir à quoi s'en tenir là-dessus ?

— Tu es sous ma garde, petite Lison ?

C'était la première fois qu'il manifestait son affection, forte et virile.

— Ecoute, Henriot... tu vas me faire une promesse...

— Hum ! C'est que je me connais, si je te fais une promesse, je serai obligé de la tenir... Et je voudrais bien savoir auparavant...

— Tu vas me promettre de m'avertir, la première fois que M. de Croix-Vitré viendra ainsi rôder dans les environs... Veux-tu te dépêcher de promettre ?

— Soit, après tout !...

Il grommela, pour lui-même :

— Je serai là... Est-ce que je ne suis pas toujours partout, en même temps ?

— Et tu ne seras pas là pour me garder ? Tu m'entends ?

La maigre figure de Ciboulot s'allongea. Mais elle ne prêtait pas à rire. Une tristesse poignante s'y lisait. Et il y avait de l'effarement dans ses yeux.

— Oh ! Lison ! Lison ! pourquoi m'as-tu parlé durement ?

Rose, toute saisie, lui prit les deux mains. Elle ne l'avait jamais vu ainsi.

— Henriot, tu te trompes... Et puisque tu le veux, eh bien ! garde-moi !...

D'un coup, brusquement, le sombre nuage se dissipa. Dans

un rire énorme, Ciboulot ouvrit sa large bouche, meublée de dents blanches comme celles d'un jeune loup.

— Alors, dit-il, je vais te satisfaire tout de suite... Et puisque tu veux que je te montre M. de Croix-Vitré, bien caché dans nos parages, tiens, approche-toi de la fenêtre... écarte le rideau avec précaution... écoute bien les indications que je vais te donner et tu l'apercevras comme moi... Prends la direction du mur de jardin, entre les deux pans écroulés... la forêt est derrière... et il y a un faux chemin encombré de viornes et de ronces... Suis ce chemin jusqu'à l'alisier qui n'a pas encore de feuilles... et là, derrière l'alisier, dans les ombres des arbres, est-ce que tu n'aperçois pas une ombre un peu plus noire ?. .

— Oui, je vois, je vois...

— Eh bien ! Lison, cette ombre-là, c'est le comte de Croix-Vitré qui te guette... qui voudrait peut-être venir jusque chez nous... et qui n'ose...

Le cœur de la jeune fille battait en tumulte. Elle noua une cape sur sa tête.

— Où vas-tu ?

— A lui, Henriot, puisqu'il a peur de venir à moi...

— C'est drôle tout de même, cet attachement qu'il a pour toi, murmura Ciboulot.

— Et le mien pour lui ne te paraît pas drôle ?

— Si... je me suis souvent demandé...

— Je t'expliquerai plus tard... parce qu'on peut se fier à toi... et alors, quand je t'aurai tout dit, tu tomberas des nuages, mon bon Henriot...

Ciboulot ouvrit de nouveau des yeux larges comme une porte cochère, mais il n'eut pas le temps de questionner de nouveau. Rose-Lison était partie. Elle fit un détour par-devant la maison et quand elle fut certaine de ne pas être vue, elle revint sur ses pas, se jeta dans le bois et prit le fameux chemin de l'alisier, où Croix-Vitré l'attendait. Dix minutes après, elle arrivait derrière lui sans qu'il eût soupçonné sa présence et, doucement, elle disait :

— Pourquoi n'entrez-vous pas chez nous, monsieur, lorsque vous en êtes si près ?

« On vous aime là comme on vous aime partout... et vous ne trouveriez que des gens heureux et fiers de vous recevoir...

Il avait tressailli violemment. Et il se retourna vers celle qui parlait.

— Ah ! Rose.. par où es-tu venue ?...

Et se remettant, jouant l'indifférence, ne voulant pas paraître tenir trop à elle, il essaya d'expliquer :

— Je me suis égaré dans ce petit sentier... je croyais qu'il aboutissait à la plaine et, pas du tout; il aboutit au mur du jardin de Dornak, de telle sorte que me voici obligé de retourner sur mes pas... Dis-moi, petite Lison, j'étais aux environs d'ici ces jours derniers et j'ai rencontré des figures suspectes... Tu sors quelquefois... Sois sur tes gardes...

— Je vous remercie, monsieur ; je sais de quoi vous voulez parler... un contrebandier qui m'a suivie... mais je n'avais pas peur... Henriot n'était pas loin... L'homme n'a pas osé m'aborder...

Elle s'arrêta, émue, puis, après un silence ajouta :

— Vous prenez donc encore intérêt à la pauvre voleuse, puis-

que vous vous êtes dérangé de Royaumont pour l'avertir d'un danger possible ?

Il répliqua, presque avec dureté :

— Je n'ai jamais cru que tu fusses une voleuse...

— Pourtant, vous m'avez chassée... oui, chassée d'auprès de vous...

— Non... C'est faux... Mais toi, toi... tu regrettes donc aussi d'être partie ? Et tu n'as point de rancune contre moi ?... Il ne faut pas m'en vouloir... Je suis malade, je suis faible... De pareilles discussions me font perdre la tête... Tu comprends ?

— Oui. Je ne vous en veux pas... Mon affection n'a fait que grandir depuis le jour où je ne peux plus vous la témoigner...

L'obscurité du sous-bois empêchait de voir la pâleur du comte, mais au tremblement de sa voix, il était facile de juger de son émotion.

— Allons, adieu, petite Lison... Je ne suis pas mécontent de t'avoir rencontrée...

Il s'en alla en trébuchant contre les racines et les ronces rampantes. Il la savait là, derrière lui, qui le regardait. Mais il ne se retourna point, par orgueil. Du reste, l'orgueil ne tint pas longtemps, pendant les jours qui suivirent, contre son envie de revoir la jeune fille. Il s'inventa à lui-même un tas de prétextes, afin de diriger ses promenades vers la Mare-à-l'Eau. Il prenait les mêmes précautions que par le passé, mais cette fois, c'était, non plus contre les habitants de la pauvre maison, mais contre Nathalie. Oui, maintenant, à Royaumont, ils étaient deux à se cacher de la veuve...

Et ces deux-là, par un hasard singulier, c'étaient le mari et la femme.

D'un commun accord, sans qu'ils eussent échangé un mot, Croix-Vitré et Rose se rencontraient, partout, soit à la Mare, soit dans la coupe exploitée par Dornak, soit en quelque coin de bois dont ils ne semblaient pas convenir d'avance, mais où ils étaient sûrs de se retrouver. Par exemple, Rose disait :

— Demain, je serai bien occupée... Je vais être retenue à la Croix-Brisée presque tout l'après-midi à laver le linge...

Et le lendemain, elle avait à peine mis son linge à tremper, que le comte apparaissait, comme par hasard, lourdement appuyé sur sa canne, et s'exclamait en joyeuse surprise :

— Tiens, te voici, petite Lison !... Je ne te savais pas de ce côté...

Il s'asseyait et il en avait pour des heures.

Ciboulot devenait triste. Parfois, il arrêtait sur Rose des regards soupçonneux. Elle finit par s'en apercevoir. Un jour, elle l'entendit qui murmurait :

— Non, ça n'est pas naturel... et ça finira par se savoir... Alors, on jasera.

— De qui et de quoi parles-tu, Henriot ?

— Je parle de ce qui se passe entre toi et le comte ?...

— Et tu penses ?

— Je pense qu'il n'a pas de raison pour t'aimer tant que ça... et alors...

— Alors ?

— Il est amoureux, voilà, et ce n'est pas bien, non, ce n'est pas bien...

Et le long garçon détourna les yeux, embarrassé, la rougeur au front, pour dire :

— Ça ne serait pas la première fois qu'on verrait des riches comme lui, et vieux, et quasi impotents, suborner des jeunes filles... Et ce n'est pas joli, non, ça ne l'est pas...

Rose-Lison restait interdite. Comment une pareille pensée lui serait-elle venue ? Oui, c'était vrai, pourtant. Cette pensée pouvait venir aux autres... quand on aurait pénétré le secret de ces rencontres si fréquentes... Les autres ne pouvaient pas savoir ce que les Dornak savaient... et ce que le bon Ciboulot ignorait...

Ciboulot reprit, les lèvres lourdes de sanglots comprimés :

— Je te fais de la peine, Lison ?...

— Henriot, l'autre jour, je t'ai dit que je t'expliquerais certaines choses, parce que je n'avais pas peur de me fier à toi... Je crois qu'il ne faut pas que je tarde davantage, à cause des pensées folles que tu viens d'avoir... Ce que je vais te dire, ton père et ta mère auraient pu te l'apprendre... Jure que tu garderas le secret...

Ciboulot s'était assis sur un tabouret de bois. Il ramena sous lui ses longues jambes et croisa ses mains entre les genoux.

— Je jure... je jurerai tout ce que tu voudras... mais réfléchis avant de parler...

— J'ai réfléchi..

— Pas assez, peut-être... parce que j'ai peur que ce que tu vas me dire... ne... me fasse... beaucoup de peine...

— Alors, tu devines donc ?

— Non, je ne devine rien... mais chez moi, tu sais ?... c'est l'instinct qui parle... Et l'instinct me dit que depuis tes premières années de vie, j'ai été lié à toi par une affection très forte... une affection... où il y a comme de l'orgueil... l'orgueil de te protéger... d'être plus robuste que toi... de savoir plus de choses que toi... Pense... au chagrin que j'en aurais... si quelque chose était changé entre nous deux... et si je ne pouvais plus t'aimer de la même façon...

— Il n'y a pas deux façons d'aimer, Henriot... Si tu m'aimes bien, tu m'aimeras toujours, dans l'avenir, comme par le passé

— Oh ! oui, oh ! oui, toujours, ma Lison... je me fais l'effet de ressembler aux lierres de notre forêt... qui ne meurent même pas, quand est mort l'arbre autour duquel ils ont puisé la vie... Parle, Lison, qu'est-ce que tu as à me dire ?

— Tu étais déjà grand quand je suis arrivée chez vous... Te rappelles-tu mon arrivée ?

— Oui... j'étais si content de t'avoir que je n'en ai pas dormi durant des nuits. Ce que j'ai reçu de taloches de maman, à cause de ça !

— Et c'est tout ? Tu n'as jamais rien appris ? De mon vrai père et de ma vraie mère ?

— Ton vrai père ?... Ta vraie mère ?... Ce n'était donc pas l'oncle et la tante ?

— Non... Ici, il n'y a que toi qui l'ignores...

Il demanda, très bas, la voix assourdie :

— Alors qui que ça peut bien être ?

— Regarde là-haut, en face de toi, Henriot. Que vois-tu ?

— Je vois Royaumont, tout noir, sur le soleil qui se couche par derrière...

— Mon père et ma mère habitent là... Henriot... ma mère qui sait bien que je suis sa fille... mon père qui l'ignore... mais qui me chérit, comme si le bon Dieu avait voulu se venger

ainsi du mal qu'il a fait à ma mère en m'arrachant à elle...

Ciboulot s'était dressé brusquement. Sa voix s'étouffa, rauque :

— Lison... Lison... que dis-tu ?... Ce n'est pas vrai ?... On t'a menti ?... Tu n'es qu'une pauvre fille, comme je suis un pauvre paysan.. Tu n'es pas la fille de ces gens trop puissants et trop riches... Tu serais trop loin de... nous... de... moi... Et je t'ai bien dit, Lison, que tu allais me faire de la peine...

Elle murmurra, séduisante et douce :

— Pourquoi, Henriot ?... Puisqu'il n'y a pas deux façons d'aimer ?...

— Ça devait m'arriver, disait-il. J'ai vu, ce matin, une chouette qui s'était dérangée de son creux d'arbre. Elle voletait, apeurée, de branche en branche, en se cognantt les ailes partout, et tous les petits oiseaux de la forêt la poursuivaient en criant... C'était signe d'un malheur.. Il y a, comme ça, des choses à quoi personne ne se trompe...

Le crépuscule tombait sur la vallée. Ils étaient seuls, assis l'un auprès de l'autre sur le seuil de la maison, en face des nuages rouges dans lesquels le soleil venait de se coucher.

Ils se regardèrent en silence.

Ils se regardèrent longuement, les yeux dans les yeux, sans doute en essayant l'un et l'autre de pénétrer jusqu'au fond de leur âme et d'y écouter, d'y surprendre ce que les lèvres ne disaient pas...

Leur cœur se gonfla d'un soupir...

Et comme l'heure approchait où Dornak rentrait de son travail, Rose se leva pour mettre le couvert... lente, ce soir-là, accablée d'une lassitude inquiète qu'elle ne connaissait pas, et s'arrêtant parfois pour tourner, vers Ciboulot, resté sur le seuil, bras ballants et tête baissée, des yeux pleins de tendresse, mais aussi pleins de larmes.

Rien ne pouvait échapper à la vigilance de Nathalie.

Elle fut vite au courant des mystérieux rendez-vous de Croix-Vitré.

Et elle eut peur.

Elle eut peur parce qu'elle se rendit compte de la toute-puissance de séduction de Rose, qui triomphait même de l'accusation portée contre elle.

A bref délai, tant que le père ignorait sa fille, rien n'était à craindre

Plus tard, s'il apprenait, toutes les catastrophes étaient à redouter, car, après la première surprise, après la première colère, ne s'attendrirait-il pas ? Et pour que cette affection profonde, instinctive, qu'il avait pour Lison, se changeât en une tendresse paternelle, il fallait bien peu de chose. De l'une à l'autre, la distance n'était pas bien grande. Ce grain de sable pouvait déranger l'admirable construction élevée par son ambitieux génie

Quand cette pensée lui vint, elle eut un geste de mépris :

— Nous verrons bien !

Le soir, très tard, elle priait ses fils de monter chez elle. Ils avaient besoin d'être prévenus du danger qui les menaçait... Et tous trois, ils allaient se concerter.

Quand ils furent entrés, surpris et troublés de l'air grave qu'ils voyaient à leur mère, celle-ci s'assura que les portes étaient fermées et qu'on ne pouvait les entendre.

— Nous avons à causer, mes fils, et de choses sérieuses... Je ne vous ai jamais fait un reproche sur la vie de dissipations, de paresse, que vous menez... Comme je suis là pour veiller à vos intérêts et que je fais passer vos intérêts avant toutes choses, je ne pense pas plus aujourd'hui qu'hier à vous faire de tels reproches... Vous savez que je vous aime et vous en abusez...

Ils voulurent protester. Elle les arrêta d'un geste.

— Laissez-moi parler. Je sais ce que vous pourriez me dire. Mes fils, un danger vous menace, et ce danger vient de Rose-Lison.

En quelques mots rapides, elle les mit au courant. Puis, elle résuma :

— Rose-Lison est la fille de la comtesse... Je n'ai pas dit qu'elle fût la fille du comte... mais ceci importe peu au point de vue de la loi... La loi considérerait comme enfant légitime cette enfant de l'adultère... Ce qui nous sauve encore, c'est que mon frère n'a pas le moindre soupçon... Mais ce qui est grave, c'est que Rose n'ignore rien de sa naissance... Or, le jour où le comte, qui est malade, qui est timoré, viendrait à la reconnaître, ce jour-là, mes fils, vous n'auriez plus qu'à boucler vos valises, à quitter Royaumont, et à chercher fortune ailleurs...

Les deux jeunes gens restèrent silencieux ; ils étaient pâles et attentifs.

— Vous n'avez donc plus que deux chances en votre faveur :

« La première : c'est que je me sois trompée dans mes prévisions et que, la jalousie du comte persistant malgré les années, la haine qu'il a contre Suzanne retombe sur fille de Suzanne... Je n'y crois pas trop, à cette chance.. Elle est possible, toutefois ; mais je préfère ne la point courir.

« La seconde...

Malgré sa cruauté, l'inflexibilité de son caractère, malgré l'âpreté avec laquelle cette femme poursuivait son but, depuis son entrée dans Royaumont, elle parut gênée et n'oser formuler ce qu'elle pensait...

Machinalement, elle releva les yeux sur ses fils.

Ses fils, ardemment, la regardaient.

Ils se devinèrent. Et ce fut Laurent, le plus mauvais des deux, celui qui déjà avait échoué contre Lison dans sa tentative infâme, ce fut l'aîné qui parla.

— La seconde de nos chances, celle que tu n'oses dire... la plus sûre... après quoi nous n'aurions plus rien devant nous... ce serait la disparition de la fillette, n'est-ce pas ?... C'est bien cela que tu rêvais ?...

Et il ajouta, d'une voix plus basse, avec un léger tremblement :

— Sa disparition sans retour... c'est-à-dire... la mort !...

Tous trois, blêmes, baissèrent les yeux, brusquement. Ils se trouvaient, en effet, devant cette situation rigide, devant ce dilemme implacable. Contre l'ambition de la veuve, il n'était qu'un seul obstacle au monde : Rose-Lison. Mais cet obstacle pouvait amener la ruine de ses projets. Rose-Lison morte, ou disparue à tout jamais, c'était la victoire complète, le triomphe absolu !

Le fantôme du crime à commettre se dressait devant eux. Un moment, leur cœur s'arrêta de battre. Ils avaient peur.

Michel, le moins mauvais, murmura ;

— Il est une troisième chance à laquelle vous n'avez pas pensé... Nous n'en serions pas moins sûrs de l'avenir si Rose-Lison devenait la femme de l'un de nous. Dès lors, à nous toute la fortune, et par des arrangements préparatoires... afin que l'envie ne vienne, ni à l'un ni à l'autre, de s'approprier le tout, nous pourrions vivre en sécurité...

Nathalie eut un geste de mépris :

— Oui, c'était un bon moyen. Je vous l'avais indiqué, Vous n'avez su l'employer. Et Laurent, par sa brutalité et son imprudence, s'est barré ce chemin à tout jamais.

— Laurent, sans doute, mère, mais, pas moi.

— Je ne t'empêche pas d'essayer, bien que je n'aie pas confiance. L'enfant n'agira point sans le conseil de sa mère, et sa mère aura vite fait de deviner le sentiment d'intérêt et de crainte qui vous fait agir...

— Qui sait ?...

— Dans tous les cas, si tu échoues, nous reprendrons cet entretien. Si tu échoues, la situation restera celle que je vous indique... L'obstacle sera à supprimer. .

Ce fut Laurent qui répliqua, yeux cruels et front barré :

— On la supprimera, je t'en réponds !

A partir de ce jour, Michel entoura Rose-Lison de tout un habile écheveau d'intrigues amoureuses. Son frère avait voulu triompher par la brutalité. Il voulait, lui, au contraire, triompher par la douceur, la persuasion, la séduction. Il ne se pressa pas. Il y mit tout l'été. Pendant tout l'été, Rose-Lison se vit l'objet de soins et de tendres attentions. Michel se montrait timide, réservé, vraiment épris.

— Ça marche, dit-il à Nathalie, vers la fin de septembre. Je crois avoir si bien manœuvré que la petite ne se doute de rien. A présent, je vais livrer l'attaque...

— Ce qui veut dire ?

— Pardieu ! je l'aime pour le bon motif, tu sais bien ? fit Michel, en riant. Par conséquent, je vais obtenir d'elle, pour toi, la permission de venir la demander en mariage. Demande officielle... pour la forme... Tout le terrain sera conquis, n'aie pas peur..

— Je souhaite pour elle qu'il en soit ainsi, dit la veuve, d'un air sombre.

Ce fut le lendemain qu'eut lieu cette entrevue. Michel était décidé, on le voit, à ne pas laisser traîner les choses.

Par hasard, la famille était au complet, chez Dornak, lorsque le jeune homme entra, et comme c'était la première fois qu'il mettait les pieds dans l'humble logis, il s'y manifesta une surprise qui n'était pas sans effroi. On faisait plus que haïr Michel et Laurent dans le Val-d'Ajol. On les redoutait. Ils s'étaient fait une réputation de sévérité implacable pour les petits et pour les humbles et on les disait capables de tout.

— Monsieur Dornak, dit Michel sans autre préambule, je ne suis pas sans comprendre que ma visite vous étonne quelque peu. Toutefois, je crois pouvoir vous affirmer qu'il y a ici au moins une personne qui s'y attendait et qui, au contraire, doit trouver cette visite toute naturelle.

Il se tourna vers Lison et lui dit avec un sourire tendre :

— N'est-il pas vrai, mademoiselle ?

— Il est vrai.

— Ceci étant, et Mlle Rose connaissant le sentiment qui

m'amène, je ne jouirai pas plus longtemps de votre surprise et je vous expliquerai d'un mot le motif de ma venue... J'aime Rose de toute mon ardeur et je viens vous prier, vous, ses seuls parents, de me la donner pour femme...

Après quoi, Michel attendit avec calme l'effet de cette déclaration. Dornak et Louise étaient trop émus pour pouvoir parler. Ils roulaient de l'un à l'autre des yeux énormes. Mais c'était Ciboulot qui avait trahi le plus d'émotion. Lorsqu'il eut compris, il se dressa brusquement, de toute sa longue taille, renversant le tabouret de bois sur lequel il était assis. Une grosse sueur couvrit son front. Et il regarda Rose avec une terreur si évidente qu'on eût dit que la vie ou la mort allait dépendre, pour lui, de ce qu'elle allait répondre.

Seule, Lison conservait un calme absolu.

— Puisque mes parents font attendre leur réponse, dit-elle, et il ne faut pas leur en vouloir, leur émotion est toute naturelle, c'est moi, monsieur, qui vous dirai combien nous sommes honorés d'une démarche aussi inattendue... aussi singulière. Je ne puis pas croire que mes seuls mérites y soient pour quelque chose... et j'ai trop le sentiment de mon humble condition pour rêver jamais le sort que vous me faites entrevoir... J'ai compris depuis quelques mois que vous me recherchiez. Vous y aurez mis, du moins, plus de douceur que votre frère... Je suis très fière de l'amour que je vous inspire, mais, moi, je n'ai point d'amour... et je ne songe pas à me marier... Réfléchissez, monsieur... Il se peut que vous ayez des raisons pour être pressé... Moi, je n'ai que seize ans... et j'ai le temps d'attendre...

Michel, interdit, se mordait les lèvres.

— Que ce ne soit pas votre dernier mot, mademoiselle. Il est impossible ..

— Que je refuse ?... Si, je refuse... Ma pauvreté ne me pèse pas... Je suis heureuse... Là-haut, je ne sais pourquoi... j'ai peur auprès de vous... Puis, monsieur, ne l'oubliez pas, pour vous et pour votre mère, que suis-je ? Une voleuse... Car, c'est votre mère seule qui m'a accusée... Si, depuis des mois où je vous vois tourner autour de moi, j'ai paru vous laisser faire, c'est que je me disais que du jour où vous viendriez ici solliciter ma main, il ne resterait rien de l'accusation qui a été portée contre moi... Mes parents n'avaient nul besoin d'une pareille preuve pour me savoir innocente... Il n'en est pas moins vrai que je suis ravie que vous la leur ayez donnée... Et je vous en remercie pour eux et pour moi...

Un silence. Michel pâlissait sous cette cinglante ironie. Tout à coup, comme en menace :

— Ainsi, mademoiselle, je ne dois rien espérer ?

Grave, résolue, Rose-Lison répliqua, nettement :

— Non !

— Ne dites pas non, mademoiselle, et laissez-moi croire...

— Non !... refit-elle avec une sorte d'âpreté farouche.

Il se leva, fit quelques pas vers la porte, s'arrêta, puis partit, brusquement.

Louise Dornak murmura :

— Tu as bien fait de répondre ainsi, tu ne pouvais pas faire autrement, mais mon cœur me dit qu'il y a des dangers qui s'accumulent autour de nous...

Tout à coup, ils se retournèrent... On entendait des sanglots

sourds, qui venaient du fond obscur de la cuisine enfumée. C'était Ciboulot qui fondait en larmes. Et Lison, troublée :

— Mon Dieu ! Henriot, qu'as-tu donc ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Je ne sais pas... dit le garçon, qui se mit soudain à sourire... Non, je ne sais pas pourquoi je pleure... sinon que c'est peut-être parce que j'ai cru, un instant, que tu allais accepter d'être sa femme. .

— Toi, fit Dornak, en colère, tu ne seras jamais qu'un imbécile !...

Mais Rose-Lison, gentille, avait pris les mains de son ami et les caressa doucement :

— Est-ce que tu t'imagines que j'aurais accepté sans te demander conseil ?

— Alors, comme ça, avant de te marier, tu me demanderas conseil, toujours ?

— Toujours !

— Tu me le promets ? C'est juré ?

— C'est juré !...

Ciboulot essuya ses larmes d'un revers de la main. Et il murmura, à part lui :

— C'est bon... Je suis tranquille...

Le soir de ce même jour, Michel rendait compte à Laurent et à sa mère.

— J'avais prévu ce résultat, dit Nathalie... Mais ce que je n'avais pas prévu, c'est qu'elle se jouerait ainsi de nous... Décidément, elle est très forte, cette petite...

— Raison de plus pour l'écarter de notre chemin... fit Laurent avec rudesse.

Et reconduisant Nathalie jusqu'à la porte :

— Va... laisse-nous, mère... Michel et moi, nous avons à causer...

Elle hésita. Peut-être avait-elle peur, en se voyant sur le point de franchir les derniers pas qui la séparaient des choses irrémédiables... Puis, presque poussée dehors, elle disparut...

Le résultat de cette conversation mystérieuse ne se fit pas attendre longtemps. Ciboulot avait dit à Lison :

— Puisque des dangers te menacent, tu ne sortiras plus sans moi.

Mais Rose avait des secrets pour Ciboulot. Elle ne lui disait pas toutes les fois qu'elle allait se rencontrer avec son père, car Croix-Vitré s'était aperçu de la surveillance du jeune garçon et il s'en était plaint à Lison.

— Tu n'as donc pas confiance en moi ?

Alors, souvent, Lison se cachait de Ciboulot pour voir le comte.

Et un soir qu'elle était sortie ainsi, un soir qu'elle avait rejoint son père le long de la Combeauté, un soir que cette entrevue avait été plus affectueuse encore que d'habitude et que, l'âme épanouie de tendresse, Rose s'en revenait à la nuit vers la Mare-à-l'Eau, elle fut soudain, au détour d'un sentier qui fuyait entre deux murs de clôture en ruines, assaillie par derrière, renversée brutalement. Elle était vaillante. Elle se débattait. Malgré les ténèbres, elle put voir ses agresseurs, deux homme vêtus de guenilles et dont la figure était masquée complètement par un foulard noir où l'on avait seulement percé deux trous pour les yeux. On lui jeta un voile sur la tête en

lui serrant fortement la bouche, mais elle avait eu le temps de crier :

— A moi ! A moi ! Au secours !

Elle avait eu le temps, aussi, de mordre, avec une rage de jeune tigresse, la main qui s'était approchée trop près de sa bouche. Puis, ce fut tout. Elle fut muette et elle fut aveugle. Elle sentit qu'on la transportait, couchée sur l'épaule d'un homme qui l'avait enlevée comme un fétu de paille. Elle sentit, tout à coup, qu'on la balançait, comme pour faire prendre un élan à son pauvre corps inerte. Elle sentit enfin qu'elle était dans le vide. Tout cela avait duré à peine quelques minutes et Lison conservait sa présence d'esprit.

— Ils m'ont jetée dans un précipice... Je vais être broyée !...

Elle tomba dans quelque chose de doux qui s'enfonça, ou plutôt dans quoi elle s'enfonça. C'était la rivière dans un de ses remous les plus dangereux. Si Lison avait eu les membres libres, elle se fût fait un jeu de reparaître à la surface. Mais les hommes masqués lui avaient lié les bras derrière le dos, et entravé les jambes avec deux ou trois tours de corde. Alors, elle coula. Quand elle sentit le fond, elle eut pourtant l'instinct de donner un violent coup de pied qui la fit remonter à la surface. Le foulard qui l'étouffait comme un bâillon se dénoua. Elle put crier encore.

— A moi ! Je me noie ! Au secours !

Puis, elle perdit, cette fois, connaissance.

Or, Ciboulot avait des yeux et des oreilles de sauvage. Il avait dit à Lison avec orgueil : « Rien ne lui échappait de ce qui se passait à dix lieues à la ronde. » Il venait de rentrer à la Mare-à-l'Eau où il avait constaté avec inquiétude l'absence de son amie. Il était sorti, au hasard, le nez en l'air, se laissant guider par son instinct, comme un bon limier. Et à travers l'espace, le premier cri d'appel de Rose était parvenu jusqu'à lui.

Ses longues jambes se détendirent avec la force d'un ressort puissant et en quelques secondes il fut à la rivière, grimpé sur un peuplier.

De là, à cent mètres en amont, il vit le crime...

Il se laisse tomber sur le pré, où il rebondit avec l'agilité d'un écureuil, et il arrive juste à temps pour voir une dernière fois flotter la pauvre Lison, pour entendre une dernière fois le cri de son désespoir.

Quelques secondes après, il la ramenait sur le bord. Elle revenait à elle.

— Tu vois, Lison... Si tu ne m'avais pas désobéi !...

Il ne lui fit qu'un reproche, très doux, mais il pleurait.

Il l'avait déliée. Il la prit dans ses bras, chastement, comme eût fait un grand frère, et la transporta chez Dornak. Une heure après, il n'y paraissait plus. On la questionna :

— Tu ne les as pas reconnus, ces bandits ?... Tu n'as pas entendu leur voix ?

— Ils n'ont pas prononcé une parole... Et ils avaient la tête et le visage enveloppés d'un voile noir. . Impossible de distinguer les cheveux, ni rien... Mais c'était sûrement des vagabonds... Ils portaient des vêtements déchirés et sales... Pourtant...

— Pourtant ? répéta Ciboulot, qui écoutait avec une singulière curiosité.

— Celui que j'ai mordu avait la main très blanche... Je l'ai dû blesser grièvement, car j'ai cru que je lui arrachais un doigt...

— C'est ça qui aurait été une fameuse preuve ! murmura le père Dornak.

Ciboulot haussa les épaules avec pitié et se contenta de dire :

— Moi, j'ai vu les deux bandits qui s'enfuyaient, je les ai vus du haut du peuplier.

— La belle affaire ! dit Dornak ; suffit pas d'avoir vu, faudrait les reconnaître !...

Entre le père et le fils, il y avait une amusante rivalité, celle de demi-sauvages, habitant les forêts... A celui des deux qui aurait les sens les plus fins, les plus aiguisés...

Ciboulot se contenta de sourire, avec une compassion respectueuse, mais visible.

— Du moment que je dis que je les ai vus, c'est que je les ai reconnus... Pour tromper l'œil de Ciboulot, faut faire mieux que de s'attifer avec des vieux pantalons et de se coiffer d'une serviette noire... faut plutôt changer son allure et sa façon de marcher... Les deux, je le jure, c'étaient Michel et Laurent Bourriane, les deux fils de la veuve !...

— T'es sûr ? fit Dornak, qui eut un geste instinctif vers sa hache de bûcheron.

— Oui... pour ceux qui ne croiraient pas, les petites dents de Lison auront marqué la preuve sur le plus grand des deux, qui est Laurent, car, tout en fuyant, il soutenait sa main droite avec sa main gauche...

Le père Dornak eut pour Henriot un regard envieux, mais admiratif.

— Je vas prévenir les gendarmes, dit-il.

— Restez, père, dit Rose. Nous sommes de pauvres gens... Ces misérables trouveront peut-être le moyen de se disculper... Gardons le silence, ça vaut mieux.

Ciboulot hocha la tête. Il murmura :

— Je crois bien, tout de même, qu'ils ne le porteront ni l'un ni l'autre en paradis...

Parole mystérieuse, dont on eut l'explication quinze jours après. Pendant quinze jours, en effet, Ciboulot n'avait été occupé qu'à chercher la rencontre des deux frères. Lison avait peur. Dornak la rassurait.

— Henriot a son idée... Faut pas la lui ôter, il en ferait une maladie.

— Mais s'il lui arrive un malheur, à son tour ?

— A lui ? fit Dornak, avec un naïf orgueil... Impossible .. Il entend pousser le blé, et il voit ce qui se passe derrière les nuages...

Quinze jours après, un charretier de Laître, qui passait dans une grande avenue herbeuse de la forêt d'Hérival, rencontrait un cheval soigneusement attaché à un sapin, et, couché dans l'avenue, le corps de Michel... Michel n'était qu'évanoui... Près de lui, un bâton était ensanglanté. Et son bâton, qu'il tenait encore dans sa main crispée, prouvait qu'on l'avait obligé à se défendre et qu'on ne l'avait point pris en traître. Dans ce duel rustique, il n'avait pas eu le dessus. Il avait une épaule luxée et cinq ou six plaies à la tête...

Au château, il raconta qu'il avait été assailli dans le bois,

mais il refusa de donner d'autres explications sur ce qui s'était passé.

Huit jours à peine s'écoulaient que pareille aventure arrivait à Laurent.

On le ramassait dans le bois, à moitié mort. Mais, près de lui, tombé dans l'herbe, un revolver, dont deux coups étaient déchargés, prouvait que l'aîné des deux frères, averti par l'accident de l'autre, s'était mis sur ses gardes.

Près de lui, aussi, l'agresseur avait abandonné son arme, un solide bâton, lourd comme une massue. Et il y avait du sang après la massue.

Sans doute que les deux coups de revolver, d'ailleurs inutiles, avaient irrité les nerfs de l'homme au bâton, car Laurent fut six semaines à se remettre...

Il avait le crâne en très mauvais état et un bras cassé.

Comme Michel, il refusa de porter plainte.

Ciboulot, à chacun des deux, avait déclaré nettement :

— Vous allez vous battre avec moi, au bâton, je ne connais pas d'autre arme .. Je ne vous tuerai pas... je vous assommerai seulement. Après quoi, si vous dites un mot de ce qui s'est passé... si vous prononcez mon nom... je vous avertis que je vous dénonce à la justice pour avoir tenté d'assassiner Rose-Lison ; j'ai des preuves !...

Michel et Laurent, blêmes, n'avaient soufflé mot.

Ciboulot avait fait comme il l'avait dit..

Il les avait assommés proprement ; il maniait le bâton avec élégance.

Mais Laurent, ayant voulu le prendre en traître et ayant déchargé deux fois sur lui son revolver, sans l'atteindre, Ciboulot avait eu un mouvement d'impatience...

Et il avait frappé plus fort, voilà tout !...

Nathalie adorait ses fils. C'était la seule excuse de son ambition effrénée. Elle ne leur souffla mot de cette aventure, tant qu'ils furent au lit. Mais lorsqu'elle les vit debout, prêts à recommencer la lutte, plus aptes à la curée, parce qu'ils avaient senti s'accumuler en eux, contre Lison, une haine mortelle, elle les prit à part :

— Je ne vous crois pas de force à lutter contre cette fillette..

— Nous prendrons notre revanche... et sans ce vagabond qui la protège...

— Ce vagabond n'est pas seul à la protéger, dit-elle rudement. Il y a aussi le diable... Et elle nous portera malheur, si nous n'y mettons bon ordre... Le temps presse... attendre serait une irréparable faute.. Je vais me mettre à l'œuvre...

— Ton projet ?

— Oh ! il est bien simple, dit la veuve avec un sourire cruel, je vais persuader à mon frère de partager entre vous deux, par acte régulier, le domaine de Royaumont.

Ils sursautèrent, restèrent un instant sans parler.

— Mais c'est un projet fou. Jamais notre oncle ne consentira à se déposséder, même en notre faveur, et malgré qu'il n'ait pas d'enfant...

— Qui donc commande, en ce château ?

— Toi, mais pourtant...

— Est-il à Royaumont, depuis longtemps, une autre volonté que la mienne ?

— Assurément, notre oncle t'a laissé prendre chez lui la

toute-puissance. Tu fais de lui ce que tu veux. Il ne te résiste plus. Il tremble devant toi... Mais...

— Mais ?... dit-elle en haussant les épaules, avec une ironie suprême.

— Mais le domaine de ses ancêtres, reconstitué avec tant de peine, et qui lui a donné tant de soucis et aussi tant de joie, ce domaine lui est plus cher que tout au monde... Le diviser, le morceler de son vivant... jamais... c'est un rêve que tu fais, pour tes fils, dans leur intérêt... mais c'est un rêve...

— Vous doutez de votre mère... soit... Votre mère agira sans vous...

Depuis longtemps déjà, elle préparait l'esprit de Croix-Vitré Elle avait eu l'audace, un jour, de lancer cette idée, crûment :

— Puisque tu n'as point d'enfant, pourquoi n'arranges-tu pas tes affaires à loisir, en partageant Royaumont entre tes deux neveux qui t'aiment comme des fils ?...

Il avait balbutié, dressé soudain de son fauteuil de malade :

— Moi, je serais capable ?... Je ferais pareille chose ?... Et l'ayant faite, je vivrais pour voir cela de mes yeux ?... Es-tu folle, sœur ?

Elle avait été plus d'un an sans hasarder aucune allusion. Mais elle savait bien que ce grain, jeté dans ce cœur, n'y était pas mort. Elle saurait bien l'y retrouver, un jour, et le faire germer...

Ce partage qu'elle demandait, c'était chose en somme facile. Rien n'y mettait obstacle. Il n'existait pas d'enfant connu, ni naturel, ni légitime, car Rose-Lison ne comptait pas... Quant à Suzanne, le comte l'avait épousée sous le régime de la séparation de biens... Elle était très pauvre... Elle avait eu quelques milliers de francs de dot... Cette fortune-là ne pouvait donc empêcher l'acte suprême de renonciation auquel tendaient les efforts de la veuve.

Pendant un an ce fut, chez Nathalie, une comédie de tristesse et de larmes, qui suivit cette première attaque. Elle eut tant d'adresse, que, tout en ayant l'air de se cacher de son frère, elle était surprise toutes les fois qu'elle pleurait.

Il l'interrogeait. Un silence plein de reproches douloureux, voilà tout ce qu'il obtenait d'elle.

Ou bien, soudain, elle lui demandait :

— Es-tu sûr de mon affection ?

— Ne m'en donnes-tu pas chaque jour des preuves ?

— Alors... alors...

Puis, elle s'enfuyait, comme pour ne point parler, et parce qu'elle aimait mieux renfermer en elle les causes de son affliction.

Nathalie dépérissait... Oui, elle eut l'art de se rendre malade... On la vit, toute languissante et toute pâle, se traîner dans les allées du jardin et du parc. Parfois, lorsqu'elle croyait ne pas être vue, ou, plutôt, lorsque c'était tout le contraire, elle s'arrêtait, les deux mains appuyées sur son cœur, comme si elle avait été sous le coup d'une crise d'étouffement et elle s'asseyait, ou se couchait.

Croix-Vitré fut sa dupe. Comment ne point l'être ? Il s'alarma.

— Tu devrais consulter un médecin ?

— A quoi bon ? Je connais mon mal... Le médecin ne peut y remédier...

— Et de quoi souffres-tu ?

— Je souffre de n'avoir pas rencontré ici l'affection que je mérite.

Et elle se hâta de s'éloigner afin de n'être pas obligée d'en dire davantage, laissant le comte interdit. Il esssayait de comprendre. Le souvenir de ce qu'elle avait demandé une fois lui revenait à l'esprit. Etait-ce cela ?... Ce partage ?... Non...

Elle consentit à recevoir son médecin. Celui-ci trouva en Nathalie une femme robuste, sans aucune faiblesse et destinée à vivre cent ans. Mais la veuve eut l'art prodigieux de se plaindre, en donnant des détails précis. Le médecin ne pouvait voir, par ses propres yeux, une maladie qui n'existait pas. Il ne pouvait la voir, cette maladie, que par les yeux de Nathalie.

— De quoi souffre-t-elle ? questionna Croix-Vitré.

— C'est le moral qui est atteint chez elle... surtout !... Elle n'est donc pas heureusse auprès de vous ?

Nathalie entendit la phrase. Elle en frémit de joie. Elle n'en désirait pas davantage

Le comte pénétra chez sa sœur. Il lui prit les mains, la regarda avec tendresse :

— Dis-moi la vérité... Tu n'es pas malade, et pourtant tu souffres, tu dépéris...

— Cherche dans ton cœur, Hubert, et vois si tu as été pour ta sœur le frère que tu aurais dû être... Vois si ton affection a vraiment répondu à la mienne... et si à ma confiance et à l'amour si profond de mes fils, tu n'as pas répondu par la défiance, une défiance injustifiée, une défiance injurieuse...

Elle ajouta tout bas, mais il l'entendait :

— Une défiance qui me tue, moi... et qui éloignera de toi mes enfants... qui les aurait éloignés, s'ils n'étaient retenus par moi... Car tu ne sais pas tout... tu ne sais pas ce qu'ils souffrent, dans leur fierté d'hommes, de la situation humiliante où ils vivent chez toi... Oh ! ce n'est pas eux, certes, qui t'en parleront !... Ils t'aiment trop. Ils ne voudraient pas troubler ton existence retirée et déjà si triste par une réclamation de ce genre...

— Dis-moi tout. En quoi suis-je coupable vis-à-vis d'eux ?

— Toi, coupable ? Ai-je dit cela ? Que leur dois-tu ? Rien. Tu les as recueillis eux et moi, alors que nous étions dans la misère et depuis tu nous as fait vivre dans le luxe, dans l'abondance... Tu as suffisamment payé l'affection dont nous avons entouré les années écoulées auprès de toi.

— Nathalie ! dit-il avec reproche...

— Moi, je ne compte pas, dans tout cela, reprit-elle, en s'animant. Je ne parle que de mes fils. Le monde, pour moi, se résume en toi et en eux. Eh bien ! il faut que je t'avertisse. Il ne faut plus espérer que tu les garderas auprès de toi toujours.

— Ils songent à me quitter ?

— Je te l'ai dit. Je les ai retenus. Je ne peux plus rien contre leur volonté.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Parce que, depuis trop longtemps, ils entendent autour d'eux des allusions dont ils comprennent le sens. Personne

n'ignore, dans le pays, que tu les as recueillis mourant de faim et on le leur fait bien voir... on ne s'est pas encore habitué à les considérer comme les neveux, de ton sang, les fils de ta sœur, on ne les regarde que comme des mendiants de choix, plus heureux que d'autres, et auxquels tu fais largement l'aumône de ta générosité.

— Nathalie, tu exagères... Ne sont-ils pas ici comme seraient mes deux fils ?

— Pour toi, sans doute... Pour les autres, non, cent fois non ! Mendiants, te dis-je, mendiants, et parents pauvres que tu reçois à ta table pour leur donner un peu de ton superflu. Et cela est si vrai que cette situation a excité autour d'eux la haine... Et voilà pourquoi on a essayé d'attenter à leur vie... Et pourquoi on me les a rapportés, l'un et l'autre, à demi morts...

Elle essuya ses larmes.

De véritables larmes, car la veuve avait l'art de pouvoir pleurer quand elle voulait.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de cela ?

— A quoi bon ? Pour te faire de la peine ? Ne sommes-nous pas ici, au contraire, pour éloigner de toi l'ombre même de la souffrance ? Si tu n'avais pas deviné ce que je te cache, si tu n'avais pas interrogé, tu n'aurais jamais rien su !... Mes enfants ne sont même pas considérés, dans le pays, comme l'eussent été des gérants ou des régisseurs de tes propriétés... Dans les premières années, on est resté vis-à-vis d'eux sur une prudente réserve... puis ce fut la révolte... ils avaient montré de la douceur. On se moqua de ce qu'on prit pour de la faiblesse. Ils montrèrent de la sévérité. Ils reçurent des menaces... C'est alors que chacun leur fit comprendre qu'ils n'étaient rien, qu'ils ne vivaient que par ton aumône... et que s'il te plaisait de la leur retirer, ils tomberaient dans la misère...

— Mais, mon Dieu ! que veux-tu que je fasse ?

— Ce que ton cœur, ou plutôt ce que ta justice et tes intérêts t'inspireront, dit-elle en voilant l'éclat soudain de ses yeux sous ses paupières baissées... Si tu as un parti à prendre, hâte-toi, frère, hâte-toi... Peut-être est-il déjà trop tard...

— Trop tard ?... fit-il, inquiet.

— Oui, car mes fils sont écœurés de ces humiliations. Oh ! ce ne sont pas des ingrats. Ils ont voulu rester. Ils ont résisté jusqu'au bout. Pourtant, il arrive une heure où la coupe est trop pleine et déborde... Ils en sont là... Je l'ai su, non par eux, par d'autres... car les pauvres enfants ont redouté de me confier leurs projets...

— Mais enfin, que rêvent-ils donc ?

— Ce n'est plus un rêve. Ils sont prêts à partir.

— Où vont-ils ?

— J'ai appris que dans quelques jours ils comptaient s'embarquer pour les Etats-Unis où ils trouvéront aisément l'emploi de leur vigueur, de leur activité, de leur intelligence... Ce que je te confie là est encore secret... Je l'ai su, ce secret, par les amis auxquels ils se sont adressés, afin de réunir la petite somme dont ils ont besoin, là-bas, dans les premiers temps, pour la mise en train des affaires qu'ils préparent... peu de chose... quelques milliers de francs...

— Ils n'ont même pas songé à s'adresser à moi ?...

— Le pouvaient-ils, puisqu'ils tenaient, avant tout, à ce que leur résolution fût cachée ?... Puis, ils sont fiers... De toi, ils ont déjà trop reçu !...

— Ils ne partiront pas... je le leur défends !...

— Ils partiront, frère, car, justement, ils savent aussi que tu es leur maître, et ils ont hâte de reprendre leur liberté...

— Ce sont des ingrats, oui, des ingrats...

— Non, ce sont des hommes... et ils souffrent de partir, car ils t'aiment... Et moi, moi qui t'aime, et tu n'en peux douter, crois-tu que je ne suis pas malheureuse ?

— Des ingrats, te dis-je... Laissons-les partir, et quand ils auront couru d'aventure en aventure, ils nous reviendront, heureux de retrouver notre foyer...

Elle laissa passer un long moment sans répondre, comme pour donner plus de poids à ce qu'elle allait dire. Sans doute, elle avançait l'argument décisif.

— Non, frère, une fois partis, nous ne reviendrons jamais plus...

Il eut un brusque geste d'effroi.

— Toi, dit-il... toi aussi, tu me laisserais ?

— Ne suis-je pas leur mère ?... Ici, j'étais dans la joie malgré tout, car, moi, je n'ai point d'orgueil et je ne pensais guère à la position humiliante où me mettent tes bienfaits... Je me réjouissais de vivre auprès de vous tous... Mais, puisqu'ils vont au-devant de la misère, puisqu'ils vont à la lutte âpre pour le pain quotidien, puis-je les abandonner aux découragements ? Et lorsqu'ils rentreront dans leur logis, meurtris de cœur, fatigués de corps, ne faut-il pas qu'ils retrouvent l'amour de leur mère, qui les réconfortera pour le lendemain ?...

Il dit, faible :

— Mais je ne veux pas, je ne veux pas...

Puis il abaissa son front dans ses mains jointes et resta silencieux.

Il paraissait en proie à une incertitude, à une perplexité torturante.

Le mot, le mot décisif, n'avait pas encore été dit entre eux. Chacun des deux y pensait. Aucun des deux n'osait le prononcer.

Ce fut elle qui s'enhardit :

— Tu as le malheur de n'avoir point d'enfants, de n'avoir point d'héritier à qui tu pourrais laisser Royaumont... Voilà de quoi tu souffres...

— Oui, et que faire ? Que faire ?

— Tes enfants, ceux qui te manquent, ne les as-tu pas retrouvés en tes neveux ? Je t'ai déjà... indiqué... un jour le seul moyen pour toi d'apaiser tes craintes de l'avenir... Au lieu de laisser la loi diviser Royaumont, alors que tu ne serais plus là, ni moi peut-être, pour y veiller, pourquoi, de ton vivant, et pendant que je suis encore là moi-même pour te donner des conseils, pourquoi ne présides-tu pas au partage ? Est-ce qu'il serait vraiment divisé, ce Royaumont que tu aimes, si tu le remettais aux mains de mes fils ?... Ils ne se quitteront pas et Royaumont restera toujours pour eux ce qu'il a été pour toi, pour nous, pour notre famille : Mon Royaume.

Il l'écoutait, pâle, et ne répondit rien. Partager le domaine ! Etait-ce possible ?

— Pour mes fils, ils ne demandent rien, ni aujourd'hui, ni

plus tard. La preuve de leur bonne foi et de leur désintéressement tu la trouves dans leur projet de s'expatrier. Mais il faut pourtant que je te le dise... Considère comme leur situation à tous deux serait changée si tu suivais mon conseil !... Lorsqu'on apprendra à quel rang tu les élèves, et que de l'humble condition où ils vivent, tu les fais monter tout à coup auprès de toi, ceux qui les ont méprisés, ceux qui se sont révoltés, ceux qui n'ont pas voulu reconnaître le mandat qu'ils tenaient de toi, seront les premiers à faire acte de soumission... Mes fils pourront commander et veiller efficacement aux intérêts de Royaumont, puisqu'ils seront devenus les maîtres, à l'égal de toi... Le sentiment public était contre eux. Tu le verras changer et leur être au contraire favorable. Et toi, Hubert, ton repos d'esprit sera dès lors absolu, car tu vivras, non plus au milieu de la gêne, de la contrainte, des arrière-pensées si pénibles dont notre existence était faite, tu vivras au milieu de la joie de tous.. et cette joie finira bien par réagir sur ta tristesse, mon pauvre frère.

Il gardait le front dans les mains, tout accablé.

Au bout d'un instant, elle lui toucha l'épaule, du bout du doigt.

Il tressaillit violemment, comme s'il avait reçu un choc douloureux.

— Veux-tu que je te dise à quoi tu penses ?

Il releva la tête et la regarda avec épouvante. Et cette femme, qui était le bourreau de cet homme, ajouta dans sa froide cruauté :

— Tu penses à l'enfant de ta femme, à l'enfant disparue, à l'enfant née pendant ton mariage... et qui n'est pas de ton sang...

— Tais-toi, tais-toi, tu me fais souffrir !...

— Le chirurgien aussi fait souffrir, mais c'est pour amener la guérison... Donc laisse-moi poursuivre encore, laisse-moi achever tout ce que j'ai à te dire, car cet entretien, entre nous, est trop pénible pour qu'il puisse se renouveler souvent. Celui-ci doit être décisif... Et de ton côté, comme du nôtre, il doit en découler de graves résolutions.

— Parle, mais hâte-toi, arrive au bout de cette torture...

Elle n'eut pas pitié. Elle n'avait que dédain pour la faiblesse de cet homme dont elle maniait l'âme avec une adressse savante.

— Cette enfant... elle a disparu... tu ne sais ce qu'elle est devenue... Nous pensons qu'elle est morte... rien ne le prouve... elle est peut-être vivante... Qui prouvera que cette disparition mystérieuse n'est pas l'œuvre de la mère ?... Et que la mère n'attend pas que tu ne sois plus, pour venir, avec son enfant, réclamer ses droits sur Royaumont ?... Et alors, alors, frère, ne frémis-tu point en pensant que ton domaine, cher à ton cœur, deviendra la proie de la femme qui t'a si indignement trompé et la dot de l'enfant, dans les veines de laquelle coule le sang odieux de Jérôme Marberoux...

— Tais-toi, oh ! tais-toi ! dit-il, la voix étouffée.

Il pencha la tête sur le dossier du fauteuil. La torture était trop forte et il perdait connaissance. Ses yeux se fermèrent. Son visage, d'une beauté si triste et si régulière, son visage de bonté et de résignation était si pâle qu'on eût cru que, désormais, rien ne le ranimerait.

La veuve attendit, patiente, qu'il revint à lui.

Elle ne fit pas un geste, elle ne voulut pas appeler, mettre un tiers entre elle et lui, atténuer l'effet de ses paroles par une intervention étrangère qui eût sans doute changé le cours de ses idées.

Il fût mort ainsi qu'elle ne l'eût point secouru.

Et lorsqu'il rouvrit les yeux, il retrouva devant lui, implacable, son bourreau.

Son bourreau qui, profitant de sa faiblesse extrême, voulait lui arracher une parole qui engageât l'avenir, une parole de promesse.

— Tu penseras, frère, à ce que je viens de te dire... Tu penseras à nos fils, qui songent à s'expatrier... et qui ont souffert en silence... Tu penseras à moi, qui suis malade à cause de tout ce que je vois... Tu penseras à ton bonheur et à la paix complete de ta vieillesse que je t'offre ainsi... Et tu penseras au danger que je te signale et qui viendrait, pour Royaumont, de l'enfant disparue, de l'enfant de l'adultère...

Il balbutia :

— Je souffre... Nathalie... n'insiste plus...

— Pardon, mon frère, pardon !

Elle eut le courage de se mettre aux genoux du comte et lui embrassa les mains.

— Oui, tu m'aimes... je le sais... je le vois... Dès lors, comment veux-tu que je vive si tu t'éloignes de moi ?

— Hélas !

— Prie tes fils de surseoir à leur résolution... qu'ils ne partent pas...

— Ils partiront, frère, à moins que tu ne leur promettes...

— Laisse-moi réfléchir... Oui, je te promets, à toi, à eux... ce que tu demandes. Mais il faut que je m'habitue à cette idée... Je te demande le temps de m'y preparer... Ne m'accable pas... laisse-moi quelques jours...

Inflexible, elle ajouta :

— Je sais, non point par eux, mais comme je te l'ai dit, par d'autres, je sais que mes fils vont partir dans cinq jours... Ils n'attendront pas au delà... j'en ai peur... Et j'ai peur que ta promesse même n'ait aucune prise sur leur volonté.

— Cinq jours, Nathalie, je ne te demande pas plus de ces cinq jours... Tu as ma parole, dès maintenant... tu peux la leur apporter... Le délai dont j'ai besoin, ce n'est point parce que j'hésite... non... c'est parce que je souffre de ce mal nouveau qui s'ajoute à tous mes autres maux... Cinq jours, ce n'est pas beaucoup pour une résolution aussi grave... Ce que tu désires, c'est la fin de ma vie... Cinq jours, ce n'est pas beaucoup pour en terminer avec elle...

Elle continuait de lui embrasser les mains, avec une sorte de ferveur.

— Ce ne sera pas la fin de ta vie, mon frère, mais le recommencement... Je vais parler à mes fils... Ils attendront sur ma prière... et, s'il le faut, sur mon ordre.

Elle monta chez Michel et chez Laurent.

Ils étaient chez eux. Ils connaissaient la démarche de leur mère et ils en attendaient le résultat dans une impatience fiévreuse.

Ils n'eurent pas besoin de l'interroger.

Est-ce que tout, chez Nathalie, le visage rayonnant, rouge

d'animation, les yeux éclairés d'une lumière étrange, est-ce que tout n'annonçait pas la victoire éclatante et définitive ?

Elle dit, résumant la lutte d'un mot trivial :

— C'est fait !

— Il a consenti ?

— A tout ce que j'ai demandé !...

— Sans conditions ?

— Une seule... oh ! ne vous en effrayez pas... Comme le coup est trop rude pour lui, il m'a priée de lui laisser quatre ou cinq jours pour réfléchir, non point pour se décider... mais pour s'habituer à la pensée que Royaumont va tomber entre vos mains... J'ai consenti... en exigeant que ce délai ne dépasserait pas cinq jours !

— Ah ! mère, mère ! c'est le triomphe de ta vie !...

— Je ne l'ai cherché que parce que vous êtes mes fils et parce que je vous aime, dit-elle. J'en serai trop payée, si vous êtes heureux !...

Et elle disait vrai, cette femme si redoutable. Bonnes ou mauvaises, ses actions n'étaient dictées que par un sentiment : l'amour profond, aveugle, faible jusqu'à la lâcheté qu'elle avait pour ses enfants...

VI

ADIEU, ROYAUMONT !...

Le lendemain, Croix-Vitré ne sortit pas. Cette conversation l'avait abattu. Mais le surlendemain, dans la soirée, on le vit, sans rien dire à personne, prendre sa canne, se diriger lentement vers la Combeauté et disparaître dans les détours des sentiers qui traversaient le vaste domaine.

Nathalie avait l'art de deviner, d'instinct, tout ce qui se passait chez cet homme.

Elle dit à ses fils, en le leur montrant :

— Il va faire ses adieux à Royaumont !...

Et c'était vrai.

Oui, dans une brusque reprise de sa vigueur d'autrefois, il voulait refaire, à pied, pas à pas, le tour de ces bois, de ces fermes, avant de les diviser, de les partager pour toujours, et de les remettre aux mains de Michel et de Laurent.

Ah ! ce n'était pas sans douleur, et non sans déchirement, qu'il avait accepté cette idée. Ce domaine, c'était toute sa vie, de même qu'il avait été toute la vie de son père et toute la vie de ceux qui avaient précédé.

Car tous ces Croix-Vitré avaient été pareils aux paysans, des hommes attachés à la terre. Jadis, ils n'avaient été ni courtisans, ni soldats.

Ils ne s'étaient attachés ni au clergé ni à la magistrature. Ils restèrent indépendants et rudes.

Royaumont leur avait suffi.

Ils étaient nés et ils avaient grandi là, pareils aux sapins de la montagne et aux chênes des vallées qui puisaient leur sève,

leur force, jusqu'aux entrailles des Vosges. Il n'y avait pas eu, chez eux, d'autre ambition que de rester attachés à cette terre. Et on pourrait dire, vraiment, qu'il n'y avait pas eu, pour eux, d'autre raison de vivre...

Et Mon Royaume allait se dissoudre, s'effriter, échappant des mains devenues débiles, trop faibles pour diriger...

Elle était prévue, cette catastrophe, puisqu'il n'avait pas d'enfant, et pourtant, à force de se retourner dans ses rêves, il avait cru qu'elle n'arriverait jamais !...

Pas d'enfant !...

Un flot de rancune et de colère gonflait son cœur...

Lorsqu'il descendit, ce jour-là, du château, s'appuyant sur sa forte canne, sa démarche était moins lourde que d'habitude.

La fièvre le soutenait, le faisait agir. Et les paroles haineuses, odieusement habiles, de Nathalie, bourdonnaient dans sa tête : « Prends garde que Royaumont ne devienne la proie de « la femme qui t'a trompé et la dot de l'enfant dans les veines « de laquelle coule le sang des Marberoux... »

— Cela, jamais ! jamais ! disait-il, tout haut.

Et il voulut le revoir tout entier, le beau domaine.

Ce fut d'abord la scierie de Malgoutte, sentant bon la résine et les planches de sapin.

Elle venait de son père, le vieux comte Philippe, qui l'avait rachetée, avec les terres des alentours, morceau par morceau, dix ans après son retour d'émigration.

Puis, ce fut les ruines du Clos-des-Moines. Jadis, c'était une vaste abbaye. La Révolution de 93 l'avait rasée. De vieilles légendes, les unes amoureuses, les autres horribles, voltigeaient autour de ces pierres.

Les moines qui avaient habité là n'y passaient pas le meilleur de leur temps à chanter les vêpres. Ils aimaient la bonne chère et, en vigoureux gaillards, s'amusaient à courtiser les filles. Le comte Philippe avait racheté le tout, et avec les ruines avait construit les bâtiments d'une ferme. Une chapelle de l'abbaye, avec son clocheton, avait survécu au désastre, par hasard. On y entassait les gerbes de blé et d'avoine, en août.

Ce fut la ferme de la Faloise, riche en pâturages et de superbes troupeaux.

Ce fut la ferme de Bois-Nibelle, la plus fertile en céréales.

Ce fut la ferme des Aigriottes, avec ses innombrables cerisiers, si pressés les uns contre les autres, qu'en mai, lorsqu'ils étaient fleuris, ils ressemblaient à une vaste forêt toute blanche et toute rose.

Telle était la partie de Royaumont qui lui avait été léguée par son père.

Et lui, Hubert, avait mis son existence à compléter le reste... tout autour du château juché comme un oiseau de proie sur la haute colline...

Il l'avait complété en rachetant la terre de Clairsemé, qu'il avait payée trois fois sa valeur...

En organisant les forges de la Tremblade, créées par son père, mais qu'il avait achevées, où il avait amené travail, clientèle, progrès, richesse.

En achetant aussi le domaine avec le château de Louvière. Le château, inhabité, était moins imposant que Royaumont, mais non moins confortable.

Il parcourut tout cela.

Il revit tout.

La nuit était venue. La lune était levée, blanchissant la vallée de ses lueurs incertaines et il marchait encore, soutenu par la fièvre.

Oui, il avait voulu tout revoir, comme si, le lendemain, il avait dû s'exiler à jamais et il avait fait ses adieux à chacune de ces choses qui lui rappelaient des années de luttes, de jeunesse, d'espoirs, d'inquiétudes et de triomphes.

Il avait senti bien des fois des larmes monter à ses yeux, et il avait refoulé ces larmes.

Que lui avait-il manqué pour être complètement heureux ? pour être un des hommes les plus heureux de la terre ?...

En revenant au château, très tard, sous la froide clarté lunaire, il longea la bordure du domaine et passa devant le Moulin-Joli.

Il n'y avait point pénétré depuis la mort de Jérôme Marberoux.

C'était par une soirée pareille, bien des années auparavant, et il s'arrêta devant la gentille maison, au bord de l'eau, évoquant ces souvenirs.

Le rez-de-chaussée du moulin était dans les ténèbres. Et dans tout le bâtiment, une fenêtre, seule, très large, sorte de baie sur la rivière, était éclairée vivement.

Croix-Vitré tressaillit : cette fenêtre était celle de la chambre où le moribond avait fait, autrefois, l'aveu tragique de l'adultère.

Et sans savoir pourquoi, sous le coup de ces funèbres souvenirs, le comte s'arrêta, invisible parmi un massif de grands ormes.

Il regardait.

Devant la baie lumineuse, ouverte à la fraîcheur de la rivière, une silhouette s'agitait, éclairée, par derrière, par la lumière d'une lampe, et, en avant, par les rayons de la lune qui donnaient en plein sur elle.

Il la reconnut tout de suite : c'était la fille unique de Jérôme, c'était Germaine Marberoux.

Il la voyait aller et venir, grande, élancée, dans sa taille tout à la fois hardie et souple et la posture qu'elle prenait faisait valoir cette taille, en la cambrant fortement.

Germaine, qui ne pouvait se croire observée, procédait sans gêne, sans contrainte, à sa coiffure de nuit.

Elle était très brune, avec des yeux noirs larges, sombres et impérieux, et des cheveux épais et soyeux, qui, en ce moment, flottaient sur ses épaules. Comme elle avait les bras relevés, les larges manches de sa robe de chambre descendaient jusqu'aux épaules, et sur cette nudité, les rayons de la lampe et de la lune produisaient des jeux de lumière étranges et changeants, violents ou adoucis.

Elle vivait seule au moulin, dont elle dirigeait l'industrie avec l'initiative et l'adresse d'un homme rompu à ces affaires.

Recueillie par une sœur de sa mère, après la fin de Marberoux, on l'avait envoyée, de douze à dix-huit ans, dans une pension de Nancy. Depuis deux ans, elle s'était réinstallée au moulin, et tout de suite elle avait manifesté son autorité en faisant maison nette et en appelant à elle un personnel nouveau.

Dès lors, on s'habitua, dans le pays, à la rencontrer partout où l'amenaient ses affaires ou ses fantaisies, tantôt à cheval, le plus souvent dans une voiture très légère, attelée d'une bête de sang et qu'elle conduisait à fond de train.

Germaine et Rose-Lison étaient les deux plus jolies filles de la vallée.

Mais quelle différence entre elles!..

— Beauté du diable! disaient en riant les gens de la Combeauté.

C'est que le diable emploie à son service toute sorte de séductions.

Les séductions de Rose, c'était sa délicatesse, la pureté de ses yeux bruns, le joli sourire qui découvrait ses dents humides, et aussi cette fraîcheur de visage inaltérée, fraîcheur qui tous les jours était celle de la rose éclose le matin.

C'était par toutes ces gentillesses, par toutes ces exquises perfections de jeunesse et par tous ces parfums de printemps, qu'autour de Lison, innocente et chaste, le diable tentait les hommes.

Il les tentait autrement avec Germaine.

Bien que cette fille passât pour être honnête, elle avait une de ces séductions provocantes qui font naître les plus mauvaises pensées.

Elle semblaitt être le foyer même de la passion.

L'ardeur de ses yeux qui avaient l'air de recevoir le reflet de flammes intérieures, la langueur ou la force de son jeune corps qui rappelait les plus belles des statues antiques, l'expression mobile de son visage, cette peau si brune qu'auprès de Lison la jolie meunière paraissait d'une autre race, tout en elle trahissait un sang impétueux, un caractère violent, une volonté redoutable.

Pour différencier ces deux beautés et ces deux tempéraments, il faudrait dire que la douceur de l'une la conduirait peut-être au suicide, si elle devait ainsi échapper à la souffrance d'un amour malheureux.

Alors que la violence de l'autre, dans le même temps et dans le même but, la mènerait, peut-être, droit au meurtre..

Croix-Vitré regardait. Et ce n'était pas une vaine curiosité qui le faisait rester là, au milieu du massif. Il ne pouvait détacher les yeux de cette image de Marberoux. Car elle ressemblait à son père

Pendant une seconde, même, il eut une hallucination étrange.

En se coiffant, la jeune fille venait de serrer l'une de ses nattes défaites entre ses dents et ainsi elle n'offrit plus à Croix-vitré, soudain, que le front et les yeux. Tout le reste disparut sous la retombée des noirs cheveux en désordre.

Il laissa échapper une sourde exclamation.

C'est qu'elle venait ainsi de faire surgir à sa mémoire une image que le temps n'avait point effacée, le seul remords de sa vie loyale.

L'image de l'homme qui, un jour, dans la boue, avait ramassé une pièce d'or avec ses dents blanches...

L'image du chemineau au regard terrible qui lui avait dit, en s'éloignant :

« Je ne vous remercie pas, vous savez ? »

Jamais il n'avait revu cet homme..

Il venait de le revoir, en une lueur de folie, sans doute...

Germaine avait entendu l'exclamation du comte. Elle se pencha, essaya de voir, puis ferma la fenêtre et fit descendre les lourds rideaux qui la cachèrent.

L'apparition s'était évanouie...

Il remonta, inquiet, vers Royaumont. Et, pendant toute la nuit, il revit cette vision, dans des cauchemars.

VII

LE PARTAGE DU ROYAUME

Sur une table de jardin, dans un angle de la terrasse d'en bas, celle qui se trouvait tout près du bord de l'eau, le comte avait étalé une grande carte du domaine de Royaumont.

C'était une carte qui datait du siècle dernier. C'était la carte qui avait servi au comte Philippe et à Hubert pour s'y reporter souvent et se dire :

— Ce terrain était à nous. Il ne nous appartient plus. Il nous faut le reconquérir.

Cette carte était leur livre de chevet. Etalée devant eux, contre le mur, dans leur chambre à coucher, ils la voyaient le soir, lorsqu'ils s'endormaient, et le matin en s'éveillant. Elle était là pour leur rappeler leur devoir et leur travail. Ils ne s'étaient arrêtés, dans ce travail, que le jour où, sur le terrain, la carte s'était trouvée, de nouveau, intacte, exacte. Aucun bois, aucun pré, aucune terre, n'y manquait. Une carte dressée la veille par l'arpenteur n'eût pas été plus régulièrement tenue que ce vieux parchemin qui était âgé de plus d'un siècle Et si elle restait dans leur chambre, affichée contre le mur, ce n'était plus pour faire souvenir à Croix-Vitré qu'il avait à travailler encore, c'était pour lui faire comprendre que tout travail était terminé et que son devoir était accompli... Toutes les séparations des domaines entre eux y étaient dessinées en gros traits... les fermes y étaient marquées par des maisons lilliputiennes... les deux châteaux par des tourelles et des clochetons... les bois par des arbres verts... les champs par des hachures... et dans tout cela roulaient, au fond de la vallée, les eaux en bleu indigo de la Combeauté... Croix-Vitré avait ajouté de sa main les bâtiments du Clos-des-Moines, dans les Ruines, et les forges de la Tremblade. C'était tout.

Il avait déplié la carte sur la table.

Et, assis dans un fauteuil de rotin, sa canne entre les jambes, il la considérait avec une tristesse profonde. De temps en temps, il relevait les yeux et portait le regard, autour de lui, un peu sur tous les points de l'horizon, car le domaine entier se ramassait là, sous sa main, pour ainsi dire, et il pouvait presque l'embrasser d'un coup d'œil.

Nathalie et ses fils avaient pris place, près de lui, sur un banc du jardin.

Très émus, tous les trois, eux aussi, mais non point de la

même émotion. Certes, en voyant approcher l'heure décisive, ils étaient infiniment troublés.

Depuis dix-huit ans, la parente pauvre s'acharnait à un travail gigantesque.

Aujourd'hui, l'œuvre allait s'achever.

Nul obstacle, désormais, n'était prévu par elle.

Et, depuis une heure déjà, ils étaient là, écoutant Croix-Vitré — l'écoutant même lorsqu'il se taisait, car ils devinaient les dernières luttes de sa résistance vaincue, les débats suprêmes de sa faiblesse.

Ils l'écoutaient parler.

Il vantait les richesses de chaque parcelle de Royaumont :

— En faisant le partage équitable du domaine, on peut arriver à faire également le partage équitable de ses revenus. L'un de vous, Michel et Laurent, mes chers fils, laissez-moi vous donner ce nom, en ce moment surtout, l'un de vous ne sera donc pas avantagé au détriment de l'autre, grâce au soin qui présidera au partage que j'ai résolu.

Michel se leva, vint embrasser la main tremblante du comte :

— Puisque vous avez bien voulu nous appeler vos fils, nous continuerons, de notre côté, à vous appeler notre père... Je ne parle qu'en mon nom, Laurent parlera au sien, tout à l'heure... C'est bien comme des fils, des fils respectueux et tendres, que nous vous aimons et que nous vous avons toujours aimé... Nous avons reçu vos bienfaits depuis que vous avez bien voulu nous recueillir, nous qui allions périr de misère, et aujourd'hui vous mettez le comble à ces bienfaits en nous donnant ce beau domaine, dont vous êtes si fier et qui vous tient tant au cœur... Nous n'avons pas mérité tant de bonté... Nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour vous prouver notre affection filiale, mais si, jamais, sans le savoir, nous avons encouru quelque reproche, que votre indulgence aurait trop vite oublié, nous vous en demandons pardon, père, pardon à genoux...

Nathalie, devant ces généreuses paroles, détourna la tête et essuya une larme.

Ce fut le tour de Laurent. Michel s'était reculé. Laurent prit sa place. Ainsi qu'avait fait son frère, il embrassa énergiquement la main du vieillard.

On eût dit que cette comédie avait été de longue date préparée.

— Père, je m'associe à tout ce que vient de vous dire Michel... Je n'aurais pu exprimer mieux qu'il l'a fait la tendresse que j'éprouve pour vous. Père, nous acceptons avec effroi le don royal que vous vous préparez à nous faire. Oui, avec effroi, car nous n'en sommes pas dignes... et nous craignons de ne pouvoir gérer ces vastes biens ainsi que vous l'avez fait vous-même. Du moins, vous serez là... Vous nous donnerez vos conseils. Vous continuerez d'être la tête qui dirige et nous serons les bras qui exécuteront... Puis, ce que mon frère ne vous a pas dit, parce qu'il voulait me laisser quelque chose à dire, c'est que nous traiterons votre Royaumont comme vous l'avez traité vous-même. Royaumont partagé ne sera point divisé. Père, ce sera toujours votre Royaumont. Et vous en serez toujours le roi.

Les yeux de Croix-Vitré se mouillèrent.

Mais il répliqua :

— Je ne puis vous obliger à engager ainsi votre avenir. Mais je vous remercie, oui, je vous remercie du fond de mon cœur, de la pensée que vous avez eue, et de l'engagement que vous vouliez prendre. Que jusqu'à ma mort, Royaumont reste ce qu'il est. Que je n'éprouve pas la grande tristesse de le voir s'effriter, pour retourner peut-être à ceux à qui je l'avais retiré. Je ne vous en demande pas davantage. Ainsi, ma fin sera tranquille.

— Père, nous maintenons l'engagement que nous avons pris.

Michel leva la main :

— Nous le jurons !

Le comte resta quelque temps silencieux.

Il fit un geste bizarre qui parut s'étendre sur la carte de Royaumont.

— Voici la part de Michel... Je lui donne Clairsemé, et les forges de la Tremblade, et la belle ferme du Clos-des-Moines et je lui donne aussi le château de la Louvière, où il demeurera, si bon lui semble. Tous ces domaines sont agglomérés autour de la Louvière, ainsi que les autres autour de mon Royaumont. J'y joins la terre de la Faloise.

— Père, vous resterez le maître de tout.

— A Laurent, je donne Royaumont, d'abord, avec tout ce qui l'entoure et ensuite, la scierie de la Malgoutte, et la ferme de Bois-Nibelle, et la ferme des Aigriottes... C'est tout... enfants... je n'ai plus rien à donner.,

Il s'arrêta encore. De grosses gouttes de sueur coulaient de son front. Nathalie s'approcha de lui et les essuya tendrement.

— Tu souffres ?

— Un peu...

— Nous t'aimons.

— Merci.

Et il lui serra les mains en même temps qu'il soulevait vers elle son regard douloureux, un regard navré.

Tout à coup, ils tressaillirent.

A leurs pieds, du bas de la terrasse, une voix montait, qui partait du bord de l'eau, une voix criante et furieuse.

En même temps, ils entendirent que l'on grimpait le long des pierres, et une tête apparut sur le rebord de la muraille, une tête maigre, aux yeux flamboyants, la tête de Ciboulot.

Et Ciboulot, prit place sur le mur, commodément.

Après quoi !...

— Excusez, je vous prie, monsieur le comte, et vous, la compagnie. J'ai un défaut, voyez-vous, c'est d'être partout, partout où il faut et partout où il ne faut pas... Alors, j'étais en bas, le long de la rivière, à relever des lignes de fond, quand je vous ai surpris en train de régler vos petites affaires. Ce n'est pas ma faute... J'ai tout entendu... Eh bien, monsieur le comte, vous vous fâcherez si vous voulez. Ça m'est égal, mais vous mériteriez qu'on vous enferme pour donner ainsi votre saint-frusquin à des gens qui ne vous aiment pas, qui se soucient de vous comme d'une mouche qu'on écrase et qui n'ont qu'une idée dans la tête, celle de vous gruger votre bien...

Michel et Laurent avaient pâli devant le hardi garçon.

Tous les deux, la canne haute, s'étaient élancés vers lui.

Ciboulot les regarda venir et ne fit pas un mouvement :

— Monsieur le comte, dites à vos neveux qu'ils ne sont pas de taille contre moi, surtout au jeu du bâton... Ça leur rap-

pellera comment je les ai arrangés dans le bois d'Hérival... Ça ne date pas de si loin qu'ils ne s'en souviennent... Et si cela vous étonne de savoir que c'est à moi qu'ils doivent d'avoir été si mal aménagés, je suis prêt à vous confier pourquoi je les ai battus. Et voilà... Ces messieurs désirent-ils que je fasse connaître à monsieur le comte pourquoi Ciboulot les a, tour à tour, en combat loyal et singulier, si joliment rossés ?

Les cannes s'abaissèrent. Michel et Laurent étaient domptés. Ciboulot reprenait, tranquille, en haut de son mur :

— Que vous partagiez votre bien ou non, ça ne me regarde pas. Je ne suis pas votre héritier. Mais je suis prophète. Je vais vous dire ce qui vous arrivera. Il vous arrivera l'aventure bien connue d'un vieux paysan de chez nous, le père Laminet, qui, se sentant sur l'âge, avait fait cadeau à ses deux fils de tout ce qu'il possédait, à la charge que ses fils le nourriraient et aussi lui donneraient le toit et l'entretien. Pendant deux ans ça marcha bien. Au bout de deux ans, on trouva qu'il mangeait trop, et de l'un à l'autre, les deux fils se le renvoyèrent. Si bien qu'on vit le vieux passer son temps à trimbaler ses guenilles de la maison de l'aîné à la maison du cadet jusqu'au soir d'hiver, où, le cadet et l'aîné ayant refusé de le recevoir, on trouva le vieux Laminet tout raide mort dans la neige.

Ciboulot se mit à rire.

— Et c'est tout ce que je voulais vous confier, monsieur... Si jamais vos neveux, qui seront les maîtres, vous chassent de chez vous... n'oubliez pas que vous connaissez le chemin qui conduit chez Dornak... Mais, pour y venir, ne choisissez pas un temps de neige... La neige, c'est dangereux pour les vieux... C'est moi, Ciboulot, le prophète qui sait le présent et l'avenir, Ciboulot qu'on trouve partout, c'est moi qui vous le dis ! !... Sans adieu !

On l'entendit qui dégringolait le long des pierres et s'abattait dans le chemin. Puis, le bruit de ses sabots s'affaiblit dans le lointain. Mais il ne se pressait pas. Il avait l'air d'être certain qu'on ne songerait guère à le poursuivre.

Sur la terrasse, après cette singulière intervention, il y eut une gêne. Nathalie et ses fils, haletants, les dents comme prêtes à mordre, se contenaient de leur mieux, afin que Croix-Vitré ne vît point leur fureur.

Personne n'osa rompre le silence qui suivit le départ de Ciboulot.

Le comte avait fermé les yeux, peut-être pour concentrer mieux toute sa pensée sur une vision que ces paroles venaient d'évoquer. Il était trop du pays pour ne point la connaître, l'histoire lamentable du père Laminet. Lui-même, bien des fois, l'avait rencontré, dans les durs et longs hivers de ces montagnes, brouettant ses pauvres hardes d'un village à l'autre, d'un fils à un autre fils. Mais ces catastrophes si tragiques, c'est bon pour les humbles. Jamais elles n'atteindraient Croix-Vitré, qui resterait puissant même après le partage. Tout de même, n'était-ce pas un avertissement, que cette voix ?

Ses yeux se rouvrirent et son regard trouble interrogea les parents pauvres.

— Est-il vrai que ce soit Henriot qui vous ait surpris dans le bois et si bien battus ?

— Il le dit. Nous l'ignorons. Et nous ne le croyons pas.

— A quoi voulait-il faire allusion lorsqu'il semblait vous me-

nacer de me révéler la cause mystérieuse d'une pareille agression ?

— Ce garçon est un peu fou, et il ne sait ce qu'il dit. Dès lors comment nous autres, expliquerions-nous ce que lui-même ne pourrait faire comprendre ?

Le comte pencha la tête.

— Oui, Ciboulot a des allures bizarres, bien souvent, mais il n'est pas fou...

Un sifflement aigu attira en cet instant leur attention. Ce sifflement paraissait partir du ciel et ils relevèrent la tête.

A la cime mince d'un peuplier, à peine assez fort pour supporter le poids léger de son corps, Ciboulot se balançait.

Il agita la main vers la terrasse.

C'était lui qui avait sifflé pour attirer l'attention.

Sa voix perçante, poussée à pleins poumons, arriva jusqu'au comte et redoubla le trouble de Nathalie et de ses fils.

Il était de toute impossibilité que les derniers mots du comte, proférés d'un ton bas de tristesse et de lassitude, eussent été entendus même à l'autre bout de la terrasse.

Or, le peuplier où se balançait Ciboulot, pareil à un oiseau énorme, était à plus de cinquante mètres de là, au bord de la Combeauté. Ciboulot criait :

— Merci, monsieur le comte, de me défendre contre eux. . Non, je ne suis pas fou !

Il dégringola et on ne le vit plus.

Nathalie n'était guère accessible à l'émotion. Cependant, si Croix-Vitré avait été sur ses gardes, il eût pu voir qu'elle se troublait.

— C'est le diable que ce maudit garçon ! murmura-t-elle.

Mais elle se calma vite, reprit son visage doux et attendri.

Et, comme si rien d'anormal ne se fût passé depuis quelques minutes :

— Mon frère, tu nous as fait connaître ta résolution. Tu as dû réfléchir depuis longtemps sur les avantages qu'elle présentait pour toi. . Me permettras-tu, cependant, de te demander si tu as songé à Suzanne ?... Suzanne a été ta compagne, et quels que soient ses torts que, seuls ici, nous sommes à connaître, tu ne peux l'oublier... et je suis certaine que tu ne l'a pas oubliée...

Il appuya la main sur son front.

— Elle continuera de vivre de ma vie, et si je meurs avant elle, comme cela est infiniment probable, j'aurai pris mes précautions légales pour qu'elle puisse être dans l'aisance, à l'abri de tout souci ..

— C'est bien, frère, car tu l'as épousée pauvre..

— Oui... et sous le régime de la séparation, de par la volonté testamentaire du comte Philippe, mon père... Et je ne prévoyais pas qu'un jour j'aurais à recourir à cette clause de notre contrat de mariage...

— L'as-tu mise au courant de tes décisions ?

— Pas encore...

— Qu'attends-tu pour cela ? fit la veuve avec crainte.

— J'attendais d'être décidé moi-même..

— Tu ne peux tarder davantage. Suzanne élèvera sans doute des objections à ta volonté. Elle ébranlera peut-être ton esprit. L'offre somptueuse que tu nous fais, mon frere, mes fils ne l'accepteront que si Suzanne elle-même s'y résigne

De la haine passa dans les yeux du malade.

— Je ne lui reconnais pas le droit de s'y opposer... Et elle ne s'y opposera pas.

Ils entendirent un frou-frou de robe et un pas léger qui descendait les marches des terrasses d'en haut.

Tout de suite après, apparut la comtesse.

— Devant vous tous, je vais la prévenir de ma volonté arrêtée, dit le comte.

En voyant ces figures sérieuses et dont les yeux la fuyaient, Suzanne devina que quelque chose se tramait contre elle. Mais elle n'en laissa rien paraître. Elle se dirigea vers l'escalier qui conduisait sur la rive de la Combeauté. Un appel du comte l'arrêta :

— Suzanne !. . J'allais vous demander... Veuillez vous arrêter un instant...

Elle fit quelques pas, lentement, vers le groupe et se tint debout, devant son mari.

On eût dit que Croix-Vitré hésitait. Oui, on eût dit qu'il se rendait compte de la monstrueuse injustice qu'il était prêt à commettre. Mais la haine, en ce pauvre cœur ulcéré, la haine accumulée par des années de solitude pendant lesquelles il s'était nourri de sa jalousie et de son malheur, la haine entretenue chez lui par la veuve avec une perfidie géniale, la haine fut plus forte que tout.

A cause de ce silence, elle crut s'être trompée et dit :

— J'ai cru que vous désiriez me parler, mon ami ?

Il commença honteusement d'abord, mais il s'enhardit à chaque mot. Il expliqua pour quelles raisons il avait décidé de partager le domaine entre Michel et Laurent ; il sentait ses épaules trop faibles pour soutenir le poids de cette responsabilité et, d'autre part, il avait voulu faire cesser la situation d'humiliante dépendance qui était celle des deux frères. Il s'étendit longuement. Il avait besoin de s'étourdir. Il eût voulu, pour être relancé, des objections de Suzanne. Parfois il se taisait, comme pour les attendre, comme pour les solliciter... Rien ne venait... Aucune réponse..

Lorsqu'elle comprit, la pauvre mère se sentit envahie par un froid mortel.

Elle n'osait croire... non, pareille cruauté ? Envers sa fille, la tendre et douce Lison !

Puis, elle se remit, et elle écouta jusqu'au bout.

Tout cela était clair. Elle assistait au triomphe de Nathalie. Ce triomphe, elle l'avait vu venir de loin ! Elle en avait surpris, depuis de longues années, les préparatifs souterrains, les travaux minutieux et prudents...

Et au fur et à mesure que le comte s'exprimait, avec des pauses, pour laisser place à des réponses qui n'arrivaient pas, le visage seul de la comtesse trahit les différents états de son âme.

La stupéfaction, la douleur, la colère, puis le mépris pour tant de bassesses, oh ! un invincible mépris... de l'outrage et du dégoût se voyaient sur ses lèvres.

Enfin, il avait tout dit. Il ne parlait plus.

Elle, doucement :

— Sans doute, tu as reçu de grandes protestations de tendresses pour ce cadeau royal ? Ils ont dû te dire qu'ils t'aiment par-dessus tout. Cela en vaut la peine. Et ils ont dû trouver,

pour te le dire, des termes tels que tout ce que je pourrais tenter, te paraîtrait indifférent et froid... Tu as bien fait de disposer, en dehors de moi, de la fortune qui t'appartient. Je n'y ai pas droit. Et, du reste, pour moi, je ne demande ni ne veux rien... Ne voulant et ne demandant rien, je suis donc bien à l'aise pour te dire... mon époux, toi qui as été ma vie, et qui m'as possédée tout entière, toi que je plains et que je n'ai jamais cesser d'aimer, comme au premier jour, Hubert, frère de mon cœur, tu viens de commettre une méchante action...

Puis :

— Vous n'aviez pas d'autre confidence à me faire ?

— Non.

Elle passa sans regarder Nathalie, ni les autres. Elle paraissait ne les avoir pas vus.

La veuve la crut résignée à son sort. Elle se trompait. Le soir même, Suzanne, lorsque sa belle-sœur fut remontée chez elle, entra chez Croix-Vitré. C'était la première fois, depuis de longues années, qu'elle se permettait une pareille audace, elle, la pauvrette dont la venue, en cette chambre, était jadis si ardemment souhaitée, dans les temps où l'on aurait pu croire que le mari amoureux ne serait jamais lassé de la beauté de sa femme.

Et cependant, il ne fut pas surpris. Il savait qu'elle viendrait. Il l'attendait.

— Hubert, fit-elle, comme si elle eût continué de lui parler, sans qu'il y eût eu interruption depuis la soirée, Hubert, j'ai dit que tu étais sur le point de commettre une mauvaise action.

— Il y a plus, madame, cette mauvaise action est commise...

— Les actes ne sont point signés ?

— Ils sont prêts, à Remiremont, chez mon notaire et n'attendent que nos signatures, celle du donateur, celle des donataires...

— Est-ce donc irrémédiable ?

— Oui. Telle est ma volonté.

— Ta volonté, sans doute. Mais il doit y avoir des lois qui se mettent en travers de pareilles injustices et qui empêchent les pères abusés et trompés, de dépouiller leurs enfants... Et, sans que personne me l'ait dit, je suis bien certaine que vos actes seraient révoqués par les juges, le jour où votre fille, disparue et que vous croyez morte, reviendrait réclamer sa part de votre vie...

— Il est vrai... Mais je ne crains pas un événement pareil.

— Pourtant...

— Je ne le crains pas, vous dis-je, car je n'ai jamais eu d'enfant.

— Ma fille, Hubert, ma fille !...

— Votre fille n'est pas la mienne... ne sera jamais... n'eût jamais été la mienne...

Il s'animait. Il se rappelait les insinuations perfides de Nathalie.

— Oui, je comprends très bien votre pensée, et j'ai pénétré vos projets... Votre fille ? Vous me parlez de votre fille ? Vous avez cette audace ?... Ah ! c'est que vous savez bien qu'elle reviendra, n'est-ce pas ?

— Peut-être !

— Oui, cette fille, c'est vous qui l'avez enlevée ?... Avouez-le...

— Peut-être...

— Et vous la cachez, depuis lors, à tous les yeux ?...

— Peut-être, peut-être ! disait-elle, nerveuse.

— Et vous attendez, en me voyant si faible et si malade, grâce à vous, vous attendez que ma mort vous délivre toutes deux ? Alors, votre fille reviendra, afin de vous faire, elle et vous, riches de ce domaine... Et vous vivrez en paix, dans la honte du crime d'autrefois ? Non, non, cela ne sera pas... Voilà pourquoi j'ai voulu, de mon vivant, arranger toutes mes affaires. Et je déjoue ainsi tous vos projets, madame... Il vous restera votre enfant... Ne serez-vous pas heureuse ?...

— Non, je ne serai pas heureuse... tant que cette enfant n'aura pas retrouvé son père...

— Ah ! elle existe ? elle existe ? misérable !

— Si elle était morte, crois-tu donc que j'aurais survécu ? dit-elle avec simplicité.

— Où est-elle ? Tu vas me dire où elle est, n'est-ce pas ?

— Oui, je te le dirai, mon pauvre ami, mais seulement le jour où ma fille n'aura plus rien à redouter de toi. Je te le dirai, mais seulement le jour où, au lieu d'être ce que tu as été, son ennemi et son bourreau, tu seras devenu son protecteur...

— Jamais ! Jamais !

— Je te le dirai... et ce jour-là tu l'aimeras, parce que je t'aurai donné la preuve que cette enfant est ta fille...

— Une preuve, dit-il, incrédule...

Puis soudain, devant cette parole, devant un pareil espoir, sa colère tomba. Il regarda Suzanne avec effarement, presque avec épouvante.

— Une preuve ?... Ceci n'est pas possible... Contre l'accusation de l'homme qui agonisait, que pourrais-tu dire ? Et si tu avais une preuve, pourquoi aurais-tu attendu si longtemps avant de me la donner ?...

Il ne s'apercevait pas qu'il tutoyait Suzanne comme autrefois, comme si un seul mot avait rétabli déjà un peu de l'intimité de leur jeunesse.

Et il poursuivait, haletant :

— Si tu la possédais, cette preuve, pourquoi ce silence ?... Ce silence dont je meurs ?

— Tu comprendras, lorsque je te l'aurai donnée, pourquoi j'ai hésité si longtemps. D'abord, j'ai cru que ma douceur et mes larmes et ma résignation seraient victorieuses de ta cruauté. Oui, j'ai cru, longtemps, que tu finirais par te dire qu'une vie ne peut se passer ainsi dans un perpétuel mensonge, dans une éternelle atmosphère d'infamie, sans qu'une imprudence vienne, un jour trahir cette infamie et ce mensonge... J'ai cru cela.. J'ai vécu dans cette espérance et dans ce rêve... J'ai guetté tous les matins ton visage et tes yeux en me demandant si tu n'avais pas enfin entrevu la vérité durant les insomnies de tes nuits... Et rien n'est venu... rien...

— Une preuve ? redisait-il... Tu viens de m'apprendre que tu peux me donner une preuve de ton innocence, du mensonge atroce de Marberoux, une preuve que cette enfant était vraiment ma fille... et qu'en la repoussant, je me suis montré bourreau ? Une preuve ? Tu prétends posséder une preuve ? Et tu te tais ?... Parle ! Parle ! si tu ne veux pas que je croie à quelque nouveau et misérable subterfuge !...

Les yeux de Suzanne se troublèrent.

— Tu te tais ?... Ah ! tu cherchais à me tromper encore !

— Non, je ne cherche pas à te tromper... Par tout le bonheur que je souhaite à ma fille, je te le jure !... Mais cette preuve est terrible, vois-tu ? Et lorsque je te l'aurai donnée, tu seras si désespéré de m'avoir obligée à recourir à un pareil moyen, que le reste de ta vie en sera empoisonné... Voilà pourquoi j'hésite, et pourquoi j'ai peur...

— Que veux-tu dire ?

— Je ne peux plus clairement m'exprimer..

— Pourquoi cette preuve entraînerait-elle tant de calamités ?

— Elle n'entraînera qu'un malheur... mais ce malheur rejaillira sur tous...

— Je ne comprends pas...

Elle eut un geste suppliant des mains qui se levèrent. Dans son regard se lisait une immense lassitude. A quelle résolution venait-elle de s'arrêter, ou pensait-elle depuis longtemps ? Et il fallait que ce fût bien tragique pour qu'au dernier moment elle reculât toujours ?

— Je ne comprends pas, redit-il, et je doute...

L'espérance qu'elle avait fait naître en lui, s'affaiblissait peu à peu. Est-ce que tout cela n'était pas une comédie ?.. Que croire ? En qui se confier ?

— Une preuve, Suzanne, et j'oublierai tout ce que j'ai souffert, cette faiblesse prématurée qui est votre œuvre... cette mort lente dont j'ai vu les progrès depuis le jour où, dans son lit, le moribond vous a accusée... Une preuve, Suzanne, et je vous bénirai... et je retrouverai ma force et ma gaîté et mon bonheur d'autrefois, la vie, la vraie vie, à la place de ce long calvaire que je monte...

— Ce misérable, non plus, ne vous donnait pas de preuve... Et, cependant, vous l'avez cru...

— Puisque ce fut sa suprême parole, avant sa fin, il ne pouvait mentir.

Elle eut un geste d'exaltation.

Et la voix sourde, elle lui répéta pour la troisième fois, la troisième fois en ces années écoulées, ces mots qui auraient dû le mettre en défiance, éveiller ses soupçons, lui faire deviner le projet insensé qui ne pouvait surgir que dans l'imagination d'une mère aux abois :

— Oui, un jour, tu me l'as dit : « On ne ment point quand on va mourir. » Et j'ai retenu cette parole... Et il faudra que je meure, pour te prouver ma loyauté, n'est-ce pas ?... Ensuite, tu me croiras, mais il sera trop tard... Hubert, tu ne signeras pas les actes qui dépouillent notre fille...

— Votre fille... Suzanne... non la mienne... jusqu'à ce que vous m'apportiez la preuve que j'attends de vous...

Elle soupira... La mort... La mort hideuse se dressait devant elle... N'était-elle pas excusable d'hésiter encore, au moment de franchir le dernier pas ? Et ce qui la faisait hésiter, ce n'était point la peur, la peur de la souffrance physique, c'était la crainte de laisser après elle, Rose-Lison sans défenseur... Qu'adviendrait-il de l'enfant lorsque la mère aurait disparu ?... Le terrible aveu de la mort aurait-il convaincu le père ? Ou bien, la veuve, perfide et adroite, ne réussirait-elle pas à reprendre bientôt son influence sur le malade ?...

Elle se débattait dans ce mystère et dans ces noires terreurs.

Croix-Vitré pencha sur le dossier du fauteuil sa tête fatiguée.

— Vous serez bénie, Suzanne, le jour où vous m'apporterez une preuve de votre amour constant et de votre fidélité... Jusque-là, nous reprendrons loin l'un de l'autre notre vie... si étrangère... Si vous le pouvez vraiment, et si vous n'avez pas voulu vous jouer de moi, il ne dépend que de vous que cette existence redevienne commune... et bien douce...

Il lui fit signe qu'il désirait rester seul.

Un instant, elle eut envie de mettre son fatal projet à exécution, et d'en finir là, en ce soir d'été, sous les yeux de son mari.

Elle ne le fit pas.

Elle se dit :

— Non... pas aujourd'hui, pas avant d'avoir embrassé Rose-Lison encore une fois, la dernière fois. Ensuite, je serai plus courageuse...

Elle s'inclina devant son mari et le laissa.

Deux jours après, elle profitait du prétexte de courses à faire à Epinal pour y donner rendez-vous à Rose-Lison. Chacune y vint de son côté, afin de n'éveiller aucun soupçon. Elles restèrent ensemble jusqu'au soir Ce fut une journée délicieuse, d'un bonheur étrange pour Suzanne... Elle vécut au centuple la vie de ce jour-là, sachant bien que, sans doute, c'était le dernier. Elle agissait avec une fièvre intense, si bien qu'à plusieurs reprises, Lison, inquiète, demanda :

— Qu'avez-vous, mère ?

— Je n'ai rien. Je suis heureuse... plus heureuse que je ne l'ai été depuis longtemps, parce que je suis auprès de toi, et que je te possède sans contrainte, et que personne ne fait attention à nous... et parce que ceux qui nous rencontrent et qui ne vous connaissent pas, disent en voyant notre tendresse : « Voici la mère et la fille... »

Sur la fin de la journée, quand il fallut se quitter, ce furent de nouveaux baisers. Suzanne ne pouvait se détacher de l'enfant. Et malgré son énergie, malgré tous les efforts qu'elle faisait pour dissimuler, des larmes lui vinrent aux yeux.

— Mère, mère, vous souffrez ?

— Non, je te dis que je n'ai jamais été si heureuse... Et puis, ma Rose chérie, je vais t'annoncer une nouvelle, une grande nouvelle... que clora bien cette journée de bonheur et qui mettra le comble à ta joie... Demain... Oui, demain, je te rendrai ton père... Demain, il saura qui tu es... que tu es sa fille... et il n'aura plus de doute, plus rien... Ce sera pour lui la certitude absolue... Je te le jure... Demain, demain sans faute... et tu viendras prendre auprès de lui... auprès de moi, dit-elle la voix plus tremblante, la place à laquelle tu as droit...

Elles se séparèrent.

Lorsqu'elle rentra à Royaumont, Croix-Vitré, Nathalie et ses fils descendaient de voiture. Nathalie avait des yeux éclatants de triomphe. Ils revenaient de Remiremont. La veuve, profitant de l'absence de Suzanne, avait emmené le comte chez le notaire. Les actes étaient prêts, n'attendaient plus que la signature.

Ils avaient signé.

Suzanne le comprit. Son cœur se serra. Puis, elle releva la tête.

Elle pensait :

— Qu'importe ce qui a été fait... Ce qui a été fait sera révo-

qué, lorsque surviendra l'enfant légitime, dont les droits priment tous les autres...

Elle passa la nuit sans essayer de dormir, accoudée sur son balcon. Souvent, la nuit, il arrivait à la mère et à la fille de s'éveiller, à certaines heures convenues, et de se faire des signaux lointains, avec des lampes allumées parues et disparues devant les fenêtres ouvertes.

Ce fut ainsi cette nuit-là.

Croix-Vitré se levait tard. Elle n'essaya pas de le voir dans la matinée. Vers deux heures, au moment où il se disposait à sortir, pour une courte promenade, elle se dirigea vers lui.

— Vous avez signé hier l'acte qui consacre votre injustice...

— Oui... il était inutile d'attendre la preuve que vous m'aviez promise...

Elle dit, les yeux fermés, douce :

— Venez ! Suivez-moi... Je vous l'apporte !...

Alors, sans un mot, très pâle, docile comme un enfant, il la suivit ..

Nathalie les vit partir. Suzanne était dans une sorte d'exaltation.

La veuve se demanda :

— Où vont-ils donc ?

Elle n'avait plus rien à craindre, maintenant que les actes étaient signés. C'en était fait, le partage était consommé. Michel et Laurent étaient les maîtres du domaine...

Alors ?...

Malgré tout, son âme n'était pas tranquille. Elle voulut les suivre, se hâta, finit par les retrouver assez loin du château, au moment où ils s'engageaient dans la forêt. Suzanne avait pris son mari par la main et l'entraînait, comme on entraîne un petit garçon. Il se laissait mener, sans réflexion, sans résistance, inerte, parce que les yeux de la comtesse étaient égarés, pareils à des yeux de folle.

Nathalie les guetta, en se cachant d'eux. Mais Suzanne, s'étant retournée, l'aperçut et s'arrêta court.

— Encore elle !

— Qui as-tu vu ?

— Ta sœur..

— Tu te trompes.

— Non, là, derrière ce buisson, elle se baisse pour nous échapper... Je ne veux pas qu'elle nous accompagne... C'est elle qui a apporté le malheur dans notre maison... C'est depuis qu'elle est entrée chez nous qu'il n'y a plus, chez nous, que des larmes... Ce que j'ai à te dire ne doit être entendu que par toi, Hubert... Et ce que tu verras n'aura d'autre témoin que toi, après Dieu.

Elle rebroussa chemin jusque vers la belle-sœur.

Celle-ci, se voyant découverte, se montra, paraissant assez décontenancée.

— Pourquoi nous suivais-tu ? demanda le comte avec vivacité.

— Je te sais faible... et je n'aime pas te voir t'aventurer dans des promenades aussi longues...

— Merci, Nathalie, fit-il en se radoucissant... mais je vais bien... tu n'as donc rien à craindre et tu peux me laisser poursuivre mon chemin...

— Tu ne désires pas que je t'accompagne ?

— Non.

— Tu me chasses ? dit-elle, pâlissant.

— En quoi vois-tu que je sois vis-à-vis de toi autrement que les autres jours... Je ne te chasse pas... mais tu devrais comprendre que je désire rester seul avec Suzanne... Dès lors...

— C'est bien... Je vous demande pardon à tous deux...

Elle reprit son air doucereux, les paupières abaissées sur l'éclair de ses yeux et elle s'éloigna lentement, pendant que le mari et la femme continuaient leur chemin.

Suzanne saisit de nouveau la main du comte et l'entraîna.

Nerveuse, exaltée, elle murmurait :

— Viens !

— Où me conduis-tu ?

— Tout près. Maintenant nous n'en avons plus pour longtemps...

— Il n'y a aucune maison habitée du côté où nous allons.

— Nous nous arrêterons au Saut-du-Pic... tu sais ?... près de l'abîme ?...

— Oui, je connais... l'endroit est dangereux... Le sentier qui côtoie le précipice est sujet à des éboulements fréquents... Du reste, ce sentier n'est plus fréquenté.

Il s'arrêta, regarda Suzanne. Un souvenir funèbre lui revenait.

Il pensait que c'était là que Marberoux était mort...

Et il pensait aussi que Suzanne s'était accusée de cette mort...

— Oui, dit-elle, ce sentier n'est pas fréquenté depuis que le misérable a été retrouvé, le corps brisé, au fond de l'abîme où je l'avais poussé...

Il eut un frisson. Elle s'accusait encore. Après de si longues années, pourquoi ? Et pourquoi le conduisait-elle vers cet endroit sinistre du val des Roches où maintenant, pour perpétuer ce drame, on avait planté une croix de fer ?

Ils montèrent les sentiers sinueux, à travers les sapins.

Et elle ne disait que ce mot, toujours le même :

— Viens ! Viens...

— Pourquoi là plutôt qu'autre part ?

— Viens... prends courage, tu vas vers ton bonheur... Puisqu'il te faut une preuve, je te la donnerai... et tu me croiras...

Il s'effraya de son air étrange :

— Qu'as-tu ? Que prépares-tu ?... Tu m'inspires je ne sais quel effroi...

— Viens, te dis-je... Dans un instant, tu sauras que je t'ai toujours été fidèle... Dans un instant, tu sauras que tu es vraiment le père de ton enfant... et je te dirai qui elle est...

Il s'arrêta, frémissant :

— Suzanne, ne me donne pas un vain espoir... Ce serait me tuer...

— Non, aie confiance, tu ne douteras plus...

— Pourquoi m'as-tu fait attendre si longtemps ?

Elle mit un doigt sur ses lèvres et dit, souriante :

— Chut ! Après tu comprendras tout !... Pourquoi j'ai hésité et pourquoi j'ai pris, enfin, la résolution de te convaincre...

Jamais il ne l'avait vue ainsi. Elle parlait par saccades, d'une voix qu'il lui semblait entendre pour la première fois, et qu'il ne reconnaissait pas.

Quand ils arrivèrent en haut des Roches, au Saut-du-Pic, tous deux haletaient, lui de fatigue, elle de fièvre. Ils s'arrêtèrent.

Elle lui montra du doigt un coude du sentier depuis longtemps envahi par les broussailles. On ne pouvait suivre le sentier plus loin. Et les broussailles qui avaient poussé là, penchaient leur tête sur le vide de l'abîme.

— Tu vois cet endroit, tout près de ce houx ?

— Oui.

— C'est là que je m'étais assise, en revenant de Remiremont, non point parce que j'étais lasse, mais parce que j'étais si heureuse que mes idées s'en affolaient et que j'avais besoin d'y remettre un peu d'ordre, avant de rentrer au château. Je possédais un si grand bonheur, et ce bonheur j'allais te le faire partager.. J'étais mère... J'en avais la certitude et tu l'ignorais encore... mais j'allais te l'apprendre... quelle joie !...

Elle appuya la main sur son front.

Elle s'avança jusque sur le rebord même des roches. De là, on voyait l'abîme. De l'autre côté de cette crevasse, les bois de sapins, sur la montagne, s'allongeaient en croupes d'un vert sombre. Le ciel était pur, la nature était silencieuse.

— C'était par une après-midi pareille à celle d'aujourd'hui, dit-elle, comme se parlant à elle-même. Je m'étais mise à rêver à la joie que j'apportais, avec la révélation de ma maternité... Et c'était à toi que je pensais, à toi uniquement, car tu n'as pas cessé d'être ma vie, lorsque derrière moi un homme troubla ma solitude et mon rêve. Cet homme, c'était Marberoux Il me poursuivait de sa passion. Il voulut abuser de ma faiblesse et de mon épouvante. Nous étions seuls. Il était fort. Aucun secours ne pouvait me venir. Et de lui je n'avais aucune pitié à attendre. Alors, je me suis défendue et je l'ai poussé brusquement vers l'abîme...

Elle hocha la tête à plusieurs reprises et dit, bizarrement :

— C'est la vérité... Cela se passa ainsi... Et toi, tu as cru que j'avais été la maîtresse de cet homme... Non, je ne t'ai jamais trompé, je te le jure... La pensée même ne m'en est jamais venue... sois tranquille...

Il s'était appuyé contre un sapin et avait fini par reprendre haleine.

— Est-ce pour me raconter cette histoire que tu m'as amené en cet endroit ?

— Non... pardonne d'avoir évoqué un pareil souvenir.. On songe tout de suite au mort, quand on se trouve devant sa tombe ?

— Est-ce ici que tu me donneras la preuve que je te demande ?

— Oui.

— Quelle est cette preuve ?

Avant qu'il pût se défendre contre le geste d'amour, elle se pendit au cou de son mari, et le serra contre elle avec une sorte de fureur.

— Ainsi, tu ne me croiras pas sans preuve ?

— Non

— Même si je te dis qu'en agissant ainsi tu te prépares un remords éternel ?

— Même si tu me le dis.

— Hubert, je n'ai pas de preuve à te donner... du moins, je n'ai pas à te donner le genre de preuve que tu attends sans doute... Avant tout, et pour la dernière fois, je voudrais faire appel à ta droiture et te demander si tant de larmes secrètes,

tant d'années passées dans la douleur ne t'ont pas convaincu ? Ceci, mon ami, je te le demande pour la dernière fois...

Il secoua la tête.

— Les suprêmes paroles d'un mourant sont scellées sur ses lèvres pour l'éternité ! redit-il, ainsi qu'autrefois.

— Oui... je sais, je sais... Alors, c'est bien... ma résolution est prise... Aux paroles d'un agonisant, je t'opposerai les paroles d'une agonisante, car je vais mourir.

— Suzanne !

— Je vais, je veux mourir... rien ne me retiendra, rien ne m'en empêchera...

Il lui saisit les bras pour l'empêcher de commettre cette folie Oui, vraiment, en cette minute, elle était, la pauvre mère, en une exaltation voisine de la folie... Elle ne songea pas à se défendre contre lui. Il était si faible qu'elle savait bien qu'elle lui échapperait aisément.

Et elle disait, toute folle et toute souriante :

— Ta fille est bien ta fille, je te le jure... Et c'est moi qui te l'ai volée, jadis, en l'envoyant chercher à Dinant... Et c'est moi qui l'ai cachée à tous les yeux, et tu ne t'es pas douté qu'elle était près de moi, tout près, tout près ? Est-ce que j'aurais pu vivre loin d'elle, même si j'avais été coupable ? A plus forte raison, puisque je suis innocente. Oui, près de moi, et près de toi aussi... et même elle habitait sous ton toit, et regarde, Hubert, regarde comme Dieu est miséricordieux... il a ouvert ton cœur à l'affection de cette enfant, et déjà, depuis longtemps, sans savoir qu'elle est ta fille, tu t'es mis à aimer Rose-Lison, comme si elle était ta fille...

Et elle riait, et elle pleurait, éperdue, si belle dans sa douleur et son désespoir, si douce et si tendre dans sa prière !...

— Rose-Lison ! dit-il, lui-même affolé... Ah ! la preuve promise ! la preuve !... Suzanne... et je demanderai pardon, à genoux... mais la preuve !... la preuve !...

— Patience ! Lorsque tu la posséderas, cette preuve, tu regretteras d'être obligé d'y croire... et ta vie sera hantée par le remords... Mais il est trop tard... Oui, Rose-Lison est ta fille... Bien des choses, maintenant, s'expliquent pour toi, n'est-ce pas ? Ce qui s'explique, c'est l'affection instinctive qui te poussait vers elle... une affection si grande, et qui te prenait si bien tout entier, qu'après que la pauvre enfant eut été chassée du château, tu ne pus t'empêcher de la rechercher et d'aller la retrouver chez Dornak. Et ta vie n'était plus auprès de nous. Elle était auprès de ta fille. La paix de ton âme et un peu de bonheur, ce n'était plus à Royaumont que tu essayais de les rencontrer. Tu savais bien qu'il n'y avait plus là ni paix ni bonheur, puisque Rose-Lison avait tout emporté avec elle... Ce qui s'explique encore, c'est pourquoi j'ai voulu défendre l'enfant qu'on accusait d'une ignominie... Ma fille, une voleuse ! ! comprends-tu ?... Une voleuse, ta fille ! ! Car elle sait ce qu'elle est... Si tu savais comme elle est grave et sérieuse, malgré son âge... Alors, je n'ai pas eu peur de tout lui confier... Elle aurait pu crier à ceux qui l'accusaient de vol : « Je suis la maîtresse de tout ce qui est en ce château... Pourquoi voulez-vous que j'aie volé ce qui m'appartient ? » Elle a préféré se taire, parce que je le désirais, parce que le moment n'était pas encore venu de tout révéler... Ce qui s'explique enfin, c'est la haine dont ta sœur et tes neveux ont poursuivi notre enfant...

Il fit un mouvement comme pour protester contre ce qu'elle disait.

— Ne m'interromps pas. Il faut que je te dise tout, aujourd'hui, à l'heure où nous sommes, et elle est solennelle, Hubert, je te le jure, et elle est terrible, cette heure... Oui, Nathalie et ses fils la poursuivirent de leur haine... Pour quelle cause ? Une enfant innocente ?... C'est parce que Nathalie a deviné la vérité... Nous nous écrivions, Rose et moi, ne pouvant nous voir aussi longtemps que notre amour le désirait, et Nathalie, qui était aux aguets et m'espionnait sans cesse, Nathalie a surpris une lettre de Lison, une lettre de moi... Elle sait que Lison est ma fille, la tienne... Et cela renverse les projets de son ambition... tous ses plans audacieux et perfides...

— Je ne veux pas que tu parles ainsi de ma sœur, dit-il, troublé...

— Je n'ai rien dit encore... Attends donc, pour m'imposer silence, que je t'aie appris que Laurent a tenté d'entrer la nuit dans la chambre de Lison afin d'abuser d'elle. Elle n'avait même pas quinze ans, le pauvre ange... Ne crois pas que je mens... C'est moi qui ai empêché ce crime !... Attends encore, pour m'imposer silence, que je t'aie appris comment les deux frères, en guenilles et masqués, ont dressé un guet-apens, attendu Lison, l'ont bâillonnée, liée, et jetée dans la rivière... Ce fut Henriot qui les reconnut, et qui la sauva... et plus tard, Henriot qui vengea Lison... Voilà, mon ami, parmi quelles affections tu t'es habitué à vivre et à quels désintéressements tu abandonnes le soin de veiller sur ta vieillesse...

Le visage du comte avait revêtu une sévérité extraordinaire. Douleur et fierté et colère, et aussi le besoin de faire justice, avaient remplacé en lui toute son hésitation maladive habituelle.

Il avait redressé sa taille courbée par la tristesse et les regrets, bien plus que par l'âge, et dans ses yeux brillait une flamme qu'on n'y avait pas vue depuis longtemps.

Elle murmura :

— Ah ! je te retrouve !... Te revoici comme autrefois !...

— Tes accusations sont si précises, que justice sera faite... je te le jure... Mais parce qu'il faut que justice soit faite, il faut que tu me la donnes enfin, la preuve que tu me promets... Attendre une minute de plus, ce serait me faire croire à autant de calomnies... La preuve, Suzanne, la preuve !...

— A l'instant, dit-elle, les yeux troubles et hagards... Mais tu me jures aussi, n'est-ce pas ? qu'aussitôt que tu auras reçu cette preuve... et si elle te paraît suffisante, tu me rendras ta confiance et ton amour d'autrefois...

— Je te le jure... La preuve, Suzanne ?... Pourquoi hésites-tu ?

— Oh ! je n'hésite pas...

Elle lui prit la main et l'entraîna.

Elle le fit monter jusqu'à l'extrême bord de l'abîme. Cela était si profond qu'à peine on distinguait les têtes des hauts sapins, qui, partis du fond, s'élançaient là-haut, en tâchant d'arriver jusqu'à la lumière... Croix-Vitré sentit que la main de Suzanne se glaçait sensiblement...

A cette seconde tragique, elle l'enveloppa d'un regard de tendresse infinie...

. . . .

Ce matin-là, malgré tout le bonheur qu'elle avait éprouvé la veille d'une journée passée auprès de sa mère, sans contrainte, ce matin-là, Rose-Lison s'était levée accablée d'une tristesse sans cause et d'inquiétudes sans objet.

Et après le frugal repas de midi, Ciboulot lui avait dit :

— Viens vagabonder par les bois... Ce soir, tu auras recouvré la gaieté.

D'un coup d'œil câlin, elle demanda la permission à la mère Dornak

— Oui, va, ma Lison... Et ne sois point triste. Tu n'as pas de raison pour ça

Ciboulot et Lison s'en allèrent donc, lui, heureux de l'avoir ainsi pour lui tout seul pendant des heures, elle, essayant de retrouver son calme habituel et son habituel sourire.

Elle n'aimait rien tant, du reste, que de se promener ainsi avec lui dans les grands bois de sapins qui couvrent les flancs des montagnes, ou par la forêt d'Hérival. Ce garçon était vraiment un amant de la nature. Il l'adorait. Et la nature, généreuse, semblait reconnaître cette adoration en lui révélant ses secrets, les grands et les petits. Il s'était adonné à l'étude de tout ce qu'il avait rencontré, les insectes et les plantes. Il savait quelle était l'utilité de celles-ci. Quant à ceux-là, il avait observé leurs mœurs et il s'amusait à lire dans leurs journées de travail, dans leurs heures d'amour, dans leurs devoirs comme dans leurs plaisirs.

Et il expliquait ces choses à Lison tout en marchant.

Oh ! ils ne faisaient pas beaucoup de chemin. Avec Ciboulot, c'était impossible, bien qu'il eût des jambes de cerf. Mais il avait la manie de s'arrêter à chaque pas, parce qu'à chaque pas, tout à coup, son attention était éveillée. A son allure dégingandée et paresseuse, tirant le pied, on n'eût pas dit qu'il voyait ou qu'il entendait tout, ainsi qu'il s'en vantait. Pourtant, c'était vrai. Parfois, elle le surprenait la tête fourrée au plus épais d'un buisson dont il sortait la figure éraillée de piqûres d'épines, mais quand même rayonnante, et portant délicatement quelque insecte entre deux doigts. Il en avait pour un quart d'heure d'explications. Il relâchait l'infiniment petit et repartait à une autre conquête. Voilà qu'il s'aplatissait ventre contre terre, comme si ses pieds s'étaient enchevêtrés à des ronces. Pas du tout. Il criait :

— Viens donc, Lison, viens donc !

Il fallait qu'elle accourût, et il la grondait si elle ne se pressait pas assez, et il fallait aussi qu'elle s'étendît auprès de lui, le nez contre le sol.

Et il lui montrait sa découverte en cette posture.

Ou bien, il s'élançait dans les arbres avec une gymnastique prodigieuse, et il en redescendait de même, avec quelque nouvelle victoire.

Et il était très fier, naïvement, de savoir tant de choses.

— Est-ce que dans les écoles on apprenait tout ça ?

— Mais oui, je pense, il y a des écoles pour tout...

Il riait, incrédule :

— Alors, tu crois que la botanique, par exemple, ça ne s'apprend que dans les bouquins ?

Sans rien dire, il avait mis dans sa besace, qui ne le quittait jamais, une grosse miche de pain et des pommes. C'était une

précaution pour sa petite compagne. Mais il n'y pensait plus. Or, vers quatre heures, elle s'arrêta et dit en riant :

— Cette promenade m'a donné faim... Rentrons, Henriot...

— Rentrer, par ce beau temps, quand la forêt est si calme ?... Allons goûter...

— Où cela ? Nous sommes loin...

— Pas loin de la cascade du Saut-du-Pic... Elle nous donnera son eau fraîche... Et puis, tu sais bien que Ciboulot pense à tout... Regarde...

Il tira la miche et les pommes.

— Dépêchons-nous. . Il fera nuit quand nous rentrerons à la Mare-à-l'Eau.

— Pres de moi, tu n'as pas peur, je pense ? dit-il avec tendresse.

— Non, mais je ne veux pas être grondée...

Ils grimpèrent, arrivèrent au Saut, sur l'autre rebord de l'abîme, et prirent place sur la mousse épaisse, auprès du ruisselet qui formait cascatelle et qui, de roche en roche, rebondissait jusqu'en bas, près de la Croix-de-Fer, avec une jolie écume très blanche et vaporeuse.

Il coupa une grosse part de la miche, choisit la plus belle pomme. La pomme était jaune et rouge. Elle mordit du côté rouge et cela se confondit avec les lèvres de la même couleur. Il remarqua ce détail et s'en amusa :

— On ne sait plus où commencent tes lèvres ni où elles finissent, dit-il en riant.

Soudain, il s'arrête.

— Sa main se porte, instinctivement, pour l'avertir, sur le bras de la jeune fille.

— Mon Dieu !... Lison !... Regarde...

Il ne fait plus aucun geste. Elle suit la direction des yeux de Ciboulot...

Elle a une exclamation étouffée :

— C'est maman !

En face d'eux, de l'autre côté de l'abîme, on aperçoit la comtesse, en effet.

Et presque aussitôt apparaît Croix-Vitré.

Lison murmure :

— Mon père !

Que viennent-ils faire là, tous les deux, en cet endroit si dangereux du sentier ? Ils sont trop loin, les uns des autres, pour s'entendre.

De loin, avec l'abîme qui les sépare, les deux jeunes gens assistent à ce qui se passe, ne voyant que les gestes de la comtesse, suppliante, et l'attitude du comte.

Ils assistent à ce drame, éperdus, prévoyant un malheur, le cœur étreint de détresse, essayant de comprendre, ne comprenant pas...

Ciboulot regarde son amie.

Elle est d'une pâleur de mort, près de s'évanouir.

— Lison ! ma Lison !

Et elle dit, ou plutôt il devine qu'elle dit :

— Oh ! comme j'ai peur !...

C'était à cet instant que Suzanne racontait :

« C'est là que je m'étais assise, en revenant de Remiremont... non parce que j'étais lasse, mais parce que j'étais heureuse... »

Rose-Lison la vit s'approcher de l'abîme et s'y pencher

comme pour voir. Et les doigts de la fillette se crispèrent autour de la main de Ciboulot.

Ciboulot murmurait, essayant de la rassurer :

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur... Ils ont bien le droit de se promener...

Mais il n'était pas rassuré lui-même.

Quand elle se pencha, c'était au moment où la comtesse disait :

« Un après-midi comme celui d'aujourd'hui... Je m'étais mise à rêver à la joie que te t'apportais, avec la révélation de ma maternité... »

— Henriot, fit Lison, il me semble que ma vie est attachée à ce qui se passe là devant nous et dépend de toutes ces paroles qui n'arrivent point jusqu'à nous...

C'était à la minute précise où Suzanne se pendait au cou de son mari.

— Regarde, Henriot, elle se débat contre lui... oh ! mon Dieu...

C'était au moment où elle venait de lui dire :

« Aux paroles d'un agonisant, je t'opposerai les paroles d'une agonisante... »

— Vois, Henriot, vois... on croirait maintenant qu'il l'implore...

C'était au moment où Croix-Vitré disait :

« Je te demande pardon à genoux... »

— Vois, Henriot, que lui dit-elle donc pour qu'il se redresse ainsi... et il tend la main comme s'il lui faisait une promesse solennelle...

C'était au moment où Croix-Vitré avait dit :

« Justice sera faite ! ! »

Puis Rose-Lison venait de se jeter contre la poitrine d'Henriot, avec un cri d'épouvante, un cri affreux.

— Maman ! Maman !

Et inerte, sans vie, elle avait roulé aux pieds de Ciboulot...

De Ciboulot qui, effaré par le spectacle rapide auquel il assistait, ne songeait même pas à la retenir, se mettait à trembler de tous ses membres, claquait des dents et se sentait devenir fou...

Car, sur l'autre rebord de l'abîme, voici ce qui venait de se passer :

Avant que le comte ait pu deviner son lugubre projet, comprendre à quel désespoir Suzanne en était réduite, et qu'elle songeât par la mort, à sortir d'une situation pour elle sans autre issue, la mère avait jeté ces paroles haletantes, rapides :

— Souviens-toi de tout ce que je t'ai dit... Et les paroles d'un mourant sont scellées sur ses lèvres pour l'éternité.. Assez longtemps tu as cru Jérôme Marberoux. Désormais, tu peux me croire... Adieu... Je t'aime !..

Elle était si près de l'abîme qu'elle n'avait eu qu'un pas à faire.

Elle y était tombée.

D'un bond, devinant trop tard, il s'était élancé vers elle, l'avait retenue pendant une seconde, mais, la dentelle du corsage lui était restée entre les mains et il n'avait plus rien vu...

Les profondeurs noires du gouffre avaient englouti la pauvre femme.

Il bégaya :

— Suzanne ! Suzanne !... Ma...

uis, ses genoux fléchirent, comme fauchés brusquement ; ses bras essayèrent encore de se soulever. Il s'affaissa sur la roche, immobile, les yeux sans regard... Des sons inarticulés sortaient de ses lèvres.

Personne n'aurait pu deviner qu'il appelait au secours...

VIII

LE MORT-VIVANT

C'était cela que Lison et Henriot avaient vu, vision réelle, terrible, et pourtant vision de cauchemar.

Henriot a gardé un peu de présence d'esprit.

L'eau glacée du ruisseau fait revenir Lison à elle.

Alors il l'emporta dans ses bras, sans guère se soucier d'un fardeau si léger. Il court, malgré cela. Il redescend la rampe opposée, afin d'arriver par un détour et les sentiers familiers jusqu'au fond du creux où Suzanne doit dormir son éternel sommeil. Elle d'abord. Après, il songera au comte.

Bientôt, Lison peut marcher. Elle vacille. Il la soutient.

Entre eux pas un mot n'est échangé. Pas même un regard. Leur respiration est rauque. Leurs yeux sont fous.

Il leur faut une heure pour le détour et pour arriver au fond.

Où est-il le pauvre petit cadavre de la femme élégante, mignonne et frêle ? Brisé, en lambeaux, parmi les broussailles et les roches... Dans quelle direction ?

Ciboulot lève les yeux.

Des morceaux de dentelles, accrochés à des branches de sapins, indiquent le trajet suivi par le corps dans son effroyable chute.

— C'est là ! dit le garçon.

Et derrière des blocs de pierres énormes, on découvre Suzanne, sanglante. Elle n'est qu'une plaie. Les membres sont broyés. Le sang a collé la belle chevelure blonde sur le front, partout sur le visage... la belle chevelure dans laquelle à peine se voient quelques fils d'argent.

Et la malheureuse respire encore ! Une plainte douce s'échappe de ses lèvres. Et depuis qu'elle est tombée là, elle a eu le temps de revenir à elle...

Et elle reconnaît Ciboulot...

Elle reconnaît Rose-Lison...

— Rose !

C'est le dernier souffle de sa vie... Elle réunit ce qui lui reste de forces pour dire :

— Je t'avais promis de te rendre à ton père... Il sait tout... Ma fille !

Elle lui sourit.

Elle est morte. Et le sourire est figé sur les lèvres maternelles, pour toujours.

Rose-Lison ne sait plus ce qu'elle fait. Elle s'est agenouillée. Elle a pris une main de Suzanne, la baise avec passion et elle

parle à sa mère comme si sa mère pouvait l'entendre, sans s'apercevoir que la mort s'est arrêtée là.

Ciboulot balbutie :

— C'est fini... Reste tout de même auprès d'elle .. Mon Dieu ! quel malheur ! .. Moi, je vais tâcher de monter là-haut, parce qu'il me semble que M. de Croix-Vitré, lui, a besoin de secours...

Et il se hâta, laissant Lison en prières auprès de Suzanne.

Dans le trajet qu'il est obligé de faire pour regagner le haut du Saut-du-Pic, Ciboulot traverse la route.

Il entend grincer une voiture, aperçoit une charrette qui descend à vide vers la vallée. Il raconte la catastrophe au charretier.

— N'allez pas plus loin... A nous deux, nous transporterons le corps de la comtesse dans la voiture et nous la ramènerons à Royaumont... Et il y a aussi le comte... il doit lui être arrivé quelque chose...

Le voilà suivant le sentier où tout à l'heure s'était hasardée la comtesse, entraînant son mari.

Il est au Saut-du-Pic...

Le comte est là, toujours étendu, les yeux ouverts, mais sans regards.

— Monsieur le comte ! Oh ! monsieur ! dit Ciboulot

Il veut l'aider à se relever. Mais c'est un poids énorme, car Croix-Vitré ne s'y prête pas. Il reste inerte entre les bras du robuste garçon.

— Vous souffrez, monsieur ? Seriez-vous blessé ?

Il n'a pas l'air d'avoir entendu. Rien ne sort de cette bouche entr'ouverte. Et pourtant, il est vivant, bien vivant...

Vivant, oui, mais frappé d'une congestion cérébrale...

— Répondez-moi, monsieur...

Vivant, en effet, comme peut vivre une misérable créature frappée de paralysie.

Ciboulot comprend à demi, sans se rendre compte de cette crise terrible. Il se met à genoux, ramène sur son dos, avec mille précautions, ce cadavre de la vie, se relève, et d'un pas lent, sûr, il redescend le sentier, emportant jusque vers la route ce fardeau lugubre. De loin, le charretier l'aperçoit et vient à son secours. Le comte se laisse faire, inerte, comme une masse. Puis, les deux hommes se hâtent de rejoindre Rose-Lison.

A genoux, elle prie encore.

C'est une pauvre loque humaine qu'ils relèvent, saignante, horriblement brisée.

— Oh ! la petiote, comme elle est arrangée ! dit le charretier, s'apitoyant.

Et un quart d'heure après, mari et femme, comte et comtesse, roi et reine de Royaumont, sont l'un près de l'autre dans la charrette. Et le cheval, au pas, reprend la route du château.

Le comte a-t-il reconnu Suzanne, étendue, et dont quelques gouttes de sang ont giclé jusque sur ses mains ? Son regard ne la quitte pas. Un regard étrange. Peut-être que quelque lutte effroyable se livre en ce moment, dans ce cerveau, entre la folie et la raison, entre la vie et la mort...

Ciboulot, qui marche au long de la voiture, le considère avec attention.

Rose-Lison, abîmée, suit, poursuivie par un abominable cauchemar, ce lugubre convoi qui transporte ce qu'elle aimait le plus au monde. Croix-Vitré s'est-il rendu compte ?

On dirait qu'un rayon d'intelligence est passé dans ses yeux.

A plusieurs reprises, ses lèvres s'ouvrent et se ferment. Il est évident qu'il a l'intention de prononcer quelques paroles.

Ciboulot se penche, écoute avidement...

Mais toujours les mêmes sons inarticulés... pareils à des cris étouffés. .

C'est tout.

Comme dans un tombeau, cette intelligence, qui n'est pas éteinte, va vivre renfermée. Elle verra, entendra, comprendra. Et tout restera tragiquement enseveli, sans qu'il en apparaisse rien au dehors... A peine devinera-t-on qu'il pense et qu'il veut dire quelque chose... Mais on ne devinera rien de ce qu'il pense, ni rien de ce qu'il veut diré...

Et lorsque la charrette entre dans la cour du château, c'est bien vraiment deux cadavres qu'elle ramène...

L'un, tranquille pour l'éternité.

L'autre, qui va souffrir, damné en cette vie... souffrir en son corps et en son âme... souffrir des tortures sans nom....

Bientôt, tout le monde, dans la cour de Royaumont, entoure la voiture. Les uns interrogent Lison, les autres le charretier, d'autres Henriot.

Lison, éperdue, ne sait pas ce que l'on veut d'elle, et ne comprend rien.

C'est Henriot, seul, qui donne quelques détails et raconte ce qu'ils ont vu.

Nathalie et ses fils sont accourus. Un moment, la veuve est décontenancée devant une catastrophe aussi terrible et qui sert si bien ses projets. Car, d'un coup d'œil, elle a jugé la situation : Suzanne morte et Croix-Vitré paralysé ! Était-il possible d'imaginer une chance plus audacieuse ? Et cette chance qui la poursuit, à force de la favoriser, ne se lassera-t-elle pas, à la fin, et ne se retournera-t-elle pas contre elle ?

La parente pauvre ne s'occupe pas des détails de l'accident.

Elle laisse ses fils s'informer et faire leur première enquête.

Déjà, le corps de la comtesse est transporté dans sa chambre et Croix-Vitré est chez lui. Le médecin de Laître est justement à la ferme des Aigriottes, en train de remettre une jambe cassée ; c'est un jeune homme, savant, aimé, honoré, Christian Fontenailles, fils de ce vieux docteur de Remiremont, auquel Suzanne était allée demander, jadis, conseil, lors de sa maternité naissante.

Nathalie le fait prévenir aux Aigriottes et il se présente presque aussitôt.

Tout le château est en deuil. Un morne silence, un silence de cimetière, plane sur la noble maison. Les gens n'osent parler Tous les cœurs sont pleins de sanglots.

Nathalie, Michel et Laurent l'accompagnent, le guident, tous les trois fort pâles, interdits par la soudaineté de pareils événements.

Suzanne ?... Hélas ! un simple regard suffit à Christian pour se rendre compte.

— Elle n'a pas dû survivre à une aussi effroyable chute...

Devant Croix-Vitré, son examen est long, minutieux. Il palpe, ausculte, questionne.

Retirés au fond de la chambre, les oiseaux de rapine attendent et écoutent, faisant leur profit de ce qu'ils voient et de ce qu'ils vont entendre.

— Monsieur de Croix-Vitré... Regardez-moi...

Il fallut qu'il lui répétât la question à plusieurs reprises. Elle n'arrivait pas jusqu'à sa raison. Cependant, à la fin, le comte tourna lentement son regard morne vers le jeune médecin.

Celui-ci eut un mouvement de joie

— Il m'a compris... Tout n'est pas perdu peut-être...

Il s'empressait auprès du malade, tout en lui parlant ainsi. Il avait envoyé chercher de la glace, à la glacière de Royaumont, et il en enveloppait le front, le crâne de Croix-Vitré. Il mettait des révulsifs violents contre les pieds.

— Le comte est en danger, je passerai ici la nuit... dit-il, après de longues et cruelles minutes. Pour le moment, nous avons un peu de répit...

Alors, il s'éloigna du lit, pour la première fois, et pour la première fois, promena son regard calme et sûr autour de lui.

Lison et Ciboulot, l'un contre l'autre, serrés comme s'ils avaient eu froid, restaient sans bouger dans un angle de la chambre

Son regard s'arrêta sur la jeune fille, devint attentif, se nuança d'inquiétude.

Il s'approcha d'elle vivement. Elle présentait l'image d'une épouvante affreuse. Tout son corps mignon était secoué misérablement de commotions violentes. Ses beaux yeux, d'un noir de velours, se retournaient dans leur globe, ne laissaient voir que le blanc ; les lèvres se contractaient, se relevaient, découvrant les dents serrées à se briser.

Ciboulot murmurait, pleurant :

— Lison ! Ma Lison !

— Quelle est cette jeune fille ? demanda Christian, alarmé.

On le lui expliqua. Ciboulot ajoutait :

— Nous étions à la cascade, et de l'autre côté, sur le Saut-du-Pic, nous avons assisté à ce grand malheur, sans pouvoir l'empêcher...

— Madame, dit le médecin à Nathalie, cette enfant est très malade. Il lui sera impossible de rentrer chez elle à pied...

— Je la porterai dans mes bras, dit Henriot, elle n'est pas lourde...

Mais déjà Nathalie sonnait, donnait des ordres. Une voiture était attelée. Il fallut qu'on y transportât Lison. Du reste, elle ne se rendait compte de rien.

— Je passerai chez vous en retournant à Laître, dit Fontenailles.

Ce fut le matin seulement, à l'aube, qu'il quitta Royaumont.

Il y avait peu de changement dans l'état de M. de Croix-Vitré ! La vie, du moins immédiatement, n'était plus en danger, mais il restait paralysé, le corps envahi par une léthargie étrange, à peu près incapable de tout mouvement, dans l'impossibilité de proférer des paroles, sinon incohérentes...

Mais l'esprit lucide !..

A quoi pouvait lui servir d'avoir conservé son intelligence, son cœur, son âme, puisque tout cela ne se manifesterait plus ? Puisqu'une pierre énorme avait scellé ces choses, comme une pierre tombale sur laquelle on eût écrit :

« Ci-gît celui qui fut le comte Hubert de Croix-Vitré !...
« Il est vivant et il est mort ! »

En quittant Royaumont dans sa voiture, le docteur Fontenailles s'était fait conduire à la Mare-à-l'Eau, chez Dornak.

Ses prévisions s'étaient réalisées.

Rose-Lison était en proie à une fièvre dangereuse, accompagnée de délire.

Craignant un transport au cerveau, il resta auprès d'elle jusqu'à midi, prescrivit les soins et les précautions à prendre, promit de revenir dans la soirée. Lorsqu'il quitta cette pauvre famille alarmée, il laissait Lison un peu plus calme. Avant de partir, il resta longtemps près de son lit à la considérer en silence. Elle, de son côté, le regardait avec une fixité maladive, la pupille dilatée, les yeux grandis, presque trop grands...

La belle figure, sérieuse et grave, du médecin, s'attendrit devant tant de fraîcheur et de jeunesse

— Rose-Lison ! murmura-t-il, comme si ce nom charmant, déjà, eût été doux à son cœur.

— Vous ne la laisserez pas mourir, n'est-ce pas ? implorait Henriot.

— Non. Comptez sur mes soins. Je viendrai autant qu'il le faudra...

Sur le seuil, il se retourna et la regarda encore.

— Comme elle est belle !

Ainsi, sans s'en douter, Lison répandait la séduction autour d'elle.

Le médecin soigna Rose avec un dévouement rare. Il lui sauva la vie et la raison, car pendant près d'un mois sa raison et sa vie furent en danger.

Enfin, arriva le jour où il put lui dire :

— Je vous permets de vous lever, je vous permets de faire quelques pas dehors, en compagnie d'Henriot... C'est fini... vous voici redevenue comme autrefois...

Elle baissa la tête. Les larmes emplirent ses yeux.

— Comme autrefois !' avait-il dit.

Hélas ! hier, sa mère était vivante et l'aimait ! Aujourd'hui, plus personne...

Elle avait interrogé Ciboulot :

— Que se passe-t-il au château ? as-tu appris quelque chose ?

— J'ai appris ce que tout le monde sait... le comte est paralysé... dans l'impossibilité de marcher, de parler, de se faire comprendre... Combien de temps durera cet état ?... Peu de temps ?... Longtemps ?... Toujours et jusqu'à la mort ?.. On ne le dit pas... Le médecin, qui continue de le soigner, se tait là-dessus, comme s'il avait peur de se compromettre, avec un diagnostic sur lequel il se tromperait... En un pareil état, je dis, moi, qu'il vaudrait mieux qu'il fût mort.

Elle frissonna.

— Henriot... C'est mon père !

— C'est vrai ! dit-il vivement, je l'oubliais... Oui, c'est vrai, pourtant, que le comte est ton père... Mais ça ne te servira pas à grand'chose, maintenant, cette paternité-là, ma pauvre Lison... Il faudrait que le comte fût en état de le proclamer bien haut... et d'abord, on ne sait pas s'il le voudrait... Ensuite, il ne le pourrait pas... Il ne dit rien... Il n'a pas l'air de penser... Immobile dans son fauteuil, à ce qu'il paraît, il dort tout le

temps, ou, du moins, s'il ne dort pas, il a les yeux fermés.. c'est tout comme...

— As-tu entendu les dernières paroles de maman ?

— Oui, ton père sait qui tu es... La belle avance ! Qu'en pense-t-il ? De quelle manière a-t-il pris cette révélation ?... Voilà ce qu'on ne saura pas... Et s'il ne te restait, au monde, que ce défenseur, ma Lison, pour écarter de toi les dangers qui te menaceront, ça serait une triste chose...

— Et moi, Henriot, je suis sûre qu'il m'aime... oui, auparavant il m'aimait déjà, sans savoir... A présent, il m'aime davantage, puisque je suis sa fille... Alors, c'est horrible, mon pauvre père désire sans doute me revoir, m'avoir auprès de lui... que faire ?

— Et personne ne comprendra jamais ce qu'il désire... oui, c'est horrible...

— Que faire, Henriot, que faire ?

— Reste auprès de nous, ma Lison, puisqu'il y a là des cœurs qui t'aiment...

Elle dit simplement :

— J'irai où le devoir m'appellera ; j'écouterai ce que m'aurait dit ma mère, et je ferai ce qu'elle eût voulu... En ce moment, il y a, au château, un homme qui souffre et qui se désespère, et chez lequel rien ne manifeste ni sa souffrance ni son désespoir... Il me semble que ma présence auprès de lui adoucirait ses tortures... Et je voudrais être auprès de lui... à le soigner, à veiller sur lui...

— Etre au château, c'est tomber entre les griffes de ces tigres ! Y penses-tu, ma Lison ? dit-il avec effroi.

Timide, elle répondit :

— J'y pense... quand j'écoute au fond de moi, j'entends ma mère qui murmure : « Oui, ta place est là-bas !... »

— Tu sais bien qu'ils t'en ont chassée ! Et que tu es leur ennemie... et que c'est à toi qu'ils en veulent...

— Je sais tout cela !

— Eh bien ?

— Puisque maman ordonne... je lui obéirai...

— Pour cela, il faut que les autres viennent te chercher... Or, je suis bien tranquille... Ils ne viendront jamais !...

— Qui sait, Henriot ? fit-elle, mystérieuse.

IX

L'AMOUR DANS LES BOIS

Guérie, certes, elle l'était Mais elle restait accablée par une tristesse profonde. Guérie, elle le fut par le jeune docteur, qui soignait le corps. Mais qui rendrait à Rose-Lison la joie et le sourire des anciens jours ? Pendant les longues semaines où sa vie fut menacée, où sa raison chancela, le vagabond amoureux du plein air et des grands bois qu'était Ciboulot ne la quitta point.

— Je n'ai pas besoin de toi au travail, avait dit Dornak. Je tâcherai d'en abattre pour deux. Reste auprès d'elle... Maintenant qu'elle n'a plus que nous, cette enfant, elle nous est devenue doublement précieuse...

Lorsqu'elle fut debout, Dornak dit encore à son fils :

— Elle a besoin de distractions. Promène-la... Tâche de l'égayer, la pauvrette !...

L'égayer ? C'était facile à dire. Mais il en fallait trouver les moyens. Et quand il avait fait tous ses efforts pour cela, quand, pour amener un sourire sur ces lèvres où la vie et la santé ramenaient pourtant un peu de fraîcheur, Ciboulot avait usé son imagination et qu'il n'avait pas réussi, alors, lui, comme elle, se sentait pris soudain d'une mélancolie infinie...

Et quand il voyait la fillette pleurer, il n'était pas loin d'en faire autant.

A ce compte, on devine que la gaieté n'était pas près de rentrer au logis. Lison reprit peu à peu son travail auprès de sa mère adoptive La brave femme, elle aussi, lui prodiguait vainement ses tendresses. Le souvenir de la comtesse, trop récent, planait sur la maisonnette de la Mare-à-l'Eau et l'effroyable catastrophe du Saut-du-Pic restait comme un cauchemar dans l'esprit de Lison.

Alors, souvent, Louise Dornak faisait un signe à son fils.

Cela voulait dire :

— Emmène-la. . Trouve des mots pour l'arracher à ses souvenirs.

Il comprenait. Et à Lison :

— Viens-tu dans la forêt ?

Dans les premiers temps, elle avait refusé, prétextant de la fatigue. Elle aimait mieux se nourrir de sa douleur, ressasser sa tristesse à l'infini. Puis, à force d'insister, il finit par lui faire accepter.

— Oui, je veux bien, pour te faire plaisir, mon Henriot...

Ils s'en allèrent, par un bel après-midi de septembre, où l'été, avant de s'évanouir, semblait ramasser sa splendeur et ses éblouissements.

— Nous ne marcherons pas trop vite, pour ne point te fatiguer. Nous nous arrêterons toutes les fois que tu voudras. Où désires-tu aller ?

— En Hérival... mais par les sentiers des futaies...

Souvent, elle lui donnait le bras, ou la main. Il se sentait tout fier. Il se redressait.

— Je ne sais pas tout ce que je ferais, et je ne sais pas tout ce que je donnerais bien pour te rendre heureuse, ma Lison, disait-il. Tu n'as pas l'idée d'une chose à exiger de moi, pour ton plaisir, et qui serait à peu près impossible ?... J'essayerais...

Elle sourit, cette fois. Et il en eut, tout plein lui, une grande douceur.

Il lui arrivait, certains jours, de lui conter les légendes lorraines qu'il recueillait partout, auprès de vieilles gens avec lesquels il aimait à causer, le soir, en hiver. Car s'il adorait sa forêt vosgienne, il adorait non moins les histoires fabuleuses dont la forêt gardait le souvenir, les histoires murmurées par les ruissseaux, très douces, en été, effrayantes quand les ruisseaux devenaient torrents et roulaient roches et troncs d'arbres ; les histoires murmurées par les arbres qui penchaient l'un vers l'autre leurs grosses têtes en manière de conversation, pour

se chuchoter des choses drôles quand c'était seulement la brise qui soufflait et des choses terribles et formidables quand s'élevait l'ouragan et que la forêt retentissait de hurlements.

Ce jour-là, il lui dit, en s'asseyant près d'elle, à l'ombre, sous les sapins :

— Connais-tu l'histoire de l'*Oiseau de Vérité ?*

— Non... Tu ne me l'as jamais contée...

— On dirait que c'est la tienne... Dans tous les contes, il y a toujours une part de vrai... Et puis, le vrai se déforme avec les âges, en passant de bouche en bouche, et d'imagination en imagination... Et ça constitue les féeries et les légendes... Il ne faut pas s'en moquer... Il n'y a rien de beau comme une légende quand on sait bien la comprendre et qu'on démêle tout ce qu'il y a dedans... Ainsi, l'*Oiseau de Vérité*, c'est presque ton histoire, ma gentille Lison...

— Dis-moi l'*Oiseau de Vérité...*

Alors, il lui conta qu'il était une fois un roi et une reine. Et la reine avait accouché d'un fils et d'une fille pendant l'absence du roi. La mère de celui-ci, qui n'aimait pas la reine, enleva les enfants, les enferma dans une boîte et les fit jeter à la mer en envoyant dire à son fils que la reine avait mis au monde un chien et un chat. Et le roi répondit que sa mère avait eu raison de s'en débarrasser...

— C'était une bien méchante femme ! dit Lison, en souriant.

— Elle ne te rappelle pas quelqu'un de ta connaissance, à Royaumont, qui a voulu te faire passer pour une voleuse et te faire ensuite assassiner ?

— Continue, Henriot ! fit Rose, en frissonnant.

— Les deux enfants purent se sauver et partirent à la recherche de leur père...

— Comme moi ! dit Lison.

— Oui. Et ils arrivèrent devant un château qui était celui du roi, leur père. Et là, on les occupa à laver la vaisselle et à vider les écuries. Et ils faisaient si bien leur service que la mère du roi les prit en haine et dit au roi : « Le petit s'est vanté d'aller chercher l'eau qui danse ! » Alors, à moins d'être brûlé vif, il fut condamné à aller chercher l'eau qui danse. Heureusement, il rencontra une fée lorraine qui le renseigna et il rapporta l'eau qui danse. Mais la vieille reine dit au roi : « Le petit s'est vanté d'aller chercher la rose qui chante. » Et, à moins d'être brûlé vif, il fallut trouver la rose qui chante. La bonne fée du pays vosgien le renseigna encore et il rapporta la rose. La vieille reine fut de plus en plus haineuse et dit au roi : « La petite s'est vantée d'aller chercher l'oiseau de vérité. » Elle le trouva, grâce à la fée...

Ici, la voix de Ciboulot devint étrange. Elle parut trembler et s'assourdir.

— Il y avait baucoup d'oiseaux dans le bocage. La fée avait averti la petite fille en lui répétant : « Tous te diront : *C'est moi qui t'aime !...* Tu choisiras celui qui te dira : *C'est moi qui ne t'aime pas !...* L'oiseau de vérité ce sera lui... Il dira qu'il ne t'aime pas, et c'est lui, seul, qui t'aimera... Alors, la jeune fille trouva l'oiseau et le rapporta. On mit l'oiseau dans une cage, au château, et l'eau qui danse et la rose qui chante sur un buffet. Mais il fallait prouver les effets des enchantements, et que l'eau dansait, et que la rose chantait et si ces deux miracles s'accomplissaient, alors, on écouterait ce que dirait

l'oiseau, et il faudrait bien croire à ce qu'il dirait, attendu que par un nouveau miracle, ce serait la vérité...

— Et que fit-on ? interrogea Lison.

— On fit un grand festin. La vieille reine criait partout : « Ces enfants sont des imposteurs et des mécréants. Ils se moquent de nous. Il faut les faire bouillir dans de l'huile. » Mais le roi n'écouta plus sa mère... On mit l'eau sur la table du festin... et l'eau se mit à danser... On apporta la rose, dans un vase magnifique, et la rose se mit à chanter... Alors, le roi dit : « Ces enfants n'ont pas menti... Ce que dira l'oiseau sera la vérité... » On apporta l'oiseau dans sa cage tout en or...

— Et que dit l'oiseau ?

— Il dit que la pauvre jeune reine n'était pas accouchée d'un chien et d'un chat, mais d'une fille et d'un garçon, tous deux beaux comme l'aurore d'un jour de soleil... et que la vieille les avait fait jeter à la mer... Et comme le roi restait incrédule, l'oiseau reprit : « Aussi vrai que l'eau a dansé et que la rose a chanté, ce que je viens de dire est la vérité... et ces deux enfants sont ceux que vous voyez... »

— Alors ?

— Alors, le roi les embrassa en pleurant, les rétablit auprès de lui sur les marches de son trône. Et comme il fallait un châtiment à tant de crimes, ce fut la vieille reine qui fut jetée dans l'eau bouillante...

— Oui, dit Rose-Lison, pensive, il y a de la ressemblance entre moi et les enfants de la légende, Henriot. Mais je ne connais pas la rose, à la voix qui charme, ni l'eau qui se mettra à danser... Et il n'y a plus de bonnes fées, dans les forêts vosgiennes, pour venir me montrer l'oiseau qui dira la vérité...

— Peut-être, Lison... Des enchanteurs et des fées, ça se trouve encore quand on cherche bien. Seulement, il faut chercher, et il faut bien connaître sa forêt... Quant à l'oiseau... il y en a tant et tant, autour de nous, ma Lison, que ce sera bien difficile de savoir quel est celui qui pourra dire la vérité !...

— Si j'en crois ta légende, Henriot, ce ne sera pas ceux qui me diront : « Je t'aime ! » ce sera celui qui me dira : « Je ne t'aime pas ! »

— Peut-être, Lison ! fit-il, la voix troublée.

— Surtout si celui-là m'aimait, alors qu'il me dirait qu'il ne m'aime pas...

— Peut-être, Lison !

— Mais si celui-là m'aimait, pourquoi mentirait-il à son cœur ?... Est-ce pour obéir à la légende ?

— Peut-être, Lison !

— Ou bien par timidité ? Et parce qu'il n'aurait pas confiance en lui ?

— Peut-être, ma Lison.

— Ou bien, est-ce parce qu'il croirait, tout en aimant, qu'on ne l'aime pas ?

— Peut-être, Lison, oui, tout cela est possible... Il faudrait la bonne fée lorraine pour nous expliquer ces choses. C'est trop difficile pour moi...

Elle le regarda un instant, soupçonneuse et indécise.

— Je croyais, Henriot, que tu te flattais souvent de tout deviner et de tout expliquer.

— Oh ! Lison, je me vante...

Elle resta silencieuse.

Lui, sans doute pour se donner une contenance, paraissait très occupé à n'importe quoi. Il avait coupé une baguette et il faisait un trou dans les aiguilles tombées des sapins. Elle le regarda, une seconde fois, à la dérobée. Les beaux yeux bruns s'emplirent de tendresse et d'un peu de gaieté émue, tout à la fois.

Mais Ciboulot ne vit pas cela. Il était trop affairé à élever en cône le tas de brindilles qu'il avait retirées du trou.

Au bout d'un silence très long, elle se mit debout :

— Si nous marchions ? J'ai les jambes engourdies...

— Marchons...

Elle reprit la main de son ami. Et ils repartirent.

Tout le reste de la journée, Ciboulot fut d'une gaieté nerveuse, bavardant à tort et à travers et, tout à coup, se taisant et s'abîmant, sans qu'il s'en aperçût, en des silences, en des préoccupations étranges.

Rose-Lison s'abandonnait au charme de leur course vagabonde en plein bois et ne paraissait plus penser à l'observer.

— Les cigales sont venues, cette année, dans notre pays... Tu n'en savais rien ?

— Ma foi, non... je n'en ai jamais vu, si ce n'est celles qu'on appelle cigales dans notre région du Nord... et qui ne sont que des sauterelles, à ce que tu m'as dit...

— Ecoute, en voilà une qui chante... dans le buisson... Le bois est clair, le soleil pénètre jusqu'à elle, et il n'en faut pas plus pour la mettre en joie... Elle est bien heureuse, hein, Lison ?... Parfois, on voudrait être à la place des bêtes, sous prétexte que les bêtes ne pensent pas. En quoi on a tort, parce que les bêtes pensent, rêvent, souffrent et sont heureuses, à leur manière, autant que nous... C'est drôle, dit-il soudain...

— Quoi ? Qu'est-ce que tu trouves drôle ?

— Les cigales, c'est signe de bonheur quand on les entend à une certaine heure de la journée, le treizième jour de la lune... et qu'il n'y a plus un nuage dans le bleu du ciel... Et tout cela, nous l'avons !... Et nous ne sommes pas heureux !... Toi, à cause de tout ce qui est arrivé... et moi, à cause de toi, puisque tu es dans les larmes.

— C'est peut-être du bonheur pour plus tard ! fit-elle, en soupirant.

— Faut croire... Ecoute-la chanter de plus en plus. On dirait qu'elle comprend ce que nous disons et qu'elle vient nous rassurer... Je vais siffler ce même air... Elle ne s'envolera pas... Tu peux t'approcher d'elle... En m'entendant siffler, elle viendra se poser sur mon bâton... Une fois, j'en ai attiré une presque sur le bout de mon nez, pendant que je chantais son air...

— Essaye encore, Henriot ! dit-elle, amusée.

Lui fut content de voir que, pour une minute, elle ne pensait plus à son chagrin. Il se mit à siffloter d'une manière tremblotante, en imitant à peu près le cri de la cigale, mais de manière à le dominer. La cigale l'écouta, interrompit son chant de temps à autre et se mit à descendre lentement au long de sa branche pour se rapprocher de Ciboulot. Quand elle fut au bout de la branche, il lui présenta son bâton. Elle s'y posa et continua d'avancer. Il sifflait toujours. Il éleva son bâton progressivement jusqu'à la hauteur de sa figure.

Et la cigale vint se poser sur son nez.

— Voilà, ma Lison ! dit-il, en riant, pendant que la jolie bête, effrayée, repartait. Et, tu sais, ce n'est pas pour me vanter... je connais mieux toutes ces choses que le bon La Fontaine... Ses fables sont des chefs-d'œuvre, mais le poète avait la réputation d'être distrait, à ce que j'ai lu, et il a dû mettre toutes ses distractions dans ses fables. Ainsi, il fait chanter la cigale pendant tout l'été, alors que la pauvre bestiole ne vit que pendant quelques semaines. Sa vie est très courte. Lorsqu'elle se trouve dépourvue, quand la bise est venue, il y a longtemps qu'elle n'a plus besoin de rien, attendu qu'en octobre, novembre, toutes les cigales sont mortes, même dans le Midi où elles sont si nombreuses. Dans tous le cas, elle se serait bien gardée d'aller chercher du grain chez la fourmi, sa voisine, attendu que la cigale se nourrit uniquement de la sève des gands végétaux et que, d'autre part, la fourmi est carnassière et qu'elle n'a rien à faire avec les grains de blé... Hein, Lison ? tu vois ce qu'il reste de la fable, en dehors de son enseignement moral ?... Et dire que si le bon La Fontaine s'était donné la peine d'étudier la nature et de regarder au-dessous de lui, il n'aurait pas commis tant d'erreurs... et ça ne l'aurait pas empêché d'écrire ses chefs-d'œuvre... voilà !...

Ce fut lui, cette fois, qui reprit la main de Lison.

Ils marchèrent sans rien se dire, pendant quelque temps. Ils avaient regagné la bordure de la forêt. Devant eux s'allongeait la vallée. Le soleil commençait à décliner. Ils ne pouvaient pousser plus loin leur promenade. Par les petits sentiers, ils gagneraient du temps et rentreraient avant la nuit.

En effet, le soleil n'était pas encore couché lorsqu'ils aperçurent, tapie dans l'ombre des grands sapins, la maison de la Mare-à-l'Eau. Rose-Lison s'arrêta.

— Ne rentrons pas encore, dit-elle.

Elle s'assit sur une pierre moussue. Lui, devant elle, resta debout.

— Comme tu voudras... Chez nous ou hors de chez nous, je suis toujours heureux quand je suis près de toi...

Elle dit, doucement :

— Tu es toujours bon pour moi, Henriot. Mais, aujourd'hui, il m'a semblé que tu avais encore plus d'affection que d'habitude. Pourquoi ?

— Je ne sais pas, Lison...

— C'est peut-être parce que tu me vois malheureuse ?

— Sans doute... Mais il y a des fois, aussi, où il me prend l'envie de te dire toutes sortes de tendresses et où je ne te dis rien... parce que les choses que je voudrais te dire sont si belles, si magnifiques, qu'il faudrait des paroles du même genre pour bien les faire comprendre...

Et il ajouta, naïvement, en détournant les yeux :

— Des paroles qui seraient tout en or et tout en diamant..

Lentement, le jour s'assombrissait. Le soleil disparut derrière les sapins des montagnes et ce fut la nuit, presque sans transition.

Elle rêvait.

— A quoi penses-tu, Lison ?... Tu ne t'es pas trop ennuyée avec moi ?

— Je ne m'ennuie jamais avec toi. Ton esprit est sans cesse en éveil pour me distraire et tu es plein d'inventions... Ainsi...

— Tu hésites ?

— Je suis certaine que ton histoire de tout à l'heure...

— Celle de l'*Oiseau de Vérité ?*

— Oui. Je suis certaine que tu ne l'as point lue et que tu l'as créée de toutes pièces.

Il rougit, la regarda sans mot dire. Il avait l'air très embarrassé.

— Je t'assure, Lison... essaya-t-il, à la fin, d'expliquer...

— Peu m'importe... Ce n'est pas à cela que je voulais en venir... Il y a une lacune dans ton récit... Cet oiseau de vérité qui joue un si grand et si beau rôle dans l'histoire que tu m'as contée, tu ne m'as seulement pas dit quel est son plumage... C'était un oiseau bleu, ou vert, ou de toutes les couleurs ?...

— C'était un oiseau qui n'avait rien pour attirer les regards... On passait à côté de lui sans le remarquer... Et personne, parmi ceux qui pouvaient le voir, n'aurait deviné qu'il avait le don d'être utile et qu'il était enchanteur... C'était un oiseau gris, tout humble et tout modeste, et qui fut bien surpris et gêné lorsqu'on le mit dans une cage aux barreaux dorés... Il ne se croyait pas tant d'importance...

— Et son chant ? Il se distinguait, du moins, par son chant ?

— Il ne se distinguait par rien, il ne chantait pas. Il n'avait qu'un cri et c'était pour dire la vérité. quand cette vérité concernait les autres, parce que lorsqu'il y était intéressé et que cela le concernait, il n'osait plus, s'envolait à tire-d'aile ou se taisait, ou bien disait le contraire de ce qui était renfermé dans sa petite âme d'oiseau humble et craintif...

— Et comment fait-il son nid ? Et fait-il bon ménage avec la gentille oiselle qu'il va chercher dans les arbres, à la saison des amours ?

De rouge que Ciboulot était tout à l'heure, il devint très pâle.

— Pourquoi me demandes-tu cela, Lison ?

— Parce que ton oiseau de vérité m'intéresse.

— Et pourquoi est-ce à moi que tu le demandes ?

— Parce que tu vois, tu entends et tu sais toutes choses, Henriot.

— Je crois, dit-il, que les mœurs de l'oiseau sont très pures, et qu'il aime bien l'oiselle et ses petits et qu'il les défendrait contre toutes les bêtes de rapine, jusqu'à mourir pour les sauver... En cela, il ne fait rien d'extraordinaire. L'instinct de la défense est partout dans la nature.

— Les qualités que tu lui prêtes sont celles d'un homme... Et tu disais toi-même, tout à l'heure, que les légendes peuvent aisément s'expliquer et qu'en remontant à leur origine, on trouverait des faits réels... Cette légende, si elle est de ton invention, a voulu personnifier un être comme nous dans cet oiseau. A qui pensais-tu, Henriot ?... Car, si tu veux que je l'aime, ton oiselet de vérité, il faut bien que je sache comment il est... Et tout ce que tu m'en as dit ne me renseigne guère... Un oiseau gris qui ne chante pas, qui se cache... c'est très bien quand on vous le montre... mais, moi, comment ferai-je ?...

— L'aimerais-tu si on te le désignait, si on te disait : « Le voilà » ?

— Oui, certes... fit-elle avec élan, d'une voix profonde et basse.

— Ah ! dit-il, je ne te connaissais point cette voix-là...

Ils se regardèrent tous les deux, très émus, se cachant l'un

à l'autre ce qu'ils éprouvaient, sous un sourire tremblant et incertain.

Elle reprit :

— Mais pour l'aimer, il faudrait qu'il fût ce que je veux qu'il soit...

— Et comment voudrais-tu le voir, Lison ?

— Je ne sais pas encore...

— Il ne faut pas lui demander trop, au pauvre oiselet tout gris, qui ne chante pas et qui n'a pas de charme... Tu l'effaroucherais... il prendrait son vol... et tu ne le reverrais plus...

Elle secoua la tête.

— Non, il ne s'en ira pas... Dans ton histoire, n'as-tu pas conté qu'il disait à la petite fille du roi : « Ce n'est pas moi qui t'aime ! » parce que, justement, il l'aimait ?... Alors, s'il m'aime, il ne s'en ira pas...

— Quand tu sauras comment tu veux qu'il soit, ma Lison, est-ce que tu le lui feras savoir ?...

Avec malice, elle murmura :

— Je voudrais bien, mais comment ?... Toi seul tu sais où le trouver !

— Je lui répéterai ce que tu m'auras dit...

— Alors, je te le promets...

Elle se releva.

— Voici la nuit tout à fait venue, rentrons...

Il soupira.

Ils firent le reste du sentier côte à côte, s'abandonnant à leurs pensées douces et un peu inquiètes.

Mais, comme si quelque pudeur les eût séparés, ils ne se donnèrent plus la main.

Ce fut fini, à partir de ce jour-là, de leur ancienne intimité si fraternelle. Du jour où chacun d'eux devina qu'un autre sentiment pouvait exister au fond de leur cœur, ils n'eurent plus, l'un pour l'autre, les abandons d'autrefois. Une crainte vague, mal définie, retenait sur leurs lèvres les paroles même les plus innocentes. Ils s'entretenaient de choses indifférentes, de riens, de la pluie et du beau temps. Derrière tout cela, ils sentaient très bien leur gêne.

Mais ce fut chez Ciboulot, surtout, que la révolution fut complète.

Il passa des nuits blanches à se ressouvenir de tout ce qu'ils avaient dit, en cette journée dont la mémoire devait rester en leur existence, et de tout ce qu'ils n'avaient pas dit, car que de fois les silences ne valent-ils pas les paroles ?

Il pesa, dans sa tête, chacune des réponses de Lison.

A chacune, il finissait par trouver plusieurs sens contradictoires. Mais il y en avait une, surtout, qui le mettait dans l'angoisse.

C'était lorsqu'elle avait dit qu'elle aimerait, mais, pour cela, qu'il fallait que celui qu'elle aimerait fût bien comme elle le voulait.

Alors, elle n'aimait pas encore ?

Et si elle n'aimait pas encore, il était facile de déduire que c'est parce que lui, Ciboulot, ou tout autre, ne réalisait pas le rêve qu'elle se formait.

Il en fut malheureux, eut de la fièvre toute la nuit :

— Elle ne m'aimera jamais... Pourquoi m'aimerait-elle ?... Et puis, maintenant qu'elle sait qu'elle est la fille de Royaumont,

bien qu'elle reste pauvre, elle me méprisera, car je suis trop loin, à cent mille lieues d'elle !... Si elle restait pauvre, passe encore, mais qui sait si elle ne sautera pas, un jour, d'un bond, de notre misérable cabane de la Mare-à-l'Eau, à cet orgueilleux château qui devrait être son héritage ?... Et toi, Ciboulot, te vois-tu châtelain de Royaumont, rêveur, et misérable fou !...

Et il ressassait la même idée :

« Il faudrait que l'homme que j'aimerai fût comme je veux qu'il soit. »

Dès le lendemain, il y avait un changement absolu dans la manière d'être d'Henriot vis-à-vis de Lison. Sous l'influence de ses réflexions nocturnes, de l'amour naissant dans ce cœur timide où peut-être il allait se développer et grandir sans être vu de personne, Henriot ne regarda plus Lison qu'avec une certaine crainte.

Elle s'en aperçut dès la première heure et en fut toute saisie.

Elle crut l'avoir fâché. Mais elle ne lui fit aucune réflexion.

Il se surprit à l'appeler : « Mademoiselle ». Alors, elle s'inquiéta.

Il expliqua, comme il put, qu'il avait réfléchi à la différence de leurs conditions et qu'il avait compris qu'il devait cesser toute familiarité.

— Ce que tu dis là, Henriot, le penses-tu vraiment ?

Il n'osa répondre. La jolie figure fraîche et rose avait en ce moment des yeux qui brillaient d'un singulier éclat. Et il n'eut pas le courage d'en soutenir les rayons.

— Alors, tu veux, vous voulez bien, que ce soit comme par le passé ?

— Henriot, dit-elle, grave, demande-moi pardon de tout ce que tu as pensé et dit...

Il eut envie de pleurer et murmura, la voix lourde de pleurs :

— Oui, Lison, je vous... je te demande pardon...

Mais, quand même, ils avaient beau faire. Ils n'étaient plus comme autrefois. C'est ainsi qu'ils ne parlaient plus d'aller se promener, ensemble, dans la forêt. Les deux Dornak, sans défiance, n'étaient pas sans les y convier, toutefois :

— Henriot, promène-la donc... Elle aime tant les bois... C'est une distraction.

Il se tournait vers la jeune fille et demandait :

— Est-ce que tu le désires ?...

— Mais... si tu veux... de ton côté... toi, Henriot...

— Oh ! moi, tu sais bien...

Et ils restaient à se regarder, sans rien décider et sans ajouter un mot.

Un autre changement se fit en lui.

Jusqu'à présent, il s'était montré fort négligé dans sa tenue. Peu lui importait, vraiment, ce qu'il avait sur le dos. Les étés et les hivers, il avait à peu de chose près les mêmes vêtements, insensible à la neige ou au soleil, ajoutant simplement un tricot de laine quand les hivers étaient trop rigoureux.

On le vit plus soigné, plus ordonné.

Il se fit couper les cheveux, très ras. Et comme il n'avait pas un poil de barbe, malgré ses vingt ans, il avait l'air d'en avoir quinze.

Il rapporta, un jour, de Remiremont, un costume complet de drap brun et des souliers et des chemises de toile empesée. Toutes les économies de sa vie entière, qu'il conservait religieu-

sement au fond d'une ancienne boîte à sardines, toutes ses économies y avaient été employées.

Le dimanche, il fut paré comme pour un mariage.

Et rouge comme une cerise, croyant que chacun le regarderait. Ce fut le soir seulement qu'il se tranquillisa, en voyant qu'il ne lui était arrivé aucun malheur. Mais il fut long à s'habituer à son beau costume.

Elle lui dit, un jour, avec un sourire :

— Dans ton histoire, est-ce que l'oiseau de vérité changeait de plumage ?

— Je vois bien que tu te moques de moi !... fit-il, avec reproche.

Il travaillait dans les ventes et dans les exploitations forestières avec Dornak, et robuste et adroit, il débitait autant de besogne que son père.

— C'est un rude ouvrier. le meilleur bûcheron du pays ! disait Dornak, avec orgueil.

Quand ils rentraient, le soir, après une lourde journée, Dornak mangeait. fumait sa pipe et se couchait. Presque incontinent, on l'entendait ronfler. Mais Ciboulot ne songeait pas à se reposer. Il n'était jamais fatigué. Il allumait une petite lampe à pétrole et lisait ses livres sur les plantes et les insectes. Il les savait par cœur. car il était doué d'une mémoire extraordinaire. Il les relisait, les étudiait, comparait, réfléchisssait en apportant ses observations propres dont il augmentait les observations qu'il recueillait dans les livres. Son goût très vif de la nature se développait de plus en plus...

Mais il était triste.

Et souvent elle le contemplait, le front dans les mains, accablé.

Souvent aussi, en détournant vivement la tête, elle le surprenait pendant qu'il la regardait, croyant qu'il ne serait pas vu.

Une autre fois, dans la forêt, elle passa auprès de lui !...

Lui, qui voyait, qui entendait tout. ne la vit, ne l'entendit pas, cette fois-là.

Et elle crut remarquer qu'il pleurait...

C'est que d'autres événements se préparaient. dont il était témoin, qu'il pressentait, et qui allaient augmenter, autour de lui, les tristesses.

Autour de Rose-Lison, les dangers..

X

LES DEUX BEAUTÉS DU DIABLE

Malheureux, il l'était. Désespéré. même. Et nous allons dire pourquoi.

Le jour de la mort de Suzanne, Christian Fontenailles, appelé en toute hâte à Royaumont, s'était trouvé pour la première fois en présence de Rose.

De Rose malade. menacée de folie, menacée de mort.

Et de cette première rencontre s'étaient dégagées, pour lui, différentes impressions très fortes et dont chacune avait une cause étrangère aux autres.

La première, ce fut le souci du médecin en face d'une malade qui réclamait des soins et qu'il lui fallait sauver.

L'autre lui fut inspirée par la beauté effrayante, séduisante dans sa douceur, de la jeune fille, et qui s'augmentait encore, en cette heure tragique, de sa pâleur, de la convulsion de ses membres, de l'horreur peinte sur cette physionomie charmante où passait encore la vision du drame du Saut-du-Pic.

Et cette impression devait laisser, dans ce cœur ardent, loyal et généreux, des traces ineffables, une éternelle empreinte.

Mais ce n'était pas tout, et lorsqu'il entendait prononcer, devant lui, ce nom de Rose-Lison, le regard soudain qu'il attacha sur la jeune fille refléta un intérêt puissant.

L'intérêt de l'homme pour qui cette enfant n'était pas une étrangère...

De l'homme qui était le fils du vieux docteur Barnabé Fontenailles, chez lequel était allée frapper la comtesse de Croix-Vitré ; le vieux médecin de Royaumont avait reçu la confidence de cette maternité... Mieux, c'était lui qui avait donné à Suzanne la certitude de son bonheur... et pendant les quelques mois qui suivirent, il avait attendu l'appel du mari pour la délivrance de la femme...

Aucun appel n'était venu...

Et les années s'étaient écoulées sans qu'il entendît parler de l'enfant, de l'héritier de ce vaste domaine.

Alors, l'angoisse avait étreint cet honnête homme.

Mais nul ne pouvait le délier de son secret, excepté la comtesse elle-même.

Lorsque se manifestèrent les premiers symptômes de la faiblesse persistante du comte Hubert, le docteur fut mandé au château.

Il y revint fréquemment.

Fréquemment, il eut ainsi l'occasion de revoir la comtesse. Et il fut frappé de la tristesse de cette demeure fastueuse où jadis il avait connu le bonheur. Il fut frappé, surtout, de la pâleur tragique de cette figure de Suzanne, où il semblait que jamais plus ne fleurirait un sourire.

— Quel est donc le drame qui s'est passé ici ?

Interroger la comtesse, il y pensa.

Mais le devait-il ? Le pouvait-il ?

Non. Du moins, il tenta d'amener ces confidences par des allusions prudentes.

Il feignit un jour d'attribuer cette pâleur et cette tristesse à la crainte que la santé du comte inspirait à la jeune femme.

Il lui dit, paternel et doux :

— Ne soyez pas inquiète... La faiblesse de M. de Croix-Vitré me paraît tenir à des causes morales... que vous connaissez sans doute... Lorsque ces causes disparaîtront, la faiblesse n'existera plus !... L'œuvre du médecin, ici, est à peu près nulle... En général, les médecins ne soignent que le corps.. Pour guérir les âmes, quand le médecin est un ami, il ne faut plus s'adresser à son expérience, mais à son amitié...

Et, comme elle restait silencieuse, dans une évidente détresse, il ajouta :

— A son amitié et à sa discrétion...

Alors, elle fondit en larmes.

Elle s'abîma, pour ainsi dire, sur le cœur du vieillard.

— Un crime, un grand crime a été commis...

Et elle ne lui cacha rien de ce qui s'était passé, ni l'accusation infâme, ni l'accouchement clandestin, ni l'enlèvement de l'enfant dont le comte, pourtant, n'avait pas eu la cruauté de la priver complètement, mais qu'elle ne pouvait voir, qu'elle ne pouvait embrasser qu'en secret, loin de tous les yeux, comme si, en embrassant sa fille elle avait été coupable d'une faute. Elle ne cacha rien, ni sa longue dissimulation pour arriver à conquérir sa fille, ni son triomphe, le jour où l'enfant lui avait été rendue. Elle dit aussi à quels honnêtes gens elle l'avait confiée, non loin de Royaumont, à la Mare-à-l'Eau. C'est ainsi qu'avec des prodiges d'adresse, de ruses, de mensonges, mère et fille avaient réussi à vivre l'une auprès de l'autre.

Le vieux docteur avait écouté le récit avec une émotion qu'il n'essayait pas de réprimer.

— Que puis-je faire pour vous, madame?

— Rien, docteur. Non, vous ne pouvez rien. A vrai dire, depuis longtemps, je m'attendais à avoir avec vous, à ce sujet, l'explication que vous étiez en droit de me demander. Vous saviez que j'étais mère. N'est-il pas naturel que votre curiosité et que votre inquiétude se soient éveillées lorsque vous avez remarqué que ce foyer continuait à être vide, et qu'il n'y avait pas d'enfant à Royaumont ?

— En effet. Depuis longtemps, j'hésitais à vous en entretenir.

— Je suis heureuse de savoir que ce secret, vous le partagez avec moi... Qui sait ce que l'avenir me réserve?... Et si je mourais sans avoir pu prouver à mon mari qu'il fut injuste envers moi et cruel envers notre enfant, celle-ci serait à tout jamais perdue... Si quelque jour, les yeux de mon mari s'étant ouverts à la vérité, personne ne se trouvait auprès de lui pour lui répondre, alors qu'il réclamerait sa fille : « Voilà Rose-Lison, prends-la ! »

— Certes, vous avez sagement agi en me prenant pour confident. Vous avez mon serment d'honneur que ce secret ne sera jamais livré par moi... et que jamais une parole ne tombera de mes lèvres, tant que vous n'aurez pas fait appel à mon témoignage... Mais le jour où vous aurez besoin de moi, je serai là... pour vous rendre le bonheur...

Elle lui serra les mains avec effusion.

Rentré chez lui, le docteur Barnabé Fontenailles reprit ses occupations habituelles. Toutes les fois qu'il eut l'occasion de venir au château, il n'y eut pas une allusion, entre la comtesse et lui, à ce qui avait été dit.

Puis le vieux docteur fut malade.

Il se sentit gravement atteint, comprit que la fin approchait.

Il usa le reste de ses forces, dans ses suprêmes lueurs de raison, à écrire, clairement, tout ce qu'il savait de ces événements, depuis la première visite de Suzanne à Remiremont, jusqu'aux confidences de la comtesse. Lorsqu'il eut terminé, il cacheta, écrivit une lettre à Suzanne et fit venir son fils.

— Mon Christian, il y a là, dans cette enveloppe, un secret très grave, qui intéresse une grande famille, une pauvre et noble femme. Cette famille est celle de Croix-Vitré : la femme, c'est la comtesse. Je sens que je vais mourir. Nous autres,

médecins, nous avons ceci de précieux, que nous pouvons, la plupart du temps, calculer notre et vie et compter les dernières heures qui nous restent. Dans deux heures, je ne serai plus... Lorsque tu m'auras conduit au cimetière, tu iras, sans plus de retard, trouver Mme de Croix-Vitré... Tu lui parleras, lorsque tu pourras la rencontrer seule... Au besoin, tu solliciteras d'elle, en mon nom, un rendez-vous qu'elle ne te refusera pas... Tu lui remettras cette enveloppe cachetée de cinq cachets à mes initiales, et, en plus, cette autre lettre...

— Ensuite, mon père...

— Attends... j'ai un peu d'oppression... Je crois que je me suis trompé... Ce n'est pas deux heures qui me restent... c'est une heure, seulement...

Il reprit sa respiration.

— Ensuite, tu attendras ses ordres... Et tu t'y conformeras...

Christian resta auprès du vieillard. Il adoucit les derniers moments, jusqu'à la dernière minute. Le vieillard ne souffrit pas.

Son mot suprême fut :

— Le secret !...

Lorsque Christian fut revenu du cimetière, il se rendit à Royaumont.

Il réussit à parler à Suzanne, seul à seule.

Et il lui tendit les deux lettres.

Suzanne décacheta la moins volumineuse.

Elle disait :

« J'ai écrit et signé ce que vous m'avez confié. Le récit que
« vous m'avez fait se trouve sous la seconde enveloppe. Mon
« fils ignore tout. C'est un garçon loyal, d'une amitié sûre... Je
« vous laisse le soin de décider si vous estimez utile à vos in-
« térêts, à ceux de votre enfant, que vous reversiez sur mon
« fils la confidence si grave à laquelle tient toute votre vie...
« Moi vivant, j'aurais pu vous servir, au jour du châtiment ou
« des revendications... Mon fils, c'est moi qui revis... Réflé-
« chissez ! »

La comtesse tendit cette lettre à Christian.

— Monsieur, dit-elle, vous verrez que je suis malheureuse... et que votre père peut-être, quelque jour, m'aurait aidée à reconquérir un peu de bonheur... Voulez-vous vous engager à être pour moi, au besoin, ce qu'aurait été le bon docteur Fontenailles.

— Madame, dit Christian, avec simplicité, mon père m'a dit : « Va trouver la comtesse. Elle te donnera des ordres ! » Je suis prêt à vous obéir...

— Vous lirez cette lettre lorsque vous serez rentré dans la maison vide où vous retrouverez les souvenirs attristés de votre père. Lorsque vous en aurez pris connaissance, vous lirez également le récit écrit par votre père et qu'il a scellé de ses cinq cachets.

— Et que ferai-je, après cela, madame ?

— C'est tout, j'ai confiance en vous... Vous attendrez...

Rentré chez lui Christian, parcourut les deux lettres, avec émotion.

Le soir même, il écrivait à Suzanne.

« Madame, vous pouvez compter sur tout mon dévouement...
« J'attendrai votre appel... »

Le temps passa. L'intrigue se noua autour de Lison et de Suzanne. Nathalie et ses fils devinrent tout-puissants à Royaumont. Le partage du domaine fut décidé. Suzanne, en détresse, voulut empêcher sa fille de tomber dans la misère. Elle venait de prendre la résolution de mourir, en donnant ainsi à Croix-Vitré la preuve tragique de son innocence.

Et la veille du jour où elle devait mourir, elle fit passer un mot à Christian :

« Demain, je n'aurai plus besoin de personne. J'aurai fait
« tout ce qu'une mère peut faire pour le bonheur de sa fille...
« Vous savez qui elle est, où elle est... De loin, veillez sur elle...
« si le père est impuissant à la défendre... »

Le lendemain, Christian était appelé aux Aigriottes, auprès d'un ouvrier blessé. Et presque aussitôt, on le mandait au château.

Suzanne était morte !...

Le comte, paralysé, condamné à l'immobilité et au silence !...

Et il se trouva tout à coup en face de Rose-Lison, de cette enfant autour de laquelle s'agitaient tant de passions, se heurtaient tant d'intérêts, que menaçaient tant de dangers...

L'enfant, victime, innocente et martyre...

Rose-Lison, la fille de la comtesse, ayant vécu miséreuse en ce château, dont elle eût dû être la souveraine !

Rose-Lison qui venait d'assister, spectatrice impuissante, à la mort de sa mère et que ce spectacle semblait avoir rendue folle !

Ainsi, résumant et éclairant les situations qui ont précédé les événements qui vont suivre, il arrivait ceci :

Dornak, Louise et Henriot connaissaient le secret de la naissance de Rose-Lison. Mais ils ne pouvaient rien. Ils ne pouvaient être invoqués que comme des témoins qui eussent raconté les faits auxquels ils avaient été mêlés. Car si les pauvres gens avaient voulu prendre quelque initiative, ils auraient été traités d'imposteurs et de fous.

Fontenailles connaissait ce même secret. Qu'allait-il faire ? Ce secret ne lui appartenait pas. Suzanne et Croix-Vitré, seuls, pouvaient le délier de son serment de se taire, serment d'honneur qu'il avait hérité du dévouement paternel. Et Suzanne était morte ! Et Croix-Vitré était pareil à un cadavre !... Avait-il le droit de se servir de ces confidences contre ce cadavre, pour réparer une grande injustice ?... Et que pensait-il, que voulait-il, ce mort-vivant ?... Problème redoutable !...

Un homme aurait pu lui dire :

— Parle !

Et les lèvres de cet homme étaient closes, closes peut-être pour l'éternité.

Le jeune médecin eut un geste d'orgueil et de colère, devant ce paralysé gisant inerte dans son lit :

— Tant qu'il lui restera un souffle, je me battrai contre la mort !...

Trois autres, encore, connaissaient ce secret.

Nathalie et ses fils

Mais tous trois avaient intérêt à ce qu'il restât éternellement enseveli dans les ténèbres. Déjà, tous trois n'avaient pas reculé devant des crimes. Ce n'était pas le secret qu'ils avaient voulu supprimer. Ils avaient voulu supprimer Rose-Lison elle-même.

Le hasard avait combattu pour eux. Il s'était fait si visiblement leur complice que Nathalie en avait été effrayée.

Et le hasard devait la protéger encore.

Une force allait se joindre à leur force. Leurs ambitions effrénées allaient se fortifier par l'alliance d'un nouveau venu sur lequel ils ne comptaient pas.

Et ce nouveau venu, tout-puissant, luttant pour eux, unissant sa haine contre Lison, faisant avec eux cause commune :

C'était l'amour de Germaine Marberoux.

Que pensait le mort-vivant ? Quelle était la volonté qui s'agitait, impuissante et invisible, au fond de ce cerveau où toutes les manifestations de l'intelligence étaient ensevelies comme au plus noir et au plus mystérieux des tombeaux ?

Christian aurait bien voulu le savoir.

Il lui semblait, en effet, que la mort tragique de Suzanne se rattachait à ce drame de la naissance de Lison à ce drame d'autrefois où Jérôme Marberoux avait joué un si terrible rôle.

Il n'avait pas voulu questionner Rose-Lison, de peur de renouveler son horreur de ce spectacle de mort par des paroles imprudentes.

Mais il avait pris Ciboulot à part :

— Que sais-tu ? Qu'avez-vous vu ?

Henriot n'avait pu retenir un long frisson d'épouvante.

— Nous avons vu le comte et la comtesse qui causaient entre eux, vivement, avec de grands gestes, tout auprès du Saut-du-Pic, et la comtesse était suppliante !... Et ils étaient si près de l'abîme que c'était presque tenter le diable que de s'en approcher ainsi... Et tout à coup, nous avons vu la comtesse qui tombait dans le vide.

Le jeune médecin demanda en hésitant :

— Est-ce que le comte l'a poussée ?...

— Oh ! dit Ciboulot avec un regard éperdu, que pensez-vous là ? Il a tenté de la retenir.

— Alors, un suicide de la comtesse ?

— Je ne sais pas... Il aurait fallu entendre les paroles... et nous étions trop loin, Lison et moi... l'abîme nous séparait...

— Alors, un accident, peut-être ?

— C'est possible. Je ne sais pas... Ne me rappelez plus ces choses-là, monsieur le docteur, c'est trop triste... Je vous jure que je n'ai rien compris à ce qui s'est passé, et que, si j'avais compris, je vous le dirais.

— Et Lison ?

— Pas plus que moi, la pauvrette, elle ne s'est rendu compte.

De ce côté-là, le docteur ne devait rien apprendre. Et tournant sans cesse dans le même cercle, il en arrivait toujours au même point : le comte, seul, détenait la clef de ces mystères.

Et le comte était muet.

Christian essaya, pourtant, de descendre dans cette tombe.

Un intérêt puissant le ramenait vers Croix-Vitré, auprès duquel il passait à peu près tout le temps que ne lui prenaient pas ses autres malades.

Il l'observait, durant des heures, guettant la lueur de vie,

guettant la minute pendant laquelle, grâce à ses soins constants, grâce à ses médications énergiques, le vieillard parlerait, exprimerait une pensée lucide, une volonté.

Et, par ses allusions, par ses questions, il essayait de la provoquer, cette minute suprême.

C'était toujours la même scène, les mêmes mots presque...

C'était toujours le même mutisme, et la même immobilité... et comme une tragique indifférence de cet homme à tout ce qu'il voyait, entendait, comprenait... alors que tout ce qu'il comprenait, entendait, voyait, devait remplir d'horreur cette vie qui s'agitait dans ce tombeau.

— Monsieur de Croix-Vitré, pouvez-vous entrer en communication avec moi ?... Je suis presque certain que rien de ce qui se passe autour de vous n'échappe à votre observation... Cependant, je voudrais le savoir... Par un signe extérieur pouvez-vous me le dire ?... Un signe dont nous conviendrons ?... Voici votre main que je tiens dans la mienne... Tâchez de me la presser... si légèrement que ce soit... Vous me direz ainsi que vous me comprenez... et que, bien réellement, vous vivez encore, de toute la vie qui vous entoure...

Aucun signe, aucune pression ne répondit à cet appel...

Un jour, Christian lui dit :

— Je veux que vous sachiez que je suis votre ami et que vous pouvez avoir une confiance absolue dans mon dévouement... Je connais le secret qui a mis le deuil en ce château... Mon père en fut, jadis, le confident obligé... Ce secret restera en moi tant que vous ne m'aurez pas délié de mon serment, de mon devoir de médecin... Tâchez de bien saisir le sens de mes paroles... Je n'ignore pas quelle est votre fille et quels dangers la menacent... Vous voyez donc que je suis un ami... A nous deux, nous pourrons peut-être lutter contre les dangers que je vous signale... Seul, vous ne pouvez rien... Et moi, seul, je suis impuissant... irrésolu...

Même silence et même immobilité.

Pas même un regard de supplication envers le noble jeune homme.

Pas même un regard de reconnaissance...

La mort ! !

Un autre jour, il crut voir passer une émotion dans les yeux du paralytique... Ce fut si rapide ! ! Et pourtant, le médecin resta troublé, remué jusqu'au fond de l'âme, avec cette impression singulière qu'on aurait d'avoir pénétré les mystères qui se dérobent dans l'au-delà.

Il avait dit, dans l'espérance d'émouvoir cette insensibilité :

— La mort de votre femme me paraît inexplicable... à moi qu'elle avait eu soin d'avertir, la veille même, par un mot énigmatique, qu'elle n'aurait plus besoin de personne le lendemain... Cette mort fut donc un suicide ?... Mme de Croix-Vitré s'est donc tuée devant vous, après avoir décidé qu'il en serait ainsi ?... Pourquoi ?... Pour sceller, par la mort, les dernières paroles tombées de ses lèvres... afin que vous, qui n'aviez plus foi en elle de son vivant, vous fussiez forcé de croire, quand elle ne serait plus ?... Et ce remords a fait de vous le cadavre que j'ai devant moi ?...

Penché sur le vieillard, il l'observait avec une attention fiévreuse.

Et c'est alors qu'il crut voir les yeux du malade s'attendrir,

se mouiller... refléter pendant la centième partie d'une seconde un désespoir sans borne...

— Est-ce vrai? Ne me suis-je pas trompé?

Déjà les yeux étaient redevenus sans lumière, troubles comme des yeux de mort...

. . . .

La grave maladie de Rose-Lison avait ramené souvent le docteur à la maison de la Mare-à-l'Eau.

Et lorsque Lison fut hors de danger, Christian continua ses visites, bien qu'elles fussent devenues inutiles. Il les continua, conduit vers les Dornak non point par l'habitude, non point seulement par l'intérêt que lui inspirait la situation si intéressante et si dramatique de la jeune fille, mais poussé dès les premiers temps et sans qu'il y prît garde, par un sentiment très tendre qui n'était ni la pitié, ni l'amitié, qui était mieux...

Il aimait...

Mais il aimait avec une sorte de tristesse, presque avec une sorte d'effroi. On apprendra bientôt de quelle nature étaient les impressions si diverses qui se combattaient en lui.

Toutes les fois que quelque visite à un malade des environs l'amenait à passer, avec sa voiture, sur la route qui bordait la forêt d'Hérival, il ne manquait pas de faire un détour. Il arrêtait son cheval devant la maison des Dornak, entrait, causait. Lorsque Lison était là, il ne pouvait plus s'en aller, trouvant tous les prétextes du monde pour s'attarder. Lorsque Lison était absente, il trouvait d'autres prétextes pour l'attendre, afin de ne point partir sans l'avoir vue, sans lui avoir parlé.

Une fois, le soir, Dornak dit à sa femme, en bourrant sa pipe :

— J'espère bien que voilà des visites qu'il ne nous fera pas payer, le docteur?

Dornak et Louise échangèrent un sourire d'entente.

Ciboulot, lui, n'avait pas compris.

Il ne se doutait pas encore de la vérité.

— Et pourquoi ne les lui payerait-on pas? interrogea-t-il.

— Mais, il n'y a plus personne de malade, chez nous?...

— En fait de malade, il n'y a plus que lui, et ça le tient au cœur...

Ciboulot entrevit l'allusion. Il sentit quelque chose de très douloureux qui l'étreignait à la gorge. Et son regard s'arrêta, effaré, sur Rose-Lison qui dressait la table. Mais Rose-Lison resta indifférente, soit qu'elle n'eût rien entendu de ce qu'on avait dit, soit qu'elle n'eût rien voulu comprendre. Alors, Ciboulot sortit; on le vit s'éloigner à grands pas, puis prendre sa course vers les bois et on fut très inquiet, car il ne rentra que très tard dans la nuit, harassé, en désordre.

— Mais qu'as-tu donc, mon Henriot? demanda la mère, alarmée.

— J'ai eu une douleur là, dit-il en appuyant la main sur son côté gauche.

— Et maintenant, c'est passé?

— Oui, mère, c'est passé... à force de courir, dans les odeurs de sapins... dans les genêts, dans l'humidité, ça m'a guéri...

On vit bien, pourtant, qu'il n'était plus comme à son ordinaire. Il devint distrait, préoccupé, triste. Il en oubliait de manger. Et les soirs, à la veillée, quand il ouvrait ses livres, c'était par un reste d'habitude, car on le voyait absorbé sur la même

page pendant des heures entières. Il pensait à autre chose. Son âme était très loin, vagabondant parmi des mondes imaginaires. Et il faut croire que dans ces mondes-là, Ciboulot ne trouvait pas le bonheur, car il finissait par fermer brusquement son livre et s'en allait hors de la maison, pour qu'on ne surprît pas les larmes qui montaient à ses yeux et roulaient sous ses paupières.

Seulement, comme le soupçon d'un grand malheur était entré en lui, il ne cessa plus de surveiller Rose-Lison, et quand Christian Fontenailles apparaissait, il n'était plus un regard, une parole, même une inflexion de voix, même un silence qui ne fût noté, retenu, examiné par le pauvre garçon.

Rose-Lison ne s'apercevait de rien.

Christian ne passait plus de semaine sans venir deux ou trois fois. Alors que Lison avait recouvré sa belle santé, il s'informait d'elle quand même. Il lui prenait la main, tâtait le pouls.

— Il faut encore des précautions, disait-il... Ne nous endormons pas...

Puis, pour calmer les inquiétudes de Dornak sur tant de visites dont les honoraires finiraient bien par être présentés, il lui dit en riant :

— Je viens en ami... Je ne fais jamais payer les pauvres...

Dès lors, Dornak et sa femme furent tranquillisés. Le médecin les honorait de son amitié et même de son intimité. Cela les flattait, bien qu'avec leur finesse de paysans, ils eussent depuis longtemps deviné le but de ces visites.

A plusieurs reprises, il arriva naturellement que Christian se trouva seul avec la jeune fille, seul, du moins, il le croyait...

Le jeune homme prenait plaisir à la voir aller et venir autour de lui et il essayait de surprendre chez elle quelque émotion qu'elle eût éprouvé de se trouver ainsi en tête à tête avec lui.

Mais Rose ne paraissait nullement troublée. Elle vaquait à ses petites affaires de ménage avec ses soins habituels, suppléant Louise Dornak qui commençait à devenir un peu lourde et prenant pour elle, vaillante, la plupart des travaux fatigants. Il n'osait pas lui laisser voir qu'il connaissait son secret... Son devoir, au contraire, était de le lui cacher. Mais comme Lison ignorait que ce secret fût connu du docteur, c'était, de ce fait, un avantage qu'il possédait sur elle. Toutes les paroles qu'il lui disait, lui étaient inspirées par la connaissance qu'il avait de la naissance de Rose, alors que toutes les réponses qu'elle faisait ne venaient, chez elle, que de la certitude où elle était de ne jamais sortir de sa position précaire.

— Vous voici remise, Lison, et plus jolie que jamais...

— Oh ! jolie, monsieur le docteur... dit-elle en riant. Vous me voyez avec des yeux indulgents...

— Mais si... très jolie, Lison... car vous ne devez pas ignorer comment l'on vous surnomme, affectueusement, dans le pays...

— Comment, monsieur le docteur ?...

— On vous appelle la Beauté du diable...

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que vous êtes un danger pour la paix publique, dit-il en souriant.

Elle rougit. Mais quelle est la fille à laquelle un compliment ne fait pas plaisir. Cependant, elle répliqua :

— J'ai entendu cela, parfois, sur mon passage, en effet.
— Vous voyez bien.
— Mais je sais aussi qu'il n'y a pas qu'à moi qu'on a donné ce surnom... Et c'est mieux mérité... Je veux parler de Germaine Marberoux...
— La meunière ? dit le docteur.
— Oui.
Christian avait paru se troubler, à ce nom. Il se remit promptement. Avait-elle mis quelque intention, en jetant ainsi entre eux l'image violente de la jeune fille ? ou bien, était-ce par hasard, simplement ?
— C'est vrai, on l'appelle ainsi, dit-il, rêveur... Pourquoi, à ce même surnom si populaire, faut-il qu'on ait mis deux sens si différents ? Vous Lison, vous représentez plutôt la beauté du bon Dieu... si l'autre, violente et passionnée, représente la beauté du diable...
Après un léger silence, il reprit :
— Les hommes, surtout quand ils sont jeunes, sont toujours avides de savoir ce qui se passe derrière le front mystérieux des jeunes filles... Lison, vous n'êtes pas sans avoir fait des rêves d'avenir, quelquefois ?
— Vous prenez intérêt à moi, monsieur le docteur ?
— Certes ! Vous avouerai-je que je me sens attiré vers vous par le pouvoir très doux mais très réel que vous exercez sur tous ceux qui vous approchent ? Et cela, dès le premier jour où je vous ai vue, Rose-Lison, au château, le soir de la mort horrible d'une femme qui vous aimait de tout son cœur. Je n'ai, d'abord, été ramené auprès de vous que par mon devoir de médecin. Vous étiez en danger. Je devais vous guérir.
— Sans vous, je serais morte ou folle !... dit-elle.
Elle lui tendit la main, avec émotion. Il la prit, et la garda avec tendresse.
— Puis je suis revenu, après que vous n'aviez plus besoin de moi. Je suis revenu pour vous voir, parce que je ne vous avais pas revue, et qu'il me passait des inquiétudes... singulières... Bien que je fusse rassuré sur votre santé, on aurait dit que je n'accomplissais pas mon devoir... en ne venant pas... Vous n'avez pas remarqué tout cela, je suppose ?
— Ma foi non, monsieur le docteur... mais comme je vous étais reconnaissante de vos soins affectueux, je prenais grand plaisir à vos visites.
— Et vos rêves de jeune fille ? les rêves dont je parlais ?
— Vous êtes si curieux que ça ?
— Je suis curieux de tout ce qui est vous... de tout ce qui vous touche... de tout ce qui pourrait vous apporter quelque bonheur...
— Je n'ai pourtant rien fait pour mériter de si douces paroles...
— Vous n'avez qu'à paraître, Lison, à regarder, à parler, et à sourire... Je vous ai dit tout à l'heure que vous aviez la beauté du bon Dieu...
— Des rêves, fit-elle après un instant, je n'en fais guère...
— Cependant...
— Les filles comme moi ont trop de besogne sur les bras pour penser à autre chose. Je n'ai pas d'autre rêve que celui de rendre heureux ceux qui m'entourent et qui se sont montrés si bons pour moi... Quand ils seront vieux et que leurs bras seront

faibles et qu'ils ne pourront plus travailler, moi je serai là... Mon travail les fera vivre... et j'espère qu'ils ne manqueront de rien...

— Mais, Lison, tout votre avenir n'est pas là... Vous aurez vous-même un foyer, une famille... Vous n'y pensez donc pas ?

— Me marier ?... C'est cela que vous voulez dire, monsieur le docteur ?

— Oui... qui sait si vous n'avez pas, déjà, quelque amoureux ?

— C'est bien possible... On ne peut pas empêcher la pluie de tomber... fit-elle en montrant toutes ses dents au jeune homme, qui restait troublé et hésitant.

— L'important n'est pas d'avoir des amoureux... c'est d'en avoir un... qu'on aime...

Elle baissa les yeux. L'allusion resta sans réponse. Il n'osa plus questionner. Mais chaque fois qu'il la revoyait, l'entretien roulait sur le même sujet. Et plus Christian la voyait, plus il se sentait épris. Cependant, il devait souffrir, car, parfois, alors qu'il était près de s'abandonner à un aveu devant la jeune fille, tout à coup il se retenait comme si quelque image menaçante s'était interposée brusquement entre elle et lui. Elle s'en aperçut même à plusieurs reprises, sans deviner, et s'en inquiéta.

— On dirait que vous avez mal, monsieur le docteur ?

Pas un mot de tout ce qui se disait entre eux n'échappait à Henriot. Sans savoir jamais quel jour devait venir Christian, il devinait cette visite et il était là, caché en quelque coin, dans son cabinet noir, immobile, silencieux.

Il écoutait, le cœur étreint par l'angoisse.

— Il l'aime... Oui, c'est sûr !... Comment ne l'aimerait-il pas ?... Je l'aime bien, moi... Et elle l'aimera, c'est à n'en point douter... Il est beau, distingué, il est riche et il est savant... Et puis, et puis, il mérite qu'on l'aime, parce qu'il chérit les pauvres et qu'il fait le bien autour de lui... Déjà, Lison est troublée quand il lui parle... Elle commence à comprendre ce qu'il veut dire... Quand il prendra sur lui d'avouer son amour, ça sera chose faite... elle ne résistera pas... Elle répondra qu'elle aime aussi... Pourquoi refuserait-elle une si belle situation ?... Elle n'a rien, la pauvrette... elle n'a que sa misère... Les gens du château ne lui rendront pas son avoir... C'est donc inespéré pour elle, le mariage... Car ils se marieront, c'est sûr !... Et moi ? Et moi ?...

Il essuyait avec ses poings de grosses larmes qui coulaient.

— Moi, je n'ose même pas lui dire... je l'aime... et elle vivra, elle sera heureuse... et elle vieillira... et elle mourra sans que j'aie jamais osé lui dire que je l'aime... Voilà !...

Lison, pourtant, comme si elle avait deviné ce chagrin, se montrait plus affectueuse avec lui.

Il la regardait tristement, ne parlait pas.

Une fois, il la repoussa :

— Va-t'en ! je ne veux plus te voir.

Mais elle en fut si interdite, toute tremblante et pâle, qu'il s'enfuit, les mains sur les yeux, en lui criant :

— Pardon ! Pardon !...

C'est toujours ainsi qu'il agissait, dans ses grosses émotions. Il partait. Il s'en allait, dans sa chère forêt, cacher ses alarmes. Sous les ténèbres des grands arbres, il se réconfortait. Dans

la nuit, il rentrait furtivement, gagnait son lit et le lendemain, il n'y paraissait plus. Du moins, en apparence.

Une fois, Lison lui dit, les yeux dans les yeux :

— Après qui cours-tu donc, quand tu t'en vas de la sorte ?... Te prendrait-il l'envie, par hasard, de me rapporter l'oiseau de Vérité ?

Pendant longtemps, après cette parole, il se demanda :

— Qu'a-t-elle voulu me dire ?

Christian aimait.

Maintenant, chaque fois qu'il arrivait à la Mare-à-l'Eau, il avait pris la résolution d'ouvrir son cœur à la jeune fille et de lui dire :

— Voulez-vous de moi ?

Lorsqu'elle serait sa femme, elle n'aurait pas de meilleur protecteur que lui. Puis, au moment où il allait ainsi se déclarer, une dernière crainte le retenait. Il lui semblait que Rose était indifférente à toutes ses émotions. Ne voyait-elle donc pas qu'on l'aimait ? Et si elle le voyait, pour rester froide ainsi, c'est donc qu'elle n'aimait pas ?

— Ce sera pour demain, se disait-il tous les soirs.

Enfin, un jour, il partit. Il n'avait pas de prétexte. Ni malades à visiter, ni rien. Il fouetta son cheval et le mit au galop.

La route passait devant le Moulin-Joli. La nuit était venue. Quand il aperçut, ou plutôt quand il devina les bâtiments du moulin, il fouetta de nouveau. Le cheval galopait à fond de train, lorsque, tout à coup, une ombre se dressa sur la route que blanchissait la lune.

L'ombre d'une femme...

Et cette femme étendait les bras, comme pour barrer le chemin.

Elle risquait de se faire écraser.

Il arrêta son cheval.

La femme disait :

— Descendez, Christian, il faut que je vous parle !

C'était Germaine Marberoux.

Alors, docilement, sans se plaindre, sans rien dire, il descendit, dompté par cette apparition.

Leurs amours dataient de quelques mois. Ils s'étaient rencontrés souvent sur les routes, car Germaine ne laissait à personne le soin de diriger les affaires du Moulin-Joli. A cheval ou en voiture, elle était un peu, tous les jours, par monts et par vaux. Une fois, le soir, Christian l'avait sauvée d'un danger, alors que son cheval venait de s'emballer, et que sa voiture, jetée par-dessus le garde-fou de la route, pendait à demi dans un ravin. Il était arrivé au moment où Germaine, suspendue à l'une des roues, perdait ses forces, et allait se laisser tomber, entraînée par le poids et les efforts du cheval. Il l'avait saisie par les deux bras, l'avait enlevée. Un évanouissement s'en était suivi. Il la fit revenir à elle, la ramena au moulin dans son cabriolet.

Et pendant la semaine qui suivit, il vint prendre de ses nouvelles.

Ce fut le début de leurs amours.

Amours rapides, presque brutales.

L'imagination ardente de Germaine Marberoux, avait été frappée par le danger couru et par l'apparition de ce beau et robuste garçon qui l'avait arrachée à une mort certaine.

Lui, d'autre part, ne fut pas sans deviner qu'il avait fait impression sur la jeune fille et, s'il avait été aveugle, elle se fût bien chargée de le lui faire comprendre. Tout, en elle, criait l'amour. Ses yeux pleins d'éclat, tour à tour très doux, puis impérieux, interrogeaient le cœur de Christian et lui disaient :

— Rends-toi !... tends-moi les bras... Je suis prête à y tomber...

Il hésitait, pris de craintes, de scrupules. Elle le grisait de sa beauté triomphante et de ses caresses, tout à la fois naïves et adroites. Lorsqu'il la quittait, lorsqu'il était loin d'elle, il se reprenait, il redevenait calme, et il se demandait :

— D'où vient donc le pouvoir que cette fille exerce sur moi ?

Pouvoir sensuel et voluptueux, où le cœur n'entrait pour rien. Alors, quand il restait quelques jours sans la voir, l'image de Germaine semblait s'effacer, devenir imprécise, finissait presque par s'évanouir...

S'il ne l'avait pas revue, il l'eût oubliée...

Mais en elle était née, grandissait une passion redoutable. Elle n'avait pas encore aimé. Et elle se donnait, à cet amour, avec la violence qu'elle mettait en toutes choses, la violence et la persévérance qu'elle avait héritées du caractère de Jérôme Marberoux...

Lui, ne l'aimait pas, et pourtant revenait sans cesse... Il lui échappait de loin, elle le dominait et l'affolait, quand il était près d'elle...

Quand, loin d'elle, il pouvait réfléchir, il se demandait où le pourraient conduire de pareilles amours ? Au mariage ? Non, ce n'était pas cette femme qu'il rêvait pour son foyer... Une maîtresse, certes, et charmante, et admirablement belle, et qui, à tout cela, réunissait l'indépendance complète, puisqu'elle vivait seule.

Digne d'être aimée, peut-être... et pourtant il en avait peur.. Il essayait de la comprendre et de descendre jusqu'au fond de cette âme... Il n'y parvenait pas... Elle avait des soubresauts de caractère inquiétants... Elle se reprenait tout à coup, brusquement, après des abandons de tendresses pendant lesquels il semblait à Christan découvrir une fille qu'il ne connaissait pas... Tout en elle était énigme... On ne voyait pas clair dans son cœur.

Mais ce qui était évident, c'est qu'elle l'aimait.

Et ce qui devait arriver arriva. Les papillons ne tournent pas impunément autour de la flamme sans s'y brûler les ailes. Il s'y brûla. Elle se donna à lui avec l'emportement qu'elle mettait en toutes choses.

Pendant les premiers temps, il s'enivra d'elle, car c'était vraiment de l'ivresse et il n'avait pas le temps de réfléchir.

Le jour où un événement de sa vie lui eût permis de réfléchir, c'en eût été fini de cet amour. Avec son instinct de femme amoureuse, elle arrangeait leur existence de façon à ce que rien ne lui permît de se reprendre. Non qu'elle devinât ce qui se passait en lui, mais parce qu'elle comprenait peut-être qu'elle n'avait pas tout conquis de cet homme et que ce qu'il y avait de meilleur en lui elle ne le possédait pas.

Ce fut une existence toute de mystère, de rendez-vous nocturnes, toute de joies inconnues, délirante pour elle seule.

Ils n'avaient pas de peine à se voir.

Le Moulin-Joli n'avait aucun voisinage immédiat. On y accédait facilement. Germaine, la nuit, attendait son amant et

l'amenait jusque dans sa chambre. Il repartait avant le jour et regagnait Laître.

Il la reçut même chez lui. C'était elle qui l'avait voulu. Comme il n'avait que deux domestiques, un cocher et une cuisinière, mariés, qui couchaient au fond d'un grand jardin, elle pénétrait facilement dans la maison. Celle-ci était isolée hors du village, et il n'avait pas pu refuser de lui confier une clef.

Deux ou trois fois, elle arriva sans qu'il l'attendît, le surprenant en plein sommeil et le réveillant en sursaut.

— Toi, Germaine ?

— Je t'aime... J'ai fait un mauvais rêve... où je voyais que tu m'abandonnais et que tu me méprisais...

Il voulait la reconduire jusqu'au Moulin-Joli à cause des rencontres de vagabonds, rôdeurs de frontières, qu'elle pouvait faire dans la nuit ; elle s'y refusait toujours.

— Je suis brave... et j'ai l'habitude d'être seule...

Tantôt chez lui, tantôt chez elle, telle était leur vie d'amour, et ils ne commirent aucune imprudence. Nul ne les soupçonna. Germaine était heureuse : ses yeux brillaient d'un éclat étrange. Jamais, encore, elle n'avait été si belle !...

Ce fut alors que Christian vit Rose-Lison au château.

Et il emporta, de cette rencontre, une vision de douceur, de pureté, de charme attendri, qui ne devait plus s'effacer de son souvenir. Egalement belles, toutes deux, mais de beautés si différentes. C'était vraiment entre elles un contraste absolu. Et ce fut sans doute de ce constraste, qui l'obligeait à comparer et à réfléchir, que naquit, chez Christian, l'amour, car ce fut l'amour, cette fois, puissant, destructeur en lui de tout ce qui avait existé jusqu'à ce moment...

Et l'amour est si égoïste et si cruel, que Germaine lui devint presque odieuse.

Ils se voyaient deux ou trois fois par semaine : depuis le jour de cette rencontre, depuis la vision, il chercha des prétextes pour retarder ces rendez-vous ou pour les renvoyer à d'autres jours. Elle en fut peinée et surprise. Mais d'abord, nul doute ne lui vint qu'une rivalité contre elle fût possible. Elle se savait si belle, elle connaissait si bien le pouvoir de ses yeux, qu'elle vivait dans une certitude complète, celle de régner entièrement et pour toujours sur ce cœur d'homme.

Les femmes ne s'y trompent pas longtemps.

Lentement, voile par voile, la vérité devait bientôt lui apparaître...

D'abord, il fut gêné devant elle, car des derniers scrupules de délicatesse et de pitié l'obligeaient à soutenir un rôle qui lui déplaisait, et à jouer une comédie où il se doutait bien qu'on finirait par voir clair.

Quand elle eut son premier soupçon, elle se garda bien de lui en parler.

— Oh ! non, se dit-elle, non, ce n'est pas possible !

Et elle observa, attentive maintenant aux moindres manifestations de cette volonté qu'elle avait cru dompter et qu'elle trouvait rebelle.

Elle fut longue à deviner la vérité. La vie du docteur n'avait rien de changé, en apparence. Il continuait de se donner tout entier à ses malades. Du matin au soir, il était absent, courant de visites en visites dans les villages, les hameaux, les fermes,

les fabriques des environs, rentrant à des heures irrégulières, menant la dure vie de fatigues incessantes et de dévouement admirable des médecins de campagne. Et même, on remarqua qu'il se montrait plus charitable encore que de coutume. Riche, savant et jeune, cet homme avait un grand cœur et comprenait son rôle. Et comme il n'avait aucune ambition politique, la charité, qui venait de lui, que n'inspirait aucune arrière-pensée étrangère, était vraiment la charité... Peut-être, en cette droite nature, y avait-il malgré tout un remords : celui d'avoir été l'amant de cette fille, d'en être encore aimé, et de ne plus aimer... Mais un fait brutal se soulevait devant lui, contre lequel il ne pouvait rien : il n'aimait plus !... Avait-il aimé ?... Non !...

Toute frémissante, une nuit, à l'heure où il allait sortir du Moulin-Joli, elle s'était mise à ses genoux, dans une posture humble et soumise qu'elle aimait prendre d'autant mieux qu'elle se croyait maîtresse de cet homme.

— Ne pars pas encore !

— Il faut être prudent... Toi-même, tu me le répètes sans cesse...

— Il est trois heures... le jour ne vient qu'à six heures... tu as bien le temps de faire le trajet, de rentrer chez toi, et de dormir...

— Et si quelque malade avait besoin de moi ?... Si l'on venait sonner ? me demander ?

— Voici la première fois que pareil scrupule te vient... Deux fois, on est venu ainsi, et tu as trouvé des prétextes pour expliquer ton absence... Nul n'a eu de soupçons...

— Et la seconde fois, je faillis perdre un malade... dit-il d'une voix altérée.

Elle haussa les épaules avec indifférence.

— Tu ne l'as pas perdu !...

— Par bonheur... J'en aurais eu des remords comme d'un crime...

— Tu ne les sauves pas tous...

— Sans doute, mais cette fois, la mort serait survenue faute de soins immédiats...

Elle le regarda très longuement, puis, presque avec dureté :

— A ce compte-là, comme nous ne pouvons nous voir que la nuit, si tu n'oses plus venir la nuit, nous ne nous verrons plus... que chez toi...

Il ne répondit rien, laissa tomber l'allusion comme sans l'avoir entendue.

— Moi, je brave l'opinion et je n'ai pas peur du scandale... Puis, il y aurait un autre moyen de tout arranger... acheva-t-elle, la voix adoucie et tremblante.

Les yeux de Christian, seuls, l'interrogèrent :

— Tu n'as donc jamais pensé que je pourrais être ta femme ?.... Oh ! je ne réclame aucun droit... Je me suis donnée parce que je t'aime... et parce que j'ai cru que cela pourrait durer toute la vie... Mais depuis quelque temps, des craintes me viennent... vagues... folles... dont j'ai honte... Tu n'es plus pour moi ce que tu étais autrefois... Il y a, entre toi et moi, quelque chose... Je ne sais quoi... Rassure-moi, veux-tu ?

— Il n'y a rien... et je suis ce que j'ai toujours été...

Elle retint un soupir. Elle attendait mieux que cette parole froide. Ah ! s'il l'avait prise en ses bras, serrée contre lui, s'il

avait cherché ses lèvres prêtes aux baisers, en lui disant : « Tais-toi ! » Elle ne demandait que cela !... Un élan de tendresse !... Un chagrin de la voir se plaindre !... Et elle eût retrouvé sa confiance !... Il se tut !...

Elle était toujours à genoux. Elle se laissa glisser, assise, sur le tapis de la chambre.

— Pourquoi ne me parles-tu pas ? ne me dis-tu rien ?... Tu es gêné et triste... Et tu n'oses me regarder en face... Tu as donc des reproches à te faire, à cause de moi ?... Tu ne m'aimes pas assez... Voilà ce que tu penses... Tu ne récompenses pas mon amour par un amour égal... C'est la vérité... Mais, de cela, je ne me plains pas. Je t'aime tant que je comprends très bien que tu ne puisses pas m'aimer comme je t'aime... Je me contente de ce que tu me donnes... et j'en ai été heureuse jusqu'aujourd'hui... Je viens de te parler de mariage, mais ne crois pas que j'y mette tout mon bonheur... C'est toi d'abord, que je veux... Garde ta liberté, pourvu que je garde ton cœur... N'est-ce pas ? Tu veux bien... Et surtout, ne t'effarouche pas de tout ce que je te dis... Tu sais que je suis orgueilleuse de moi et que je n'aimerai que toi... Je me rends compte de la faute que j'ai commise quand je me suis donnée... Toute la faute est à moi... J'ai oublié ma fierté et mon orgueil, parce que tu m'as rendue folle... Mais je veux que tu m'estimes toujours et que tu saches que nul autre ne possédera jamais Germaine... J'ai été élevée librement, sans contrainte, en toute indépendance et personne n'était là, dans mon enfance, comme dans ma jeunesse, pour contrôler mes actes... c'est ainsi que j'ai grandi... Je te l'ai dit cent fois... Tu as ma vie, et tu l'as entière, pour jamais... En revanche, je te demande la tienne... C'est trop juste...

Il la laissait parler. Il la regardait. Son âme était loin.

Elle était là-bas, dans l'humble cabane de la Mare-à-l'Eau auprès d'une enfant au doux et chaste sourire et dont la beauté tendre n'avait pas moins de splendeur, et pas moins de séduction de celle qui, à ce moment, le tentait.

— A quoi penses-tu, au lieu de m'écouter ?...

Et soudain, pâlissant, elle reprit avec une dureté menaçante :

— A qui penses-tu ?

— A qui et à quoi pourrais-je penser, en écoutant les jolies choses que tu me dis ?

Si vague et si banale que fût la réponse elle s'en contenta pourtant.

Lui, avait hâte partir.

— Ne me retiens plus... Ne me laisse pas surprendre chez toi par la fin de la nuit...

— Reste encore... Tant pis si on te surprend !... Si je me cache c'est pour te plaire... moi, je mets tout mon orgueil dans mon amour...

Le jeune homme eut un geste rapide de mécontentement. Elle s'en aperçut.

— Ah ! dit-elle... t'ennuies-tu auprès de moi ?... Si tu t'ennuies, c'est que tu ne m'aimes plus... et si tu ne m'aimes plus... c'est que tu en as remarqué une autre...

— Tu es nerveuse... laisse-moi... une autre fois tu seras plus sage...

Elle avait lié ses doigts dans les doigts de Christian.

— Emploie la force, alors... mais tu ne t'en iras pas avant

que j'aie tout dit !... Je voudrais que tu saches que je mets en tout la même violence... et que je te haïrais, au besoin, avec toute la fougue que j'ai apportée dans mon amour...

— On jurerait presque que tu penses à me menacer ? dit-il en souriant.

— Non... Je n'en suis pas là... du moins, je le crois... à défaut de menace, si tu veux, ce sera un avertissement. Il faut bien que tu me connaisses, et que tu saches que je ne te pardonnerais pas si tu me délaissais, de même que je ne pardonnerais pas à celle qui m'aurait remplacée dans ton cœur...

— Je le vois... c'est bien une menace...

Elle réfléchit, puis, le regardant bien en face, elle dit doucement :

— Soit !...

Il se leva brusquement et délia ses mains qu'elle enchaînait. Il avait les sourcils froncés, un air de défi tout à la fois, et de tristesse. Elle se remit à genoux, et toujours en cette position de suppliante, elle reprit :

— Je suis extrême en tout... Voilà ce que je veux que tu n'oublies pas... Et puis, pourquoi irais-tu chercher autre part le bonheur que tu peux trouver près de moi ? Serait-il vrai que tu ne connaisses pas encore toute la grandeur de la passion que tu m'inspires ?... Peut-on vivre comme nous avons vécu, depuis des mois, en s'ignorant ainsi l'un l'autre ? Demande-moi des sacrifices et des dévouements. Je suis préparée à tout. Je consentirai à tout. Mais aime-moi !... Ce n'est pas bien difficile, ce que je te demande là.

— A quoi vois-tu donc que j'ai cessé de t'aimer ?...

— A toutes choses, à rien... Oh ! mon Dieu, comme je voudrais me tromper !

Le crépuscule du matin blanchissait les vitres des fenêtres.

— Regarde ! Voici le jour.,,,

— Oui... Va... Je ne te retiens plus...

Quand il fut dehors, il éprouva un grand soulagement. Et presque aussitôt, il s'en repentit. Il se retourna. Un rideau s'agita faiblement, comme soulevé par une brise légère. Une petite main qui lui disait adieu...

Il répondit par un baiser.

L'amour qu'il envoyait ainsi était tout ce qui restait dans son cœur...

Bientôt, dans les jours suivants, il crut s'apercevoir, à certains indices, que Germaine le surveillait. Depuis leur liaison secrète, ils évitaient toutes les occasions de se rencontrer, comme autrefois, lui en faisant ses visites, elle en courant le pays pour s'occuper de ses affaires. Ils n'avaient plus besoin de ces rencontres pour se voir, maintenant que l'accord était complet entre eux. Au contraire, après la scène que nous venons de raconter, il la rencontra plus fréquemment que jamais. Rien, du reste, en elle, ne laissait transparaître ses soupçons. Chez elle, où il revint deux fois, elle ne fit plus aucune allusion à ses craintes. Elle semblait être rassurée. Mais ce joug d'amour pesait lourdement sur l'âme du jeune homme.

A plusieurs reprises, lorsqu'il sortait de la maison de la Mare-à-l'Eau, il crut surprendre, dans l'ombre, une silhouette élégante qui disparaissait vite au détour de quelque sentier.

D'autres fois, le hasard fit que sa voiture se croisa avec celle de Germaine juste à l'heure où il quittait Rose-Lison.

Ces rencontres, était-ce bien au hasard qu'il fallait les attribuer ?

Et c'est alors qu'il se posait à lui-même cette question, qu'un soir, résolu à avouer son amour à Rose-Lison, en dépit de l'effroi instinctif que Germaine lui inspirait, c'est alors, disons-nous, qu'un soir, il passait au galop de son cheval, devant le Moulin-Joli, lorsqu'une femme se dressa soudainement devant son cabriolet, au risque de se faire écraser.

— Descendez, Christian, il faut que je vous parle...

Il avait obéi.

Il se trouva devant Germaine. Bien que la nuit fût venue, il pouvait la voir encore, et distinguer son visage. Et il constata qu'elle était agitée de frissons et dans une émotion extraordinaire. Tout à l'heure, très calme au moment où elle avait pris sa résolution, elle avait, en ce moment, comme des convulsions de sanglots qui soulevaient son corsage.

— Remettez-vous, Germaine...

— Oh ! je ne vous retiendrai pas longtemps, sur cette route où chacun pourrait nous voir... A la rigueur, vous pourriez entrer au moulin, comme un médecin qui vient voir une malade.

— Vous êtes souffrante ?...

— Une parole de vous me guérira... ou me condamnera à mort... mais n'essayez pas de me mentir... Je vous préviens que ce serait inutile...

Christian comprit que l'explication allait être décisive.

Son parti fut pris : le joug était trop lourd.

Déjà les liens venaient de se desserrer ; comme d'un commun accord, ils avaient cessé de se tutoyer.

Germaine reprit, la voix basse et rauque, à cause de son émotion :

— Vous ne m'aimez plus... Et je vais vous dire quelle est celle que vous aimez.

Il attendit. Il ne s'était pas trompé ! Elle l'avait surveillé. Et le nom qui allait sortir de ses lèvres, c'était le nom de Rose.

— Vous aimez Rose-Lison !...

Elle s'attendait à quelque protestation. Elle espéra une réponse. Il se taisait.

— Ah ! j'ai deviné, j'ai deviné ? fit-elle en lui prenant le bras, le secouant. D'abord, tu allais chez elle, parce qu'elle était malade. Rien de plus naturel. Mais il y a longtemps qu'elle est guérie et qu'on la rencontre de nouveau vagabondant partout, dans tous les chemins et dans tous les bois, avec cet illuminé, ce fou dont elle est la maîtresse...

— Germaine ! dit-il avec violence.

— Ah ! tu la défends... Tu l'aimes ?... Avoue donc que tu l'aimes ?... Tu ne l'oses ?... Non, devant moi, tu ne l'oserais pas encore, parce que ce serait trop cruel... Tu as pitié de ta maîtresse... Merci... Je te sais gré, vraiment... Réponds, réponds donc !

— Vous le voulez ?

— Oui.

— J'éprouve auprès d'elle un bonheur infini... un bonheur très calme et très doux... et j'emporte, après toutes mes entrevues avec elle, une paix de mon âme que je ne connaissais pas...

— Mais ce n'est pas de l'amour, cela... L'amour est fait de

violence et de passion. Compare-le donc à celui que tu ressentais pour moi...

— J'ai comparé.

— Eh bien ? dit-elle, anxieuse, suspendue à ce qu'il allait dire.

Mais il n'osait pas prononcer la fatale parole. Il avait pitié et remords.

Elle se méprit.

— Ah ! tu vois bien, c'est moi que tu aimes... Tu détournes les yeux !... Non, tu as comparé, dis-tu ? Et tu ne me regarde qu'avec effroi ? Tu ne m'aimes plus ? Et c'est cette fille de rien, cette vagabonde, qui me remplace dans ton cœur ?... Non, je ne le crois pas... Toi non plus, tu ne peux le croire... C'est une fantaisie de ton imagination, une folie de ton cerveau... Mais ce n'est pas vrai, entends-tu ? Ce n'est pas vrai... Pourquoi ne ramasses-tu pas, pour les aimer, les mendiantes au long des routes... Et elle t'aime ? hein ? elle t'aime ? Parbleu ! Il faudrait voir qu'elle ne t'aimât pas ?... Tu vaux bien le Ciboulot avec lequel tous les bûcherons et les schlitteurs la rencontrent dans les endroits les plus tranquilles et les plus solitaires de la forêt ! Comprend-tu ?...

— Je comprends que vous êtes méchante, Germaine, et que vous calomniez à plaisir la pureté de cette gentille enfant !...

Tout d'abord, elle fut comme saisie...

Puis ses doigts se raidirent sur le bras de Christian. Et elle riait, riait, en une crise nerveuse...

Elle s'apaisa.

— C'est vrai... je suis méchante... C'est ta faute... Ne m'oblige pas à devenir méchante... prends garde... tu ne sais pas de quoi je serais capable... Je finirais par te haïr autant que je t'ai aimé... et je haïrais ceux que tu aimes... et je me vengerais de toi, de tous... Je ferais retomber ma vengeance sur toi comme sur eux...

— Je saurai, s'il le faut, la protéger contre vous...

— Non. Quand il s'agit de haïr, et quand il s'agit d'aimer, les femmes sont plus fortes que vous... A ce combat, tu seras vaincu...

— A quoi penses-tu donc, malheureuse ?

— A rien, encore, je te jure, mais j'ai l'imagination fertile... Aie confiance, dit-elle en ricanant.. Du reste, je serai belle joueuse et je ne te prendrai pas au dépourvu... Tu seras prévenu de ce que je veux faire...

Mais tout à coup sa colère tomba, avec cette crise de nerfs. Elle se mit à pleurer, torturant, pétrissant dans ses doigts les mains de Christian.

— Je t'en supplie... aime-moi, ne me quitte pas... Ne revois plus cette fille... promets-le, dis ? promets-le...

Il détourna les yeux. Les larmes de Germaine cessèrent brusquement.

— Bien. Nous ne nous aimerons plus. Adieu. Mais n'oublie rien de ce que je t'ai dit... Elle et toi vous aurez en moi une ennemie...

— Adieu !

Elle s'en alla vers le Moulin où il la vit disparaître sans qu'elle eût regardé une dernière fois de son côté.

Et lui, troublé par cette violence, retourna vers Laître sans pousser jusqu'à la Mare-à-l'Eau. Il verrait Rose-Lison un autre

jour. Il essaya de travailler, resta très tard à son bureau et finit par se coucher, harassé de fatigue ! En vain il appelait le sommeil. Il pensait à Rose. Il pensait à Germaine. De quoi était capable la fille de Marberoux ? D'un crime ?...

Vers minuit, toujours éveillé, il crut entendre un pas léger dans la maison. Il écouta plus attentivement. Il n'entendit plus rien, d'abord, puis le parquet craqua, et il y eut un frôlement de clef qui tâtonnait et qui, dans l'obscurité, cherchait la serrure.

— Germaine !

Car ce ne pouvait être que la jeune fille. Elle seule venait et pouvait venir ainsi. Il releva la lumière d'une lampe-veilleuse et de nouveau prêta l'oreille. On semblait hésiter, de l'autre côté de la porte. Sans doute elle venait faire une suprême tentative auprès de son amant, et, à la dernière minute, elle hésitait, par orgueil ou par crainte d'être repoussée.

La clef tourna, la porte s'ouvrit doucement ; elle entra et s'appuya contre un meuble, tant son émotion était forte. Les battements de son cœur s'entendaient.

Elle murmura :

— C'est moi, Christian... J'ai voulu venir te rendre... ta clef. .

Prétexte d'amoureuse qui cherchait un rendez-vous. Que de liaisons se sont renouées ainsi qui paraissaient pour toujours rompues !...

Il s'était jeté hors du lit, s'était vêtu hâtivement. Mais il était mécontent, et elle vit, dans les yeux du jeune homme, une dureté qu'elle ne leur connaissait pas. Longtemps, il garda le silence. Il avait pitié d'elle. Mais il sentait trop bien que c'était fini. Aujourd'hui, demain, qu'importe. Il ne pouvait lui laisser d'espoir.

— Tu ne me dis rien ?

— Je croyais, Germaine, que tout était fini entre nous ?

Les genoux de la jeune fille fléchissaient. Elle se redressa par un effort d'énergie.

— As-tu réfléchi, Christian ? As-tu choisi ?

— Choisi ?

— Entre mon amour ou ma haine ?

— Si j'essayais de t'aimer encore, après tes menaces, il semblerait que je ne t'aime plus que par crainte. Est-ce cet amour-là qui te rendrait heureuse ?...

Elle dit très bas :

— Pourvu que tu me restes... Peu importe pourquoi tu me restes... Alors ?

— Germaine, vous m'aviez dit adieu...

Elle comprit, tendit la clef d'une main qui tremblait violemment et la plaça sur une table.

Puis, elle se recula jusqu'à la porte, d'un pas lent, trébuchant.

— N'oublie pas mes paroles, Christian.

— Je serai sur mes gardes, puisqu'il le faut.

— Oh ! toi, personnellement, tu n'as rien à redouter de moi !... C'est elle... Tu m'as dit tout à l'heure que je calomniais la pureté de cette fille... Sans doute, c'est sa pureté qui t'attire... elle cache son jeu !... Ce sont ses yeux qui t'ont séduit, ses yeux qui te donnent la comédie de la douceur et de la chasteté... Eh bien, je te la rendrai si déshonorée et si perdue, qu'elle te fera horreur, et que tu reviendras, repentant et heureux, Christian,

tu me reviendras !... Tu reviendras chercher auprès de moi l'amour que je te garde... Car, je te l'ai dit, Christian, je suis trop fière et trop orgueilleuse de moi pour jamais appartenir à un autre... Enfin, adieu...

Elle attendit encore. Rien ne vint de son amant. Elle disparut, silencieuse comme une ombre.

Le lendemain, Christian arrivait à l'improviste chez Dornak.

Rose-Lison était seule. Ciboulot, lui-même, était absent. Et Ciboulot, d'être absent ce matin-là, jouait de malheur, car s'il avait pu assister, témoin invisible, à la scène que nous allons raconter, il en eût emporté de la joie pour toute sa vie.

Mais Ciboulot n'était pas là. Et Ciboulot ne sut rien.

Il était onze heures. Un soleil pâle essayait de sortir des nuages. Et le vent soufflait avec force. Certains signes, déjà, annonçaient l'hiver, précoce en ces pays de l'Est. Le vent était dur et froid. Et les nuages avaient une vilaine couleur de plomb qui faisait présager des tombées de neige. Chaque coup de vent dans la forêt enlevait aux arbres le reste des feuilles desséchées par les premières gelées. Et parfois, sur la lande devant la Mare-à-l'Eau, le tourbillon les ramassait en tournoyant, mélangées de pierrailles et de poussières, les surélevait en cônes, puis entraînait ce cyclone dans une course rapide de cheval au galop.

Lison travaillait, près de la fenêtre, à un ouvrage de couture. Sur la cuisinière, le déjeuner cuisait. Ce matin-là, on avait mis le pot-au-feu. De temps en temps, sous le couvercle entr'ouvert, la vapeur formait des gouttes d'eau qui glissaient le long du ventre de la marmite et tombaient presque à intervalles réglés sur le fourneau avec un long frisson.

Le vent soufflait sous les portes et parfois, s'engouffrant dans la cheminée et dans les tuyaux de la cuisinière, repoussant des relents de charbon qui forçaient Rose à ouvrir un moment la fenêtre en toussant.

Elle reconnut de loin le docteur.

La voiture s'arrêta devant la maison.

Le docteur descendit, attacha son cheval à un arbre voisin et entra. Du premier coup d'œil, elle remarqua qu'il était très pâle et semblait très ému.

Et, en effet, quand il fut entré, quand il l'eut saluée, ce fut d'une voix mal assurée qu'il demanda :

— Vous êtes seule, Lison ?... J'en suis heureux, pour les choses que j'ai à vous dire.

Elle laissa reposer un instant sur ses genoux l'ouvrage auquel elle travaillait et, sans répondre, curieuse, elle attendit qu'il s'expliquât.

— Non point que je ne voudrais pas dire devant vos parents adoptifs l'aveu grave auquel je suis résolu... Mais auparavant, Lison, je désire interroger votre cœur... et je vous prie d'être franche avec moi. Quoi que vous disiez, vous avez et vous aurez en moi un homme sur la profonde affection duquel vous pourrez compter... Ce que vous me direz me causera peut-être une très grande joie — peut-être une douleur cuisante N'importe, Lison... Douleur ou joie, je suis votre ami... Mieux que votre ami... car je vous aime !...

Elle releva sur lui ses grands yeux limpides, dont les cils frissonnèrent. C'était la première fois qu'elle entendait un aveu d'amour. Car c'était bien un aveu d'amour. Elle ne pouvait s'y

méprendre. Le trouble de Christian le trahissait. Elle n'en était pas surprise. Depuis longtemps, son instinct l'avait avertie que cet aveu se préparait. Elle l'avait vu se rapprocher chaque jour, pour ainsi dire.

Si avertie qu'elle fût, son trouble égalait celui du jeune homme.

Et il s'y méprit, devant son silence prolongé, en la voyant rougir et pâlir. Il s'y méprit et crut un instant qu'il était aimé.

Mais il ne voulait pas profiter de ce trouble. Il ne voulait pas même effleurer d'une parole trop audacieuse cette fleur délicate et si exquise...

— Je ne vous demande pas de me répondre aujourd'hui, tout de suite... Dites-moi seulement que je ne vous ai pas déplu...

— Non, certes ! fit-elle avec élan, les deux mains tendues vers lui.

Il les serra, les baisa passionnément. Elle les retira, d'un geste irréfléchi.

— Pardonnez-moi... Je vous ai effrayée ?

Il y avait sur le visage de l'enfant une sorte de bonheur pudique, mais craintif.

— Je n'ai rien à vous pardonner... je suis très fière d'avoir été remarquée par vous, à cause de la situation que vous occupez et de l'humble condition qui est la mienne... Je ne suis qu'une pauvre fille... Je ne suis rien... Et si j'ai appris quelque chose... si mon éducation et mon instruction n'ont pas été aussi négligées qu'on le croirait, je le dois à l'affection et aux bienfaits d'une femme... dont je garde, pour toujours, le souvenir très cher dans mon cœur... ajouta l'enfant avec des larmes soudaines...

— La comtesse... je le sais...

Après un silence où il y avait quelque tristesse, Christian reprit :

— Rose, aviez-vous deviné que je vous aime ?

— Non... Vous le voyez, je suis franche, et vous m'avez demandé de la franchise... mais j'avais cru remarquer, du moins, que je ne vous déplaisais pas...

— Et que pensiez-vous de moi ?

— Vous m'avez sauvé la vie... vous m'avez soignée comme si j'avais fait partie de votre famille... Je ne puis penser à vous sans plaisir...

— Rose, je n'ose pas vous demander si vous m'aimez... Du moins, ne me repoussez pas... et dites-moi si vous m'aimerez... plus tard...

Les yeux limpides reflétèrent un peu d'embarras.

Il attendit la réponse et la réponse ne vint pas.

Alors, il eut froid au cœur et, timidement :

— Rose... ma chère Rose ?...

— Je ne sais pas...

— Vous n'avez jamais rencontré personne auprès de qui vous avez de la joie à vous retrouver, auprès de qui vous vous sentiez plus heureuse et plus gaie, comme s'il avait manqué jusque-là quelque chose à votre cœur, et que, tout à coup, ce qui vous manquait vous était donné ?... Et lorsque celui-là vous quittait, vous n'avez pas senti qu'un peu de vide se faisait en vous, comme s'il emportait avec lui un peu de vous-même ?

— Non, dit-elle, naïve, je n'ai jamais ressenti ces impressions... Et pourtant...

— Pourtant ?

— Il y a quelqu'un à qui je pense... Et quand je le vois joyeux, je suis joyeuse... triste... je suis triste... L'affection que j'ai pour lui est très douce et très tendre... Pour toutes les richesses de la terre, je ne voudrais pas lui faire de chagrin... Et lui, de son côté, sacrifierait pour moi ce qu'il a de plus cher... Si j'étais obligée de me séparer de lui, je ne sais comment je vivrais... Et je crois aussi que lui ne pourrait pas vivre sans moi... Est-ce de l'amour ?

— De l'amitié, peut-être... dit-il, alarmé.

— Alors, l'amitié est une chose très douce... Notre vie et nos pensées sont communes... La plupart du temps nous n'avons même pas besoin d'échanger nos idées, pour nous comprendre. Il nous suffit de nous regarder. Il est devenu nécessaire à ma vie, et je suis nécessaire à la sienne... L'un sans l'autre, il nous semble que nous ne sommes rien, des corps sans âmes... Les rares fois où cela nous est arrivé, nous avons été bien malheureux... Croyez-vous que celui dont je vous parle m'aime d'amour ?...

— Il vous le dira, Lison, si vous voulez qu'il vous le dise...

Il semblait à Christian que des voiles de deuil l'entouraient de ténèbres. Était-il arrivé trop tard dans le cœur de cette enfant ?... Oh ! non ! non !... En aimait-elle un autre ? Non ! pas, pas ce malheur !

Il avait l'air si accablé qu'elle se hâta de dire :

— Définir ces choses, c'est trop difficile et trop subtil pour moi... Je vous dis ce que je pense... et à qui je pense...

Il la posa, enfin, cette question menaçante :

— Et quel est celui qui occupe ainsi votre pensée ?

Elle se pencha à la fenêtre, regarda un instant vers la lande, en soulevant le rideau. Puis, se retournant vers le docteur, elle murmura :

— Le voyez-vous, là-bas, qui sort de la forêt ?

Il se pencha à son tour et aperçut la longue silhouette d'Henriont.

— Vous l'aimez comme votre frère !...

— Peut-être... Je ne sais pas...

— Et lui ?... Vous a-t-il donc avoué ?...

— Non !

— Alors, qui vous fait croire ?

— Son affection pour moi est aussi tendre et aussi profonde que la mienne pour lui... Et si la sienne, c'est de l'amour... la mienne est de l'amour aussi.

— Mais si vous vous trompiez... sur ce qu'il ressent pour vous ? Si lui, de son côté, n'avait jamais pensé à lier sa vie à la vôtre... Si, enfin, tout ce que vous croyez n'était, chez vous, qu'imagination et qu'illusions ?

Elle resta indécise, un peu pâlie.

— Je le lui demanderai... Il me le dira...

— Pourquoi, s'il vous aime, ne vous l'a-t-il pas dit encore ?

Elle ne répondit pas à cette question. Elle ne le pouvait.

— Si vous le connaissiez, mon Henriot, vous l'aimeriez également... Il n'y a pas de nature plus dévouée, plus affectueuse... Et personne ne sait ce qu'il vaut... à cause de ses habitudes, parce qu'il adore la forêt et les arbres, et les plantes, et les fleurs, et les animaux, et les insectes, jusqu'aux tout petits. Parce qu'il s'intéresse à ces choses qui laissent indifférents

la plupart des hommes, on se moque de lui... Pourquoi, puisqu'il cherche à s'instruire ?... Dans les secrets de la nature, il est déjà plus savant, peut-être, que beaucoup de ceux qui enseignent la science... En voulez-vous une preuve ?

Elle alla tirer un rideau de serge rouge qui glissa sur une tringle par des anneaux de cuivre et découvrit un vaste renfoncement de la muraille, dans lequel on avait aménagé des rayons de bois de sapin.

— Regardez, voici les livres qu'il lit et relit sans cesse et qu'il connaît presque par cœur, et sur lesquels il passe des nuits entières...

Elle vint reprendre sa place près de la fenêtre.

Christian restait triste. Mais il ne voulait pas partir avec une incertitude.

— Rose, dit-il... je vous aime... et je suis venu vous demander si vous consentiriez à être ma femme... à partager ma vie... et je vous promets, Rose, que la vôtre serait très heureuse...

— Il me semble que je vais vous faire de la peine si j'hésite à vous répondre... Vous avez entendu ce que je vous ai dit tout à l'heure... Vos paroles me causent beaucoup de plaisir... Mais dites-moi à votre tour... croyez-vous que si j'acceptais, Henriot ne serait pas malheureux ?...

— Vous l'interrogerez, Rose... et après, j'attendrai ce qu'il vous plaira de me dire...

Sa voix s'altéra quand elle murmura :

— Je n'avais pas encore réfléchi à ces choses... Je l'avoue... je les avais soupçonnées seulement confusément... Je vous parais cruelle... en vous parlant ainsi ?...

— Je vous avais priée d'être franche. Parfois, la franchise ne va pas sans cruauté... Vous êtes la femme loyale que je rêvais. Mon amour pour vous grandit encore.

— Vos yeux se troublent et se détournent... Vous souffrez ?

— Oui.

— A cause de moi ?...

— A cause de vous... à cause de l'incertitude où je vais vivre jusqu'à demain...

— Et vous allez me quitter sans doute avec de la rancune dans le cœur ?

— Non, avec plus d'amour... Je vous le redis... Je vous le jure...

Elle soupira. Elle-même était triste.

— Vous êtes bon... Vous méritez d'être heureux... Pourquoi faut-il que ce soit de moi que vous vienne ce chagrin ?... Après tout, monsieur Fontenailles, ce n'est peut-être pas de l'amour que j'ai pour Henriot... dit-elle, avec une adorable naïveté... Ce n'est peut-être qu'une tendresse vive... la tendresse d'une sœur pour son frère... Et lui, peut-être, n'a jamais pensé à Lison autrement ?... Le voici qui vient... veuillez vous retirer... demain, si vous venez ici à la même heure... je vous dirai ce qu'il m'a répondu...

— Rose, comptez sur mon affection, toujours et malgré tout...

Et il se hâta de disparaître.

Tout ce qu'il fit ensuite fut machinal : remonter dans sa voiture, prendre les guides, éviter les fossés, choisir la route au carrefour... Ce fut son cheval qui le conduisit... En passant devant le Moulin-Joli, il aperçut pourtant Germaine, dont le noir regard s'arrêta un instant sur lui.

Et une crainte vint s'ajouter à sa tristesse.

Il avait créé autour de Rose-Lison un danger de plus. Qu'il fût ou non aimé de Rose, il l'aimait et il l'aimerait...

Germaine se vengerait.

Le cheval, ne se sentant plus conduit, avait pris le pas.

Mais une généreuse pensée était née dans ce noble cœur.

« Si elle aime Henriot... je veux qu'Henriot soit digne d'elle !... Je le guiderai dans ses études et dans ses travaux... J'achèverai de former cette intelligence... et je ferai de cette âme l'image de la mienne... Tout ce que je sens de bien en moi, je le ferai passer en lui !... Je lui apprendrai à aimer Lison, plus et mieux encore qu'il l'aime... Et ce sera moi, ce sera mon âme que Lison aimera en lui... »

Et pendant qu'il se laissait aller à ces nobles et touchants projets, au Moulin-Joli, une jeune fille, sombre et le regard chargé de menaces, rêvait à lui et à Rose-Lison.

— Comment me vengerai-je ?... Et quelle vengeance inventerai-je bien pour qu'il ait horreur de cette fille et qu'il vienne, repentant, me redemander mon amour à genoux ?

Accoudée à sa fenêtre, devant les eaux troubles de la Combeauté, qui charriaient des feuilles mortes et que grossissaient les récentes pluies d'automne, elle rêva ainsi longtemps, les yeux vers le tournant de la route, où la voiture de son amant avait disparu.

Et, tout à coup, un terrible sourire contracta ce beau visage. Elle avait trouvé, sans doute, ce qu'elle cherchait.

Ciboulot, qui avait disparu depuis quelques instants dans le chemin bordé de haies d'épines, reparut et s'avança vers la maison.

Il entra. Rose-Lison était encore émue, très animée.

Il la regarda d'un air soupçonneux et triste.

— Le docteur sort d'ici. J'ai reconnu sa voiture.

— Il a passé une heure près de moi.

— Je trouve qu'il vient bien souvent sans raison. Qu'est-ce qu'il te disait ?

— Des choses aimables, comme toujours. Il est plein de bontés pour moi.

— Et ça te fait plaisir, je le vois... tu es toute rouge et tes yeux brillent.

— C'est que aujourd'hui, en effet, il m'a parlé de choses très graves, auxquelles je ne m'attendais guère... Il faut même que je te demande, là-dessus, ton avis...

— Oh ! mon avis... tu es bien assez grande pour ne prendre conseil que de toi !...

— Tu es méchant, ce matin, Henriot... Qu'est-ce que tu as ?

— Rien... Alors, le docteur te disait des choses... graves ?

— Oui... qui intéressent mon avenir...

— Je parie qu'il t'a fait une déclaration d'amour ?... dit-il avec une sorte de rudesse.

— Tu as deviné juste...

Il eut un brusque geste, pour se donner une contenance, il avait tourné le dos, et rangeait des outils dans un coin. Elle ne pouvait donc le voir. Il était devenu étrangement pâle. Mais quand il revint auprès de Lison, sa figure avait repris son air habituel. Il avait dompté son émotion et refoulé ses larmes.

De le voir si calme en apparence, elle fut surprise. Elle fut triste.

— Il t'a dit qu'il t'aime, cet homme ?
— Oui, il me l'a dit.
— Et tu ne t'en es pas offensée ?
— Je n'ai pas eu à m'offenser, car il m'a avoué son amour avec autant de respect que de tendresse...
— Et, sans doute, cet aveu t'a causé beaucoup de plaisir ?
— Je le reconnais. J'en ai été fière. Je ne m'attendais pas à ce qu'une pauvre fille comme moi fût distinguée et aimée par un homme comme lui ?
— Ça prouve ta naïveté... L'amour, ça ne choisit pas le rang et la condition, la pauvreté ou la richesse... L'amour, ça aime partout...
— Est-ce que tu as déjà réfléchi sur l'amour, toi, Henriot ?
— Ma foi, non... dit-il, toujours avec presque de la méchanceté dans la voix... J'abats des arbres dans la forêt, avec mon père... Ma vie est là !...
— Cependant, tu aimes aussi, toi, Henriot ?
La gorge du pauvre garçon se contracta. Il toussa. Puis, tout à coup, en grommelant :
— Ça sent la houille, ici... Le vent renvoie la fumée par les tuyaux... Ouvre la fenêtre...
— Le vent est tombé. Ça ne sent rien, tu te trompes... Réponds-moi...
Et Lison, pour se donner à son tour une contenance, alla écumer le pot-au-feu
— Certainement, je t'aime... beaucoup... N'est-tu... pas en quelque sorte... ma sœur ?
— C'est que le docteur ne m'a pas dit seulement qu'il m'aime d'amour...
— Ça suffit pourtant bien... Qu'est-ce qu'il a pu ajouter ?
— Il m'a demandée en mariage...
Sourdement, Ciboulot répliqua :
— C'était prévu.. Quand on aime, on s'épouse...
— Alors, tu me conseilles d'accepter ?
— Mais.. pourquoi veux-tu que je te donne... ce... conseil ?
— Donne-le-moi, puisque je te le demande ?...
— Dame ! c'est difficile... Ça te regarde... Est-ce que... tu... l'aimes, cet homme ?
— Jamais je n'avais pensé que je pourrais être un jour sa femme... Il est savant, il jouit d'une grande réputation dans le pays... populaire dans nos campagnes, autant et peut-être plus que l'était son père à Remiremont... Il passe pour avoir de la fortune...
— Il est très riche, c'est sûr...
— Tu comprends... les pauvres filles comme moi ne font pas de pareils rêves ?...
— Mais si, Lison, dit-il à voix basse... Quand on fait des rêves, on est dans les nuages... et les nuages, c'est toujours au-dessus de nous...
Le pauvre garçon était torturé par ce qu'il entendait. Ce qui arrivait là, il le prévoyait depuis quelque temps. Ces visites du docteur, depuis si longtemps que Rose, guérie, avait repris sa vie ordinaire, ces paroles d'émotion contenue, qu'il avait surprises entre lui et elle, tout cela indiquait assez que Christian était amoureux. Un jour devait venir, où il déclarerait son amour, où Lison répondrait. Ce jour était venu. Ah ! comme il y avait pensé ! Et avec quelle détresse !... Et seul dans la forêt,

en face de la situation où il se débattait, du problème à résoudre et de la résolution à prendre... seul devant les grands arbres qu'il aimait et auxquels il demandait vainement un appui, que de larmes il avait versées ! Il l'aimait, cette enfant qu'il avait toujours vue auprès de lui. Il l'aimait profondément ! Mais avait-il bien maintenant le droit de l'aimer ou de lui laisser voir qu'il l'aimait ? Ciboulot, l'humble bûcheron de la forêt d'Herival, avait-il le droit d'aimer la fille de Royaumont ? Oui, si cette fille devait rester misérable comme lui ? Non, si quelque espoir restait encore de lui rendre la situation, le titre et la fortune qui lui étaient dus !... Et alors, elle serait vraie, en partie, cette histoire qu'il lui avait contée... Tous les oiseaux devaient dire à Lison : « Je t'aime » et seul, l'Oiseau de la Vérité, celui qui l'aimait plus que les autres, devait lui dire : « C'est moi qui ne t'aime pas ! »

Donc, il mentira.

Devant le médecin dont il connaît la noblesse de caractère, la droiture, la bonté, et dont il est jaloux parce qu'il le sait capable de rendre Lison heureuse, il mentira.

Devant Lison, si Lison s'est douté de son amour et si elle veut l'interroger, il mentira...

Il mentira devant tous.

Il ne dira la vérité, il ne se plaindra, il ne pleurera, il ne sanglotera que devant ses vieux amis, les arbres — les arbres séculaires qui, autour de leurs branches, à l'ombre de leurs feuilles, ont vu tant de tristesses et tant de joies, tant d'amoureux qui s'aimaient et tant d'amoureux qui en étaient venus à se haïr... Il ne se confiera qu'à la solitude.

Lison ne saura rien.

— Henriot, disait la charmante fille, tu n'aurais donc pas de chagrin de me voir quitter ce logis, pour toujours ? Cela ne te ferait donc pas de peine de savoir que je ne te verrais plus aussi souvent, et aussi librement qu'autrefois ?...

— Cela me ferait grand plaisir d'apprendre que tu es heureuse et enviée, et honorée, parce que je connais ton cœur... je sais que tu n'en seras pas orgueilleuse... que tu ne nous oublieras pas, que tu ne me mépriseras pas, et que, dans ta nouvelle fortune, les malheureux seront tes amis...

Elle soupira.

Ce n'était pas cette réponse qu'elle espérait.

Lui soupira aussi, en se cachant, car, ce qui augmentait sa torture, c'est qu'il voyait la tristesse de Lison, c'est que Lison semblait n'attendre qu'un mot de lui pour se jeter dans ses bras, pour renvoyer Christian, et pour crier à Ciboulot : « Tu ne vois donc rien ? Tu ne vois donc pas que c'est toi que j'aime ? »

Souffrance atroce, qu'il supporta héroïquement.

— Alors, Henriot, c'est bien sans regrets que tu seras mon garçon d'honneur, si ce mariage se fait ?...

Les lèvres de Ciboulot se contractèrent. Le supplice était trop douloureux. Et pourtant le mot, le mot décisif, n'avait pas encore été dit par Lison.

Elle le prononça, ce mot, lentement, en cherchant le regard qui s'obstinait à fuir.

— Tu n'aurais pas mieux aimé être mon mari ?

En quelle énergie mystérieuse, en quelle force d'âme inconnue, alla-t-il chercher le courage de se contenir et de ne pas

se jeter aux pieds de cette enfant dont la candeur le torturait et le tentait ?

Il était au bout de sa résistance lorsqu'il répliqua :

— Tu n'y songes pas, Lison ? Que suis-je, moi ! Et quelle vie t'offrirais-je ? Tu sais trop bien quels sont mes goûts. Ils me portent plutôt à vagabonder par les bois qu'à travailler avec mon père. Mes goûts me portent à des genres de travaux qui me seront toujours inutiles. Je ne suis pas paresseux, mais j'aime rêver, et je ne me sens jamais si heureux que dans les fonds de bois humides où le soleil n'arrive jamais et où l'on trouve des sources froides et pures, où l'on prend au lacet des petits oiseaux. Ce n'est pas avec des goûts comme ceux-là qu'on peut prendre une femme, parce qu'on n'est pas sûr de la rendre heureuse, et d'apporter le nécessaire au logis. Or, je t'aime trop, ma Lison, pour te rendre malheureuse et je ne suis pas assez certain de triompher de mes mauvaises habitudes pour avoir la responsabilité de ton bonheur...

Il avait parlé tout d'une traite. On eût dit que c'était une leçon récitée, apprise depuis longtemps.

— Que faudra-t-il que je réponde, lorsque M. Fontenailles reviendra ?

— Mais tu répondras ce que te dictera ton cœur.

— Est-ce bien le tien qui m'a parlé, Henriot ?

— Je te... le jure, ma Lison. Je ne songe qu'à ton bonheur...

— Bien, Henriot, bien ! fit-elle, décontenancée et indécise.

Louise et Dornak rentrèrent à ce moment, pour déjeuner. Pendant le repas, Rose ne cessa d'observer Ciboulot. Mais Ciboulot se sentait observé. Il ne fut ni plus gai, ni plus triste que d'habitude. Et il retourna dans la forêt tout de suite après avoir mangé.

Il s'en allait la mort dans l'âme. Et il avait su feindre si bien l'indifférence que Lison, triste, se disait :

« Je m'étais trompée ! Il ne m'aimait pas ! »

Pendant cela, victime de cette généreuse comédie et de son mensonge, non loin d'elle, tombé au plus épais d'un buisson, étendu sur le ventre, les mains fouillant la mousse, Henriot, visage contre terre, sanglotait nerveusement...

Le lendemain, Christian se présentait. Et Rose-Lison lui disait :

— Henriot n'a jamais pensé à moi !

XI

LA FILLE ET LE PÈRE

Un jour, Rose-Lison avait dit à Henriot :

« En ce moment, il y a au château un homme qui souffre. Ma présence auprès de lui adoucirait ses tortures. Et quand j'écoute au fond de moi, j'entends ma mère qui murmure : « Oui, ta place est là-bas... »

L'enfant, ce jour-là, avait-elle prévu l'avenir ?

Pendant que ces scènes d'amour se passaient à la Mare-à

l'Eau, les fils de Nathalie avaient pris possession des domaines qu'ils devaient à la générosité et à la faiblesse de Croix-Vitré. Ils les devaient aussi aux mensonges savants, à la comédie d'intrigue merveilleuse où Nathalie avait triomphé. Michel s'était installé à la Louvière. Laurent était resté à Royaumont. Et tout de suite, sans transition, jetant le masque, ils avaient agi en maîtres. Qu'avaient-ils à redouter du comte ? Ce mort-vivant se relèverait-il jamais de la tombe où il se mourait, pour s'opposer à leurs folies effrénées de luxe trop longtemps contenues par la situation dépendante où ils avaient vécu au château ? Non. Ils n'avaient pas cela à craindre. Et ce fut vraiment par une fureur de dépenses qu'ils sortirent de l'esclavage où ils avaient été tenus pendant leur jeunesse.

Devenus maîtres d'eux-mêmes, ils n'écoutèrent même pas les conseils de la prudente Nathalie, effrayée de leurs extravagances. A chaque observation, ils répondirent :

— Nous sommes riches !...

— Mais toute fortune a des bornes. Au train dont vous y allez, c'est la ruine.

Ils avaient haussé les épaules.

Michel avait formé le projet de raser la Louvière dans sa plus grande partie pour y reconstruire un château sur un plan qui lui avait été envoyé par un architecte de Paris. Et déjà les travaux commençaient.

Il ne s'était pas gêné pour discuter les plans et les devis devant le paralytique, insensible en apparence à tout ce qui se faisait autour de lui.

Et lorsque Nathalie avait fait la remarque suivante :

— Ces dépenses seront considérables. Tu n'as que les revenus de ton domaine. Tu ne les toucheras que l'an prochain. D'ici à l'année prochaine, tu auras donc besoin d'argent... de beaucoup d'argent pour faire face à ces premiers déboursés... où le trouveras-tu ?...

Il avait répondu :

— Peuh ! quand on possède cinq ou six domaines, l'argent se trouve aisément... On emprunte... on hypothèque... ou bien l'on vend... Il y a pas mal de morceaux de terre, de bois, dont je ne vois pas l'utilité et qui alourdissent la propriété sans rendement appréciable. Je sais fort bien que tous ces morceaux ont été rachetés, fort au-dessus de leur valeur, par notre oncle, qui avait une manie, celle de vouloir reconstituer l'ancien domaine de Royaumont... Mais je ne suis pas obligé d'hériter de ces manies, comme j'ai hérité du domaine... Autres temps, autres mœurs... Ce sont des scories dont je me déferai... J'ai plusieurs terres qui ne rapportent pas même leur impôt. Je vendrai.

C'était le premier coup de pioche porté dans le beau domaine. C'était le premier coup de mine porté dans l'œuvre si longue, à laquelle deux existences d'hommes s'étaient consacrées avec passion !

Le paralytique entendait cela.

Nathalie eut un frisson. Quel que fût son orgueil, quel que fût son amour insensé pour ses fils, elle eut, ce jour-là, une première crainte de l'avenir.

Et, involontairement, elle porta son regard sur Croix-Vitré, immobile comme une statue dans son fauteuil roulant.

Elle crut voir, sur ce masque figé, une animation extraordi-

naire. Pendant une seconde, ces yeux qui n'exprimaient plus, exprimèrent. Et cette bouche, qui était muette, essaya de s'entr'ouvrir et de proférer quelques sons.

Ce fut tout. Le masque redevint celui d'un mort...

Laurent, de son côté, comme s'il n'avait pas voulu rester inférieur à son frère dans cette crise de folies où les jetait tous les deux cette fortune nouvelle, Laurent avait résolu de ne pas toucher au château de Royaumont, qui lui était échu en partage. Du reste, ce château avait été de tous temps entretenu par Croix-Vitré avec un soin jaloux et, d'année en année, avait reçu les embellissements et les modifications que comportait le confortable moderne.

Mais résolu — du reste comme Michel lui-même — à faire de sa vie deux parts : l'une qu'il passerait à Mon-Royaume, l'autre qu'il passerait à Paris, où l'entraînerait sa fantaisie, il avait acheté un joli hôtel rue Alphonse-de-Neuville pour le paiement duquel il se trouvait dans les mêmes difficultés que son frère.

Tous deux avaient pris des engagement, sans nul souci de l'avenir. Et comme Michel, Laurent avait dit, devant Croix-Vitré encore :

— Je vendrai s'il le faut. Michel a raison. Moins grande et mieux administrée, la propriété, dégagée de ce qui l'encombre, rapportera davantage...

Un regard de Nathalie sur le paralytique.

Mais cette fois, Nathalie ne remarqua aucun signe d'émotion.

Elle fut rassurée.

La veuve, seule, ne s'endormait pas dans son triomphe. Seule, elle veillait. Alors que ses fils se disaient qu'ils n'avaient plus rien à craindre, elle se disait, elle, qu'une incertitude, et par conséquent une menace, planait encore sur l'avenir.

Et cette menace venait de Rose-Lison.

De Rose-Lison, la fille légitime du comte, et l'héritière légale, l'héritière unique de tous ces biens, qu'on lui avait volés !...

Certes, la veuve avait, malgré tout, des raisons de se rassurer, mais il fallait, de temps à autre, qu'elle les provoquât, ces raisons, pour retrouver sa quasi-complète tranquillité d'esprit.

Rose-Lison, par elle-même, était impuissante, bien qu'elle n'ignorât plus, depuis longtemps, le secret de sa naissance. Quelle arme donnait, à la pauvre enfant, la connaissance d'un pareil secret, si elle ne possédait, en même temps, les moyens de prouver que le comte était son père ? Quelle protection pouvait-elle, également, rencontrer ? Celle qui avait été redoutable, et qui aurait pu détruire les ambitieux projets de la parente pauvre, était morte : Suzanne n'était plus là, et le mystère entourait toujours, pour Nathalie, cette mort tragique. C'était donc un danger de moins. Et le plus grand. Sans elle, les Dornak eux-mêmes, étaient réduits à l'impuissance. Qui consentirait à les croire, s'il leur prenait la fantaisie de raconter que Suzanne, autrefois, leur avait confié la mission d'aller lui chercher sa fille ?... de raconter que cette enfant, qu'ils avaient ainsi enlevée sur son ordre, n'était autre que la gentille Rose-Lison ? La preuve de tout cela existait-elle ?... Non, car si cette preuve avait existé, déjà les Dornak l'auraient utilisée dans l'intérêt de Rose... Et les Dornak se taisaient, ne donnaient pas signe de vie. Ils se terraient.

Deux dangers de moins, eux et la mère... et Lison impuissante...

— Oui, oui, je peux me rassurer... Ce sont des inquiétudes sans raison. »

Elle se le disait et cela ne l'empêchait pas d'être inquiète. Le danger ne viendrait-il pas de Croix-Vitré ?... Que s'était-il passé, dans l'effrayante minute qui avait précédé la mort de la comtesse au Saut-du-Pic ?... Qu'avait-elle pu dire, cette mère en détresse ?... Et les mères en détresse, nous l'avons dit et nous l'avons montré, sont capables de toutes les folies et des dévouements les plus sublimes ?... Ce n'était pas la mort de sa femme — dont la veille encore il avait horreur — ce n'était pas cette mort qui avait causé à Croix-Vitré une émotion si grande, si brutale, qu'il en restait frappé éternellement d'une sorte de trépas anticipé... Il avait fallu autre chose... Quelle était cette chose ? Lui, le comte, la savait... Ensevelie dans la tombe... la suprême parole de Suzanne ne serait jamais révélée...

Elle se rassurait encore. Et elle craignait toujours, malgré tout. Était-il donc possible que le reste de sa vie s'écoulât ainsi pour le paralytique ? N'aurait-il pas, un jour maudit, une lueur d'énergie factice ?... Ne retrouverait-il pas un peu de force ?... Cette statue ne s'animerait-elle pas ?... Ce cadavre ne parlerait-il pas ? Et ne le verrait-on pas, le miracle de ce cadavre, se soulevant soudain pour accuser, pour venger, pour châtier ?... Dût un pareil effort lui coûter la vie !...

Oui, cela aussi était une menace...

Mais elle y avait songé... Et elle avait trouvé, dans son esprit fertile, le moyen d'écarter ce danger...

« C'est bien simple, je le ferai interdire !... N'est-il pas incapable de signer, de parler, de formuler une volonté quelconque ?... Cette interdiction est de droit... Elle s'impose... Nul tribunal ne la refusera... Et vienne ensuite l'effort mortel qui, pendant un jour, pendant une heure, lui rendra la parole et la volonté, je ne le craindrai plus... L'interdiction sera là qui répondra pour moi : « Cet homme est paralysé, cet homme n'a plus sa raison, cet homme divague, cet homme est fou ! » Et il aura beau crier que Lison est sa fille, personne ne l'entendra. »

Lison !

La pensée — comme les actes — de la veuve, tournait toujours autour de l'enfant innocente.

L'esprit d'intrigue de la parente pauvre était fait, non seulement d'astuce et de ruse, mais aussi d'audace.

Et un projet, audacieux et logique, venait de naître en elle.

Jadis, elle avait fait chasser la jeune fille de Royaumont.

Pourquoi ne l'y ferait-elle pas rentrer ?

Dans quel but ?

C'est ici qu'éclatait l'audace de la veuve : si quelque danger la menaçait, venant de Rose-Lison, Nathalie préférait voir ce danger se développer et grandir auprès d'elle, sous ses yeux, plutôt que de sentir une menace imprécise, invisible et lointaine...

Près d'elle, elle écarterait aisément ce danger.

Loin, il pouvait s'abattre tout à coup sur elle, comme la foudre, qu'on ne voit pas venir...

Près d'elle, ce danger, s'il existe, elle le surveillera aisément.

Loin d'elle, il lui échappe !...

Nathalie se rendit à la Mare-à-l'Eau.

Une rafale de neige tombait. Bien qu'il ne fût que cinq heures, la nuit était opaque, une nuit de sifflements et de hurlements dans les arbres. Mais rien n'arrêtait Nathalie lorsque sa résolution était prise. Elle fit atteler un coupé.

La maison de la Mare-à-l'Eau était invisible dans les ténèbres et sous les tourbillons, les contrevents clos. On eût dit qu'elle était inhabitée. Le coupé s'arrêta en bas du sentier qui montait chez les Dornak. Nathalie descendit, rabattit sur ses cheveux gris le large capuchon ouaté de son grand manteau et pataugea dans la neige. Un filet de lumière filtrait à travers les disjointures des volets. La veuve poussa la porte et entra, pendant qu'un coup de vent enfonçait dans la pièce, lourdement chauffée, un nuage de flocons de neige.

La famille était au complet.

Dornak, en fumant une courte pipe de terre, s'occupait à tremper dans du soufre des bûchettes de bois finement taillées, pour en faire des allumettes. Il les trempait par les deux bouts. Quand il allumerait un bout, l'autre serait encore bon pour plus tard. Et il les rangeait méthodiquement dans un vieux bénitier en tôle pendu à un clou sous la cheminée et qui, depuis longtemps, ne servait plus qu'à cet usage. Louise Dornak tricotait auprès de Rose-Lison, qui ourlait du linge, toutes deux assises à une table ronde, recouverte d'une toile cirée au milieu de laquelle brûlait une lampe à pétrole en verre bleu. En face d'elles, Henriot, la tête entre les mains, les doigts rejoints sur le front et les pouces derrière les oreilles, semblait abîmé dans la lecture d'un de ses livres favoris. Mais si on l'avait surveillé avec attention, on eût remarqué qu'il ne tournait pas les pages. Ou bien celle qu'il étudiait était difficile à comprendre et contenait pour lui quelque problème nouveau qui le surprenait, ou bien sa pensée était loin de son livre et flottait dans une absorbante rêverie.

Il tressaillit violemment au bruit que fit la veuve en ouvrant la porte. La lampe fila d'un long jet de flamme fumeuse et puante. Les deux femmes posèrent leur ouvrage sur la table et Dornak, poliment, ôta sa pipe qu'il garda à la main.

Ciboulot et Lison échangèrent un regard rapide. Ils venaient d'avoir tous les deux, la même pensée :

Nathalie venait chercher Rose-Lison !...

Le cœur de Ciboulot se serra.

Rose, au château, ne serait-elle pas de nouveau en péril ?

Ils étaient si surpris tous les quatre de cette visite inattendue qu'ils gardèrent le silence, les yeux fixés sur Nathalie. Celle-ci fut d'abord gênée en se trouvant dans ce paisible intérieur où la conduisaient les combinaisons mystérieuses de son ambition. Puis la grosse chaleur du poêle, succédant au froid du dehors, jetait un flot de sang à son cerveau. Elle s'assit en balbutiant des excuses.

— Je vous demande pardon. Vous ne m'attendiez pas... Je viens ici en amie et j'ai l'espoir que la proposition que j'ai à vous faire sera bien reçue...

Nathalie, amie des Dornak ! Ciboulot dressa l'oreille. Quant au bûcheron et à sa femme, c'était des gens simples, honnêtes et droits. Mais la simplicité, chez eux, n'excluait pas la finesse. Ils furent sur leurs gardes et prirent un air indifférent. Ces divers jeux de physionomie n'échappèrent point à la parente pauvre.

— Je crois même, dit-elle, que ma proposition vous fera plaisir doublement. Rose est sortie jadis du château sous le coup d'une accusation de vol dont elle était innocente, nous nous sommes empressés de le reconnaître.

— Pas vous, dit Dornak, vous n'avez rien reconnu du tout. Et si on vous avait laissé faire, Lison serait probablement sous les verrous, tout innocente que vous dites.

— Veuillez ne pas me conserver rancune. Les apparences étaient contre elle. Dans tous les cas, la démarche que je fais en ce moment ne peut servir qu'à prouver publiquement, s'il le faut, que je m'étais trompée.

— Pour bien comprendre ce que vous nous dites, il faut d'abord que nous sachions quel est le motif de cette démarche...

— Vous avez dû apprendre quelle est la triste position de mon pauvre frère, le comte de Croix-Vitré. Il a été frappé de paralysie depuis la mort de ma belle-sœur. Et c'est un douloureux spectacle que nous avons sans cesse sous les yeux, ajouta la veuve, en faisant mine d'essuyer des larmes.

— Nous le plaignons de tout notre cœur... n'est-ce pas, Lison ?

— De tout notre cœur ! dit la jeune fille d'une voix profonde.

— Nous le plaignons parce que le comte s'est montré bon pour nous sur la fin de sa vie — bien qu'il ne soit pas mort, on peut presque parler comme ça — et parce qu'il n'avait jamais voulu ajouter foi à l'odieuse accusation qui avait pesé sur Lison... Et il l'avait si bien repoussée, votre accusation, qu'il n'a pas pu se défendre contre l'affection que lui avait inspirée notre fille... Il est venu la voir... Il prenait plaisir à causer avec elle...

— Justement, monsieur Dornak, fit Nathalie, c'est parce que nous n'ignorons pas quelle amitié mon frère avait pour cette enfant que je n'hésite pas, aujourd'hui, à venir vous demander de nous rendre Lison...

— Vous rendre Lison ? cria Dornak, presque avec colère.

— Oui

— Pour qu'on l'accuse encore d'être une voleuse ?

— Tout cela est oublié.

— Pour vous peut-être, et vous en parlez à votre aise. Qui sait si on ne préparera point contre elle, par jalousie, une nouvelle machination ?

— En vous adressant cette demande, monsieur Dornak, je fais appel à votre pitié pour mon frère. S'il est un moyen d'adoucir la triste situation de ce pauvre homme et d'apporter un peu de joie dans sa vie, ce ne peut être qu'en lui rendant l'enfant à laquelle il s'était attaché. Consentez à ce que Lison revienne au château. Il ne sera plus question du passé. Depuis longtemps, nous autres, je vous le répète, nous l'avons oublié. Au château, Lison restera auprès du paralytique. Il a besoin que quelqu'un soit constamment auprès de lui. Il faut, autour de lui, une surveillance de tous les instants. Lison ne le quittera pas. Ce que je vous demande là est bien simple, vous le voyez. Si Rose, de son côté, reconnaît, par un peu de tendresse, l'affection que mon frère montrait pour elle, elle ne sera pas ingrate. Elle acceptera ma proposition... Quant aux gages que nous lui donnerons, je suis prête à vous payer la somme que vous exigerez...

La question était précise. Maintenant, il fallait répondre.

Dornak avait laissé éteindre sa pipe. Pourtant, il aspirait par petites bouffées courtes, comme si elle avait été allumée.

Et il gardait le silence.

Nathalie insista :

— Vous êtes le chef de la famille, monsieur Dornak, c'est donc à vous que je m'adresse, à vous le premier...

Le bûcheron se décida.

— Chez nous, la vie est dure et il faut travailler ferme pour joindre les deux bouts. Mais nous ne manquons de rien... Sans en avoir l'air, savez-vous qu'on met le pot-au-feu deux fois la semaine ?... le jeudi et le dimanche ?... C'est pour vous dire que chez nous, Lison, quoique pauvre, ne manque de rien... Et je ne crois pas qu'elle y soit malheureuse... pas, Lison ?

— Oh ! père ! dit-elle.

— A Royaumont, elle mangerait mieux, c'est certain... mais...

— Mais ?

— Quand même, pour ce qui est de moi, je préfère la garder auprès de nous...

— Vous me refusez ?

— Ma foi, oui.

Cette simple parole détruisait tous les plans astucieux et criminels de la veuve.

— Réfléchissez, monsieur Dornak...

— C'est tout réfléchi... Est-ce que vous me permettez de rebourrer ma pipe ?

Nathalie parut un instant décontenancée. Mais elle se remit bientôt.

— C'est votre avis... soit... Toutefois, vous voudrez bien sans doute que je demande celui de votre femme ?

— Oui, je veux bien, parce que je suis sûr de ce qu'elle va vous répondre...

— Vous entendez, ma bonne femme ? fit la veuve, en s'adressant à Louise.

La paysanne sourit — avec un bon regard vers le bûcheron. Ils s'étaient compris.

— Oh ! madame, je n'ai jamais d'opinion contraire à celle de mon homme... Dans le temps, j'ai essayé comme ça d'avoir un avis pour moi toute seule, mais j'ai fini par reconnaître que j'avais tort, presque toujours... maintenant, tout ce qu'il dit, pour moi, c'est parole d'Évangile...

— Vous refusez de me donner Lison ?

— Mon Dieu, oui, madame, puisque Dornak refuse...

— Alors, il ne me reste plus qu'à demander à Rose-Lison elle-même ce qu'elle compte faire... et si elle écoutera son cœur, qui peut être, en cela, d'accord avec ses intérêts... Mais je lui dirai d'écouter son cœur, simplement.

Dornak intervint avec brusquerie.

— Rose est une enfant obéissante... Puisque j'ai dit non, et puisque ma femme aussi a dit non, c'est non !... Rose ne voudra pas nous faire de la peine en disant oui... n'est-ce pas, ma fille ?...

Et il y avait de la crainte dans la tendresse de sa voix.

Lison baissait les yeux. Son visage délicat exprimait un trouble profond. Le refus de Dornak, elle en comprenait aisément le motif secret... Dornak avait peur pour elle...

— Eh bien ! mademoiselle ? interrogeait la veuve, de sa voix la plus douce...

— Je crois, en effet, que ma présence serait bienfaisante et qu'elle adoucirait la douloureuse vie de M. de Croix-Vitré... Et je me souviens de l'affection qu'il me montrait... Dès lors, si je refuse, est-ce que ce ne sera pas de l'ingratitude de ma part ?.. Et dois-je, vraiment, refuser ?...

— Je vois, mon enfant, que je ne me suis pas adressée vainement à votre pitié... et que vous m'avez pardonné d'avoir été, autrefois, si injuste envers vous...

Ce ne fut pas à cette dernière allusion que Lison répondit.

Elle répliqua, et la veuve saisit, sans doute, la nuance :

— Je ne pense qu'à ce pauvre homme qui souffre...

Et ce pauvre homme était son père... Et cet homme savait que Lison était sa fille !... Et il la réclamait, sa fille, du fond de sa tombe !

Pouvait-elle hésiter ? Et quels qu'ils fussent, si nombreux et si terribles, ne devait-elle pas braver tous les périls ?

Lison alla embrasser Dornak et Louise.

— Pardonnez-moi de vous désobéir... mais Madame a raison... j'irai avec elle au château...

— Rose ! après ce qui s'est passé...

— Justement, père, et à cause de ce qui s'est passé... Ne me faites pas de reproches... Au château, je suis encore près de vous... On aperçoit aisément Royaumont d'ici et de Royaumont, on voit la Mare-à-l'Eau... Tous les jours, s'il le faut, je viendrai vous embrasser...

Dornak et Louise hochaient la tête. Ils étaient inquiets et pleins de tristesse.

Henriot paraissait ne plus écouter. Il s'était replongé dans sa lecture.

Le bûcheron dit, très doucement :

— Ce sera comme tu voudras, mon enfant.

Car il n'était pas sans comprendre les secrètes raisons qui faisaient agir la jeune fille et ces raisons étaient sacrées.

— Quant à vos gages, Lison, disait Nathalie, je ne lésinerai pas... Je vous donnerai soixante francs par mois... Trouvez-vous que cela soit suffisant ?...

— Oui, madame, balbutia Rose, qui sentait une rougeur monter à son front... A moins que vous n'exigiez davantage ? fit-elle en se tournant vers Dornak.

— Non, Rose... arrange, comme tu l'entends, tes petites affaires...

— Vous mangerez à part... et vous n'aurez aucune promiscuité avec les gens du château, qui pourraient vous jalouser et vous créer des ennuis... Vous coucherez comme autrefois dans la chambre que vous connaissez, voisine de celle du malade... De cette façon, nous serons tranquilles et nous saurons que toutes les fois qu'il aura besoin de vous, vous serez là.

— C'est bien, madame, je vous remercie d'avoir pensé à tout cela...

— Quel jour comptez-vous venir ?

— Le jour qui vous plaira.

— Alors, ce soir ?... Voulez-vous que je vous emmène ?...

— Oui, dit-elle, retenant un geste de joie à la pensée qu'elle allait se retrouver devant son père...

— Vos préparatifs ne doivent pas être bien longs ?

— Ils le seront d'autant moins que, s'il me manque quelque chose, Henriot me l'apportera...

Ciboulot releva la tête :

— Oh ! dit-il... je ne suis pas en odeur de sainteté à Royaumont... On ne m'y verrait pas avec plaisir... Tâche donc de te passer de moi...

Nathalie restait souriante. Elle paraissait ne pas comprendre.

— Eh bien, fit-elle, gaiement, je vous emmène donc, Lison !... Venez, ma petite...

— Cinq minutes seulement, madame, et je suis à vous... Aide-moi, Henriot...

Ciboulot se dressa, comme à regret, et passa avec Lison dans la petite chambre étroite où couchait la jeune fille. Elle prit quelques hardes, du linge, des vêtements.

Et, en s'occupant à ces soins, elle murmura très bas :

— Tu m'approuves, Henriot ?

— Je t'approuve, mais j'ai peur pour toi, en ce château, Lison.

— Mon devoir est d'être là-bas...

— Oui, c'est ton devoir, mais j'ai peur, Lison, j'ai peur pour toi derrière ces murs.

— Tu veilleras sur moi, Henriot, comme tu as toujours fait jusqu'à présent...

— Je veillerai... je tâcherai qu'il ne t'arrive pas malheur... Mais je ne suis pas rassuré...

— Que crains-tu ?

— Je ne sais pas, Lison. Vois-tu, dans la forêt, qui m'est si familière, je vois, j'entends tout, il ne se passe rien que je ne l'apprenne aussitôt... et si tu avais continué de rester chez nous, j'aurais été bien tranquille... Il ne te serait rien arrivé du tout... Mais, derrière ces murs, je ne verrai et n'entendrai rien. Alors, les dangers peuvent t'assaillir sans que je m'en doute, ma Lison.

Elle soupira. Ce qu'il disait, elle l'avait pensé. Mais elle n'hésita pas, pourtant.

Et elle redit, triste, résignée et tout à la fois résolue :

— C'est mon devoir, Henriot... Penses-tu à la joie de mon père...

— Oui, s'il te reconnaît, s'il te comprend... dit-il en hochant la tête... mais il paraît qu'il ne reconnaît personne, et qu'il ne comprend rien... Alors, ma Lison, c'est toi qui en souffriras davantage, d'être auprès de ce mort-vivant, sans qu'il se doute même que tu sois là !... Seras-tu assez forte pour un pareil supplice ?

— Eh bien ! moi, Henriot, j'ai le pressentiment que j'arriverai à ce que je veux...

— A ce que tu veux ?

— Oui... Est-ce qu'il n'y a pas des femmes admirables de dévouement et de patience qui apprennent aux sourds-muets à parler et à comprendre, et à vivre aussi de la vie qui les entoure ?... Est-ce que, chose incompréhensible et sublime, on n'a pas vu de ces femmes enseigner la vie, enseigner l'ouïe, enseigner la vue, enseigner la parole à des enfants qui étaient nés sourds, muets et aveugles ?...

— Oui, on a vu de ces miracles...

— Je tâcherai d'être pour mon père ce que ces femmes humbles et divines sont pour les enfants étrangers... Je tâcherai qu'il me reconnaisse... je tâcherai qu'il me comprenne... je tâcherai qu'il se fasse comprendre... Et quand j'y aurai réussi, un peu de bonheur rentrera dans les ténèbres de ses jours

et je suis sûre que maman, ma pauvre maman sera contente de moi...

— Oh ! Lison, douce Lison, que tu es vaillante et bonne... et combien je... je...

Mais Ciboulot s'arrêta. Il faisait sombre dans la chambrette. Elle ne put remarquer qu'il essuya ses yeux d'un geste pareil à un geste de colère.

Lui, le pauvre Ciboulot, qui se vantait de tout voir, dans la forêt, et de tout entendre, et de tout savoir de ce qui se passait, grands ou petits événements, à dix lieues à la ronde, le pauvre Ciboulot n'avait pourtant pas vu que, tout près de lui, une jeune fille l'aimait...

La vieille malle, recouverte d'une peau de sanglier, dont les crins avaient disparu, était prête. La malle de Dornak qui avait déjà servi à Lison. Ciboulot la chargea sur ses épaules et sous les tourbillons de neige, plus épais que jamais, la porta jusqu'au coupé où il l'installa près du cocher, sur le siège.

Il revint et dit :

— C'est fait, Lison, tu peux partir !...

Nathalie se leva. Les Dornak se taisaient toujours. Ils avaient le cœur oppressé. On eût dit que c'était une séparation éternelle et que Rose s'en allait très loin, au lieu de s'installer à quelques minutes de la Mare-à-l'Eau

Dornak ne put s'empêcher de murmurer :

— Tu n'étais donc pas heureuse près de nous ?

Elle se jeta à son cou et l'embrassa à pleines lèvres, sur ses joues rugueuses, où pointaient les poils drus d'une barbe de huit jours.

— Ne me fais pas de peine... ne gronde pas... tu sais bien qu'il le faut...

Nathalie n'avait pas l'air de se soucier de ce qui se passait. Elle n'avait pas douté, en somme, du succès de sa démarche. Rose n'ignorait pas que le comte de Croix-Vitré fût son père. Lorsqu'on viendrait demander à l'enfant de se dévouer pour son père, refuserait-elle ? Non.

On a vu que Nathalie, comme toujours, avait deviné juste.

Rose fit ses adieux. Elle jeta sur ses cheveux blonds un capuchon de laine noire, retombant sur ses épaules. Elle releva sa robe, découvrant le bas de sa jambe fine et nerveuse.

Quand elles furent près du coupé, Rose voulut monter sur le siège et se faire une place entre la vieille malle et le cocher tout blanc de neige.

— Non, non, dit Nathalie avec bonté, vous prendriez froid... Vous n'êtes pas assez chaudement vêtue... Montez près de moi.

Et le coupé partit, dans les ténèbres que ne parvenaient pas à percer les deux lanternes, fortes comme des phares. Cela ressemblait à une course de rêve, de cauchemar, on n'entendait ni le roulement de la voiture, ni les sabots des chevaux.

Elles comprirent seulement qu'on était arrivé au château lorsque le coupé s'arrêta. Et la neige tombait si drue que, du perron même, Royaumont restait invisible. Une immense nappe blanche qui se déversait incessante. Le vent avait cessé. Le ciel s'abattait tout droit sur la terre.

Le comte de Croix-Vitré était dans sa chambre. Un grand feu de bois brûlait devant lui, entretenait autour du malade une température très douce. Le comte avait, en outre, une couver-

ture de laine sur les genoux et ses mains amaigries, longues et jaunes, reposaient sur la couverture. Il était assis dans le fauteuil roulant qui servait de véhicule pour le transporter d'une chambre à l'autre ou, quand le temps était beau, sur les différentes terrasses.

Il ne s'aperçut pas de l'entrée des deux femmes.

Rose-Lison, oppressée par un trouble violent, resta sur le seuil. Prise par l'intensité de cette situation dramatique, elle se sentait éperdue et pour ne point se trahir, il lui fallait faire appel à toute son énergie.

Nathalie s'approcha du vieillard. Elle se plaça en face de lui, afin que, sans l'obliger à un mouvement pénible, il pût s'apercevoir de sa présence. Croix-Vitré la regarda :

— Mon frère, dit la veuve, nous avons pensé vous donner quelque joie en installant auprès de vous, afin de vous servir et d'être constamment en quête de ce que vous pouvez désirer, une jeune fille envers laquelle j'ai eu des torts involontaires autrefois... Vous avez paru vous intéresser à cette enfant. Vous aviez montré pour elle-même une certaine affection... Vous me comprenez, mon pauvre frère ?... Je souhaite que ce que je vous dis arrive jusqu'à vous...

Le paralytique avait fermé les yeux comme s'il éprouvait le besoin de dormir. Rien, donc, ne montra s'il avait ou non compris...

Elle reprit :

— C'est de Rose-Lison que je parle... Je l'ai ramenée avec moi... Elle a bien voulu accepter d'être votre garde et votre compagne... Elle nous a promis qu'elle vous serait dévouée... et... nous espérons, mon frère, que notre affection et que ses soins, à elle, finiront par vous rendre un peu de votre santé, qui nous est si chère...

Les paupières du mort-vivant restèrent baissées.

Etait-ce vraiment parce qu'il dormait ?

Ou bien, avait-il compris ? avait-il deviné la présence de Lison ? et, en voilant son regard, avait-il voulu, du même coup, cacher à la parente pauvre le bonheur immense que peut-être, malgré tout, son regard eût laissé deviner ?...

— Malheureusement, dit Nathalie à Lison, toutes les protestations d'affection restent inutiles pour alléger sa triste situation. Elles tombent, vous le voyez, sur le vide de ce pauvre cerveau. Rien n'arrive plus jusqu'à lui. Et il ne faudra pas compter beaucoup sur sa reconnaissance... pour le dévouement que vous lui montrerez... Il ne faudra compter que sur la nôtre...

Lison considérait son père avec une pitié prfonde. Elle ne l'avait pas revu depuis le terrible jour où elle avait assisté, de loin, à la tragédie mystérieuse de la mort de Suzanne. Il était si changé qu'il était presque méconnaissable.

Tout à l'heure, elle avait pu apercevoir ses yeux. Des yeux ternes, des yeux sans regard et dont les paupières lourdes, comme chargées d'un fardeau, semblaient éprouver une souffrance à se relever. Le vieillard était d'une effrayante maigreur. On pouvait presque dire que c'était là tout ce qui restait de Croix-Vitré. Tout ce qui restait de son corps... Depuis le jour où il avait été foudroyé, pas un regard n'avait pu laisser pénétrer la pensée... pas une parole n'était sortie de cette bouche... Seulement quelques sons inarticulés...

Et pourtant, l'âme vivait, sous l'effondrement de ces ruines...

L'âme !...

Lison, attendrie, s'approcha du vieillard :

— Monsieur le comte, tâchez de me reconnaître... Vous m'aviez témoigné tant d'amitié... C'est moi qui suis celle que vous vous plaisiez à appeler Rose-Lison... Je ne vous quitterai plus... Je resterai constamment auprès de vous... Je tâcherai, à force de volonté, de comprendre vos désirs et je m'en ferai l'interprète... auprès de ceux... qui vous aiment...

Les paupières restèrent closes. Peut-être dormait-il ?

— Pour les soins à lui donner, dit la veuve, vous vous entendrez avec le docteur Fontenailles... J'ai bien peur qu'il n'y ait rien à faire... Du moins, nous n'aurons rien négligé et nous aurons adouci, autant que nous l'aurons pu, ses derniers jours...

Pour Lison, qui n'avait pas cessé de regarder le comte, il sembla que les paupières avaient été agitées d'un tremblement. Les paroles de la veuve, annonçant la fin prochaine, étaient-elles parvenues jusqu'à ce cerveau ?

Rose conserva pour elle cette impression. Son instinct l'avertissait qu'il y avait quelque chose d'étrange, d'anormal, dans l'attitude du vieillard. Elle savait aussi que Nathalie c'était l'ennemie... l'ennemie de Suzanne autrefois, l'ennemie de son frère, l'ennemie de Rose...

Elle se contenta de soulever la main du comte et de la baiser respectueusement.

— Vous pouvez vous installer dans votre chambre, tout à votre aise, Lison, fit Nathalie. Le docteur viendra demain dans la matinée. Nous nous entendrons sur la vie qui sera la vôtre auprès du malade. Du reste, je serai souvent auprès de vous. Il me semble que mon frère ne peut que se trouver doublement heureux, dans son malheur, de sentir autour de lui les affections de celles qui lui sont chères...

Si Lison n'avait pas su ce que valait cette femme, elle aurait pu se méprendre à ces paroles et croire, vraiment, que la parente pauvre s'attendrissait.

Nathalie la laissa.

Lison entra dans la chambre voisine de celle du malade et qui lui avait été réservée, mit en ordre ses affaires au fur et à mesure qu'elle les retirait de la vieille malle de Dornak. Ele resta près d'un quart d'heure sans retourner auprès de son père.

Elle agissait ainsi, non sans raison.

Le petit appartement, qui était maintenant celui du comte, avait été aménagé au rez-de-chaussée, ce qui rendait plus commodes les allées et venues du vieillard lorsque le valet de chambre poussait sur la terrasse son fauteuil à roulettes. Or, lorsque Nathalie sortit, Lison crut remarquer que la veuve ne s'éloignait pas de la porte.

C'est donc qu'elle écoutait ?

Comme tout était allumé dans le vestibule, sur lequel donnait l'appartement, et que la chambre où se trouvait Lison était encore plongée dans l'obscurité, une filtrée de lumière passait par la serrure... Et Lison avait cru voir remuer une ombre.

Elle écouta.

Derrière elle, en son fauteuil, le paralytique essaya de se

bouger lourdement et même elle l'entendit qui se plaignait. Et pourtant, elle ne courut pas à lui. Elle voulait être sûre de ce qu'elle devinait seulement. Ce furent de longues minutes. Puis, la filtrée de lumière reparut devant le trou de la serrure. Un léger bruit de pas arriva jusqu'à Lison. Elle ne se trompait pas.

Nathalie l'espionnait.

Et ce serait ainsi bien souvent, ce serait ainsi tous les jours.

— Oui, pensa la jeune fille, mais je serai sur mes gardes...

Croyant sans doute que Rose était sortie, le malade ne se plaignait plus. Rose alluma une lampe. Ce fut alors qu'elle mit en ordre les objets de toilette et le linge qu'elle avait apportés.

Le comte l'entendit aller et venir. Et de nouveau, ce fut une plainte très douce, qui frappa droit au cœur de l'enfant.

Alors, elle accourut...

Et soudain, en le voyant, elle ne retint pas un cri de surprise...

Le vieillard avait les yeux ouverts... Et il la regardait...

Et cette âme, qu'elle avait vainement cherchée tout à l'heure, quand Nathalie était là, elle la voyait à présent...

Et cette âme resplendissait dans les yeux...

Elle vint tomber à ses genoux.

Et à voix basse, en proie à un trouble extraordinaire, tout à la fois pleine de joie et de désespoir :

— Monsieur, ah ! monsieur, vous m'aviez reconnue !... Oui !... Je devine... mais vous n'avez pas voulu, n'est-ce pas ? manifester aucune émotion... devant... elle ?

Le regard du paralytique changea. A la place de l'expression de tendresse inouïe, ce fut l'expression d'une épouvante affreuse.

Et c'était si visible que Lison ne pouvait s'y tromper.

— Je vais tâcher de vous dire pourquoi... ce n'est point parce que vous redoutez un danger pour vous... mais ce danger, c'est pour moi que vous le redoutez...

L'effroi, dans les yeux du mort-vivant, s'accentua encore.

— Oui, c'est pour moi, je le vois... Eh bien ! rassurez-vous, monsieur... je sais que la femme qui est votre ennemie est mon ennemie également... Pourtant, j'ai voulu accepter l'offre qu'elle me faisait de me consacrer à vous... tout en n'ignorant pas que si elle me faisait une offre pareille, c'était moins par affection pour vous que par haine contre moi...

Un peu de clarté revenait au regard du comte.

Il était évident qu'il n'était pas rassuré complètement, mais que son effroi diminuait de savoir que Lison connaissait les périls qui la menaçaient et qu'elle se tiendrait dès lors sur ses gardes.

— Ai-je deviné, monsieur ?

Le regard de Croix-Vitré s'attacha sur elle avec une profonde tristesse.

— Monsieur, je vous en prie, ne vous désolez pas... Je ne peux pas pénétrer vos pensées, ainsi, du premier coup, et dès le premier jour... Vous êtes triste, monsieur... voilà ce que je vois, en ce moment... et je ne sais... je n'ose deviner... la raison... de cette tristesse... Voulez-vous que je le tente ?... Regardez-moi toujours comme en ce moment... afin que je puisse me mettre en communication avec votre âme...

Une ardeur étrange passa dans les yeux du comte.

Oui, c'était bien cela qu'il désirait.

— Etes-vous heureux que je sois auprès de vous, malgré les dangers que nous craignons tous les deux ?

Quelque chose d'ineffable courut dans le regard.

— Oui ? Vous venez de me dire oui ?... L'affection que vous m'avez témoignée, jadis, est donc restée la même ?

Les lèvres s'agitèrent, pour exprimer dans un pénible et violent effort... Il n'en sortit que quelques exclamations gutturales, et des larmes soudaines apparurent quand il se rendit compte de son impuissance.

Cet homme devait souffrir des tortures sans nom.

— Oui, je viens de comprendre que votre affection est restée la même... et qui sait ?... dit-elle en hésitant, qu'elle a grandi, peut-être ?

L'ardent vieillard guettait chaque mot sur les lèvres de sa fille.

Elle hésitait ; c'était si grave ce qu'elle voulait lui dire...

— Si votre affection a grandi, pendant que j'étais loin de vous, c'est que l'on vous a parlé de moi ?... Et qui donc, si ce n'est Mme la comtesse ?

Les yeux disaient clairement :

— Parle, que crains-tu de moi ?

— Monsieur, reprit-elle...

A ce mot si banal et si froid, une sorte de voile parut dans le regard. On eût dit que l'âme s'évanouissait... Mais Lison en éprouva une joie immense... Elle avait, cette fois, la certitude d'être en communication avec cette âme.

— J'ai un aveu à vous faire... J'ai assisté de loin, et sans pouvoir lui porter secours, à la mort de la... noble et généreuse... femme qui fut ma bienfaitrice... Et quand je suis parvenue jusqu'à elle, au fond du ravin où son pauvre corps gisait, brisé par l'horrible chute, elle n'était pas morte... Et c'est moi qui recueillis son dernier souffle... et qui entendis ses suprêmes paroles... Vous voulez bien que je vous les redise, n'est-ce pas ?... Les voici : « Je t'avais promis de te rendre à ton père... Il sait tout !... ma fille !... »

Les lèvres du paralytique s'agitèrent.

Elle crut entendre qu'il avait dit, dans un tragique effort :

— Oui !

Eperdue, l'enfant continuait :

— Si vous voulez que je m'éloigne de vous, je m'éloignerai... et si vous avez encore de la haine contre votre fille, votre fille disparaîtra pour ne plus jamais reparaître sous vos yeux... Monsieur... essayez de me faire comprendre... lorsque nous serons seuls... lorsque je serai certaine que personne ne nous entendra et ne nous surprendra... Voulez-vous que j'obéisse à celle qui était ma mère ?... Voulez-vous que je vous appelle mon père ?...

Le même effort, qui se résuma en un cri rauque, sourd, haletant :

— Oui !!

Puis, des larmes jaillirent avec violence. Et, tout à coup, les paupières s'abaissèrent, le visage s'altéra profondément...

Ce ne fut plus qu'un masque de mort... Il était évanoui...

Elle crut qu'une émotion si forte l'avait tué... Il était si faible !... Et, effrayée, elle était sur le point de courir chercher du secours lorsqu'il rouvrit les yeux.

— Vous souffrez ? Je vous ai fait de la peine ?...

Mais c'était une joie ineffable que trahissait le regard.

Et le regard interrogeait avidement, clairement ; il demandait des tendresses, il demandait des confidences, il demandait à connaître jusque dans ses secrets les plus intimes, cette vie d'enfant qui s'était passée loin de lui, à laquelle il était resté étranger de par sa volonté... se châtiant lui-même, et sa fille, et sa femme, d'un crime que personne n'avait commis.

Alors, afin de ne pas être surprise par Nathalie, entrant à l'improviste, Lison alla fermer les portes, après s'être assurée que personne n'était derrière, aux écoutes.

Puis, elle revint auprès du vieillard.

Elle poussa un tabouret aux pieds du fauteuil, s'y assit, croisa les mains sur un des genoux du comte, et doucement :

— Père ! dit-elle, père, père chéri !

Les yeux souriants et humides disaient leur bonheur.

Et ce fut ainsi, en cette position enfantine, qu'elle parla, parla longtemps.

Maintenant, elle n'avait plus peur de lui. Cette âme n'était plus fermée pour elle. Au contraire, elle la devinait, elle y lisait l'amour le plus tendre...

D'abord, ce fut sa vie qu'elle lui raconta.

Elle remontait aussi loin que ses propres souvenirs le lui permettaient, mais aux souvenirs qui lui manquaient, elle suppléait par tout ce que sa mère lui avait dit bien des fois.

Par exemple, elle se rappelait presque tous les détails de son enlèvement, si jeune qu'elle fût à cette époque. Elle n'avait pas eu peur. Elle n'avait pas crié. L'honnête figure de Dornak, le sourire de Louise et ses mots affectueux avaient empêché l'enfant de se débattre et d'appeler. Et même, elle avait ri à l'idée de monter en voiture. Pendant le trajet, Dornak lui avait raconté des histoires qui l'avaient fait rire aux éclats. Et à la fin de chaque conte, le bûcheron ne manquait jamais d'ajouter :

— Ces choses-là qui t'amusent, petiote, ça se passe comme ça dans le beau pays où que nous allons en voiture...

Lorsque le soir arriva, tout triste entre les monts boisés qui longent les deux rives de la Meuse, elle eut peur, oh ! pas longtemps, car Louise lui dit que, si on la faisait ainsi voyager, c'était pour la conduire vers la femme si belle et si douce qui venait à Dinant et l'emmenait toujours sous le berceau du jardin, près de la rivière, afin de l'embrasser plus à son aise. Et c'était vrai. Les Dornak n'avaient pas menti, car, au bout de quelque temps, sa mère avait si bien arrangé les choses, qu'elles se voyaient, mère et fille, presque tous les jours... Oh ! ces heures d'entrevues !... Quelles joies délicieuses elles avaient laissées dans son cœur !... Et ce fut ainsi jusqu'au jour où elle connut le secret qui la liait si intimement à cette femme, où l'aimant déjà de toutes ses forces, elle put l'adorer comme sa mère... Ces années n'avaient été traversées d'aucune épreuve... Si, une fois, une grosse frayeur... quand Nathalie, qui, sûrement, avait des doutes, s'était présentée tout à coup chez les Dornak et avait interrogé Lison... Celle-ci n'était qu'une enfant, sans défiance et qui s'apeurait aisément. . Nathalie avait pensé que Lison, si elle savait la vérité, finirait par se trahir... Mais l'enfant était sérieuse et réfléchie... Elle garda pour elle son secret... Nathalie en fut pour sa haine... La plus grande joie de sa vie, en ce temps-là, ç'avait été son séjour au château... jus-

qu'à l'heure où les persécutions, les haines et les infamies l'obligèrent à en sortir. Malgré cela, elle fut heureuse... N'était-elle pas près de sa mère ?... Tous les jours, ne la voyait-elle pas ? Et quand elles ne pouvaient se parler, elles s'écrivaient Oh ! les douces choses qu'elles se dirent ainsi !

— Et une autre joie, non moins grande, ce fut de me trouver près de vous, et de vous distraire, et de vous soigner, et d'apporter, père, quelques sourires dans votre vie si triste et dans votre solitude si lourde, car je vous aimais, père, je vous aimais parce que, depuis longtemps, oh ! depuis toujours, ma mère m'avait appris à vous aimer... Vous pleurez, mon père...

Elle se haussa, lui essuya les yeux, embrassa son front lentement.

Puis, elle reprit sa place sur le tabouret.

— Je comprends pourquoi vous pleurez... c'est parce que votre vie s'est passée, depuis ma naissance, à faire de la peine à ma mère... Et pourtant, il me semble deviner que vous ne m'imposez pas silence... au contraire, on dirait que votre regard m'invite à parler... à parler de moi, à parler d'elle...

Le même cri rauque, inarticulé, sortit des lèvres lourdes :

— Oui !

— Elle ne passait pas un jour sans m'entretenir de vous... Elle vous plaignait, parce que votre souffrance était plus grande encore que la sienne... Vous étiez celui qui frappait injustement... elle avait assez de force pour supporter le coup... puisqu'elle était consciente et fière de son innocence... Jamais, père, un mot de reproche pour vous, jamais une amertume... Mais le regret, oh ! le puissant et infini regret de voir sa vie s'écouler inutilement dans les larmes, alors que vous n'aviez qu'à étendre les mains pour saisir à pleins bras le bonheur... « Aime-le, Rose, car il s'apercevra bien un jour qu'il a frappé « injustement... Et alors, ce jour-là, que de remords et que « de tortures !... Mais il sera trop tard !... Peut-être ne serai-je « plus là pour le consoler et pour pardonner. Et c'est toi, Rose, « c'est toi qui pardonneras et qui consoleras ! » Voilà ce qu'elle me disait, père, afin que je vous aime doublement... Tout ce qu'elle m'a dit reste gravé là, dans ma mémoire, et vous verrez, père, au fur et à mesure que nous allons vivre ensemble, il n'y aura pas une parole de maman qui ne me reviendra à l'esprit et que je ne pourrais vous redire... si je ne vous fais pas de peine en vous parlant d'elle et si vous voulez toujours que je vous en parle ?...

— Oui ! !

Et longtemps, ce soir-là, elle l'entretint. Il écoutait, tantôt la couvrant d'un ardent regard, tantôt fermant les yeux comme pour mieux savourer ce qu'elle disait.

Deux ou trois fois, il essaya de parler. Son âme était si pleine de tendresses que cela demandait à déborder en paroles.

Hélas ! efforts inutiles, et ses yeux manifestèrent un désespoir immense... Rien ne sortait, rien de la vie, de ce tombeau où il était enfermé...

Des coups brusques, frappés à la porte de la chambre interrompirent ces confidences. Les heures s'étaient écoulées. Il était tard Lison ne s'était pas aperçue du temps qui passait.

Elle se leva vivement, embrassa encore une fois son père sur le front.

Et elle se hâta d'aller ouvrir.

C'était Nathalie...

— Pourquoi vous étiez-vous enfermée ? dit-elle, avec un sourire doucereux.

— J'étais à ma toilette, madame...

— Comment se trouve ce soir mon pauvre frère ?

Elle mentit bravement et sans rougir :

— Il n'a pas cessé de dormir... ou, du moins, je suppose qu'il dort, car ses yeux sont restés fermés, constamment...

— Je vais vous faire apporter votre dîner et le sien...

Et la vie de garde-malade commença ainsi, indifférente en apparence lorsque père et fille se sentaient observés, affectueuse, remplie d'expansions et d'amour, lorsqu'ils étaient sûrs que nul ne les dérangerait...

— Vous verrez, père... encore quelques jours et je comprendrai chacun de vos regards ! lui redisait-elle sans cesse.

C'était vrai. Elle devinait sa volonté avec une intuition extraordinaire. Deux ou trois questions lui suffisaient, et, souvent, du premier coup, elle avait saisi la pensée du malade.

Le lendemain était le jour de la visite de Christian.

Ce n'était pas sans trouble que Lison l'attendait.

Elle savait bien que le jeune homme allait manifester quelque surprise de la voir au château, acceptant cette situation de garde-malade, alors qu'il l'aimait, qu'il était libre, riche et qu'il la voulait pour femme.

Mais, en outre, elle désirait savoir du docteur si l'on pouvait concevoir l'espérance, sinon d'une guérison complète du paralytique, du moins d'une guérison partielle, qui permettrait au malade de prendre une part active à la vie de ceux qui l'entouraient.

Le lendemain, vers onze heures du matin, elle reconnut la voiture de Christian.

Elle vit le docteur monter lestement les marches du perron.

Et elle attendit.

Un quart d'heure se passa.

Après quoi, elle entendit des pas qui se rapprochaient de l'appartement.

Et Christian entra, accompagné de Nathalie.

Il salua Lison, garda dans les siennes les mains de la jeune fille, un long moment, en l'enveloppant d'un doux regard qui disait son amour.

Et aucun étonnement ne parut sur sa physionomie.

Sans doute, Nathalie l'avait prévenu.

Le docteur pénétra dans la chambre du malade.

Croix-Vitré était dans son fauteuil. Ses traits étaient reposés, ses yeux calmes. Personne n'aurait pu deviner, à le voir ainsi, la mort qui pesait sur cet homme. Il regarda le docteur avec bienveillance.

Christian, se tournant vers Nathalie, disait :

— Mieux, beaucoup mieux... Moi, je n'y suis pour rien...

Et à Rose :

— C'est vous, Lison, qui faites ce miracle...

Ni l'un ni l'autre ne remarquèrent le brusque geste de la veuve, sa pâleur, et l'éclair qui, un instant, anima d'effroi ses yeux bridés.

Nathalie suivit sa pensée de haine en interrogeant le docteur :

— Avez-vous l'espoir de le guérir ? demanda-t-elle tout bas, de façon que le malade ne pût l'entendre.

Fontenailles ne répondit que par un geste de doute.

— Cependant, vous venez de constater vous-même qu'il va beaucoup mieux ?

— Si vous croyez au miracle ! finit-il par dire.

Etait-ce bien ce qu'il pensait ? Ou encore devinait-il le rôle que jouait cette femme à Royaumont ? Et désirait-il ne point livrer un secret qui eût mis la parente pauvre sur ses gardes en bouleversant ses combinaisons ? Dans tous les cas, son attitude fut si naturelle que Nathalie n'eut pas de soupçons.

Elle resta dans la chambre aussi longtemps que dura la visite du médecin. Le jeune homme attendait son départ pour être seul avec Rose. Il dut se résigner et partit, après avoir rédigé une ordonnance. Il déchira la feuille de son calepin et la remit à Nathalie. En même temps, avec un coup d'œil significatif à Lison et sans que la veuve, cette fois, eût rien remarqué, il déposa son carnet sur une table. Après quoi, il sortit en causant avec Nathalie.

Au moment de quitter le château, il feignit de s'apercevoir de son oubli.

— J'ai laissé mon portefeuille dans la chambre de M. de Croix-Vitré, dit-il.

Et avant que la veuve eût pu le devancer, il avait couru, il était entré et, rapidement, il glissait à voix basse quelques mots à la jeune fille :

— J'ai absolument besoin de vous parler... mais je veux que personne n'entende ce que j'ai à vous dire... Ici, avec cette femme, cela nous sera impossible... Elle sera, je le crains, toujours en tiers entre nous... Il faut que je vous parle du comte, d'abord... puis de vous... et aussi de moi... Vous y consentez, Rose ?

— Certes.

— Mais où et comment ?... Cette femme m'inspire de la défiance...

— Et vous avez raison de vous défier d'elle... Je suis partie si vite de la Mare-à-l'Eau que j'ai oublié certaines choses... C'est un prétexte pour m'y rendre demain.

— Demain, soit. A quelle heure ?

— A trois heures.

— Bien... Je vous aime, Lison...

— Un mot encore... Est-il vrai que M. de Croix-Vitré pourrait guérir ?

— J'ai dit que ce serait un miracle, mais je n'ai pas dit que le miracle fût impossible, car vous aiderez à le faire, Lison...

Il se hâta de s'éloigner, dans la crainte que Nathalie ne se doutât de quelque chose.

— Père, dit Lison au malade... le docteur a l'espoir de vous guérir...

Elle comprit l'expression navrée, profondément désespérée des yeux du paralytique.

— Vous ne le croyez pas ?... Père, ajouta-t-elle en rougissant, il ne voudrait pas me tromper, car il m'aime...

Tout à coup, l'expression des yeux changea. Ce ne fut plus le désespoir qu'ils laissèrent paraître. Ce fut d'abord une joie fugitive... Ensuite, ce fut de la terreur... Et si rapide, si fulgurante que fût cette succession de sensations, Rose les devina

toutes, comme elle avait l'habitude de le faire, à haute voix, afin que le vieillard connût qu'elle était toujours en communion d'âme avec son âme :

— Père, vous avez désespéré... Père, vous venez d'être heureux parce que, malgré vous, l'espérance est née en vous de la guérison possible... Père, vous êtes effrayé à la pensée que vous pouvez guérir... Et ici, père, je ne vous comprends plus... Père, est-ce que je me trompe ?

Le seul mot qu'il formulât, il le dit, en son effort immense :

— Oui.

— Alors, que deviner ? car c'est bien l'épouvante que je lis dans votre regard ?

— Oui.

— L'épouvante de quoi ? Vous ne pouvez avoir peur de guérir, puisque cette guérison vous rendrait tout entier à ma tendresse !...

— Oui.

— Alors ? alors ?... Je ne sais plus... je ne vois plus... Quel est donc le danger que vous entrevoyez, mon père ? Est-ce bien un danger ?

— Oui.

— Alors ?... Alors ?...

Tout à coup, la vérité lui apparut, brusquement, si terrible qu'elle ne retint pas un cri d'horreur. Est-ce que le vieillard ne voulait pas expliquer qu'il pouvait et voulait guérir, mais que cette guérison elle-même serait un danger nouveau, pour lui-même et sa fille ?...

Elle le lui demanda.

Et la voix rauque répliqua, presque inintelligible :

— Oui.

— Alors, père, alors, que désirez-vous ?... Désirez-vous que personne ne sache que vous êtes mieux... et que le retour à la santé est pour bientôt, peut-être ?

— Oui

— Bien, père... Cette fois, j'ai compris... Pour tout le monde, vous resterez ce que vous êtes... Le jour où vous serez debout, personne autre que moi ne le saura.

Une joie immense, comme celle d'un soulagement, brilla dans les yeux du malade.

— Est-ce votre volonté ? Est-ce votre pensée, mon père ?

— Oui.

Puis, ses yeux se fermèrent comme chaque fois qu'il avait fait de pareils efforts. Et sa respiration régulière et calme fit comprendre à Lison qu'il s'était endormi, brusquement, dans l'accablement de sa faiblesse.

Le lendemain, à trois heures, elle fut à la Mare-à-l'Eau.

Christian l'y avait précédée. Elle le trouva seul.

Louise et son mari avaient reçu la confidence de l'amour du jeune homme pour Lison. Devant eux, ils eussent parlé sans crainte. Christian commença par faire à Rose, au sujet de Croix-Vitré, les plus minutieuses recommandations. C'était d'elle, plus que de lui, que dépendait la guérison. Et quand il eut fini de parler, Rose, très grave, appuya doucement sa main sur le bras du jeune homme et d'une voix troublée et tremblante :

— Voici, maintenant, la volonté de M. de Croix-Vitré, dit-elle...

voitures, des tableaux, des bibelots, des bijoux, où venaient se diluer, se fondre les premières années compromises des revenus de la Louvière et de Royaumont.

Ils devinrent inséparables.

Marquis, duc et comte leur furent bientôt nécessaires. Sans leur présence ou sans leur concours, aucune fête ne fut plus possible ou ne fut plus complète.

Du reste, ces faux gentilshommes, gentilshommes de sac et de corde, avaient une façon supérieurement distinguée de jeter, par la fenêtre, l'argent qui ne leur appartenait pas... Oh ! certes, ils dépensaient sans compter...

Ils leur épargnèrent le soin d'organiser fêtes, chasses et parties.

Ils s'étaient faits les lieutenants des deux frères.

Ils n'étaient point venus à Royaumont dans l'année qui suivit le partage des domaines.

Mais, durant le second hiver, ils s'y installèrent à poste fixe, sous prétexte de chasses à courre, car tous trois étaient bons cavaliers, amateurs de chevaux.

Bientôt, ils y amenèrent leurs maîtresses, en qui revivait, au même titre que chez eux, le meilleur sang de la noblesse française...

Claire de Saint-Yrieix.

Jeannette d'Etampes.

Flore-Laure, surnommée le chevalier d'Eon à cause de sa manie de se costumer en homme. C'était, du reste, une ancienne écuyère du cirque d'Eté, d'origine irlandaise, chassée par Charles Franconi qui l'avait surprise un soir barbotant dans la caisse...

Nathalie était prude. Criminelle sans doute, mais non vicieuse.

Elle fit des remontrances, représenta que cette vie nouvelle nuisait à leur avenir, leur fermait toutes les portes. Son ambition eût voulu tracer à ses fils une ligne de conduite rigide, avec, toujours, le même but implacable : richesses s'accumulant sur richesses.

Mais déjà, depuis longtemps, on ne l'écoutait plus...

Le partage fait, la propriété acquise, ces deux hommes s'étaient retrouvés tout autres

Humbles et rampants la veille et doucereux comme la mère, le lendemain rudes et insolents et gonflés de toute la haine grandie pendant leur pauvreté

Ils avaient jeté le masque et vraiment ils n'étaient pas beaux.

Indifférence, oubli de tout respect, allant presque jusqu'à l'outrage, ce fut le premier châtiment de la faiblesse de Nathalie pour ses fils.

Elle dévora sa douleur, ne se révolta point, pardonna et courba le front.

Sa faiblesse était en ses fils.

Impuissante à réagir, ne sentant en elle aucune autorité sur eux, elle fut obligée de laisser faire et se contenta de s'enfermer chez elle afin de paraître ignorer la vie honteuse qu'ils menaient.

Et Royaumont fut mis au pillage par ces nouveaux venus, pareils à ces bandes d'aventuriers et de soudards qui, aux temps féodaux, conquéraient les châteaux de haute lutte.

Pour caractériser d'un mot la situation d'esprit des deux frè-

res, après le partage du domaine, qui leur donnait l'opulence, on peut dire d'eux qu'ils étaient ivres, ivres d'or, ivres de plaisir, ivres d'orgueil.

La Louvière étant, on le sait, livré aux ouvriers qui, sur un caprice de Michel, démolissaient pour rebâtir et n'étant plus habitable, quant à présent, Michel continuait de vivre auprès de Laurent et de sa mère, à Royaumont.

Rien, donc, n'était encore changé dans l'intimité de leur existence commune.

Les échos de cette vie bruyante troublaient la paix du château et arrivaient jusqu'au fond de la retraite, où le paralytique essayait, auprès de Rose-Lison, de retrouver un peu de bonheur.

Croix-Vitré assistait, insensible, en apparence, dans son immobilité de statue, à ce bouleversement de tout ce qui avait été son existence, sa joie, l'honneur de ses aïeux...

Dans les premiers temps, il parut étranger à tout ce qui se passait. Il restait invisible. Le mauvais temps empêchait toute sortie. Le froid était trop vif, même quand le soleil brillait et il fallait attendre les beaux jours pour entreprendre de nouveau les lentes promenades sur les terrasses, poussé dans son fauteuil roulant.

Lison et son père se faisaient tout petits dans leur coin afin qu'on les oubliât et que personne ne prît garde à eux...

Mais un soir que les hôtes de Royaumont étaient à peu près ivres, Claire, Jeannette et Flore-Laure, éprouvèrent le caprice singulier de vouloir être présentées au comte de Croix-Vitré.

C'était un désir grotesque, qui ne pouvait naître qu'après boire.

Michel et Laurent sentaient, eux aussi, monter à leur cerveau la fumée des vins généreux de la cave de Royaumont.

Ils avaient l'ivresse ignoble et ne réfléchirent pas à l'odieux d'une pareille exigence.

Et aventuriers et aventurières firent irruption dans la chambre du malade.

. . . .

Lison, assise devant son père, lui avait fait la lecture des livres qu'il aimait autrefois et qu'il aimait encore.

Puis, devinant un peu de fatigue, elle avait cessé de lire.

Or, ce livre, en ce soir-là, était un roman de Balzac, le *Père Goriot*. C'était l'histoire de ce père qui, ayant tout sacrifié durant sa vie à son amour pour ses deux filles, meurt misérablement et abandonné, sans que ni l'une ni l'autre l'accompagne au cimetière.

Croix-Vitré aimait ce livre de vie douloureuse, sans doute parce que, depuis quelque temps, il y retrouvait l'image de lui-même, image adoucie peut-être, car, qui sait s'il ne voyait pas sa situation, à lui, plus tragique encore, et plus affreuse ?

Goriot avait eu la joie de mourir...

Lui, Croix-Vitré, assistait, mort-vivant, à l'ingratitude et à la honte de ceux au profit desquels, bourreau des siens, il avait dépouillé sa fille.

Double torture et double remords...

Le voyant fatigué, Rose-Lison lui avait dit :

— Père, préférez-vous une de ces légendes naïves de notre pays vosgien qu'Henriot connaît, qu'il m'a contées tant de fois et que vous aimez entendre ?...

voitures, des tableaux, des bibelots, des bijoux, où venaient se diluer, se fondre les premières années compromises des revenus de la Louvière et de Royaumont.

Ils devinrent inséparables.

Marquis, duc et comte leur furent bientôt nécessaires. Sans leur présence ou sans leur concours, aucune fête ne fut plus possible ou ne fut plus complète.

Du reste, ces faux gentilshommes, gentilshommes de sac et de corde, avaient une façon supérieurement distinguée de jeter, par la fenêtre, l'argent qui ne leur appartenait pas... Oh ! certes, ils dépensaient sans compter...

Ils leur épargnèrent le soin d'organiser fêtes, chasses et parties.

Ils s'étaient faits les lieutenants des deux frères.

Ils n'étaient point venus à Royaumont dans l'année qui suivit le partage des domaines.

Mais, durant le second hiver, ils s'y installèrent à poste fixe, sous prétexte de chasses à courre, car tous trois étaient bons cavaliers, amateurs de chevaux.

Bientôt, ils y amenèrent leurs maîtresses, en qui revivait, au même titre que chez eux, le meilleur sang de la noblesse française. .

Claire de Saint-Yrieix.

Jeannette d'Etampes.

Flore-Laure, surnommée le chevalier d'Eon à cause de sa manie de se costumer en homme. C'était, du reste, une ancienne écuyère du cirque d'Eté, d'origine irlandaise, chassée par Charles Franconi qui l'avait surprise un soir barbotant dans la caisse...

Nathalie était prude. Criminelle sans doute, mais non vicieuse.

Elle fit des remontrances représenta que cette vie nouvelle nuisait à leur avenir, leur fermait toutes les portes. Son ambition eût voulu tracer à ses fils une ligne de conduite rigide, avec, toujours, le même but implacable : richesses s'accumulant sur richesses.

Mais déjà, depuis longtemps, on ne l'écoutait plus...

Le partage fait, la propriété acquise, ces deux hommes s'étaient retrouvés tout autres

Humbles et rampants la veille et doucereux comme la mère, le lendemain rudes et insolents et gonflés de toute la haine grandie pendant leur pauvreté

Ils avaient jeté le masque et vraiment ils n'étaient pas beaux.

Indifférence, oubli de tout respect, allant presque jusqu'à l'outrage, ce fut le premier châtiment de la faiblesse de Nathalie pour ses fils.

Elle dévora sa douleur, ne se révolta point, pardonna et courba le front.

Sa faiblesse était en ses fils.

Impuissante à réagir, ne sentant en elle aucune autorité sur eux, elle fut obligée de laisser faire et se contenta de s'enfermer chez elle afin de paraître ignorer la vie honteuse qu'ils menaient.

Et Royaumont fut mis au pillage par ces nouveaux venus, pareils à ces bandes d'aventuriers et de soudards qui, aux temps féodaux, conquéraient les châteaux de haute lutte.

Pour caractériser d'un mot la situation d'esprit des deux frè-

res, après le partage du domaine, qui leur donnait l'opulence, on peut dire d'eux qu'ils étaient ivres, ivres d'or, ivres de plaisir, ivres d'orgueil.

La Louvière étant, on le sait, livré aux ouvriers qui, sur un caprice de Michel, démolissaient pour rebâtir et n'étant plus habitable, quant à présent, Michel continuait de vivre auprès de Laurent et de sa mère, à Royaumont.

Rien, donc, n'était encore changé dans l'intimité de leur existence commune.

Les échos de cette vie bruyante troublaient la paix du château et arrivaient jusqu'au fond de la retraite, où le paralytique essayait, auprès de Rose-Lison, de retrouver un peu de bonheur.

Croix-Vitré assistait, insensible, en apparence, dans son immobilité de statue, à ce bouleversement de tout ce qui avait été son existence, sa joie, l'honneur de ses aïeux...

Dans les premiers temps, il parut étranger à tout ce qui se passait. Il restait invisible. Le mauvais temps empêchait toute sortie. Le froid était trop vif, même quand le soleil brillait et il fallait attendre les beaux jours pour entreprendre de nouveau les lentes promenades sur les terrasses, poussé dans son fauteuil roulant.

Lison et son père se faisaient tout petits dans leur coin afin qu'on les oubliât et que personne ne prît garde à eux...

Mais un soir que les hôtes de Royaumont étaient à peu près ivres, Claire, Jeannette et Flore-Laure, éprouvèrent le caprice singulier de vouloir être présentées au comte de Croix-Vitré.

C'était un désir grotesque, qui ne pouvait naître qu'après boire.

Michel et Laurent sentaient, eux aussi, monter à leur cerveau la fumée des vins généreux de la cave de Royaumont.

Ils avaient l'ivresse ignoble et ne réfléchirent pas à l'odieux d'une pareille exigence.

Et aventuriers et aventurières firent irruption dans la chambre du malade.

. . . .

Lison, assise devant son père, lui avait fait la lecture des livres qu'il aimait autrefois et qu'il aimait encore.

Puis, devinant un peu de fatigue, elle avait cessé de lire.

Or, ce livre, en ce soir-là, était un roman de Balzac, le *Père Goriot*. C'était l'histoire de ce père qui, ayant tout sacrifié durant sa vie à son amour pour ses deux filles, meurt misérablement et abandonné, sans que ni l'une ni l'autre l'accompagne au cimetière.

Croix-Vitré aimait ce livre de vie douloureuse, sans doute parce que, depuis quelque temps, il y retrouvait l'image de lui-même, image adoucie peut-être, car, qui sait s'il ne voyait pas sa situation, à lui, plus tragique encore, et plus affreuse ?

Goriot avait eu la joie de mourir...

Lui, Croix-Vitré, assistait, mort-vivant, à l'ingratitude et à la honte de ceux au profit desquels, bourreau des siens, il avait dépouillé sa fille.

Double torture et double remords...

Le voyant fatigué, Rose-Lison lui avait dit :

— Père, préférez-vous une de ces légendes naïves de notre pays vosgien qu'Henriot connaît, qu'il m'a contées tant de fois et que vous aimez entendre ?...

Un sourire dans le regard du comte.

Il consentait.

C'était à l'heure même où, en sortant de table, le chevalier d'Eon venait de dire à Michel et à Laurent :

— Présentez-nous donc au vieux... Il est bien rare que les familles nobles de France n'aient pas été unies, certains jours, par un mariage... Nous trouverons peut-être, entre nous, des liens de parenté...

Alors, ils s'étaient dirigés vers l'appartement du comte.

— Je vais vous dire l'histoire des fils du pêcheur, contait Rose-Lison, assise sur un tabouret aux pieds de son père, dans une pose qu'elle aimait... « Il était une fois un pêcheur qui prit un gros poisson. Et le gros poisson lui dit : « Laisse-moi m'en aller... A ma place, tu en prendras beaucoup d'autres. » Le pêcheur le rejeta dans l'eau et prit, en effet, beaucoup de poissons. De retour chez lui, il dit à sa femme : « J'ai pris un gros poisson qui m'a dit de le rejeter dans la rivière promettant qu'ainsi j'en prendrais beaucoup d'autres. — Et tu ne l'as pas rapporté ? dit la femme, qui était gourmande, j'aurais bien voulu le manger... »

« Le lendemain, le pêcheur prit encore le gros poisson, qui lui adressa la même prière. et le pêcheur, de nouveau, se laissa attendrir, le rejeta dans l'eau, et, ayant fait une pêche fructueuse, s'en retourna à la maison. Et sa femme, qui était très gourmande, lui dit : « Si tu ne rapportes pas demain ce gros poisson, j'irai avec toi et je le prendrai. »

« Le pêcheur retourna pêcher le jour suivant et, pour la troisième fois, prit le gros poisson, qui lui adressa pour la troisième fois la même prière. « Je refuse, dit le pêcheur, car ma femme veut te manger. — Eh bien ! dit le gros poisson, s'il faut que vous me mangiez, mettez de mes arêtes sous votre chienne, mettez-en sous votre jument, mettez-en dans le jardin, derrière votre maison, enfin emplissez trois fioles de mon sang. Quand les fils que vous aurez seront grands, vous leur donnerez à chacun une de ces fioles et s'il arrive malheur à l'un d'eux, le sang bouillonnera aussitôt. »

« Le pêcheur fit ce que le poisson lui avait dit, et après un temps, sa femme accoucha de trois fils, la jument mit bas trois poulains et la chienne trois petits chiens... A l'endroit du jardin où l'on avait mis des arêtes du poisson, il poussa trois belles lances.

« Et quand les fils du pêcheur furent grands, ils quittèrent la maison pour voir du pays et, à une croisée de chemins, ils se séparèrent... De temps en temps, chacun regardait si le sang bouillonnait dans sa fiole... »

Rose-Lison s'arrêta dans son récit. Elle prêta l'oreille.

Des rires et des éclats de voix se faisaient entendre tout près de la porte.

On entra.

Et le petit appartement, où s'abritait le secret de l'amour du père et de la fille, se trouva envahi par la bande avinée des convives qui accompagnaient les deux frères. Ceux-ci, les jambes amollies, tentèrent de se redresser. Un sourire imbécile faisait trembler leurs lèvres alourdies par l'ivresse. Rose, craintive, non pour elle, mais pour son père, se mit debout auprès du fauteuil, et son regard, de fierté et de dégoût, et de douleur aussi, ne se baissa point devant les

hommes et les femmes qui la considéraient avec insolence.

A tour de rôle, les deux frères faisaient les présentations...

— M. le marquis de Reverdy...

— Mme de Saint-Yrieix...

— M. le duc d'Alcimonda, grand d'Espagne...

— Mme d'Eon...

Soudain, ils se turent... comme frappés par la foudre...

Le vieillard avait, dans ses yeux de flammes, une telle expression de colère et de mépris que les paroles leur restèrent dans la gorge. Troublés, ils se regardaient. Plusieurs des convives essayèrent de plaisanter. Mais alors ils assistèrent à un spectacle qui les terrifia. Sous le coup de sa colère terrible, et comme s'il eût été galvanisé, Croix-Vitré, s'appuyant des deux mains sur les bras du fauteuil, se dressait lentement... et chaque effort qu'il faisait, qu'il gagnait ainsi en hauteur, semblait développer sa taille à l'égal de quelque chose de surnaturel.

Une seconde, peut-être, il se tint debout, redoutable.

Et ils devinèrent un mot qui passa, inarticulé, sur ses lèvres :

— Misérables !...

Puis, il retomba lourdement, et tout d'une pièce, dans son fauteuil.

Décontenancés, ils disparurent avec des demi-sourires d'arrogance timide, pendant que les deux frères murmuraient, la voix pâteuse :

— Restez donc... Mon oncle adore la société... Et nous sommes les maîtres, ici...

Menacés d'être seuls devant le paralytique, ils sortirent à leur tour

— Moi, j'ai trop peur, fit le chevalier d'Eon... on dirait un cadavre qui se lèverait de son cercueil... Ouf ! j'en ai la chair de poule... et j'en aurai le cauchemar, bien sûr !...

— Moi, je ne remettrai plus les pieds au château, si l'on risque encore d'y rencontrer cette figure de l'autre monde... J'aime mieux Paris... c'est plus gai...

Dehors, Laurent, irrité, murmura :

— C'est bon... j'en fais mon affaire... Le vieux déménagera et vous ne le reverrez plus... Je vous le promets...

Derrière eux, Rose-Lison alla fermer les portes, à double tour.

Et, toute tremblante de cette scène, elle accourut se remettre aux pieds du vieillard, croisa les mains sur ses genoux et lui parla doucement :

— Père, désirez-vous être seul, ou dois-je continuer de vous distraire ?...

Les yeux de Croix-Vitré, longtemps fixés sur la porte par où étaient sortis ceux qu'il avait traités de misérables, se reportèrent sur Lison. Et ils perdirent leur dure expression de colère pour retrouver l'amour, l'amour infini...

Lison essayait de descendre au fond de cette âme.

— Dois-je me taire ?... ou bien dois-je reprendre mon récit ?

— Oui.

Alors, comme si rien du dehors n'était venu troubler le calme de leur vie retirée, elle reprit sa légende au point où elle l'avait interrompue :

« L'aîné des fils du pêcheur arriva dans un village où tout le monde était en deuil. Il demanda pourquoi. On lui dit que

tous les ans on devait livrer une jeune fille à une bête à sept têtes, et que le sort venait de tomber sur une princesse.

« Aussitôt, le jeune homme se rendit dans le bois où l'on avait conduit la princesse. Elle était à genoux et priait Dieu. « Que faites-vous là ? lui demanda le jeune homme. — Hélas ! dit-elle, c'est moi que le sort a désignée pour être dévorée par la bête aux sept têtes. Eloignez-vous bien vite d'ici. — Non, dit le jeune homme, j'attendrai la bête. » Et il fit monter la princesse en croupe sur son cheval.

« La bête ne tarda pas à paraître. Après un long combat, le jeune homme, aidé de son chien, abattit les sept têtes de la bête à coups de lance La princesse lui fit mille remerciements et l'invita à venir avec elle chez le roi son père ; mais il refusa. Elle lui donna son mouchoir, marqué à son nom. Le jeune homme y enveloppa les sept langues de la bête, puis il dit adieu à la princesse qui reprit toute seule le chemin du château de son père...

« Comme elle était encore dans le bois, elle rencontra trois charbonniers à qui elle raconta son aventure. Les charbonniers la menacèrent de la tuer à coups de hache si elle ne les conduisait à l'endroit où se trouvait le corps de la bête. La princesse les y conduisit. Ils prirent les sept têtes, puis ils partirent avec la princesse, après lui avoir fait jurer de dire au roi que c'était eux qui avaient tué la bête. Ils arrivèrent ensemble à Paris, au Louvre, et la princesse dit à son père que les trois charbonniers l'avaient délivrée. Le roi, transporté de joie, déclara qu'il donnerait sa fille à l'un d'eux...

« Mais la princesse refusa de se marier avant un an et un jour...

« Elle était bien triste et pleurait en secret... »

Rose-Lison s'arrêta. Les yeux du malade venaient de se fermer. Elle attendit quelques minutes. La respiration fut régulière. La paix était maintenant sur ce visage tout à l'heure si bouleversé. La douce parole de Rose-Lison avait remis le calme dans son âme.

Il parut que, dans les jours qui suivirent, les deux frères avaient perdu le souvenir de l'affront qu'ils avaient reçu. Les invités de Royaumont avaient repris le chemin de Paris où Michel et Laurent se proposaient, du reste, de les rejoindre au printemps, et le château redevint paisible.

Mais, à le croire, on se fût trompé.

Les deux frères n'oubliaient pas. On vit bientôt se manifester leur rancune.

Laurent, le premier, donna l'exemple.

Jusqu'alors, depuis le partage, et sans qu'aucun accord eût été établi à ce sujet, on n'avait pas touché au personnel du château. Croix-Vitré voyait toujours, autour de lui, les figures auxquelles il était habitué.

Brusquement, le personnel se renouvela. Ce furent des figures nouvelles. Et les gens, ne reconnaissant que Laurent, Michel et Nathalie pour leurs maîtres, se soucièrent fort peu du paralytique. Rose ne pouvait pas suffire à tous les soins qu'il fallait au malade, et c'était en hésitant, et avec des réflexions à haute voix, sachant qu'on ne leur en tiendrait pas rigueur autrement, qu'ils s'y résignaient. C'était une douleur et une blessure de plus infligées au vieillard. Et pourtant, Rose remarqua qu'il s'en préoccupa à peine. On eût dit qu'il

était soutenu par une espérance supérieure et que rien ne prévaudrait en lui, à côté de la joie intime où il vivait.

A chacun de ces affronts, son regard disait à Rose :

— Laisse-les faire. Ne nous révoltons pas. Je m'attends à plus de misères encore.

Nathalie n'osa élever la voix, faible et tremblante devant ses fils. A peine put-elle obtenir, chez le personnel recruté par Laurent, les marques extérieures du respect qui était dû doublement au comte de Croix-Vitré.

Puis, il y eut, tout à coup, un grand remue-ménage au château. Toute une armée de tapissiers clouaient et déclouaient.

Les yeux inquiets du comte interrogèrent Lison.

— Je ne sais, dit-elle... C'est un aménagement nouveau que l'on prépare... Au rez-de-chaussée et au premier étage. . Plusieurs chambres sont réunies en une seule. Il semble qu'on veuille changer l'ancienne destination des appartements...

Croix-Vitré parut rassuré. Il ne le fut pas longtemps.

Laurent se chargea d'avertir de ce qu'il avait résolu.

— Petite, vous voudrez bien prévenir mon oncle que nous sommes obligés de lui donner un autre logement... J'ai disposé du sien... Demain, on vous aidera à transporter vos affaires et les siennes, là-haut, au second... Il y sera mieux... vous aussi... Vous aurez plus d'air, bien que les fenêtres donnent sur la cour... et vous serez, surtout, plus tranquilles..

Le cœur de Lison se serra. Mais elle baissa la tête, en signe d'obéissance.

Le lendemain, en effet, le déménagement avait lieu Et deux hommes enlevèrent le fauteuil dans lequel se trouvait le paralytique pour le transporter au second étage.

C'était, près des combles, deux petits cabinets communiquant l'un avec l'autre et qui avaient servi longtemps de coins de débarras. On y avait jeté un mauvais tapis dont on voyait la corde. Aux fenêtres étroites, on avait pendu des rideaux de calicot. Et on avait collé du papier de tenture à grands ramages contre les murailles blanchies à la chaux, afin de donner à cet intérieur une apparence moins misérable.

Le cœur de Lison se serra un peu plus :

— Mon père ! mon pauvre père ! ! murmura-t-elle.

Et une sourde colère montait en elle, devant tant de cruauté et d'ingratitude.

Lui, paraissait calme et, chose étrange, toujours insensible. La douceur de son regard, fixé sur Lison, ne se démentit pas un seul instant.

Sans doute qu'il s'attendait à bien d'autres supplices !

Mais puisqu'on lui laissait Rose, que demandait-il de plus ?

Elle ouvrit la fenêtre et pencha la tête au dehors. On avait vue dans la cour. vers les bâtiments de service, les remises, les écuries et les chenils. Par-dessus, on apercevait, au loin, les cimes des arbres de la forêt. Elle soupira.

Elle savait qu'une des joies du comte était de s'approcher de la fenêtre et de rester en contemplation durant des heures, devant le paysage favori des Vosges qu'il aimait, ce paysage dont il connaissait chaque coin, chaque détail...

Avec une méchanceté qui n'était point due au hasard, mais qui avait été étudiée et réfléchie, on lui retirait ce plaisir.

— Ce n'est que provisoire ! avait déclaré Laurent.

Que leur réservait-il encore ?

Les enverrait-il loger dans le grenier ? Ou bien, les aménagements terminés, leur rendrait-il l'ancien logement si commode, clair et joyeux, du rez-de-chaussée, qui donnait sur la vaste terrasse ?

Elle attendit quelques jours, mais n'entendit plus parler de rien.

— C'est ici que nous devons vivre... arrangeons-nous pour cela...

Et cachant sa tristesse, qu'elle éprouvait non pour elle, mais pour lui, elle reprit, là-haut, les habitudes qu'elle avait en bas.

Le printemps, déjà, n'était pas éloigné. La neige était fondue. Il y avait des journées de soleil. Les oiseaux commençaient à se remuer, à se batailler et à chanter aussi.

— Je n'ai pas achevé l'histoire des fils du pêcheur, lui dit-elle un jour.

Le sourire du vieillard lui dit clairement :

— Continue ta gentille légende.

Et elle reprit :

« Un an et un jour se passèrent. On commençait déjà les réjouissances des noces quand arriva dans la ville l'aîné des fils du pêcheur qui se logea dans une hôtellerie. Une vieille femme lui dit : « Il y a aujourd'hui un an et un jour, tout le « monde était dans la tristesse et maintenant tout le monde « est dans la joie. Trois charbonniers ont délivré la princesse « qui allait être dévorée par une bête à sept têtes et le roi va « la marier à l'un d'eux. »

« Le jeune homme dit alors à son chien : « Va me chercher « ce qu'il y a de meilleur chez le roi. » Le chien lui apporta deux bons plats. Les cuisiniers du roi se plaignirent à leur maître et celui-ci envoya de ses gardes pour voir où allait le chien. Le jeune homme les tua tous à coups de lance, à l'exception d'un seul qu'il laissa en vie pour rapporter la nouvelle... Puis il dit au chien d'aller lui chercher les meilleurs gâteaux du roi. Le roi envoya d'autres gardes que le jeune homme tua comme les premiers. « Il faut que j'y aille moi-même ! » dit le roi. Il vint donc dans son carrosse, y fit monter le jeune homme et le ramena avec lui au château.

« Là, il l'invita à prendre part au festin des fiançailles... »

Le récit de Lison fut interrompu. On frappait à la porte. Elle alla ouvrir.

C'était Laurent, deux domestiques l'accompagnaient.

— Je vous ai dit que ce logement n'était que provisoire. On va vous transporter, mon oncle, dans celui qui est définitif... Ne vous occupez de rien... Le déménagement de tout ce qui est ici se fera sans vous...

Deux heures après, ils étaient installés dans la cour, au rez-de-chaussée. Ils occupaient l'emplacement de l'ancienne sellerie, qu'on avait distribuée en deux chambres. C'était deux pièces basses de plafond, carrelées et froides. Quelques brins de bois brûlaient dans une cheminée hâtivement construite. De la fumée était rabattue là par les rafales. Cela sentait l'humidité. Une lucarne dans le cabinet réservé à Lison. A peine assez de lumière pour s'y mouvoir. Une fenêtre dans la chambre du comte, celle-ci assez aérée.

En face, c'était le chenil et les écuries qui formaient leur limite d'horizon.

Et, chose étrange, pas un nuage ne passa dans les yeux de Croix-Vitré.

Ses yeux ne cessèrent de sourire. Et ce sourire tarit les larmes de Rose-Lison, car il disait avec tant d'intelligence :

— Je suis quand même heureux, puisque je suis près de toi...

Au premier jour de soleil, et après avoir enveloppé le malade dans des couvertures, Rose-Lison roula son fauteuil jusque sur la terrasse d'en haut. Il y avait bien longtemps que le comte n'avait pas respiré librement le grand air tout embaumé des senteurs de résine qui venaient de la montagne.

Et la jeune fille comprit ce bien-être en voyant son visage s'épanouir.

Depuis longtemps aussi, presque depuis tout l'hiver, il n'avait pas arrêté son regard sur ce paysage familier des bords de la Combeauté, où s'était écoulée toute sa vie, et Rosa n'osa interrompre sa méditation.

Elle avait pris un ouvrage pour s'occuper près de lui.

Et assise sur une chaise de fer du jardin, elle le regardait, toute souriante.

Au bout d'une heure de silence, où leurs deux âmes, quand même, se confondaient, elle dit :

— Je ne vous ai point terminé mon histoire des fils du pêcheur...

Cette histoire que coupait, à tous les incidents, un événement douloureux.

— Dois-je l'achever ?

— Oui, firent les yeux.

Et Lison :

« Au dessert, le roi dit : « Que chacun raconte son histoire. Commençons par les trois charbonniers. » Ceux-ci racontèrent qu'ils avaient délivré la princesse quand elle allait être dévorée par la bête à sept têtes. Et ils dirent : « Voici les sept têtes que nous avons coupées. » — Sire, dit alors le jeune homme, voyez si les sept langues y sont. » On ne les trouva pas. « Lequel croira-t-on plutôt, continua-t-il, de celui qui a les langues ou de celui qui a les têtes ? — Celui qui a les langues ! répondit le roi. » Le jeune homme les montra aussitôt. La princesse reconnut le mouchoir où son nom était brodé et fut si contente qu'elle ne sentit plus son mal. « Mon père, dit-elle, c'est ce jeune homme qui m'a délivrée. » Aussitôt, le roi commanda qu'on dressât une potence et y fit pendre les trois charbonniers.

« Puis, on célébra les noces du fils du pêcheur et de la princesse.

« Mais leurs malheurs étaient loin d'être finis...

« Le soir, après le repas, quand le jeune homme fut dans sa chambre avec sa femme, il aperçut par la fenêtre un château tout en feu. « Qu'est-ce donc que ce château ? demanda-t-il. — Chaque nuit, dit la princesse, je vois ce château en feu, sans pouvoir m'expliquer la chose. » Dès qu'elle fut endormie, le jeune homme se releva et sortit avec son cheval et son chien pour voir ce que c'était. Il arriva dans une belle prairie, au milieu de laquelle s'élevait le château et il rencontra une vieille fée qui lui dit : « Mon ami, voudriez-vous descendre de cheval pour m'aider à charger cette botte d'herbe sur mon dos ? — Volontiers ! » répondit le jeune homme.

« Mais, sitôt qu'il eut mis pied à terre, elle lui donna un coup de baguette et le changea en une touffe d'herbe, lui, son cheval et son chien. »

Elle en était là de son récit, lorsqu'elle aperçut Laurent qui descendait le perron de Royaumont et se dirigeait vers le comte.

Elle se tut et attendit.

Elle prévoyait quelque nouvelle torture, pour le malade.

— Bonjour, mon oncle, dit le jeune homme.

Et à Rose :

— Lison, je trouve qu'il y a quelque imprudence à conduire votre malade sur la terrasse. Celle-ci est très exposée à tous les vents... Par conséquent, veuillez rentrer et vous tenir désormais dans la cour... La cour est très abritée, par les bâtiments, de tous les côtés. Elle est chaude. Vous y serez parfaitement...

— Monsieur, vous nous défendez... de... venir... ici... sur cette terrasse ?...

— Dans l'intérêt de la santé de mon oncle, oui, Lison...

— Bien, monsieur...

Laurent s'éloigna. Il se retourna, de loin, au moment où il allait disparaître, et cria :

— Tout de suite, Lison, s'il vous plaît... Vous m'entendez bien ? Vous ne vous apercevez donc pas qu'il souffle un vent d'est très froid et pernicieux.

Le comte semblait n'avoir rien entendu...

Ou rien compris peut-être ?

Elle le considéra avec tristesse, avec crainte !...

Et chose toujours singulière, il souriait, il souriait encore...

Mais cette fois, elle crut deviner qu'il y avait autre chose que de la résignation dans ce sourire...

Et qu'il y avait aussi l'espoir d'un châtiment...

Alors, sans rien répondre, Rose fit virer le fauteuil et le roula doucement jusque vers les écuries.

De l'extrémité de la terrasse, Laurent, arrêté, regardait.

La défense de paraître sur la terrasse impliquait la défense d'entrer au château.

Rose-Lison l'avait bien compris. Et sans doute Croix-Vitré de même.

Ainsi, le comte était chassé de Royaumont, de Mon Royaume !

Chassé comme un mendiant !...

On fermait sur lui les portes de ce château, qui était celui de ses ancêtres, et auquel, de même que ses ancêtres, il avait consacré sa vie pour ainsi dire.

Peu leur importait, aux deux frères, ce que cet homme devait souffrir. Et ce qu'il devait souffrir était abominable. Ils n'en avaient nul souci. Il n'était pas certain qu'ils se rendissent compte de l'odieux de leur ingratitude. Ils étaient mauvais, mauvais de tempérament, d'instinct, et se plaisaient à l'être, comme la bête féroce se plaît à déchirer, pour son plaisir, après même qu'elle est repue. Pendant cela, Nathalie se taisait, craintive, redoutant peut-être, pour elle, le même sort...

Du moins, la solitude relative, où vécurent dès lors père et fille, les rendait presque libres. Personne ne pouvait plus les surveiller. Ils habitaient seuls sur cette cour, avec les chevaux et les chiens... A certaines heures du jour, du soir surtout, ils ne voyaient plus personne. Si Croix-Vitré avait pu

marcher, au lieu d'être cloué comme en un tombeau dans son fauteuil, il aurait pu entrer, sortir, aller et venir, s'éloigner du château et y rentrer, sans éveiller l'attention. Ses chiens seuls, ses grands griffons ardennais si vaillants sur les loups et sur les sangliers, l'eussent reconnu et eussent aboyé gaiement sur son passage.

Mais de cette indépendance, le paralytique ne pouvait profiter.

En profiterait-il un jour ? Un jour viendrait-il où le couvercle de son tombeau se soulèverait pour laisser reparaître dans la vie ce fantôme.

Fontenailles n'avait pas voulu se prononcer et Croix-Vitré savait que sa destinée était entre les mains du Hasard.

Si pauvre que fût leur intérieur, Rose-Lison essayait de l'embellir. Elle connaissait la passion de son père pour les fleurs. La jeune fille lui en apportait tous les matins qu'elle allait cueillir, pendant l'hiver, dans les vastes serres de Royaumont, au printemps et l'été, soit dans les jardins, soit dans la campagne.

Brusquement, défense lui fut faite par le jardinier d'entrer dans les serres.

Cet homme avait remplacé récemment le jardinier de Croix-Vitré, qui, depuis plus de quarante ans, avait soigné et embelli les alentours du château.

— C'est l'ordre de Monsieur, ma fille. Moi, je n'y peux rien. Adressez-vous à lui !...

S'adresser à Laurent était inutile. Elle ne l'essaya même pas. On était au printemps. L'été viendrait vite. Les fleurs ne manqueraient pas. Peut-être que le malade ne s'apercevrait pas que les vases restaient vides et que ces jolies couleurs n'étaient plus là pour charmer ses yeux ?... Mais son regard, obstinément fixé sur les vases, fit comprendre à Lison qu'il s'étonnait et demandait qu'on lui expliquât cet oubli.

Elle dit la vérité. Un long soupir gonfla la poitrine du pauvre homme.

On le privait même de ses fleurs !...

Mais il remarqua que Rose avait les yeux pleins de larmes. Alors, tout à coup, pour la consoler, comme s'il avait voulu lui signifier qu'il attachait peu d'importance à ces choses, les siens se firent de nouveau et très souriants et très doux.

Et pourtant, qui sait s'il ne venait pas de penser, au même instant, à la parole prophétique de Ciboulot quand le garçon lui avait crié :

« ... Vous mériteriez qu'on vous enferme pour donner ainsi
« votre saint-frusquin à des gens qui ne vous aiment pas... qui
« se soucient de vous comme d'une mouche qu'on écrase et
« qui n'ont qu'une idée dans la tête : celle de vous gruger
« votre bien... »

Et qui sait ! s'il ne pensait pas aussi à l'histoire navrante que Ciboulot lui avait rappelée ce jour-là, et qu'il connaissait bien, celle du père Laminet, qui avait fait cadeau de son bien à ses deux fils et qui, rejeté de l'un à l'autre sans que ni l'un ni l'autre voulût se charger de son père, fut retrouvé une nuit mort de faim et de froid dans la neige... là-haut, pas très loin de Royaumont, sur le versant du coteau, dans un endroit qu'on appelait le Bois-Toully ?...

Puis, le singulier garçon était parti en criant :

« Prenez garde à la neige... La neige, c'est dangereux pour les vieux ! ! ! »

Il était donc prophète, ce Ciboulot ?

Malgré lui, peut-être, le regard du comte laissa percer une tristesse navrante. Lison s'approcha vivement.

Elle l'enlaça dans ses bras, le serra contre elle, le retint longtemps contre son cœur, comme si elle avait voulu le réchauffer.

Puis, elle lui dit :

— Désirez-vous que je vous achève l'histoire des fils du pêcheur ? Vous verrez que, malgré les obstacles, malgré les catastrophes, il ne faut jamais désesperer et que, toujours, toujours, dans les vieilles légendes de même que dans la réalité de la vie, les bons sont récompensés et les méchants punis ?...

— Oui !

Et elle remarqua, non sans surprise, qu'il venait d'articuler ce mot sans effort, et nettement, pour la première fois...

— Dites... dites encore ?...

— Oui, oui, oui !...

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle, serait-il vrai qu'il pourrait guérir ?

Alors, assise sur un tabouret, les mains jointes sur les genoux paternels, les yeux humides de joie et d'espoir, enfiévrée soudain, elle reprit son naïf récit, si souvent interrompu, et qui, cette fois, ne devait plus l'être :

« Cependant, ses frères, ayant vu le sang bouillonner dans leurs fioles, voulurent savoir ce qu'était devenu leur aîné. Le second frère se mit en route. Arrivé dans la ville, il vint à passer près du château du roi. En ce moment, la princesse était sur la porte pour voir si son mari ne revenait pas. Elle crut que c'était lui, car les trois frères se ressemblaient à s'y méprendre. « Ah ! s'écria-t-elle, vous voilà donc enfin, mon mari, vous avez bien tardé. » — « Excusez-moi, dit le jeune homme, j'avais donné un ordre, on ne l'a pas exécuté et j'ai dû faire la chose moi-même. » On se mit à table, puis la princesse alla dans sa chambre avec le jeune homme. Celui-ci ayant regardé par la fenêtre vit, comme son frère, le château en feu. « Qu'est-ce que ce château ? » dit-il. « Mais, mon mari, vous me l'avez déjà demandé. » « C'est que je ne m'en souviens plus. » La princesse donna l'explication. Le jeune homme prit son cheval et son chien et partit. Arrivé dans la prairie, il rencontra la vieille fée. « Mon ami, voudriez-vous descendre de cheval pour m'aider à charger cette botte d'herbe sur mon dos ? » Il le fit et fut changé en touffe, lui, son cheval et son chien.

« Le plus jeune des trois frères, ayant vu de nouveau le sang bouillonner dans sa fiole, fut bientôt lui-même dans la ville. Et il eut avec la princesse la même aventure, et le même spectacle du château en feu. Alors, il sortit avec son cheval et son chien et arriva dans la prairie. Il rencontra la même vieille fée. Et la vieille fée lui adressa la même prière. « Non, dit le jeune homme, je ne descendrai pas. C'est toi qui as fait périr mes deux frères. Si tu ne leur rends pas la vie, je te tue. » En parlant ainsi, il la saisit par les cheveux, sans mettre pied à terre. La méchante vieille demanda grâce. Elle prit sa baguette, en frappa les touffes d'herbe, et à mesure qu'elle les touchait, tous ceux qu'elle avait changés reprenaient

leur première forme Quand elle eut fini, le plus jeune des trois frères tira son sabre et coupa la vieille en mille morceaux, puis il retourna, avec ses frères, au château.

« La princesse ne savait lequel des trois était son mari.

« C'est moi ! » lui dit l'aîné.

« Ses frères épousèrent les deux sœurs de la princesse et, pendant, plus de six mois, on fit de grands festins... »

XIII

LE RÊVE DE VENGEANCE DUNE FEMME JALOUSE

Accoudée à la grande fenêtre de sa chambre qui donnait sur la Combeauté, Germaine rêvait tous les soirs. Et ses yeux semblaient devenus encore plus noirs, encore plus sombres, sous l'influence des projets qui, dans son âme, se succédaient sans cesse, et qui tous avaient un but, un but unique :

Se venger !

Se venger de Rose-Lison qui lui avait ravi le cœur de son amant...

Et en se vengeant sur elle, se venger sur Fontenailles.

L'idée, l'idée terrible, bien digne de la fille de Jérôme Marberoux, elle l'avait trouvée depuis longtemps.

Elle n'attendait plus, pour la mettre à exécution, qu'une occasion favorable.

Mais, en cet hiver, qui avait été pareil, pour ainsi dire, à la suspension d'armes que consentent deux partis ennemis, Germaine, pourtant, n'était pas restée inactive.

Elle avait voulu voir, approcher cette jeune fille qui s'était déclarée victorieusement sa rivale, afin de juger quel pouvait être son pouvoir, quelle était la nature de sa séduction. Pour triompher d'une beauté et d'une séduction comme étaient celles de Germaine, qu'était donc Rose ?

Elle croyait l'avoir rencontrée à plusieurs reprises, autrefois, et jamais rien ne l'avait frappée. Elle ne lui avait prêté aucune attention.

Alors, un jour, sous prétexte de s'entendre avec Dornak pour de la besogne à lui donner, elle était venue à la Mare-à-l'Eau. Elle y était restée une heure, ne pouvant plus partir, causant avec Lison, la dévorant des yeux.

Oui, Lison était belle. Belle autant que Germaine, mais non de la même beauté. Toute son âme si douce et si tendre et si sérieuse était dans ses yeux. Tandis que dans les yeux de Germaine apparaissait une âme trouble, de passion, de violence, l'âme d'une femme qui ne reculerait pas, même devant un crime à commettre.

Et elle revint, plusieurs fois. Elle voulait dire, à cette enfant, des paroles âpres et cruelles, et qui lui brûlaient les lèvres.

Elle voulait lui dire :

— Savez-vous bien que nous aimons le même homme et que je suis votre ennemie ?

Enfin, un jour, la rencontrant inopinément sur la route, elle prit l'enfant par le bras, la secoua, nerveuse et fiévreuse, et sans nommer Christian, sans s'expliquer, comme si Lison devait comprendre du premier coup :

— Ainsi, il vous aime ? Il vous l'a dit ? Et il vous veut pour femme ?...

Surprise, décontenancée, Rose ne trouvait rien à répondre.

— Vous savez bien, ma belle, de qui je veux parler...

Lison dégagea son bras. Elle recula. Cette jeune fille lui faisait peur.

— Eh bien, écoutez-moi, et ne perdez pas une de mes paroles. Je l'aime, moi aussi. Je l'ai aimé avant vous. Je l'aime passionnément, et mieux que vous. Moi vivante, Christian ne vous épousera pas, ma fille, tenez-vous-le pour dit...

Puis, elle s'était éloignée, la laissant interdite.

Germaine, à partir de ce jour-là, n'essaya plus de la voir Non seulement elle s'était mise à la haïr, parce que Christian aimait Lison, mais elle avait senti s'augmenter sa haine de toute la supériorité dédaigneuse et calme qu'elle voyait à la fillette. Oui, Rose lui était supérieure, de toute sa probité, de toute sa franchise et de toute sa chasteté.

Elle essaya aussi, en ce même hiver, de suprêmes tentatives auprès de Christian. Elle s'accrochait à des espérances imaginaires. Ce qu'elle rêvait contre Rose était si affreux qu'elle hésitait encore, avant de franchir le dernier pas, au delà duquel, pour elle, c'était le crime et c'était l'éternel remords.

N'ayant pas réussi à lui parler, ainsi qu'elle faisait autrefois, lorsqu'elle voyait passer la voiture du docteur devant le Moulin-Joli, elle se présenta chez lui à sa consultation, comme si elle était malade.

Elle comprit la pitié qu'il avait pour elle, à son premier mot sans colère :

— N'avez-vous donc aucun souvenir de ce qui s'est passé entre nous, la dernière fois où nous nous sommes vus ?

— Je ne me souviens que d'une chose, c'est que je vous aime... Christian, empêchez-moi de devenir méchante et criminelle...

Le regard du jeune docteur devint froid et sévère.

Elle ajoutait, en se tordant les mains :

— Méchante envers vous et... criminelle envers celle que vous aimez...

— Je saurai la défendre.

Elle secoua la tête.

— Non, pas contre moi. Vous ignorez jusqu'où peut aller la vengeance d'une femme dédaignée, abandonnée, et qui aime toujours et qui est jalouse...

— Je la préviendrai et elle sera sur ses gardes

Germaine haussa les épaules.

— Moi-même, je l'ai prévenue. Je lui ai dit que, moi vivante, elle ne serait jamais votre femme...

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ?

— Oui.

— Dès lors, adieu...

— Adieu !

Et elle sortit, après une dernière hésitation, son beau visage contracté par la colère et par le désespoir

Ce fut tout.

Ils ne se revirent plus. Elle évita désormais toute rencontre avec son amant.

Elle négligea ses affaires. On ne la vit plus, comme autrefois, sur toutes les routes du Val-d'Ajol, parcourant le pays, à cheval ou en voiture et conduisant elle-même. Elle se renfermait au moulin et n'en sortait que pour faire à pied des promenades solitaires, dans la montagne. Elle n'ignorait pourtant pas que le voisinage de la frontière amenait fréquemment, jusque dans les environs immédiats, des rôdeurs et des bandits, rejetés sans cesse de France en Allemagne et d'Allemagne en France, par la crainte de la répression de tous les méfaits ou de tous les crimes qu'ils avaient commis sur l'un ou sur l'autre territoire.

Une ancienne maison forestière, vendue jadis par l'Etat et convertie par celui qui s'en était rendu acquéreur en auberge, servait de repaire à ces aventuriers, braconniers, contrebandiers, voleurs, gens de toutes rapines. Ils y trouvaient asile. Et le père Mourlotte, l'aubergiste de la *Pomme-de-Pin*, leur servait d'indicateur et de receleur. Située en pleine forêt, on y accédait par des sentiers à peu près impraticables pendant la belle saison et qui le devenaient tout à fait pendant la mauvaise. Véritable coupe-gorge où les chasseurs, quand ils s'aventuraient de ce côté, à la poursuite d'un chevreuil ou d'un sanglier, n'entraient jamais. Déjà deux drames sanglants s'y étaient passés qui, chaque fois, avaient amené la mort d'un homme. Ce qui faisait dire, dans le pays, que les gendarmes, seuls, connaissaient le chemin de l'auberge.

Il n'y avait pas que les gendarmes.

Une femme, depuis quelque temps, venait rôder aux alentours.

Assez audacieuse pour ne pas redouter ces parages, dangereux pour tout le monde, dangereux pour une femme, surtout belle et jeune...- Celle-là, c'était Germaine Marberoux..

Dans quel but?... Poursuivie par quelle vision de crime?

Rose-Lison, elle aussi, était allée jusque-là, certains jours de promenades vagabondes, mais sous la garde du vigilant Ciboulot.

Avec Ciboulot, Lison n'avait rien à craindre.

Mais les bandits l'avaient trouvée si séduisante!

De même qu'ils trouvaient, en ces derniers jours, Germaine si belle!...

Et souvent, on avait vu des figures sinistres rôder aux alentours du Moulin-Joli, comme aux alentours de la Mare-à-l'Eau, de ces figures aux yeux luisants, prêtes aux crimes infâmes.

Lison fut guettée dans les fourrés d'Hérival, pendant des mois, par quatre des habitués de la Pomme-de-Pin, les bandits les plus redoutables de cette frontière. Ils avaient formé, du reste, une sorte d'association pour leurs audacieux exploits et rarement on les voyait les uns sans les autres. Leur force s'en augmentait. La peur qu'ils inspiraient était si grande, dans les villages, les hameaux ou les fermes, des deux côtés de la frontière, qu'ils finissaient par jouir d'une sorte d'impunité; car personne n'osait les dénoncer, de crainte de représailles. Ils avaient brûlé les meules d'un fermier qui avait failli les faire prendre. Parfois, ils disparaissaient pendant six mois et allaient passer une saison en Belgique ou dans le Luxembourg. Puis, ils reparaissaient.

Leurs noms étaient connus. Et leurs antécédents aussi.

C'était Jarnioux, un Belge, long, maigre, aux yeux enfoncés, aux pommettes des joues proéminentes, la peau collée sur les os, à ce point que ses complices l'appelaient Tête de Mort..

C'était Lefuret, récidiviste français, petit, vif, aux yeux en vrille.

Trompeloup, un braconnier ayant eu souvent maille à partir avec la justice et qui n'était pas avare d'un coup de fusil.

— J'ai toujours une balle au service de mes amis, disait-il.

Ceux qu'il appelait ses amis, c'était les gardes forestiers ou particuliers. Et sans que cela eût été bien prouvé, on l'accusait de deux meurtres.

Enfin, le plus brutal, le plus violent et le plus dangereux des quatre, était un Allemand déserteur du nom d'Oberstein, sorte de colosse énorme, véritable tour de chair massive et inébranlable, contrebandier de profession.

Que de fois leurs yeux de crime avaient suivi la douce Lison, pendant que, couchés dans les broussailles, ils guettaient son passage, attendant qu'elle commît l'imprudence de s'aventurer seule dans les bois !...

Mais Ciboulot était le dieu qui protégeait cette enfant.

Plusieurs fois l'un des bandits fut sur le point de se montrer, de lui barrer le chemin et d'emporter cette proie facile, avec l'adresse et la force d'une bête sauvage.

Au moment où il se dressait pour exécuter son projet, soudain apparaissait non loin la silhouette d'Henriot.

Alors, il se terrait de nouveau dans les buissons, silencieux, immobile, attendant une occasion meilleure.

L'occasion n'était pas venue. Ils s'étaient lassés et tout à coup une proie nouvelle semblait s'offrir à eux, sans défense.

Germaine, la meunière du Moulin-Joli.

Et Germaine avait l'air de les défier, tant elle mettait d'audace à les braver.

Si elle n'avait pas voulu les braver, pourquoi l'auraient-ils rencontrée, à plusieurs reprises, dans les environs de l'auberge ? Elle devait pourtant bien connaître le danger qu'il y avait à monter dans ces parages.

Ils firent pour elle ce qu'ils avaient fait pour Lison.

Ils la guettèrent, tapis sur le chemin qu'elle suivait, au ras du sol, invisibles et patients.

Un jour, elle vint, lentement, seule, comme d'habitude. Son attitude était étrange. Il était évident, à la rapidité avec laquelle son regard se portait sur tous les recoins sombres de la forêt, qu'elle redoutait une agression. Et, cependant, elle s'avançait.

Ils la laissèrent passer.

Elle s'engageait dans les profondeurs des bois, là où se perdent les sentiers qui n'aboutissent nulle part.

Elle était bien à eux, cette fois : tout secours viendrait trop tard.

Brusquement, ils se montrèrent, surgissant du sol.

Elle ne manifesta aucune surprise, n'eut pas un signe de défaillance, mais avec une légèreté, une souplesse de félin, elle se retourna contre eux, les ayant tous les quatre bien en face.

Ils s'arrêtèrent, courbés, prêts à bondir, comme foudroyés en plein élan.
Elle tenait dans sa main mignonne mais vigoureuse, un solide revolver, et l'œil noir, qui les visait tour à tour, ne tremblait pas.
Elle contempla un instant ces sinistres vagabonds.
Et elle murmura :
— Voilà bien ce qu'il me faut !...
Puis, la voix railleuse et sans le moindre frisson de peur :
— Je vous trouve trop près de moi, dit-elle, éloignez-vous donc un peu, je vous prie.
Ils hésitèrent, honteux de céder à cette jeune fille. Et Lefuret, dans une attaque soudaine, fit tournoyer son bâton qu'il lança contre elle à pleine volée. Elle avait vu le geste, esquiva le coup en se jetant de côté, et sans même une apparente émotion :
— Vous, dit-elle, vous serez puni... Vous m'avez attaquée et je me défends.
Elle visa une seconde, un peu bas, et appuya sur la détente.
Lefuret tomba, en se tordant avec un juron effroyable.
Il avait la cuisse brisée.
Les trois autres reculèrent, instinctivement. Ils n'avaient que des couteaux et des bâtons. Le fusil de Trompeloup était démonté, caché dans son pantalon.
Ils allaient prendre la fuite.
— Restez... C'est vous que je cherchais !... Et maintenant que vous savez que je n'ai rien à redouter de vous, causons tranquillement, en camarades.
Oberstein montra Lefuret qui continuait de se tordre, sur la mousse.
— Vous avez une façon de causer !
— A qui la faute ? Voulez-vous m'entendre, oui ou non ?
— Faudrait d'abord soigner le garçon... On ne peut pas le laisser mourir comme un chien... La Pomme-de-Pin est à deux pas...
— Et vous y prendre une arme ?... Non, causons, ici, tout de suite.
— Vous avez donc du sérieux à nous dire ?
— Oui. J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, d'abord.
— On n'y est guère habitué, aux bonnes nouvelles...
— Vous connaissez Rose-Lison, de chez les Dornak, à la Mare-à-l'Eau ?
— Si on la connaît ! ! dirent-ils tous les trois, avec un cri étouffé.
Et, du même mouvement, ils se rapprochèrent de Germaine.
Elle leva son revolver.
— Reculez-vous. Je n'aime pas vous voir trop près.
Ils obéirent.
— Nous causerons aussi bien à distance.
Puis, après une dernière hésitation :
— Vous êtes amoureux de cette fille...
— Mais...
— Ne le niez pas. Il n'y a pas de honte à en être amoureux. Elle est assez jolie pour cela... Du reste, je vous ai vus, tous les quatre, la guetter et la suivre, bien souvent, dans la forêt, sans jamais réussir dans vos projets contre elle...

— C'est des sentiments de chacun de nous, ça, ma belle... qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous vous mêlez de choses qui ne vous regardent pas...

— Vous allez changer de ton, lorsque je vous aurai appris que Rose-Lison n'a pas été sans remarquer votre... assiduité auprès d'elle.

— Et ensuite ?

— Ensuite elle en a été profondément touchée...

Et sérieuse, sans que rien révélât qu'elle se moquait :

— On ne peut pas être impunément aimée par de beaux gars comme vous sans que l'un d'entre vous soit payé de retour.

— Vous voulez rire ?

— Regardez-moi bien, fit-elle, en fixant ses yeux sombres, presque sinistres, à force d'éclat, sur le bandit qui venait de parler...

— Bon ! fit Oberstein. Je devine de quoi il s'agit. Vous ne vous aimez pas et vous préparez à la petite un plat de votre façon.

— Je disais donc qu'elle en aime un d'entre vous... mais elle ne sait pas lequel car son cœur est jeune, naïf, inexpérimenté...

— On ne pourrait pas en dire autant du vôtre, hein, ma belle ? fit Trompeloup avec un rire insolent qui la fit pâlir.

— M'avez-vous comprise ?

— Jusqu'à présent, oui. Mais nous ne savons pas trop où vous voulez en venir... et si c'est pour ça que vous avez cassé la jambe à Lefuret...

Lefuret était à demi évanoui et ne remuait plus.

— Etes-vous curieux d'apprendre quel est celui de vous qu'elle préfère ?

— Dame ! mais le moyen ?

— Le moyen, ce serait de le lui demander...

— A elle-même ?

— A elle-même.

— D'abord, on ne la rencontre plus. Il paraît qu'elle ne sort guère de Royaumont. Ensuite, autrefois, quand elle se promenait dans Hérival, elle n'était jamais seule... Il y avait toujours Ciboulot aux environs...

— J'ai dit qu'il fallait le lui demander, à elle-même.

— Pour ça, faudrait la voir, seul à seule, et lui parler.

— Vous la verrez...

— Où ? Et quand ? firent-ils à la fois.

— Où vous voudrez et le jour qu'il vous plaira.

— Et elle sera... toute seule ?

— Toute seule.

— Et on n'aura pas à craindre que Ciboulot...

— Non.

Ils se regardèrent indécis. Leurs yeux brillaient. Ils riaient, d'un rire brutal.

— Qu'est-ce qu'il y aura besoin de faire, pour ça ?

— Rien... attendre, simplement...

— Et quand elle sera là ?

Elle répondit, la voix sourde :

— Je n'ai pas de conseil à vous donner...

Un silence. Ils se consultaient. Oberstein finit par murmurer :

— Hé ! ma belle, vous la détestez donc bien, cette petite ?

Elle continua de se taire. La haine, dans ses yeux, parlait clairement pour elle.

— Du reste, c'est votre affaire, pas vrai ? Puisque la petite aime... l'un d'entre nous, elle le dira quand nous aurons mis la patte dessus...

— C'est conclu ?

— C'est conclu. On sera aimable pour elle... Craignez rien !...

— Où voulez-vous que je vous envoie ?

— A la Pomme-de-Pin... Il n'y a pas dans les environs un rendez-vous plus tranquille pour les amoureux... Personne ne vous dérange.

— Bien. Elle viendra vous trouver à la Pomme-de-Pin.

— Sans compagnie ? C'est entendu.

— Elle viendra seule. A quelle heure ?

— Dame ! si on pouvait, le soir, la nuit tombée... vers les huit ou neuf heures... Mais si c'est trop difficile, nous autres, l'heure, ça nous est indifférent...

— Elle viendra plus tôt... car, la nuit, elle aurait peur de s'aventurer si loin du château... Ce sera donc en plein jour.

— Va pour le plein jour. Elle y verra plus clair pour faire son choix.

— Vers quatre heures de l'après-midi.

— Vers quatre heures.

— Le jour ?...

— Eh ! les amoureux sont impatients !... Demain, si ça vous est possible ?...

— Non, après-demain...

— Va pour après-demain. Jusque-là nous allons avoir la fièvre Et c'est tout, ma belle, vous n'avez plus besoin de nous ?

— Non. Vous pouvez vous retirer ..

Ils enlevèrent Lefuret dans leurs bras. Le blessé poussa un gémissement.

Germaine tira deux pièces d'or de sa bourse et les leur jeta.

— Voilà pour payer les visites du médecin ! dit-elle.

Elle resta là, revolver en main, jusque ce que l'étrange cortège eut disparu dans les broussailles.

Elle avait un cruel sourire.

— Il me semble que j'ai tout prévu, murmura-t-elle.

Oui, elle avait tout prévu.

Quand elle n'entendit plus les bandits, elle s'esquiva, l'œil au guet et l'oreille aux écoutes, craignant un retour offensif et ne voulant pas être surprise.

Les trois bandits rentrèrent à l'auberge, couchèrent Lefuret dans un lit, et après inspection, Oberstein ayant jugé que la blessure n'était pas dangereuse et que l'or n'était pas brisé, on banda la blessure et on ne s'en occupa plus. Lefuret avait rouvert les yeux.

— Tiens, dit le colosse en lui présentant un louis, voici ce que la fille a laissé pour toi...

Et il garda l'autre pièce d'or pour lui et ses deux compagnons.

Ils s'attablèrent dans l'unique salle de l'auberge, appelèrent Mourlotte e se firent servir un litre d'eau-de-vie.

Longtemps, ils remplirent et vidèrent leurs verres, sans se dire un mot.

Chacun d'eux réfléchissait à l'étrange proposition, si imprévue, que Germaine Marberoux était venue leur faire. Cela avait fini par traverser leur épaisse cervelle. Mais ils en restaient encore tout éblouis.

— Sûrement, c'est une vengeance ! dit Trompeloup.

Le colosse allemand haussa ses larges épaules.

— Qu'est-ce que cela nous fait ? Moi, je ne réfléchis jamais et je prends mon bien où je le trouve..

Le plus silencieux des trois était Jarnioux, le Belge. Son silence finit par irriter ses deux compagnons.

— A quoi penses-tu, toi, Jarnioux ? fit Trompeloup

— Je pense que ça va nous être facile, maintenant, entre nous, de savoir lequel de nous trois est aimé par Rose-Lison...

— Et comment, s'il te plaît ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non... dit le colosse... Moi, je ne devine jamais rien.

— Rose-Lison ne peut pas nous aimer tous les trois... bien que nous ayons des avantages physiques qui sont équivalents... Alors, quand elle sera devant nous, elle hésitera, c'est sûr...

— Oh ! non, dit Oberstein, c'est moi qu'elle choisira...

— Ou moi, dit Trompeloup.

— Ou moi, dit Jarnioux... Et pour la tirer d'incertitude, il n'y a qu'un moyen, c'est de s'en rapporter aux cartes... Celui de nous trois qui aura gagné les deux autres... c'est celui-là que Lison aimera... Vous comprenez ?

— Non, je ne comprends pas bien, dit l'Allemand ; mais c'est égal, je veux bien tout de même... je suis certain de gagner.

Ils vidèrent leur litre d'eau-de-vie... Déjà ils étaient ivres... Ils demandèrent un second litre et un jeu de cartes.

Mourlotte s'empressa de les servir. Il s'assit à leur table et but avec eux.

— Cette fois, c'est moi qui paye !

Il flairait une aventure, et les bonnes affaires sont rares le long de la frontière. Puis, il n'était pas sans savoir que les bandits avaient de l'argent. Ils avaient réussi, à quelque temps de là, un coup de contrebande. Et quand ils avaient de l'argent, ils le dépensaient sans compter.

Parfois, en haut, dans la chambre, on entendait geindre le blessé.

— Ça se guérira tout seul, disait Oberstein... Pas la peine d'avertir un médecin... Il ferait venir aussitôt la gendarmerie du canton.

Jarnioux et l'Allemand avaient pris les cartes.

— Vous jouez la consommation ? demanda l'aubergiste.

— Oui, dit Oberstein avec son gros rire... une consommation de choix...

— Du vin nouveau, fit Trompeloup, en lui tapant sur l'épaule.

Mourlotte se mit à rire, sans savoir. Les autres, qui savaient, en firent autant. Oberstein tira une carte. C'était une dame...

— Hein ? Une dame ? C'est de circonstance.

Jarnioux tira un neuf de pique.

— A moi de battre, fit l'Allemand.

Il battit soigneusement les cartes.

— Coupe !

L'autre coupa, non moins soigneusement. Et Oberstein distribua.

— En cinq sec, à l'écarté...

Du premier coup, Oberstein retourna le roi et marqua. Mais Jarnioux fit le point. Un à un. La deuxième partie les mit trois à un. Jarnioux avait trois. Et à la troisième, il reçut le roi et quatre maîtres atouts. Il avait gagné la première manche.

— Hé ! vieux, ça n'a pas l'air de se décider pour toi, aujourd'hui.

Oberstein ne répondit pas. Les veines de son cou et de son visage étaient gonflées à crever. Et un rictus de colère et de violence farouche découvrait ses fortes dents blanches, sous sa rude moustache rousse.

La veine tourna et le favorisa. Il gagna la seconde manche.

— La belle, maintenant...

— Toujours le cas de le dire, fit Trompeloup.

Mouflotte, vidant et remplissant, continuait de regarder, sans comprendre.

Ils arrivèrent cinq à cinq. Les mains d'Oberstein tremblaient.

— Tu y tiens donc tant que ça, l'Alboche ?

— Oui, dit-il d'une voix rauque...

Il tira son couteau et le planta dans la table.

Froidement, Jarnioux tira le sien et le panta à côté.

— Tu sais qu'on n'a pas peur de toi... Et tu as deux entailles en plein corps où tu pourras mesurer la largeur de ma lame...

Ils jouèrent. Oberstein gagna la belle. Il respira longuement, referma son couteau et le remit dans sa poche. Puis, se tournant vers Trompeloup :

— A toi, maintenant !...

Trompeloup prit la place de Jarnioux.

Le père Mouflotte répétait, très intrigué :

— Mais qu'est-ce que vous jouez ? Vous jouez la consommâce ?

— Ne te fais pas de bile !...

Les cartes étaient distribuées. Les deux hommes réfléchissaient. Les deux premières parties furent gagnées par Oberstein. La belle était inutile.

— Je savais que je gagnerais ! dit l'Allemand. Quand un Allemand joue contre un Français ou contre un Belge, c'est toujours l'Allemand qui gagne.

Un soufflet retentissant tomba sur la grosse figure rouge d'Oberstein.

C'était Trompeloup qui se fâchait.

Le colosse se souleva, les poings en l'air, comme pour écraser le braconnier. Celui-ci paraissait fort calme, mais, ramassé, se tenait sur ses gardes.

Les poings énormes ne s'abattirent pas.

Le géant demanda gauchement :

— Tu m'as donné un soufflet...

— Oui... Si tu ne l'as pas senti, du moins tu as dû l'entendre...

— C'est-il sérieux ? Ou seulement as-tu voulu plaisanter ?

Trompeloup fut pris d'une crise d'hilarité. Jarnioux fit chorus. Quant à Mouflotte, ébahi, les yeux écarquillés, il ne comprenait rien.

— J'ai voulu plaisanter, vieux ! dit Trompeloup...

— A la bonne heure, parce que, sans cela !...

Le braconnier avait la plaisanterie lourde, car la joue du colosse enflait et déjà lui cachait la moitié d'un œil.

Il vida, coup sur coup, deux ou trois petits verres.

Puis, à Mourlotte :

— Je vous loue votre auberge pour la journée d'après-demain...

— Comment, vous me louez ?

— Oui, faites votre prix...

— Mais, dites donc ?... vous ne demandez pas si je consens ?

— Voilà vingt francs. Vous partirez le matin... vous ne rentrerez que le lendemain C'est bien payé. Et vous ne vous occuperez pas de ce qui se passera ici !...

Mourlotte avait l'habitude de ces mœurs étranges.

Le bandit devait préparer un coup de contrebande.

— Soit, dit-il... Mais je veux vingt-cinq francs, payés tout de suite.

Oberstein allongea une pièce de cinq francs en plus du louis.

— Voilà !... Maison vide pendant vingt-quatre heures... Je me charge de servir les clients, s'il s'en présente... et je soignerai Lefuret, là-haut...

Les quatre hommes se donnèrent une poignée de mains et se séparèrent.

Rose-Lison était perdue.

. . . .

Cependant, au moment où Lison, dans la chambre paternelle, venait de dire à son père, toute surprise de l'avoir entendu articuler nettement :

— Dites... dites encore !...

— Oui, oui, oui, avait répondu Croix-Vitré.

A ce même moment, disons-nous, deux des valets du château, revenant des écuries, passaient sous la fenêtre ouverte du logement de la sellerie

Et ils avaient été très étonnés d'entendre la voix du paralytique.

C'était la première fois, étant nouveaux à Royaumont. Mais leur étonnement venait surtout de ce qu'on leur avait appris que le malade ne proférait aucun son, et que par conséquent il était impossible de le comprendre

— Mais il parle ! il parle ! dirent ces gens.

Et ils coururent annoncer la nouvelle au château.

Quelques minutes après, tous la connaissaient. Et dans la même journée cette nouvelle arrivait aux oreilles de Nathalie et de ses fils.

— Vous êtes fous ! dit Nathalie, aux deux palefreniers.

— Que Madame nous pardonne. Nous ne déraisonnons pas. Nous revenions de l'écurie. Et nous avons fort bien entendu le vieux qui parlait à la petite... ou plutôt, faut dire la vérité, c'était la petite qui parlait au vieux, mais celui-ci répondait.

— Et que répondait-il ?

— Très distinctement : Oui, oui, oui... Comme nous le dirions, Madame et nous

— C'est bien, merci. Allez.

Nathalie, Laurent et Michel se regardèrent, très pâles.

Ils traversèrent une heure d'affreuse anxiété.

Est-ce que Croix-Vitré était guéri ? ou, même sans être guéri, est-ce qu'il marchait vers sa guérison ?... En ce cas, eux, qu'allaient-ils devenir ?

— Ne perdons pas la tête, dit Laurent. En somme, le vieux peut proférer quelques sons, même quelques mots... Ça ne suffit pas pour se faire comprendre... Le plus pressé, d'abord, est de

savoir, là-dessus, à quoi nous en tenir... et par conséquent, il faut l'interroger, sans avoir l'air...

— Quand ?

— Tout de suite. Nous n'avons aucune raison pour attendre.

— Si l'on interrogeait Lison, tout d'abord ?

— Inutile Elle répondrait ce qu'elle voudrait bien. Même, je préfère qu'elle n'assiste pas à l'entretien que nous allons essayer d'avoir avec le comte.

Tous trois se dirigèrent vers la sellerie.

La porte était ouverte. Le paralytique et Lison étaient absents. La journée était douce. Le soleil brillait.

— Elle a dû le conduire vers la rivière. Ils ne peuvent être loin...

En effet, depuis qu'on leur avait défendu l'accès de la terrasse, Rose-Lison conduisait son père hors du château, le long de la route nationale qui traversait la propriété et qui, à cause des bois, se trouvait à l'ombre durant une partie de l'après-midi.

Nathalie ne les chercha pas longtemps.

On aperçut le fauteuil poussé par Lison à quelques centaines de mètres, sur la hauteur voisine. C'était la suite du plateau sur lequel le château de Royaumont avait été bâti. Et de ce plateau, partout, de l'est à l'ouest, la vue sur la vallée de la Combeauté était superbe

Le père et la fille venaient de sortir, pour profiter du bon soleil, car c'était une radieuse journée de printemps, toute pleine de parfums, toute remplie de chants d'oiseaux. Dans le ciel bleu couraient, sous une brise qui n'était pas fraîche, des flocons de nuages si légers qu'on eût dit un peu de fumée très blanche. Déjà les prairies, près de la rivière, se parsemaient de fleurs. Des frondaisons vertes apparaissaient dans les sous-bois. La vie renaissait vigoureuse partout, pleine de sève, pleine d'espoirs et pleine de joies...

Et, ce jour-là, Lison venait d'éprouver un bonheur infini, car elle avait dit à son père :

— Etes-vous bien, ici ?...

Et le comte avait répondu, pour la première fois, pour la première fois l'appelant ainsi, avec l'intonation d'une divine tendresse :

— Oui... oui... ma... fille !

Un lointain horizon des Vosges fuyait devant lui, avec une ligne de faîte, ondulant comme de longues vagues, des cols d'émeraude entre des coteaux boisés de sapins sombres, plus sombres encore maintenant que le printemps reverdissait les prés et les champs. Parfois, rarement, la montagne se déchirait en éboulis, laissant ainsi pénétrer le secret de ses granits, de ses porphyres ou de ses grès roses. Puis, des bouquets d'épicéas s'entremêlaient aux pins, aux bois de hêtres. On devinait à peine, sur le ciel, un peu plus loin, les hautes montagnes arides où sont les landes de genêts et de bruyères, les vastes solitudes de gazon maigre que viennent paître les troupeaux pendant l'été, et les cimes rocheuses d'où l'on plonge dans les vallées fertiles de l'Alsace jusque vers le Rhin, jusqu'à la Forêt-Noire. Dans le val qu'il aimait, auquel Croix-Vitré était attaché, la présence de l'homme se manifestait partout, à la lisière des forêts, en pleins champs ou au flanc des coteaux. Partout les maisons se dressent, se cachent, se suivent en grou-

pement de hameaux et de villages où se disséminent sur les croupes, dans les creux, le long de la rivière : toutes bâties de la même façon, solides contre les bourrasques de vent et de neige fréquentes en ce dur pays, et sans ouvertures du côté de l'orient, parce que c'est du côté de l'orient que viennent les tempêtes. Et autour de toutes les maisons, un jardin planté d'arbres fruitiers, des ruches où bourdonnent déjà des abeilles, de la vigne vierge contre les murs, des fleurs en été, des treilles, l'aisance, le calme, la paix profonde qui vient du travail. Et partout, aussi, de sous les herbes, d'entre les blocs de pierre, ou dégringolant des montagnes, partout le glouglou d'une eau froide et limpide, aménagée, de-ci de-là, par la main de l'homme, en barrages et dérivations qui faisaient mouvoir les scieries rudimentaires, alimentaient les papeteries, les tissages de lin, de chanvre et de coton, les usines. Et au milieu de tout cela, entre les villages et les hameaux, entre les fermes, entre les maisons isolées, dans la basse et dans la haute vallée, des pommiers et des cerisiers qui se préparaient à fleurir.

Le comte aimait à regarder ce paysage familier à ses yeux. C'était un repos pour son âme La paix de cette campagne entrait en lui. Et lorsqu'il avait bien admiré, le sourire qu'il adressait à Lison venait dire à la jeune fille qu'il avait été heureux.

Mais aussi, bien souvent, le regard se voilait.

Lison devinait alors.

Le vieillard avait voulu dire :

— Ce pays, à tes pieds, devrait être à toi !... C'est moi qui te l'ai repris, volé...

Elle détournait alors cette pensée par de douces paroles.

Et ce fut au moment où il était ainsi plongé dans une sorte d'extase, devant le paysage bleu, sous la lumière qui baissait, que Nathalie et ses fils apparurent derrière eux, au tournant de la route.

Cela était naturel qu'ils se dirigeassent de ce côté.

Et pourtant Lison frissonna. Elle eut peur, la peur instinctive d'un danger.

Elle murmura deux mots à l'oreille du vieillard, sans prononcer de noms.

— Ils viennent !...

Quand ils furent là, Lison espéra qu'ils passeraient sans s'arrêter. Elle se trompait.

Nathalie s'approcha de son frère. Et elle l'embrassa sur le front. Michel et Laurent en firent autant. Croix-Vitré avait fermé les paupières. Sans doute, il voulait mieux ainsi savourer cette tendresse si rare. A moins qu'il ne voulût, au contraire, dissimuler ainsi la flamme de rancune et de vengeance soudain allumée dans ses yeux.

— Comment vous trouvez-vous, mon frère ?... Il nous semble que depuis plusieurs jours votre état se modifie... et que votre santé est meilleure.

Il parut ne rien entendre et ne fit pas de réponse.

Nathalie se tourna vers Lison.

— Ma fille, je crains que mon frère ne prenne froid... le vent se lève... Allez donc jusqu'au château lui chercher son manteau de fourrure...

C'était une façon d'éloigner Rose. Elle le vit bien. Mais dans quel but ?

Elle partit à regret. Le paralytique la regarda s'en aller d'un air craintif. Il restait ainsi sans défense, en face de ces gens de qui il avait tout à redouter et qui s'étaient révélés à lui comme ses bourreaux.

— Mon frère... pourquoi voulez-vous nous cacher la bonne nouvelle que votre guérison a fait des progrès ? Ne savez-vous pas que nous en serons heureux, heureux plus que tout le monde ?... Et pourquoi Lison n'est-elle pas venue nous l'apprendre et a-t-elle gardé pour elle cette joie ?

Pas de réponse. La veuve reprit :

— Cela nous donne une triste opinion de l'affection et de la gratitude que cette fille a pour nous, puisqu'elle a négligé de nous apprendre que vous commencez à prononcer quelques mots et sans doute à vous faire comprendre...

Le silence

Mais la veuve voulait savoir à quoi s'en tenir.

— Je ne garderai donc pas plus longtemps auprès de moi une fille qui ne remplit pas auprès de vous le devoir qu'on lui a confié... le devoir de veiller sur vous... et de nous faire part des progrès de votre santé...

La flamme apparut de nouveau, dans les yeux du comte. Ses lèvres s'entr'ouvrirent brusquement, à cette menace, comme s'il allait parler, en effet. Nathalie et ses fils se penchèrent pour écouter, dans un geste si avide et qui témoignait, en même temps, de tant d'épouvante, que Croix-Vitré, soudain, referma les yeux. Il avait compris que ces misérables attendaient de lui une manifestation quelconque de volonté et d'intelligence. Dans quel but ? Ce ne pouvait être que pour lui nuire et que pour nuire à Rose-Lison. Ce fut le silence, toujours.

La veuve ne se découragea point. Elle l'obligerait bien à se trahir !

— Nous voudrions savoir, mon pauvre frère, si vous êtes heureux autant que vous pouvez l'être dans la triste situation qu'est la vôtre... Si vous avez quelque désir, tâchez de le manifester, afin que nous ayons la joie de le satisfaire... Nous serions si heureux d'alléger votre sort par des témoignages de notre profonde affection...

Même silence obstiné.

— Car nous vous aimons beaucoup, eut-elle l'audace de dire — sans doute pour l'obliger à une imprudence, à un éclat, car devant une pareille hypocrisie il ne se contiendrait pas plus longtemps peut-être — nous vous aimons et nous vous en donnons chaque jour des preuves... C'est afin que vous viviez plus tranquille et dans une paix complète que nous vous avons aménagé ce logement dans l'ancienne sellerie. Au château, Michel et Laurent donnent des fêtes fréquentes et tout ce bruit de vie et de chants et de musique et de danse, tout ce vacarme de jeunesse envahissante n'eût pas manqué de vous déplaire et vous eût sûrement fatigué. Nous avons bien fait, n'est-ce pas, mon frère ? Dites-nous, faites-nous comprendre que vous nous approuvez...

Cette fois, le vieillard releva les yeux sur Nathalie.

Point de haine, point de ressentiment. Haine et rancune, et désir effroyable de châtier, tout cela était enfermé au plus profond de cette tombe.

Et dans les yeux, par un prodige de dissimulation, un sourire.

Oui, ce même sourire doux et résigné, que Rose-Lison connaissait si bien, Nathalie et ses fils le reçurent, eux aussi.

Et ils s'y trompèrent et ce sourire les rassura.

Dans un effort, Croix-Vitré avait prononcé un mot, un seul, qu'ils devinèrent, car, cette fois, le mot avait été presque intelligible :

— Oui !...

Mère et fils échangèrent un signe rapide. Non, ils n'avaient rien à craindre de ce mort-vivant. C'était toujours le même supplice, du même silence et de la même immobilité. Mais Nathalie poussa plus loin ses questions cruelles.

— Si vous ne désirez rien pour vous-même, mon pauvre frère, est-il quelque chose que vous voudriez pour quelqu'un à qui vous vous intéressez ?... Prononcez ce mot que nous venons d'entendre... Dites : oui, et ensuite nous essayerons de deviner... En vous citant les noms de ceux qui paraîtraient dignes de notre intérêt, vous nous direz : oui, lorsque viendra l'un de ces noms ?

Le paralytique baissa les paupières. Les paroles de la veuve le fatiguaient visiblement et il avait l'intention de n'y plus prendre garde.

— En un mot, mon frère, êtes-vous heureux ?

— Oui, oui !...

Et ce fut tout ce qu'elle put en obtenir. Rose ne revenait pas encore. Ils allaient s'éloigner lorsque leur attention fut attirée par un groupe de trois hommes qui avaient une allure singulière et qui, sortant du bois, prenaient la route qui conduisait à Royaumont. Deux de ces trois hommes semblaient soutenir ou peut-être bien amener un troisième, qui était entre eux et qu'ils poussaient ou tiraient par les bras, selon les circonstances, selon que le prisonnier se laissait mener ou regimbait.

— Mais je ne crois pas me tromper, dit Laurent, ce sont deux de nos gardes Buret et Jean-Louis... Quant à l'autre...

— Un braconnier, sans doute ?

— Oui, et un braconnier des plus dangereux, et que je crois bien, malgré la distance, reconnaître également, Trompeloup !

— Trompeloup ! le bandit... Oh ! oh ! la capture est d'importance, dit Michel.

Le groupe s'avançait cahin-caha. Lentement, il se rapprochait. Et c'était bien, en effet, Trompeloup, que nous venons de quitter à l'auberge de la Pomme-de-Pin, après qu'il eut perdu contre Oberstein la partie de cartes dont l'enjeu était Rose-Lison.

En descendant de l'auberge, Trompeloup était allé en forêt visiter des collets à chevreuil. Et justement, il arriva qu'un beau brocard était pendu à la branche. Donc, pour le braconnier, la journée ne serait pas complètement perdue. Et il s'occupait tranquillement à dépendre son gibier qu'il se proposait de cacher dans des broussailles afin de venir le chercher dans la nuit, lorsqu'une voix railleuse le fit sursauter :

— Ça va, la chasse, ami Trompeloup, à ce qu'il paraît ?

Buret et Jean-Louis étaient près de lui. Trompeloup avait trop à craindre de la justice pour se laisser prendre sans se défendre. Il était très robuste. Pendant un quart d'heure, les trois hommes se roulèrent, haletants, avec des cris de haine et de menaces, se déchirant et s'etranglant. Par bonheur, en dépen-

dant le chevreuil, Trompeloup avait déposé son fusil contre un arbre. Il ne put s'en servir.

Ils finirent par le ligoter solidement. Ils étaient en loques, saignants et meurtris.

En passant devant Nathalie, les gardes saluèrent...

Et Jean-Louis la mit au courant.

Trompeloup écouta sans interrompre, la tête basse, pareil à un taureau les cornes en avant, prêt à foncer sur un ennemi.

— Et vous voyez, acheva le garde, en quel état il nous a mis...

— Son compte est bon. Vous allez le conduire à la gendarmerie. Il en a pour deux ans au moins. C'est une excellente prise, merci mes garçons.

— Allons, toi, vaurien, en avant.

Trompeloup resta immobile, l'œil en dessous, et n'obéit pas à l'injonction.

— Tu n'as pas entendu ?...

— J'ai bien entendu...

— Alors, marche !

— C'est qu'il me vient une idée...

— Une idée ?

— Celle de ne pas vous suivre...

— Alors, nous te porterons... Tu as les jambes entravées comme celles d'un cheval qui pâture dans les bois, et les bras ligotés comme un saucisson.

— Eh bien, peut-être que vous allez me délier bras et jambes...

— C'est une fameuse plaisanterie... Veux-tu marcher, oui ou non ?...

— Ça dépend...

— De quoi ?

— De ce que cette dame qui est là et ses fils vont me répondre. Je suis dans un mauvais cas, je le reconnais. Vous m'annoncez deux ans de prison, c'est possible, et même il y aura du rabiot, je ne vous le cache pas, parce qu'il me semble que j'ai cinq ou six condamnations que je n'ai pas purgées, comme ils disent... bien que ça soit là un drôle de purgatif... par conséquent, vous serez débarrassé de moi, si vous me remettez entre les mains de la gendarmerie, pour plus longtemps que vous l'espériez.

— Veux-tu t'expliquer, une fois pour toutes ? Madame et ces messieurs n'ont pas le temps d'écouter tes balivernes.

— Oui, je vais expliquer... mais j'ai ma fierté comme tout le monde. Je ne parlerai point devant vous... Ce que j'ai à dire ne vous regarde pas... Allez-vous-en donc... sinon, je ne parlerai pas...

Sans savoir pour quelle cause, Nathalie commençait à prendre intérêt à la discussion.

Les gardes s'étaient mis à rire, en se tenant les côtes.

— Ce farceur de Trompeloup ! Faudrait-il pas te délier les bras et les jambes ?

— Non, j'en demande pas tant. On verra ensuite. Pour le moment, je demande qu'à causer. Et pour causer, je ne veux pas que vous soyez là !...

Indécis, mais pourtant frappés de l'obstination du vagabond, les gardes se tournèrent vers la veuve et ses fils.

Nathalie interrogea :

— Avez-vous vraiment quelque chose à nous dire ?
— Je vous le jure, quoique, après tout, un serment de moi...
— De quoi s'agit-il ?
— D'un marché à vous proposer... et d'une révélation à vous faire...
— Afin que nous puissions juger, du moins, si vos paroles sont sérieuses, ne pourriez-vous, d'un mot, nous mettre sur la voie, nous faire prévoir...
Trompeloup hésita longtemps. Il ne voulait pas lâcher son secret.
Enfin, il parut se décider :
— Il s'agit d'une jeune fille qui est chez vous et à laquelle on sait, dans le pays, que vous vous intéressez... depuis longtemps...
— Une jeune fille ?... Qui ?... Rose-Lison, peut-être ?
— Oui, Rose-Lison, de chez les Dornak.
Nathalie et ses fils se regardèrent rapidement, et dans ce coup d'œil il y avait non seulement de la surprise, mais aussi quelque anxiété.
Depuis le début de ce singulier entretien, Croix-Vitré avait paru dormir. Au nom de Rose, il rouvrit brusquement les yeux et ses yeux ne quittèrent plus Trompeloup. Pour si misérable qu'il fût, celui-ci ne manquait pas de finesse et il s'aperçut tout de suite de l'émotion que ce simple mot : Rose-Lison, avait jetée sur ceux qui l'écoutaient. Pourquoi cette émotion ? Il n'essaya pas de le savoir. Peu lui importait. Mais il jugea également qu'il ne se trompait pas, lorsqu'il vit Nathalie échanger à voix basse quelques mots avec ses deux fils, et lorsqu'il l'entendit, adressant la parole aux gardes :
— Éloignez-vous un instant... Il faut que nous sachions ce que cet homme veut nous dire...
— Bien. Comme Madame le désire. Nous recommanderons seulement à Madame et à ces messieurs d'ouvrir l'œil, car Trompeloup est un malin bougre et des plus dangereux...
Michel et Laurent les rassurèrent d'un geste... Les gardes s'éloignèrent de quelques pas, hors de portée des paroles qui allaient être dites.
— Maintenant, parlez ! dit Nathalie... Qu'avez-vous à nous dire ?
— Des choses qui intéressent sa vie et son bonheur... et je peux vous affirmer que les deux courent un grand danger... Je sais que vous hésiterez peut-être à me croire, parce que je ne suis qu'un vaurien... mais, tout de même, il y a des choses qu'on n'invente pas... et celles que j'ai à vous raconter sont de ce nombre-là... Vous en jugerez...
— Nous vous écoutons.
— Oui-da, je vois bien que vous m'écoutez et avec curiosité même. Mais mon histoire, ce n'est pas pour vos beaux yeux que je la dirai... Je vous ai dit que j'avais à vous proposer un marché... Troc contre troc... Faudrait savoir d'abord si ça vous plaît... La fille de chez Dornak vous intéresse-t-elle ? Oui, puisque dans le temps, la comtesse allait la voir tous les jours... Oui, puisqu'elle l'avait fait venir à Royaumont ?... Oui, puisqu'on ne la traitait pas comme les autres domestiques ?... Des racontars dans le pays, ont prétendu qu'elle avait été, une fois, accusée de vol et chassée du château à cause de cela ?... Faut croire que ce n'était pas grave, puisque le comte et la comtesse

ont continué à s'intéresser à la petite... Et ils s'y intéressaient, puisque, tous les deux, étaient aussi souvent à la Mare-à-l'Eau qu'à Royaumont. Et, vous-même, après l'avoir accusée d'être une voleuse, dans les temps, vous l'avez rappelée au château quand vous avez eu besoin d'elle pour soigner le vieux... Donc, la fille de chez Dornak ne vous est point indifférente, pas vrai ?

— Non.

— Vous l'aimez, cette enfant ?

— Nous éprouvons pour elle une véritable affection, dit doucement la veuve.

— Et vous seriez bien fâchés s'il lui arrivait malheur ?

— Grandement fâchés ! fit la veuve qui parut vivement alarmée.

D'un geste de tête, Trompeloup désigna le comte de Croix-Vitré.

— Et le vieux aussi, probable ? qui me regarde avec des yeux tout ronds ?

— Mon frère s'est attaché à cette jeune fille..

— Eh bien, troc pour troc... Si je ne vous dis rien, elle est perdue... Et je ne parlerai que si vous commencez par me délier les bras et les jambes ; d'abord, vos gardes m'ont serré si fort que j'en porterai sûrement des marques... Mais ce n'est pas tout... Je ne parlerai que si vous me jurez de me laisser libre.. Quant au procès-verbal, vos gardes le feront, je m'en moque... Un de plus, un de moins ! Je ne demande que la liberté...

— Et qui nous prouve que, si on te délie, tu ne vas pas t'enfuir ?

— Je ne m'enfuirai pas si vous me promettez de me laisser libre... D'autre part, je n'aurais pas grande chance de vous échapper... Vous êtes deux ici, et vos deux gardes là-bas... Ça ferait quatre contre un... Et vous me barrez l'entrée du bois !...

Michel et Laurent hésitèrent. Cet homme ne mentait-il pas ? Le paralytique semblait dans une agitation extraordinaire. Et son pauvre visage émacié, jaune, vrai masque de la mort et de la souffrance, présentait tous les signes du désespoir, du désespoir sans limite, du désespoir sans fond...

— Parle donc ! fit Nathalie.

— Vous promettez que je resterai libre ?

— Nous le promettons.

— Par serment !...

— Je le jure ! dit la veuve.

— Et vous ? fit Trompeloup, défiant, aux deux frères.

— Nous le jurons.

— Quant au vieux, c'est une tombe... Inutile de rien lui demander... A présent, si vous voulez bien me délier, ça me fera plaisir.

Laurent le délia, aidé par Michel.

De loin, les grades aperçurent à quelle besogne ils travaillaient. Ils levèrent les bras au ciel et voulurent se rapprocher. Un geste impérieux de Nathalie les arrêta et leur enjoignit de s'éloigner. Alors, la tête basse, ils reprirent le chemin de Royaumont, ne comprenant rien, évidemment, à ce qui se passait.

Quand Trompeloup se vit débarrassé de ses liens, il commença par s'étirer les bras et par sauter sur ses jambes nerveuses, comme un chevreuil.

Puis il se mit à rire.

— Ça fait du bien... Ça rétablit la circulation du sang...

Laurent et Michel guettaient ses mouvements. Au premier geste esquissé d'une fuite possible, ils eussent été sur lui.

Mais Trompeloup semblait de bonne foi.

Il ne pensait pas à fuir.

Après avoir fait travailler tous ses muscles, pour leur faire reprendre leur élasticité, il s'assit tranquillement sur le bord du fossé de la route, tira sa blague, bourra sa pipe, l'alluma, aspira quelques bouffées, très heureux, souriant avec béatitude.

Et s'étant mis ainsi tout à fait à son aise :

— Voilà, dit-il... Rapprochez-vous de moi le plus possible, pour que je n'aie pas besoin d'élever la voix...

Ils obéirent, machinalement.

Et ils se trouvèrent ainsi former un cercle dont le paralytique occupait le centre, de telle sorte que celui-ci ne pouvait rien perdre de ce qui allait être dit.

Et ce que raconta Trompeloup, ce fut ce que nos lecteurs connaissent déjà. La rencontre de Germaine Marberoux.

Son étrange et infâme proposition

Ce marché qui avait été conclu entre elle et les bandits.

Et la date du surlendemain, qui avait été prise pour l'exécution de ce crime.

Mais il ne pouvait passer sous silence ce qui avait suivi cette rencontre et les parties de cartes où les misérables, ivres, avaient éliminé ceux d'entre eux qui perdaient, jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'un seul homme, un seul bandit, prêt au crime, le gagnant.

— Et celui-là, voyez-vous, disait Trompeloup, je le connais... faut pas espérer qu'il aura de la pitié, pitié des larmes, pitié de l'innocente et pitié de sa jeunesse... Ah bien ! oui, essayer d'attendrir le cœur d'Oberstein, autant vaut essayer d'attendrir un morceau de silex...

— Mais cette action effroyable de Germaine Marberoux a une cause...

— Oui, probable, la vengeance...

— Pourquoi voudrait-elle se venger de Rose-Lison ?

— J'en ignore. Si je le savais, je vous le dirais... mais je ne me suis pas engagé à vous le dire... Et je n'ai plus rien à vous raconter.

Nathalie et ses fils avaient écouté ce récit en silence. Tous les trois cachaient l'âpre et affreuse joie qu'ils en éprouvaient. Ainsi le hasard venait leur offrir, en Germaine, une alliée, disons une complice de plus ?... Et d'un seul coup, allant à l'extrême, cette femme perdait Lison pour toujours en la frappant d'un coup mortel, dont ni sa vie, ni son honneur ne se relèveraient !... Aux premiers mots de Trompeloup, quand ils commencèrent à comprendre le terrible guet-apens préparé contre la jeune fille, ils eurent tous les trois la même pensée : celle d'interrompre le braconnier afin que Croix-Vitré ne pût entendre la suite de sa confidence. Mais déjà il en avait trop dit. Le vieillard avait deviné le reste. Et il suffisait de regarder le pauvre homme pour voir qu'en effet il avait deviné. Alors qu'on pouvait croire, jusqu'alors, qu'il en était arrivé au dernier degré de la torture morale, au delà de laquelle ce devait être la folie, son visage exprima une torture plus atroce encore

et si la raison ne sombra pas soudain, c'est que, dans le désastre dont elle était menacée, une seule chose vint la soutenir : l'amour pour sa fille et le besoin de réparer le mal qu'il avait causé...

Entendre la menace, voir l'approche d'un effroyable danger pour une enfant chérie, et, pour sauver cette enfant, rester muré dans sa tombe, sans un geste, sans une parole, ne pouvoir protester que par de vagues gémissements qui pouvaient tout aussi bien exprimer de la douleur que du plaisir et ne pouvoir faire comprendre d'aussi abominables angoisses que par le regard, voilé d'épouvante et d'horreur de ses yeux fatigués, tel était le supplice auquel était condamné cet homme.

Trompeloup, interdit par le silence qui acccueillait ses paroles, se hâta d'ajouter, en essayant de rire :

— Pour une sale farce, c'est une sale farce !... Et de vous avoir prévenus, je crois que ça mérite bien d'être remis en liberté...

Il se releva, débourra le culot de sa pipe et la glissa dans la poche de sa blouse.

— Bonsoir, la compagnie ! dit-il.

Et il avait déjà fait quelques pas, lorsque Nathalie le rappela.

— Encore un mot, Trompeloup ?

— Après, je pourrai me tirer des pieds ?

— Oui.

— Bon. Allez-y !

— Ce rendez-vous, ou plutôt ce guet-apens, c'est pour après-demain ?

— Dans le courant de l'après-midi.

— A l'auberge de la Pomme-de-Pin ?

— Oui, c'est là qu'Oberstein attendra la petite comme une araignée qui a tendu sa toile et qui guette les mouches.

— Jamais Rose-Lison ne consentira à monter à cette auberge.

— De force, ou de bonne volonté, sûrement. Mais on emploira la ruse.

— Quelle ruse ?

— Sais pas. Germaine Marberoux a gardé le secret là-dessus. Mais elle m'a paru avoir une idée de derrière la tête et être sûre de réussir.

— Voyez-vous un moyen d'empêcher cette infamie ?

— Il n'y en a qu'un... peut-être deux...

— Lesquels ?

— Le premier, ce serait de faire arrêter Oberstein, à l'auberge, avant l'arrivée de la petite. Mais Oberstein sera sur ses gardes. On ne l'arrêtera pas.

— L'autre moyen ?

— Parbleu ! prévenir Rose-Lison de ce qu'on manigance contre elle, et ne la point quitter d'une minute, ni le jour ni la nuit...

— Nous la préviendrons ! dit la veuve...

Et se rapprochant du mort-vivant, dont les yeux n'avaient plus de regard :

— Nous la préviendrons, mon frère, et nous veillerons sur elle... Rassurez-vous !...

Le visage ne s'anima pas et les yeux restèrent mornes. C'est que, peut-être, le comte avait bien entendu... mais c'est que, peut-être, il ne croyait pas à cette promesse...

— A présent, fit Trompeloup, je peux-t-il m'en aller ?

La veuve eut un geste. Il salua, obséquieux et encore craintif. Il s'éloigna. On ne le vit se redresser et reprendre sa démarche habituelle, souple et rapide, que lorsqu'il fut à une certaine distance, hors d'atteinte.

Il était évident que, jusque-là, il n'avait point cru à sa mise en liberté.

Alors, il se retourna, agita joyeusement sa casquette, d'un bond se jeta dans les fourrés et disparut.

La veuve et ses fils regardèrent Royaumont ; à ce moment on apercevait Lison qui en revenait avec le manteau de Croix-Vitré. Le soir tombait. Le vent fraîchissait, Nathalie poussa sur la route le fauteuil du paralytique.

— Il vaut mieux rentrer, dit-elle...

Lorsqu'on rencontra Rose, celle-ci étendit la fourrure sur le comte. Celui-ci paraissait dormir. Il était évanoui, privé de sentiment. C'était une émotion trop forte pour lui. Chacun s'y trompa. Rose voulut suppléer Nathalie et reprendre son poste de garde-malade en roulant le fauteuil.

— Non, dit la veuve... laissez-moi jusqu'au château.

Et ils marchèrent en silence. On aurait dit un convoi funèbre.

Un quart d'heure après, dans la chambre de Nathalie, un entretien avait lieu entre la mère et ses fils.

Ils s'étaient réunis là sans en être convenus par avance, sans qu'un mot, pour cela, eût été échangé.

Tous les trois avaient eu la même pensée. Et cette pensée :

— Qu'allons-nous faire d'un pareil secret ?

Du moment qu'ils se posaient à eux-mêmes une pareille question, alors que leur premier et impérieux devoir était d'avertir Rose du danger qui la menaçait, c'est qu'ils avaient songé, du même coup, à la possibilité de ne point l'avertir. Quel que dût être le crime, ce n'était pas eux qui l'avaient préparé, ils n'en avaient même pas eu la pensée... Il est vrai qu'ils en devenaient les complices en se taisant, et les artisans du forfait rêvé. Mais quoi ? Avaient-ils sollicité un pareil hasard ? Et ne doit-on pas s'incliner devant les manifestations de cette puissance singulière quand elle travaille pour vous ?

Ce fut cette réflexion qui les conduisit à se réunir.

Mais quand ils se virent ainsi enfermés, s'étant compris, ils eurent un moment de frayeur, et ils s'examinèrent en silence, sans que ni l'un ni l'autre se sentît le courage d'exprimer ce qu'il rêvait.

Le plus courageux — le plus criminel plutôt — ce fut Laurent, brutal comme toujours.

— Eh bien, dit-il, je suppose que si nous nous sommes réunis, c'est qu'à tous les trois la même idée est venue ?

Ils inclinèrent la tête. Laurent reprit :

— Ayons du moins le courage de dire ce que nous pensons... Pourquoi hésitez-vous, mère ? Et toi, Michel ? Je ne vous reconnais plus. Vous avez fait rentrer cette fille au château afin de pouvoir la surveiller plus facilement et de plus près. Le jour où elle serait devenue un danger pour nous, il aurait bien fallu chercher à supprimer ce danger. Avant que ce danger se produise, le hasard, qui nous aide, l'éloigne définitivement en supprimant celle-là de qui — seule — nous avions tout à craindre... Nous n'avons qu'à nous réjouir et à laisser faire..

— Résume...

— Ne rien dire à Lison... fit-il, la voix basse et rauque.

Et comme s'ils venaient d'entendre une condamnation à mort, le même frisson les agita tous les trois.

— Est-ce votre opinion, ma mère ? Car je tiens à savoir si je ne suis pas seul de mon avis et si nous sommes d'accord ?

— Oui, dit-elle... Ce qui arrive n'est pas notre faute... Nous n'y pouvons rien.

Laurent eut un sourire de cruauté ironique.

— Et toi, Michel ? Ton opinion ?

— La tienne ! fit-il nettement.

— Affaire entendue ! conclut Laurent.

Et il fit claquer ses doigts.

Dans la cour du château, Rose-Lison, suppléant Nathalie, avait repris sa place habituelle derrière le fauteuil du paralytique, qu'elle poussa doucement jusque vers les écuries et le chenil.

Elle rentra.

Comme le froid augmentait, avec le vent aigre soufflant des montagnes où des flaques de neige s'étendaient encore, elle approcha le fauteuil du foyer et, à genoux, se mit à casser du bois et à préparer le feu.

Ce fut à cette heure seulement que le comte rouvrit les yeux. Jusqu'à ce moment, il était resté évanoui. Il regarda partout autour de lui, surpris sans doute de se retrouver en son logis.

Et ses yeux continuaient d'exprimer la même épouvante, la même horreur. Il vit Rose-Lison à ses pieds, s'occupant de ses soins de ménagère, et cette expression fit place à une flamme de tendresse intense et désespérée.

Il balbutia, usant sa vie dans de pareils et aussi terribles efforts :

— Ma fille... ma... fille !

Elle se releva soudain et l'entoura de ses bras, le câlinant et l'embrassant.

— Oh ! oui, père, répétez-le encore, répétez !

— Ma...

Mais l'effort avait été trop grand. Il ne put redire le mot chéri. Elle ne voulut pas insister, dans la crainte de le fatiguer inutilement.

— Père, écoutez-moi seulement et n'essayez pas de vous faire comprendre. Ne vous fatiguez pas en efforts... Père, vous allez mieux, n'est-ce pas ? Il me semble que jour par jour je constate quelque progrès. Et je suis sûre de ne pas me tromper... Vous m'appelez votre fille, aujourd'hui. Demain, après-demain, vous ajouterez d'autres paroles d'amour... Et ce ne seront plus seulement vos yeux qui feront deviner votre pensée... Votre pensée, vous l'exprimerez comme tout le monde...

Elle vit qu'il avait l'air égaré.

— Oui, oui, je comprends ce que vous voulez dire... Vous me rappelez ce que je vous ai promis... Je vous ai promis que personne ne connaîtrait les progrès de votre santé... et que nous garderions le secret, même lorsque vous serez complètement guéri... C'est votre volonté, père, et je n'ai qu'à obéir...

L'air égaré des yeux du paralytique se changea en une expression de terreur, si clairement que Lison s'arrêta, interdite.

— Père ! père ! balbutia-t-elle, qu'avez-vous donc ?... que se passe-t-il ? De quoi avez-vous besoin ?... Est-ce que vous êtes souffrant ?

Comment pouvait-il répondre, le malheureux, à ces questions qui se pressaient, haletantes, sur les lèvres de Lison ?

Ce qu'il aurait voulu crier à cette enfant, à sa fille, c'est :

— Prends garde... Un grand danger te menace... Un danger abominable, de déshonneur, de folie et de mort ! Défie-toi de tout le monde... Garde-toi contre toutes les ruses... et surtout, ne t'éloigne pas de ton père... et quelque prétexte qu'on invente, ne te rends pas à l'auberge de la Pomme-de-Pin...

Tout cela, les yeux le disaient, ardents, fiévreux...

Mais Lison ne comprenait rien de tout cela, hélas !

Le paralytique se rendait compte de cette situation vraiment tragique.

Tout à l'heure, il avait entendu le récit du complot infâme ourdi contre Lison. Tout à l'heure, il avait entendu Nathalie, doucereuse, lui promettre que l'on veillerait sur Lison et que Lison serait avertie d'avoir à se garder. Avertie, elle eût été sauvée. Mais Nathalie et ses fils ne lui avaient rien dit. Ils étaient rentrés chez eux silencieusement, sans doute pour se concerter. Et si, de cet entretien, il résultait que la parente pauvre avait résolu de sauver la jeune fille, Croix-Vitré allait la voir apparaître. Et alors toutes ses épouvantes s'évanouiraient du même coup.

Les heures de la soirée s'écoulèrent. Royaumont s'endormit.

Et la veuve n'était pas venue. Et ses fils étaient restés invisibles.

Le vieillard ne dormit pas de la nuit. Rose était inquiète de son agitation. Elle se releva à plusieurs reprises et s'approcha du malade.

Ses yeux étaient grands ouverts.

Et toujours, toujours, la même expression d'épouvante indicible.

Le matin, quand il la revit, après le départ des gens du château qui aidaient Lison, deux fois par jour, à sortir le comte de son lit, à l'installer pour la journée dans son fauteuil, puis à le remettre au lit, ses yeux si éloquents l'appelèrent auprès de lui et l'y retinrent.

Elle était à sa toilette. Ses admirables cheveux blonds flottaient sur ses épaules, qu'ils recouvraient entièrement.

Ce fut ainsi qu'elle s'agenouilla tout à coup devant son père.

Et il y avait, dans son attitude, une coquetterie chaste et tendre.

— Vous me trouvez belle, mon père ? dit-elle à voix basse.

— Oui... oui...

— A part la couleur des yeux, je ressemble à ma pauvre mère chérie, n'est-ce pas ?

— Oui.

Des larmes apparurent sous les paupières du malade. Lison crut que c'était parce qu'elle venait de rappeler au vieillard le souvenir de la douce Suzanne envers laquelle il avait été si coupable, qu'il était triste ainsi

Cette fois, elle se trompait.

Elle avait dit : « Vous me trouvez belle ! » Et le vieillard pensait que le danger qui menaçait Lison, c'était sa beauté qui le faisait naître. Laide, ou vulgaire, elle fût passée inaperçue.

Belle et innocente, on l'aimait, et elle soulevait autour d'elle des désirs de passion et de violence.

— Ma... fille !...

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— Oui.

— Et vous désirez que je fasse tous mes efforts pour comprendre ?...

— Oui, oui ! dit le pauvre homme avec une agitation extraordinaire.

Elle se rappela ses efforts inutiles, la veille, pour pénétrer jusqu'à la pensée paternelle.

— Ce que vous désiriez me dire, hier, déjà, fit-elle.

— Oui ! oui !...

Le regard ardemment fixé sur les yeux du comte, elle semblait attirer, magnétiser la pensée du pauvre homme, pour ainsi dire.

Elle resta longtemps, silencieuse, en cette position singulière. C'était vraiment un spectacle impressionnant et étrange. Cette enfant avait l'air de vouloir éveiller et invoquer l'esprit d'un autre monde, l'âme d'un mort... Et n'était-ce pas l'âme d'un mort qui essayait, du fond de cette tombe vivante, de se mettre en communication avec elle ?

Elle dit à voix basse :

— Père, je ne reconnais plus votre regard... Votre regard m'inquiète... Père, j'y vois je ne sais quelle tristesse, quelle souffrance... Je vois aussi quelque chose que je n'y connaissais pas... Oui, père, regardez-moi bien, regardez-moi toujours...

Sa voix se troubla tout à coup :

— Père, votre regard m'effraye... Vous n'êtes pas irrité contre moi, n'est-ce pas ? Vous aimez votre fille comme par le passé, autant ? Aussi fort ?

— Oui, oui, oui... ma fille...

— Père... il me semble que c'est de l'épouvante que je lis dans votre âme ?...

— Oui... oui...

— Qu'est-il arrivé ? Nous ne nous quittons jamais. Notre vie commune... Je n'y ai rien surpris, depuis ces derniers jours, qui ait pu vous inspirer une pareille terreur ? Quelque chose s'est passé, père ?

— Oui.

— J'étais donc absente ?

— Oui.

— Ce ne peut être qu'hier ? Hier après-midi ? On m'a renvoyée d'auprès de vous, sous prétexte que j'avais oublié votre manteau de fourrure... Est-ce donc à ce moment-là qu'il s'est passé quelque chose ?

— Oui

— Ah !... comment faire pour savoir ? Qu'a-t-on pu lui dire, pour augmenter sa torture ? Ces bourreaux n'auront-ils donc jamais pitié de lui ? murmurait Rose-Lison, toute pâle, se débattant en cette situation.

Elle regarda de nouveau fixement son père.

Toujours même épouvante, même horreur et même désespoir. Ce désespoir, c'était celui de ne pouvoir parler... Mais cette horreur ? Pourquoi ? Pour qui ?

— Père, je connais trop votre tendresse pour ne pas être cer-

taine que si vous tremblez en ce moment, ce n'est pas pour vous, c'est pour moi...

— Oui, oui, ma fille !...

— Je suis donc menacée d'un nouveau danger ?

— Oui.

— Très grand ?... Et qu'il me sera difficile d'éviter ?

— Oui.

— Et ce danger, c'est d'hier seulement qu'il est né ? Hier, pendant mon absence ?...

— Oui.

— Et c'est pour bientôt, sans doute ?

— Oui.

— Pour aujourd'hui, peut-être ?

Le vieillard ne répondit pas.

— Pas pour aujourd'hui ?... Alors, demain ? Demain, n'est-il pas vrai ?

— Oui.

— Et ceux contre lesquels il faut que je me mette en garde, c'est votre sœur ?... Ce sont ses fils ? Toujours... toujours ?

Il se tut, pour faire comprendre que, cette fois, Lison ne lisait plus sa pensée.

— Le danger ne vient pas d'eux, cette fois. C'est bien cela ?

— Oui.

— Alors, dit-elle, angoissée, j'ai donc d'autres ennemis ?

— Oui.

— Lesquels ? Comment les deviner ?... Mon Dieu ! qui me renseignera ? Et quel genre de danger, mon père ? Et comment l'éloigner ? Je ne sais plus... je ne sais plus.

La même détresse dans les yeux du vieillard.

Cet homme et cette enfant, qui s'adoraient, se considérèrent, tous les deux ayant le même but, la même pensée... se comprendre...

Mais, entre eux, la tombe se refermait, cachant l'âme de Croix-Vitré !

Et Lison ne parvint pas à surprendre son secret...

Cette journée s'écoula, morne, silencieuse.

Lison n'osait plus interroger son père. Par quel moyen deviner la pensée qu'il voulait dire ? Car il était évident qu'il voulait lui parler, l'avertir, lui confier ce qu'il avait surpris. Il ne cessa de la poursuivre de son regard obstiné.

Puis, il semblait prêter l'oreille à tout ce qui se passait, en dehors du petit logement, à tous les bruits qui venaient de l'extérieur.

Quelqu'un de ces bruits n'était-il pas le présage de ce danger dont était menacée sa fille ?... Quelle ruse impie, quel stratagème diabolique emploierait-on pour l'attirer vers ce coupe-gorge de l'auberge de la montagne où s'accomplirait le plus abominable des crimes, dans la solitude et dans l'impunité ?

De temps en temps, Rose venait l'embrasser, le caressait.

— Vous avez toujours la même pensée, mon père ?

— Oui.

— Et vous voulez qu'à tout prix, je cherche le moyen de vous comprendre ?

— Oui, oui, oui ! dit-il les yeux ardents, brûlants de sa tendresse impuissante.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! comment faire ? murmurait-elle dans l'angoisse.

Et, assise aux pieds de son père, les coudes sur les genoux, le menton dans la main, elle rêvait au moyen de comprendre, grâce aux questions qu'elle pourrait lui adresser, ce qui la mettrait sur la voie du péril qu'on lui signalait.

Elle disait tout haut, suivant sa pensée :

— J'ai d'autres ennemis ?... Mais qui donc ?... Un homme ?...

Le paralytique garda son immobilité. Quand il voulait dire : non, ses paupières et ses yeux ne bougeaient plus.

— Une femme ?

— Oui ! oui ! dit-il avec une énergie singulière... le regard brillant d'espérance.

Et, soudain, Lison vient de se rappeler la jeune fille qui l'a menacée, un certain jour... et qui lui avait crié, vibrante de colère : « Moi vivante, Christian ne vous épousera pas, ma fille, tenez-vous-le pour dit !... »

— Père ! père ! cette femme, je la connais... Germaine Marberoux, n'est-ce pas ?

— Oui ! oui !... dit-il.

Et tout son pauvre corps se mit à trembler convulsivement, dans l'agitation de sa joie. C'était un pas de plus fait par Lison vers sa pensée intime. Irait-elle jusqu'au bout ?

— Mais quel danger ? murmurait l'enfant.

Et elle rêva encore, appuyée contre son père, et quand elle se sentait découragée, reprenant de la force en se baignant dans son regard :

— Je ne sais plus, dit-elle .. Et, du reste, vous non plus, n'est-ce pas, mon père, vous ne devez pas en savoir davantage ?.. Un péril me menace, et ce péril vient de Germaine Marberoux... Voilà ce que vous vouliez me dire... Et c'est tout ?

Immobilité complète des paupières et des yeux.

— Non ? Vous savez encore quelque chose ?... Vous savez en quoi consiste ce danger ?

— Oui.

— D'autres aussi le savent, en ce cas ? Votre sœur, ses fils ?

— Oui.

— Et ils ne veulent pas, ils ne voudront pas m'avertir ?.. J'ai deviné ?

— Oui.

Elle rêve de nouveau. Ce qu'il lui faudrait déterminer maintenant, ce sont les combinaisons mystérieuses qui amèneront le guet-apens préparé contre elle... Ceci est presque impossible... Elle aurait besoin d'être mise sur la piste par une parole, par une allusion, ne fût-ce que par un geste. Et le comte se tait, dans sa tombe !

— Je ne sais plus, redit-elle, non, je ne sais plus !... Puis, que m'importe ? Je serai sur mes gardes. Et puisque j'apprends que ce danger vient de Germaine Marberoux, je n'ai plus rien à craindre et je me défierai d'elle..

A la tristesse des yeux de son père, elle vit qu'elle s'égarait encore.

Alors elle pleura, doucement, à bout de forces :

— Je ne sais plus, père, je ne sais plus !...

Les lèvres du vieillard se contractèrent en une sorte de convulsion et laissèrent échapper un gémissement. Ses larmes, à lui aussi, coulèrent.

Le reste de la journée passa sans événements. Seulement, Lison remarquait une terreur brusque chez son père toutes les

fois que des domestiques du château entraient, pour quelque raison que ce fût, dans la cour, qu'il entendait leurs pas ou le bruit de leurs voix...

Vers le soir, ce furent les voix de Michel et de Laurent.

Elles se rapprochèrent. Les deux frères étaient tout près Leurs paroles furent distinctes. Mais ils parlaient chasses, chevaux et chiens...

Croix-Vitré avait tourné la tête vers la porte... il écoutait.

Il se rassura. Ce n'était pas encore à cette heure que le danger apparaîtrait.

Du reste, il se souvenait des confidences de Trompeloup : ni aujourd'hui, ni demain, avait-il dit... Mais après-demain...

C'était donc le lendemain que le sort de la pauvre Lison se déciderait.

Cette nuit fut comme la précédente. Le vieillard ne dormit pas. Lison le remarqua. Elle était triste. Elle était découragée. Elle se heurtait à la nuit, à la tombe

— Ne pensez plus à cela, père... Vous verrez... Ce sont des terreurs vaines...

Le jour parut. C'était celui-là que Trompeloup avait indiqué formellement. Comment s'y prendrait Germaine pour tromper leur prudence en éveil ? Le braconnier avait dit que la jeune fille paraissait certaine de réussir ?...

Cette matinée fut pareille aux autres. Ce jour-là était un dimanche. En général, les dimanches, Lison prenait une heure ou deux, dans l'après-midi, et s'en allait à la Mare-à-l'Eau. Elle rentrait à Royaumont avant le soir.

Que ferait-elle ?... Du château chez les Dornak il n'y avait pas de danger à redouter, surtout en plein après-midi, surtout un dimanche... Alors ?...

Elle voulut pourtant avertir le comte, prendre conseil de lui...

— Père, dois-je sortir ?...

Immobilité complète des yeux du vieillard.

— Votre volonté est que je ne vous quitte pas, au courant de cette journée ?

— Oui.

— C'est bien, père, je vous obéirai. J'enverrai une lettre à la Mare-à-l'Eau pour qu'on ne m'y attende pas. Autrement, ils pourraient être inquiets.

Le paralytique respira longuement. On eût dit qu'il était soulagé, qu'on venait de lui enlever. du cœur, un fardeau énorme qui l'oppressait. Et il se mit à regarder Rose avec une tendresse joyeuse et reconnaissante. Il pensait qu'une fois la journée écoulée, le danger n'existerait plus. Mais, en attendant et malgré la résolution prise par la jeune fille, chaque minute, du lever au coucher du soleil, allait être une torture, puisqu'elle allait être une angoisse.

Vers huit heures, on vint cogner à la porte.

C'était un domestique du château qui criait :

— Le break est attelé, Lison... On va partir.

Tous les dimanches, à cette heure-là, une voiture du château emmenait les gens de l'office et les ramenait vers dix heures, la messe finie.

Lison consulta son père.

— Irai-je ? dit-elle... Il me semble que le péril ne peut venir de là...

Les yeux du malade restèrent fixes, comme perdus dans le vide.

— Vous désirez que je n'aille pas à l'église ?

— Oui.

— Bien.

Elle ouvrit, et à l'homme qui attendait, elle expliqua qu'elle était fatiguée et souffrante et qu'elle ne quitterait pas sa chambre.

Alors, Croix-Vitré se calma. Elle devina sa joie et vit son sourire.

Paisiblement, les heures s'écoulèrent. Déjà, ils entrevoyaient la fin de la journée douloureuse. Vers deux heures, Nathalie entra. C'était elle qui tenait compagnie au paralytique quand Lison s'absentait. Elle fut surprise de rencontrer la jeune fille.

— C'est votre jour de sortie... vous n'en profitez pas ?

— Non, madame... J'ai fait prévenir à la Mare-à-l'Eau que je suis souffrante. Oh ! ce n'est rien, madame, fit-elle, sur un brusque geste de la veuve, et demain, il n'y paraîtra plus.

Nathalie avait l'air contrarié. Un coup d'œil rapide interrogea tour à tour le visage ingénu de Rose-Lison et les traits immobiles et rigides du vieillard. Cette indisposition soudaine, en un pareil jour, était étrange, en effet. Cela renversait tous les projets. Etait-elle réelle ou simulée ?... Si elle était rélle, il ne fallait s'en prendre qu'au hasard... Si elle était simulée, c'est que Lison et le comte avaient pu s'entendre, et que le vieillard avait mis la jeune fille au courant des confidences de Trompeloup... Mais s'ils s'entendaient ainsi, s'ils pouvaient se comprendre avec tant de facilité, Nathalie et ses fils n'étaient plus en sûreté ? L'avenir devenait sombre et menaçant...

Rien ne parut, chez le père et chez la fille, qui fût de nature à confirmer les soupçons de la parente pauvre.

Elle n'osa insister et se retira, toute pâle et interdite, en disant seulement :

— Si vous changez d'avis, faites-moi prévenir...

— Oui, madame...

Quand elle fut sortie, il y eut, dans le regard du paralytique, comme une flamme de haine triomphante.

De plus en plus, le danger s'éloignait de Lison.

Comme le temps était beau, la jeune fille poussa le fauteuil de son père jusqu'auprès du bois d'où il aimait regarder son paysage des Vosges. C'était là que Trompeloup avait été amené l'autre jour.

Ils y passèrent trois heures.

Entre cinq et six heures, ils revinrent à Royaumont, sans rencontrer personne.

Chez eux, la porte refermée, elle lui entoura le cou avec ses deux bras et le couvrit de baisers passionnés. Les baisers étaient un peu fiévreux.

— Finie, cette journée terrible... père...

— Oui.

— Vous ne craignez plus rien ?... Vous êtes complètement rassuré ?

— Oui.

Alors, Rose-Lison fut rassurée aussi. Elle n'avait pu comprendre de quelle nature était le danger dont elle était menacée. Puisque le vieillard lui-même semblait convaincu que le dan-

ger n'existait plus, lui qui en avait manifesté tant d'épouvante, Lison n'y pensa plus.

Vers six heures, elle dit, c'était ainsi tous les soirs :

— Je vais au château, chercher notre dîner...

Et elle s'en alla, légère et élégante, insouciante aussi, puisque rien n'était plus à craindre.

Une réaction visible s'opérait sur le malade. Ces émotions si violentes éprouvées depuis trois jours, depuis les révélations de Trompeloup, succédant tout à coup à une sécurité presque complète, avaient fatigué le comte. Depuis deux nuits, dans l'angoisse la plus affreuse, il n'avait pas dormi.

Or, brusquement, en une détente soudaine, et à peine Rose-Lison venait-elle de le quitter, ses paupières s'appesantirent et il tomba dans un sommeil profond, paisible, le visage en paix et la respiration régulière.

Rose-Lison se dirigeait vers le château.

Elle n'en était plus qu'à quelques pas, lorsqu'elle s'entendit appeler :

— Lison ! Lison !

Elle se retourna et aperçut Nathalie, causant avec un paysan étranger au pays, qui tendait une lettre à la veuve.

— Venez, ma fille, disait Nathalie ; c'est une lettre pour vous.

Comme elle avait envoyé, quelques heures auparavant, un billet chez les Dornak, elle crut qu'on lui répondait ; Ciboulot, sans doute, attristé d'avoir passé cet après-midi d'un dimanche sans voir sa gentille amie.

Elle s'approcha, sans défiance.

Nathalie dit avec bonté :

— Je n'ai pas lu cette lettre, bien qu'elle soit ouverte ; mais, d'après les explications que me donne ce garçon, j'ai peur qu'il s'agisse d'un malheur pour vous, ma fille ; d'un malheur chez les Dornak...

Lison prit le papier en tremblant, le déplia.

Il était signé : Henriot.

Et elle reconnut, en effet, l'écriture solide, très appuyée, un peu inégale, de son ami, bien que cette écriture fût hésitante, avec des lacunes dans la fin des mots, comme si celui qui avait tracé ces mots n'avait pas eu, à chaque fois, assez de force pour aller jusqu'au bout.

Et la lettre disait :

« Petite amie... Viens vite auprès de moi... c'est à peine si je « peux t'écrire... Un arbre que je déracinais... est tombé de « mon côté... et j'ai été pris sous les maîtresses branches... Je « crois bien que j'ai les deux jambes cassées... Je veux te voir... « tout de suite, avant que le père et la mère soient prévenus... « et c'est toi que je charge de les prévenir de l'accident... Je « veux te voir... parce que, si je meurs.., j'ai des choses à te « dire que tu dois connaître... seule... et je ne voudrais pas « mourir sans te les dire... Des charbonniers qui travaillaient » dans une vente, tout près, ont entendu mes cris, sont accou- « rus à mon secours et m'ont transporté à la Pomme-de-Pin... « l'auberge du haut de la côte... Le garçon qui te remettra cette « lettre te conduira pour que tu n'aies pas peur... bien que les « sentiers te soient familiers... Viens vite, Lison, je ne sais pas « si tu me trouveras vivant... je souffre le martyre. »

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle... Mon pauvre Henriot ! quel malheur !

Et ses larmes coulèrent, dans des sanglots. Et dans ses sanglots, elle disait :

— Madame, il faudrait chercher le médecin...

— Je vais faire atteler et l'envoyer prévenir, ma fille, dit Nathalie, doucement.

Lison, il faut le dire, n'eut pas un soupçon du piège qu'on tendait à son affection fraternelle. Elle ne pensa plus à tout ce que le comte de Croix-Vitré lui avait fait comprendre, aux angoisses du pauvre homme, elle ne pensa plus qu'à Ciboulot mourant, brisé, sanglant, dans cette auberge lointaine. Et comment, en effet, devant une pareille lettre, eût-elle gardé quelques doutes ? On eût dit que chaque expression en avait été pesée, avec une prescience de l'effet qu'elle allait produire, avec une intelligence diabolique. D'abord, le désespoir qui devait bouleverser Lison, à la nouvelle de l'accident... et la nature même de l'accident, si commun aux bûcherons, à tous les travailleurs de la forêt... Combien tombent ainsi tous les ans, sous les arbres gigantesques dont ils ont mal calculé la chute ! Et combien de schlitteurs, en descendant les pentes de la montagne, sont écrasés sur la voie étroite, en retenant des épaules leurs wagonnets lourdement chargés de bois ! Si Rose avait pu concevoir des soupçons, si quelque hésitation lui était venue, tout cela eût disparu devant ces mots mystérieux de la lettre : « J'ai « des choses à te dire que tu dois connaître seule... » Et le cœur de la jeune fille était ému au souvenir de cette simple phrase, car elle venait de penser que, jadis, elle avait cru à l'amour d'Henriot... Et si elle ne s'était pas trompée, c'était cela, sans doute, qu'il voulait lui dire... il voulait lui faire l'aveu de son amour...

Enfin, tout avait été si bien prévu, qu'on lui enlevait la crainte même de se trouver dans les parages solitaires de la forêt, à la tombée de la nuit, puisqu'elle n'y serait pas seule.. puisqu'elle serait accompagnée par le paysan qui avait apporté la lettre, et qui, silencieux, casquette à la main, attendait qu'elle se décidât. C'était un garçon de seize à dix-huit ans, d'allure plutôt frêle, dont les yeux pâles et froids ne devaient jamais laisser deviner rien de ce qui se passait au fond de lui.

— Oh ! j'y vais, madame, j'y vais... Mon Dieu, pourvu que je n'arrive pas trop tard !...

Elle ne vit pas la joie rapide, la joie infâme, dans le regard de la veuve. Du reste, à travers ses larmes, Lison ne pouvait plus rien voir. Elle se dirigea vers la cour du bâtiment de service. Nathalie eut peur... Sans doute, Lison voulait prévenir le comte de cette absence imprévue, afin qu'il ne pût s'inquiéter. Mais le comte savait, lui, le danger qu'elle courait. Et puisqu'ils avaient les moyens de se comprendre, n'allait-il pas essayer de la retenir et y réussir peut-être ?

— Je l'avertirai, ma fille, dit la veuve... Ne perdez pas une minute... Et je resterai auprès de lui aussi longtemps que vous serez absente.

Le son de cette voix, que la veuve rendait douce, pourtant, frappa cette fois Rose-Lison et lui fit une impression singulière. Un vague, un rapide soupçon lui vint, avec le ressouvenir de ce danger mystérieux dont elle avait dû être menacée en cette

journée. Elle se retourna brusquement. Mais déjà Nathalie avait compris qu'elle venait de commettre une imprudence :

Et elle se hâtait d'ajouter :

— Allez, ma fille, allez bien vite, et rassurez mon frère !...

De nouveau, les craintes de Lison s'évanouirent.

Elle courut chez le comte, et ce fut seulement lorsqu'elle entra dans la petite chambre qu'elle s'aperçut que Nathalie l'y avait suivie...

Nathalie resta sur le seuil, attentive à ce qui allait se passer.

Mais Lison, tout à coup, s'était arrêtée devant son père.

Croix-Vitré dormait profondément.

L'entrée des deux femmes ne l'avait pas réveillé.

Lison, silencieuse, se recula avec précautions.

Et à voix basse :

— Je ne veux pas le réveiller.. il dort si bien... Vous lui direz, n'est-ce pas, madame ? Vous lui expliquerez... que j'ai dû partir... à cause d'Henriot...

— Soyez sans crainte, ma fille... Et comptez sur moi... Si cela avait été possible, je vous aurais fait conduire en voiture jusqu'à... cette auberge... Mais, m'affirme le jeune garçon, les chemins ne sont praticables que pour les piétons...

— C'est vrai, madame, et par les sentiers que je connais, j'y serai rendue beaucoup plus vite à pied...

Elle s'éloigna avec un dernier regard à son père.

La veuve, réprimant un sourire de haine, pensait :

— Elle est perdue...

Et pendant de longues minutes, elle demeura, sans bouger du seuil de la porte, les yeux fixés sur son frère.

Elle attendait patiemment son réveil.

Le visage du malade parut s'animer enfin. Les yeux s'ouvrirent et parurent surpris de cette demi-obscurité qui commençait à régner dans la pièce. Puis, ils se fixèrent lentement sur Nathalie. Après quoi, la veuve remarqua que le comte cherchait autour de lui, sans doute étonné de l'absence de Rose-Lison.

Alors, la veuve s'avança de quelques pas :

— Ne soyez pas inquiet, mon frère... Lison ne court aucun danger... elle vous reviendra sans doute au courant de la nuit... Il est arrivé un grave accident à Henriot, de chez les Dornak, vous savez ? Cette espèce de fou ? et Lison s'est rendue auprès de lui... Je vous tiendrai compagnie, mon frère...

Elle aurait bien voulu savoir comment le comte recevait ses paroles, et lire, ainsi que faisait Rose, dans ce regard. Mais aux premiers mots, le malade avait fermé les yeux. Etait-ce pour voiler à cette femme l'expression de sa rage et de son impuissant désespoir ?

N'était-ce pas plutôt par indifférence et parce qu'il n'avait rien compris, depuis trois jours, à la ténébreuse intrigue qui s'agitait autour de la jeune fille ?

Elle écouta...

La respiration du vieillard était redevenue régulière...

Nathalie, l'adroite comédienne, fut trompée par cette comédie tragique.

— Il dort !... Cela vaudra mieux... Laissons-le dormir.

Et, sur la pointe des pieds, elle s'esquiva pour aller retrouver ses fils et leur apprendre ce qui venait de se passer.

Mais à peine était-elle sortie que les yeux de Croix-Vitré se rouvraient, larges, effrayants...

Ce visage, où il semblait que rien de la vie ne manquât plus, offrit tout à coup un masque de haine et de vengeance...

Tous les muscles affaiblis de cet homme parurent se combiner par un effort terrible, un de ces efforts qui parfois font craquer la machine humaine et la frappent mortellement.

Et, soudain, il y eut un miracle... sous l'action de l'épouvante qui lui tenaillait le cœur...

Le paralytique venait de se lever, en s'appuyant sur les deux bras de son fauteuil.

Et dans l'ombre, effrayant, il se tenait debout...

Debout ! .

XIV

UN DRAME DANS LA FORÊT

Ce mort semble renaître à la vie.

Tout d'abord, il reste immobile, comme étonné de se voir ainsi, et de ne point sentir ses jambes chanceler, et de ne point s'effondrer dans ce fauteuil sinistre où il avait passé tant de tristes jours depuis la fin de Suzanne.

Mais non, il ne tombe pas... et il relève le front dans un geste de triomphe.

— Debout ! Debout !...

Car voilà ce qu'il pense, ce qu'il se crie à lui-même... Et s'il est debout, puisqu'il ne s'écroule pas comme une chose inerte et impuissante, puisque, pour une heure, pour un instant peut-être un peu de forces lui est revenu, qui sait s'il ne va pas pouvoir marcher, faire quelques pas... des pas qui l'amèneront vers un but déterminé... et ce but, c'est le salut de Rose-Lison, c'est le salut de sa fille !...

Marcher ! quand il devrait, pour cela, se retenir à toutes les branches et s'accrocher à toutes les pierres... Marcher ! quand il devrait se traîner sur le ventre et avancer sur le sol, parmi les obstacles, dans la boue, de même que s'avancent les bêtes immondes qui rampent, comme si elles avaient peur de la lumière... Marcher ! en laissant partout des lambeaux de sa chair et des gouttes de son sang !... Mais marcher, marcher, marcher !...

Il s'essaye ! Ah ! comme il tremble !... Les deux mains appuyées sur le lourd fauteuil, il soulève un pied, lentement, lentement... et il lui semble qu'à ce pied est atttachée une chaussure de plomb... L'a-t-il soulevé, même ? Ou simplement son pied n'a-t-il pas glissé sur le sol ?... Qu'importe !... Il a pu se tenir ! Il n'est pas tombé ! Et il avance l'autre, à présent, comme un enfant qui tenterait ses premiers pas. Il se hasarde à ne plus se tenir au fauteuil... Les mains en avant, tâtonnant, prêt à s'accrocher au lit, à la corniche de la cheminée, aux meubles, à l'appui de la fenêtre, les yeux dilatés par une sorte de joie étrange, une joie terrible, il fait, sans s'écrouler, le tour de la chambre...

Debout ! Il est debout !

L'atroce douleur qu'il a ressentie, tout à l'heure, en comprenant que Lison était tombée dans le piège, avait galvanisé ce corps ! Elle avait été, cette douleur, comme le courant électrique qui ferait sursauter les muscles d'un cadavre... en lui redonnant une apparence de vie... Et dût-il payer de la mort cet effort gigantesque, il irait jusqu'au bout !

Debout ! Il était debout et il venait de marcher !

Il se mit à trembler de bonheur. Mais il fallait prendre un parti. Que faire ?

Pour ménager ses forces, éviter toute fatigue, il alla, fléchissant sur ses jarrets, reprendre place dans son fauteuil. Oui, que faire ?... Se traîner hors de Royaumont ? S'en aller jusqu'à la forêt, même en usant sur la route et les ornières ses genoux et les paumes de ses mains ?... A quoi cela servirait-il ? Est-ce que ce serait le moyen de sauver Lison ? Il n'arriverait jamais à la lisière du bois... Et quand bien même il en aurait la force ?... De là, il fallait monter par des sentes abruptes, glissantes, rocailleuses, jusqu'à ce nid de vautours, la Pomme-de-Pin, vers lequel volait, à tire-d'aile, le pauvre oiselet qu'était Rose-Lison... Non, pas même avec un miracle, il ne pourrait se rendre là !... Folie de le croire ! folie de le vouloir.

Mais le comte était-il en pleine possession de son esprit ?

Il était fou d'amour paternel et fou d'horreur...

Et cette folie de l'impossible le tenta...

Il était couvert de la tête aux pieds par une robe de chambre serrée à la ceinture par une cordelière lâche. Sa longue chevelure blanche flottait dans son cou. Il portait comme chaussures des pantoufles chaudes, épaisses.

Et ce fut ainsi, fantôme singulier, de fièvre, de haine, d'exaspération, ce fut ainsi qu'il apparut tout à coup sur le seuil de la porte ouverte.

Debout, toujours debout !...

Les ombres de la nuit commençaient d'envahir la cour. Celle-ci était déserte, heureusement. D'abord, il craignit les abois des chiens, en l'apercevant. Et alors, quelque piqueur, au château, ou dans les communs, aurait pu s'émouvoir de ces cris et de ce tumulte, sans en comprendre la joie, et serait accouru... Mais les chiens dormaient, au fond de leur chenil...

Il avait pris une forte canne, à crosse, et n'avançait un pied que lorsque la canne reposait solidement sur le sol.

Et ses lèvres serrées indiquaient l'effort de cette volonté.

Quand il fut au milieu de la cour, ainsi, il s'arrêta un moment et leva les yeux vers le ciel.

Sans doute pour remercier Dieu de se montrer pitoyable pour lui..

Car il était debout, encore debout !

Et, au lieu de l'affaiblir, il lui semblait que chaque pas qu'il faisait redoublait sa force et augmentait son courage...

Il passa devant le chenil... Rien n'y remua.

Il passa devant les remises et devant les écuries.

Personne n'en sortit, personne ne vit ce fantôme errant, pénible et lourd.

Et il se trouva enfin dans la campagne, hors du château.

Debout ! Toujours debout ! !

Il descend vers la Combeauté par les avenues superbes, bordées de grands arbres où déjà s'éparpillent les pousses vertes

des bourgeons, où, de tous les points de la vallée, les petits oiseaux viennent chercher un abri auprès des branches où ils commencent à poser les premières brindilles de leurs nids.

Il n'a encore rencontré personne.

Il longe ainsi, du dehors, la première, la seconde terrasse... dans la solitude.

Que de temps il a mis pour faire un aussi court trajet ! Il avance un pied après l'autre, en tâtonnant le sol, comme s'il eût marché sur des pics étroits, entourés partout d'abîmes effroyables.

Mais il marchait ! Il marchait sans s'arrêter !... Et il ne regardait même pas à ses pieds. Il marchait, les yeux fixés au loin, par-dessus la rivière, par-dessus la côte, vers la forêt de ténèbres que les approches de la nuit rendaient plus sombre encore et où l'attentat infâme contre la vierge se préparait.

Arriverait-il là ?... Non !... Il n'avait qu'une chance... Rencontrer un paysan en voiture... et tâcher de lui faire comprendre où il voulait aller, et se faire conduire au plus près de ce coupe-gorge...

Mais comment expliquer pareilles choses ? Ironie ! Impuissance atroce ! Par quels gestes assez éloquents, sa pensée invisible au fond de son cerveau, réussira-t-elle à passer dans le cerveau d'un étranger ?

Et si ce paysan l'interroge, que répondra le comte ?

Il répondra ce seul mot qui lui vient aux lèvres :

— Oui ! oui !...

Et l'homme le prendra pour un fou ! Et il aura raison, sans doute, car le comte est fou, d'horreur et de désespoir !

Et chaque pas qu'il fait s'accompagne d'un cri étranglé, inarticulé, où, seule, Rose-Lison distinguerait ce qu'il veut dire :

— Ma fille ! ma fille !

Cependant, il ne fait pas encore assez nuit pour que des gens qui travaillent dans la campagne ne l'aperçoivent tout à coup, et ne le reconnaissent.

Ils s'appuient sur leurs outils et le considèrent.

— C'est le comte !... c'est M. de Croix-Vitré !...

Et le voyant ainsi, titubant, le vent faisant flotter ses cheveux et s'engouffrant dans la longue robe de chambre, ces gens sont pris de pitié et murmurent :

— Il est fou !

Et, d'un champ à l'autre, parmi la verdure des moissons naissantes, le cri circule jusqu'au fond de la jolie vallée calme :

— Le comte de Croix-Vitré est devenu fou !

Comment put-il atteindre la route qui longe la rivière ? Quelle énergie surhumaine le soutenait ? Une fois là, il vit qu'il n'aurait jamais assez de force pour aller plus loin.

Et, pourtant, il le voulait quand même...

Sa volonté impérieuse commandait à son corps débile...

Dès lors, il n'avança plus, dirons-nous, que par efforts successifs, et chacun de ces efforts paraissait devoir être le dernier.

La route était bordée d'arbres.

Il arrivait à un de ces arbres, s'y retenant pour ne pas tomber, le tronc embrassé avec ses deux bras.

Et là,il attendait, aveuglé, les yeux troubles, sentant venir la mort.

Et il pensait :

— Non, je ne mourrai pas... j'irai jusqu'à l'arbre voisin...

Il se remettait en marche...

En marche ? Non. Déjà, le vieillard ne marchait plus. Il se traînait à genoux, s'accrochait aux pierres, aux herbes poussées sur l'accotement... aux sillons tracés par les roues des voitures, durant l'hiver, et qu'on n'avait pas encore rempierrés...

Il atteignait un autre arbre, s'y cramponnait, se soulevait, se redressait..

Debout ! Une fois de plus, il était debout ! !

Et devant le spectacle lamentable de cet homme tout-puissant, possesseur de ce pays, et qui cherchait à fuir comme une pauvre bête blessée, devant ce spectacle que le soleil rouge, visible seulement par des reflets, éclairait à son couchant, de loin les gens disaient :

— Mais il est fou !

D'arbre en arbre, il tombait et se relevait toujours...

— Encore un arbre ! pensait-il, et puis ce sera tout. Je mourrai !...

L'arbre était franchi et le vieillard n'était pas mort...

De loin, les gens disaient :

— On ne sait donc rien, au château ? On ne l'a pas vu partir ?..

Craintifs, ils regardèrent jusqu'à ce que le soleil se fût couché. Les ombres devinrent plus épaisses. Le corps du vieillard sembla s'y noyer et disparut. C'est à peine si l'on vit que, n'en pouvant plus, ayant atteint la limite humaine de ses forces, Croix-Vitré venait de tomber au travers de la route, les bras en croix...

Et les mains convulsées contre les ornières dures, il gémissait :

— Ma fille ! Ma fille !...

Deux lanternes blanches s'approchaient, au trot rapide d'un robuste cheval.

Le cheval prit peur devant ce corps et fit un saut de côté. La voiture pencha, faillit se renverser, puis reprit son équilibre.

Lestement, un homme venait de sauter à terre

C'était le docteur Fontenailles.

Il se pencha sur le cadavre, l'enleva dans ses bras et le reconnut.

— M. de Croix-Vitré ! murmura-t-il, avec une profonde surprise.

Comment le vieillard se trouvait-il là ? Qui l'avait amené ? Car, il n'avait pu y venir seul et sans y être porté ? Et pourquoi l'avait-on laissé seul, au risque de le faire écraser ?... Autant de mystères qu'il n'essaya même pas de s'expliquer au premier moment, et dont la pensée seulement vint à son esprit.

Le plus pressé était de secourir le pauvre homme. N'était-il pas trop tard ?

Mort, put-être ?

Mais non. Le comte gémissait toujours. Et Fontenailles l'entendit qu'il disait :

— Ma fille ! Ma fille !

Or, il faut se souvenir que le docteur était au courant de la triste histoire de la naissance de Rose et des événements qui avaient suivi cette naissance. Il tressaillit en entendant le cri plaintif du vieillard.

Il demandait sa fille...

Où était-elle donc, cette gentille Lison qui jamais ne le quittait ? Pourquoi avait-elle abandonné son père, en cette soirée ?

Christian déposa le comte dans sa voiture.

Le vieillard avait reconnu son sauveur. Il se taisait. Il semblait rassuré.

— Pouvez-vous m'expliquer ?... commença Christian.

Mais il n'acheva pas sa pensée. A quoi bon interroger cet homme ? Il n'en obtiendrait aucune réponse... L'explication qu'il désirait, on la lui donnerait à Royaumont, et non ailleurs.

Alors, il dit doucement :

— Je vais vous reconduire au château !

Un frisson brusque dans ce pauvre corps émacié. Un peu de vie lui revenait, avec le nouvel espoir de sauver Rose-Lison, peut-être, grâce à Christian.

Il articula péniblement :

— Non !

— Vous parlez ! !

Le comte avait porté ses mains à ses lèvres et il avait l'air, avec ses doigts qui s'agitaient et se crispaient, de vouloir en arracher les paroles. Christian, d'instinct, procéda avec le vieillard ainsi que faisait Rose, par questions précises, auxquelles les réponses étaient faciles, par un oui ou par un non.

Mais déjà la révolution qui s'était opérée chez Croix-Vitré, sous l'empire de l'épouvante que lui inspirait le sort de sa fille, lui permettait de se faire comprendre un peu mieux et d'ajouter quelques mots, lourds et lents, à son vocabulaire.

— Ai-je bien compris, monsieur ? Vous ne voulez pas retourner au château ?

— Non.

— Pourquoi Lison n'est-elle pas auprès de vous ?

Un gémissement. Et des larmes qui coulent à flots. Et parmi les pleurs, un mot :

— Danger...

— Lison est en danger ?... dit Christian, lui-même éperdu...

— Oui.

— A Royaumont ?... Mais quel danger ?... Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ? Que lui est-il arrivé ? Parlez, monsieur, dites-moi...

Il s'arrêta devant ce mort-vivant, qui eût donné le reste de sa vie pour se faire comprendre, et il murmura :

— Pardon !...

Le vieillard répétait, plaintif :

— Danger ! Danger !...

— Alors, retournons bien vite au château... redit Christian, affolé.

— Non.

— Elle n'est donc pas à Royaumont ?

— Non.

— Où est-elle ?... Chez les Dornak, à la Mare-à-l'Eau ?...

— Non.

— Alors, comment savoir ? comment deviner ?... Que faire ? que lui dire ?

La lune, qui se levait, projeta un peu de lumière sur la route, éclairant ces deux hommes qu'étreignait la même horreur. Les

doigts du comte se reportèrent à ses lèvres, pour en arracher les mots qu'il voulait dire.

Et tout à coup, en un cri guttural :

— Pomme-de-Pin !

Un violent sursaut de Christian. Le jeune homme croyait avoir mal entendu.

— Vous dites ?... Non, ce n'est pas vrai ?... Lison est dans cette auberge ?

— Oui.

— Pourquoi ?... C'est un repaire de misérables, de vagabonds perdus de vices et de crimes ! .. Qu'est-elle allée faire dans cette auberge ?...

— Danger !...

— Elle y a donc été attirée par un guet-apens ?

— Oui, oui, dit le vieillard, avec une joie délirante, se voyant compris.

— Et vous êtes parti, pauvre homme, pour la secourir ?

— Oui, oui !...

— Et voilà ce qui vous a rendu des forces ? Voilà ce qui a produit ce miracle ? Et vous êtes tombé en chemin ?... Mais nous allons la sauver ensemble, n'est-ce pas ?

— Oui, oui... vite... trop tard ! bégaya Croix-Vitré.

Tout à coup, le médecin sentit que les doigts brûlants du malade s'emparaient de sa main et la soulevaient lentement... Et le comte embrassa la main de celui qui voulait sauver sa fille...

Christian fut profondément ému...

— Je vous suis dévoué, monsieur, dit-il, dévoué plus que vous ne pouvez le croire.

— Vite ! vite !

Déjà, le docteur avait fait tourner son cheval. Il l'enveloppa d'un coup de fouet. La pauvre bête n'était pas habituée à un pareil traitement... Elle partit au galop, et Christian, au lieu de la ralentir, la cingla de nouveau.

— Quel que soit le danger, disait-il, je serai là... Mais y a-t-il longtemps qu'elle est en route ? Quelle avance a-t-elle sur nous ?

C'était une question à laquelle, pour le comte, il était difficile de répondre. Christian lui facilita cette réponse par d'autres questions précises :

— Deux heures ?

— Non...

— Moins, sans doute ?

— Beaucoup moins.

— Une heure ?... une demi-heure ?...

— Oui.

— Alors, tout n'est pas perdu. Avec la voiture, nous pouvons faire le trajet jusqu'en bordure d'Hérival, vers le Saut-du-Pic... De là, je monterai à pied. Et qui sait si je n'arriverai pas avant elle ?

Il sentit contre lui tout le corps du vieillard qui tressaillait violemment

— On en veut donc à sa vie ? murmura-t-il, en tremblant.

— Plus !...

— Plus qu'à sa vie ?... Alors, que penser ?... C'est donc un guet-apens infâme ?

— Oui...

— Contre son honneur ? Contre son innocence ?

Un gémissement seul répondit, cette fois.

— Ah ! mon Dieu ! fit Christian... La pauvre fille !... mais c'est horrible !... Et qui a pu concevoir un crime aussi abominable ? Une femme ?

— Oui.

Une femme qui hait ? Une femme ? Qui peut haïr Lison ?

Dans le même geste singulier, le vieillard crispait ses doigts contre sa bouche. Le docteur devina qu'il cherchait à prononcer un nom, le nom de la femme en qui était née l'exécrable pensée...

Il attendait, anxieux, le cœur serré, pris d'un indéfinissable soupçon.

Le nom sortit enfin, brusquement :

— Germaine Marberoux !...

Christian chancela, comme atteint d'un coup mortel.

Et pourtant, lui-même avait prononcé ce nom tout bas, avant le vieillard...

— C'est sur Lison qu'elle se venge !...

Il se rappelait maintenant ce qu'elle lui avait dit un jour :

« Ce sont ses yeux qui t'attirent et qui t'ont séduit, ses yeux qui te donnent la comédie de la douceur et de la chasteté... Eh bien ! je te la rendrai si déshonorée et si perdue qu'elle te fera horreur... »

— La misérable !

Près de lui, le vieillard bégaya :

— Vite ! Vite ! Trop tard !

— Non, non, il n'est pas trop tard... Il est impossible qu'une pareille infamie s'accomplisse... Nous arriverons, je vous le jure... Nous arriverons !

En bordure de la forêt, Christian arrêta son cheval.

La pauvre bête était toute blanche d'écume. Elle tourna ses bons gros yeux vers son maître, si humain toujours, et qui venait de se montrer si barbare, et c'était un regard de reproche...

Du reste, il n'y avait plus de chemin. Un étroit sentier rocailleux s'infiltrait dans les broussailles et c'était tout.

— Je suis obligé de vous laisser seul, monsieur, dit le docteur...

Une plainte douce répondit :

— Oui... Vite ! Vite !

Christian attacha son cheval à un arbre, retira un revolver de la poche de son cabriolet, et disparut dans l'obscurité de la forêt...

Le vent, assez froid, soufflait dans les cimes des arbres, et on l'entendait gronder au loin, comme les vagues d'une mer irritée. Mais le ciel continuait d'être bleu, depuis le coucher du soleil, et la lune brillait parmi les diamants innombrables qui parsemaient les profondeurs de la nuit...

. . . .

Rose-Lison marchait, rapide, auprès du paysan qui devait la guider. A cette enfant, grandie parmi tous les sentiers de la forêt, un guide était inutile et c'était elle, bien au contraire, qui aurait pu conduire les autres ; mais cet homme était en même temps une protection, et sa présence la rassurait. Lison n'était pas non plus sans savoir quelle était la mauvaise réputation de l'auberge vers laquelle elle se dirigeait.

Souvent, dans leurs promenades enfantines, Ciboulot s'étai
arrêté alors qu'ils n'étaient plus loin de la Pomme-de-Pin...

Et il lui avait dit :

— Ce n'est pas la peine d'aller jusque-là, c'est un repaire d
gens sans aveu...

Et ils étaient retournés sur leurs pas.

Mais, ce soir, puisque c'était Ciboulot lui-même qui la de
mandait, pouvait-elle hésiter à s'y rendre ? De ce repaire, bie
souvent, des vagabonds étaient descendus vers la vallée pou
guetter Lison, quand elle errait toute seule par les sentes e
par les combes, cueillant des fleurs et tout enguirlandée de pa
rures sauvages. Elle n'avait jamais eu peur, parce qu'elle n
s'était jamais douté du danger, et si elle ne s'était jamais dout
du danger, c'est que Ciboulot, sans cesse, veillait sur elle.

Ce soir-là, donc, en s'en allant, elle n'eut pas peur.

Ce ne fut qu'à la longue, et lorsqu'on atteignit la bordur
d'Hérival, la nuit à peu près venue, qu'elle sentit naître en ell
une inquiétude.

Depuis qu'ils étaient partis de Royaumont, son compagno
n'avait pas prononcé une parole.

Et Lison, de son côté, avait à peine fait attention à lui.

Avant de s'engager dans la forêt, elle se retourna vers l
paysan.

Cette forêt, qui lui était si connue, si familière ; cette forêt
qui était son amie, lui semblait devenue tout à coup redoutable
Ces sapins avaient l'air d'autant de géants prêts à s'effondrer
sur elle. Et les roulements lointains du vent dans les profon
deurs étaient comme des gémissements qu'ils poussaient.

Elle trembla, arrêtée au bord du sentier humide qui grimpai
dans l'ombre.

— C'est drôle ! murmura-t-elle, je n'ai jamais eu peur comm
ça !...

Le paysan l'avait imitée, s'était arrêté comme elle.

Elle le questionna et il répondit sans la regarder, les yeu
tantôt à droite, tantôt à gauche, avec un sourire niais.

— Je ne vous connais pas... Vous n'êtes pas de ce pays ?

— Si... je suis de Gérardmer... J'ai été embauché pour char
bonner...

— Comment vous appelle-t-on ?

— De mon nom, on m'appelle Giroul... et de mon petit nom
Amédée...

— La lettre que vous êtes venu m'apporter... comment vou
a-t-elle été remise ?...

Giroul cracha, toussota, puis regarda à gauche. Après quoi
il répliqua, tout d'une traite, comme s'il récitait une leço
qu'on lui avait apprise :

— Voilà ce que c'est... On était dans la vente... et on enten
dait des coups de hache pas bien loin, du côté de la Croix-de
Nivelle, vous savez ?... Même qu'un de nous y était allé et qu'o
avait bu du peckey avec un grand maigre qui s'attaquait
une racine... et qui était justement le fils Dornak... Henriot
qu'on le nomme... Quand, avec un craquement, il y eut un cri
« Au secours ! » Alors, on y courut. Le fils Dornak était sou
les branches, évanoui. On a bien essayé de le relever, mai
comme il n'a pas pu tenir sur ses deux guiboles, on peut croir
qu'il a les jambes cassées... Alors, on l'a transporté à l

Pomme-de-Pin. Et il criait, il criait, tant et si bien qu'il devait souffrir, le pauvre bougre !...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Lison.

Giroul toussota, cracha et, cette fois, regarda à droite.

— A l'auberge, il est revenu à lui... et la première chose qu'il a dite, ç'a été de vous demander... et de vouloir vous parler... Et comme, nous autres, nous ne comprenions pas bien, il a écrit... oh ! le pauvre bougre, il s'y est repris à dix fois, pour écrire... Ça doit se voir sur sa lettre... et il s'arrêtait après chaque mot pour crier : « Ah ! que je souffre ! ah ! tuez-moi donc ! » Enfin, il a pu achever tout de même son mot d'écrit... Et voilà comme quoi je vous l'ai apporté...

Il se tut, cracha et regarda en l'air.

Lison remarqua que cet homme ne lui avait rien appris et que ce qu'il venait de lui dire se trouvait dans la lettre d'Henriot.

— Et vous l'avez laissé seul, à l'auberge ?

— Oh ! que non !... il y a l'aubergiste, le père Mourlotte...

— Et pas un d'entre vous n'a pensé à courir chercher le médecin ?

— Oh ! que si, on y est allé... mais c'est loin... à pied...

Lison respira. La réponse rapide et sans hésitation à sa question semblait lui prouver que cet homme ne mentait pas.

Giroul cracha à gauche et dit :

— On serait bien allé avertir aussi les Dornak, mais il l'avait défendu... Fallait obéir, pour pas lui causer du chagrin... et comme c'était vous qu'il réclamait, voilà, on ne s'a occupé que de vous, seulement.

— Quelle heure était-il quand cet accident est arrivé ?

— Il était... il était midi, à peu près... on allait manger la soupe.

— C'est singulier, murmura Rose, après une réflexion subite... Henriot ne va jamais travailler le dimanche...

— Il avait fini et il allait repartir... Et même à l'auberge, en se plaignant, c'est ce qu'il ne cessait de répéter : « Voilà ce que c'est que de travailler le dimanche ! »

Cet homme avait réponse à tout. Lison se tranquillisa et, entrant bravement dans le sentier des ténèbres :

— Allons vite ! dit-elle.

— Je veux bien, d'autant que nous venons de perdre cinq minutes à bavarder.

Et il cracha à droite.

Ils marchèrent en silence sous les arbres dont les rangées, presque mystérieuses, avaient des allures de nécropole. Sur les brindilles mouillées par les neiges et les pluies hivernales, et que le soleil n'avait pas encore eu le temps de dessécher, leurs pas ne s'entendaient pas, et plusieurs fois, Giroul qui était en avant, sur le sentier en forte pente, se retourna, croyant sans doute que Lison ne le suivait plus.

Elle le suivait, mais ces ténèbres pesaient sur son cœur. Les gémissements du vent dans les cimes rappelaient à son esprit, déjà surexcité par le chagrin, les légendes fantastiques, les contes merveilleux racontés par Ciboulot. C'était l'oiseau de vérité qui se dérobait sous les fourrés les plus sombres, dans les ravins humides et profonds, et qui lui disait : « C'est moi qui ne t'aime pas ! » Et tous les autres oiseaux répondaient à qui mieux mieux : « Je t'aime... » Et c'est aussi les *fils du pêcheur*

avec leur lance, leur cheval et leur chien. Et la méchante fée qui surgissait de terre tour les changer en brins d'herbe. Et puis, les bêtes féroces, les hydres, les dragons qui dévoraient les vierges, toujours les vierges... excepté lorsqu'un beau jeune homme venait les délivrer.

Rose-Lison s'arrêta. Ce fut une peur instinctive, irraisonnée.

Est-ce que la vierge, ce n'était pas elle, Lison ?

Et de ces profondeurs noires, d'où partaient des gémissements, est-ce que n'allait pas surgir une bête monstrueuse ?..

Elle se mit à rire, tout haut, pour se donner du courage.

— Je suis folle ! Et mon pauvre Ciboulot qui m'attend, là-haut !...

Giroul se retourna et dit :

— Les filles, ça n'est pas très brave... elles ont peur de tout.

— Je n'ai pas peur !...

— Oh ! je ne dis pas ça pour vous !

Elle fit encore quelques pas. Son cœur était atrocement serré. Eh bien ! si, elle avait peur. Ses dents claquaient. Elle n'avançait plus maintenant qu'en se répétant, pour se donner du courage :

— Mon Henriot ! Mon pauvre Henriot !...

Tout à coup, à la croisée de deux sentes, Giroul s'arrêta.

— Voilà votre chemin, dit-il... C'est toujours tout droit... n'y a pas à se tromper... Maintenant, il y a plus besoin de vous conduire... c'est l'affaire de dix minutes...

Et, brusquement, il disparut dans la nuit, la laissant seule.

Elle se mit à crier, dans son premier effarement :

— Monsieur ! oh ! monsieur, ne me quittez pas !...

Elle entendit sa marche rapide. Il gravissait des roches qu'éraflaient, en raclant, les clous de ses gros souliers. Elle crut d'abord qu'il revenait. Mais le bruit alla s'affaiblissant et se perdit au loin. Alors, elle fut prise de toutes les affres de la peur, de la terreur irraisonnée, de l'épouvante sans cause. Elle se mit à courir dans la direction que Giroul avait prise pour le supplier, l'arrêter. Elle tomba, les pieds embarrassés dans une racine. Elle s'imagina qu'un serpent se tordait autour de sa jambe et se rejeta en arrière avec un cri d'horreur. Puis elle vit, ainsi étendue, des yeux luisants qui la regardaient, clignotaient à travers les arbres. Et elle fut longtemps avant de s'apercevoir que ce n'était que des étoiles. Elle se releva, mais en s'appuyant contre le sol avec ses mains, elle crut sentir des choses gluantes, des animaux immondes qui fuyaient, glissaient sous ses doigts. Et il lui fallut longtemps avant de remarquer que c'étaient, tout simplement, des pierres lisses humides de la rosée nocturne. Enfin, elle reprit sa marche. Elle avait fini par s'orienter. Elle était déjà venue jusque-là, avec Ciboulot.

— Mon pauvre Henriot !...

Très loin, de l'autre côté du grand bois, affaibli par la distance, mais porté sur les ondes du vent, un tintement d'horloge.

C'était une église, là-bas, dans la vallée qui sonnait l'heure.

Elle compta : il n'était que huit heures.

Elle en fut surprise. Comme il y avait longtemps qu'elle avait quitté Royaumont !... Il lui semblait que la nuit tout entière s'était écoulée depuis et que l'aurore commençait. O

cette douce et incertaine lumière qui éclairait des coins de la forêt, ce n'était pas le crépuscule matinal... c'était la lune...

Le silence était lourd. Le vent, subitement, venait de s'apaiser.

Elle dit tout haut :

— Non, je ne veux pas avoir peur...

Et elle reprit le chemin qui conduisait à la Pomme-de-Pin.

. . . .

Germaine Marberoux avait écrit la lettre de Ciboulot. Depuis longtemps, elle s'était préparée à ce piège. Et depuis longtemps, elle s'était appliquée à imiter l'écriture du compagnon de Rose.

Elle connaissait la vente des charbonniers à la Croix-de-Nivelle, s'y était rendue et avait confié la lettre à Giroul en lui donnant ses instructions. Elle avait prévu toutes les questions qui lui seraient posées, même les plus singulières et la leçon du paysan était faite.

— Voici pour vous récompenser, dit-elle...

Elle lui mit vingt francs dans la main.

— Et, lorsque vous aurez accompli votre commission, si vous avez suivi mes instructions et si vous n'avez rien oublié, vous viendrez me trouver le lendemain au Moulin-Joli, et je vous donnerai vingt francs encore...

Les ouvriers de la vente étaient étrangers au pays. Une fois leur travail terminé en forêt, une fois partis, Germaine savait qu'elle ne les reverrait sans doute jamais ou que des années s'écouleraient avant qu'on les revît.

Elle était donc tranquille de ce côté.

Lorsque Giroul, sa lettre à la main, se dirigea vers Royaumont, elle le guetta.

Giroul, d'après les instructions qu'il avait reçues, devait attendre, hors du château, que Lison sortît pour se rendre chez les Dornak, comme elle avait l'habitude de le faire tous les dimanches.

Il attendit longtemps et jusqu'au soir.

On sait comment il se fit que la jeune fille ne sortit pas ce jour-là.

Et Giroul allait quitter son poste, sur la route de la Mare-à-l'Eau, lorsque Germaine apparut tout à coup et lui dit :

— Entrez au château et remettez votre lettre !

Le paysan obéit. On l'avait payé. Il gagnait son argent.

Mais Germaine était dans l'angoisse. Cette intrigue si savamment ourdie allait-elle échouer devant un obstacle vulgaire ? Pourquoi Lison n'avait-elle pas quitté Royaumont ce jour-là ? Si elle ne recevait pas cette lettre, tout était remis en question, tout était à recommencer...

Elle vit Giroul se diriger à la tombée du jour vers le château.

Elle le vit y entrer, disparaître.

Elle attendit, le cœur battant, ne respirant plus, toute à sa haine féroce.

— Viendra-t-elle ? Il en est encore temps.

Tout à coup, Giroul reparut, longeant les terrasses et descendant vers la rivière.

Giroul n'était pas seul.

Une jeune fille l'accompagnait, marchant la tête baissée, et à chaque pas s'essuyant les yeux.

— C'est elle !

Et Germaine eut un soupir de joie farouche.

Elle ne les attendit pas. C'était inutile. N'était-elle pas bien sûre, maintenant, que Lison se dirigeait vers l'auberge maudite ? Mais elle voulait quand même savourer jusqu'au bout sa terrible vengeance. Ce n'était pas assez d'avoir vu l'enfant prendre ce chemin de honte et de mort. Elle voulait l'en voir revenir, folle de honte et mourante.

Alors, elle la précéda dans la forêt.

Les sentiers lui étaient familiers, à elle aussi. Elle n'hésitait pas. Elle savait que là-haut se trouvait un carrefour de chemin sinueux où il faudrait choisir celui qui aboutissait à la clairière de la Pomme-de-Pin.

Giroul allait monter jusque-là, ou indiquer le sentier.

Après quoi, il redescendrait, laissant Rose-Lison seule.

Et ce fut le long de ce sentier, à quelques minutes de l'auberge, que Germaine alla se cacher.

Elle se blottit contre un buisson, dans l'ombre tout à fait venue, et attendit, comme une bête fauve qui guette sa proie.

Et, invisible dans ces ténèbres, elle souriait, d'un sourire de triomphe sauvage, car elle pensait :

— Au lieu d'Henriot, à l'auberge, elle trouvera des bandits !

Les minutes s'écoulèrent.

Elle prêtait l'oreille aux moindres bruits et elle s'irritait même contre le vent qui gémissait dans les arbres, parce que le vent l'empêchait d'entendre, au loin, la marche de Lison et de Giroul dans le sentier rocheux. Le vent lui dérobait ainsi une des voluptés de sa vengeance.

Il s'apaisa. Elle tendit le cou, attentive.

Maintenant, la forêt était redevenue très calme. Sur la lisière, les chouettes commençaient à hurler. De la plaine, des corbeaux rentraient en croassant. C'était tout. Et quand huit heures sonnèrent à une église, au fond de la vallée, Germaine, de même que Lison, l'entendit.

Alors, elle commença à éprouver de l'inquiétude.

Le temps passait. Elle calculait que Rose aurait dû être là.

Qu'était-il arrivé ? Un obstacle imprévu ? Un hasard ? Ou bien, au moment d'entrer dans les bois, l'enfant avait-elle eu peur de s'y trouver avec cet homme qu'elle ne connaissait pas ?... Et au lieu de se rendre à la Pomme-de-Pin, n'avait-elle pas couru chez les Dornak en dépit des recommandations pressantes de la lettre de Ciboulot ?

Immobile, perdue dans les broussailles, Germaine écoutait.

Des minutes s'écoulèrent encore. Et cela lui parut si long, qu'elle croyait à des heures. Puis, des craquements de branches mortes, non loin, au-dessous d'elle. Elle tressaille. Qu'était-ce ? Un animal qiu fuyait ? Quelque chevreuil ? un sanglier ? un lièvre ? Ou bien était-ce enfin Rose-Lison ? Plus rien. Le silence se fit de nouveau, absolu, et Germaine n'entendit plus rien que les battements de son cœur.

Elle finit par croire, ou que Lison, au dernier moment, a reculé... ou qu'elle a pris un autre chemin...

Un autre chemin ? Lequel ? Impossible... On ne pouvait s'y tromper... Il fallait bien passer par là, vers ce carrefour de sentiers abrupts, où elle était...

Enfin, qui sait ?... Pour aller plus vite, Lison, habituée à la forêt, n'avait peut-être pas craint de prendre à travers bois...

Ces bois n'ont point partout des broussailles et, quand on sait s'y retrouver, on y marche assez librement. Oui, sans doute, Lison avait fait cela. Et qui sait si elle n'était pas déjà à l'auberge infâme ?...

Alors, Germaine quitta sa retraite.

Elle grimpe le sentier rocailleux. Elle se rapproche de l'auberge.

C'est elle-même qui va s'offrir au danger qu'elle a préparé pour une autre.

. . . .

Fontenailles avait abandonné Croix-Vitré dans sa voiture, après avoir attaché à un sapin le pauvre cheval harassé, qui ne pensait guère, en cet instant-là, à faire un pas de plus, après la course qu'il venait de fournir.

Et le docteur s'était jeté dans la forêt, à la recherche de Rose-Lison.

De temps en temps, il s'arrêtait pour écouter.

Et même, il appelait :

— Lison ! Lison ! arrêtez-vous ! N'allez pas plus loin !

Il écoutait si quelque voix lui répondait ; il n'entendait que les rumeurs du vent, de ce vent qui semblait vouloir étouffer, sous ses grondements, les gémissements de la victime.

Il se remettait en marche. Il remontait. Puis, de nouveau, des appels.

Et rien que le vent, que les chouettes, que les corbeaux ; rien que les arbres qui craquaient et qui, ainsi, avaient l'air de rire de ses efforts et de ses appels, lugubrement.

Il ne se décourageait pas. Lison avait de l'avance sur lui. Il regagnerait cette avance. Il arriverait à l'auberge en même temps qu'elle.

Enfin, le vent cessa.

Et, comme Rose, comme Germaine, il entendit sonner huit heures.

Et voilà qu'il croit percevoir une course à travers les branches, et des plaintes, et des exclamations d'épouvante.

Une voix, une voix étrange, qu'il ne reconnaît pas, et qui, en effet, était méconnaissable, grelotte, non loin de lui :

— Non, non, je ne veux pas avoir peur !...

Mais c'est Lison ? Ce ne peut être que Lison ! Il écoute encore... Plus rien.

Il se dirigea, dans les ténèbres, vers l'endroit d'où cette voix est venue...

— Rose ! Ma chère Rose ! Est-ce donc vous ?

Aucune réponse. Et le silence est si profond maintenant qu'il se demande si, tout à l'heure, il n'a pas été le jouet d'une hallucination...

— Lison ! Lison !...

Dans le sentier, il trébuche. Ses pieds viennent de rencontrer un obstacle, non pas une pierre, non pas une racine, mais quelque chose de mou.

Il tâte... Ses mains rencontrent un corps... de longs cheveux dénoués...

C'est une femme...

— Lison ! Lison !...

Il la soulève, l'emporte dans ses bras, jusqu'à une clairière, pour mieux voir.

Est-ce bien Rose, sa chère Rose ?... Et alors, n'est-ce plus qu'un cadavre ?

Elle est sans mouvement, inerte, la tête renversée. Et quand les rayons de la lune, enfin, l'éclairent, elle est d'une si profonde pâleur qu'un frisson d'effroi parcourt les membres de Christian et lui glace le cœur.

— Morte ! mon Dieu, elle est est morte.

Non... elle remue... elle revient à elle... ses mains se crispent contre les bras de Christian, dans un geste de défense instinctive.

— Elle vit ! Elle vit ! !

Et il se hâte de la rassurer.

— N'ayez pas peur, Lison, c'est moi, Christian, moi qui vous aime, moi qui vous protégerai. Vous n'avez plus rien à craindre...

Et doucement, il la déposa par terre, en la soutenant, parce qu'elle chancelle...

Lorsqu'un cri aigu descend vers eux, des hauteurs de la forêt, un cri lamentable, un cri horrible...

Ils écoutent, éperdus.

Plus rien !... Plus rien qu'un silence, un silence tragique !

— C'est un cri de femme ! dit Lison tremblante.

C'est vrai et, par surcroît d'épouvante, Fontenailles a cru reconnaître dans ce cri la voix à laquelle, jadis, il avait entendu proférer tant de paroles d'amour...

La voix de Germaine Marberoux.

Ils crurent, à ce moment, percevoir un second cri, plus lointain que le premier, ou seulement plus étouffé.

— Ecoutez !

Mais ce fut fini.

— Ah ! monsieur, dit Lison frémissante... Il se commet un crime auprès de nous ?

— Oui, peut-être !...

— Courez ! Monsieur, courez vite !

— Lison, c'est impossible, je ne puis vous laisser seule... Déjà, il me semble que je vous ai sauvée d'un danger. Ne serait-ce pas pour vous y exposer de nouveau ?

Rester seule ! Non, elle avait passé par trop de terreurs. Elle ne s'en voyait plus le courage. Et pourtant, l'humanité, la pitié parlait haut dans son cœur, et faisait taire ses hésitations, son effroi.

— Je ne vous quitterai pas, dit-elle... Remontons là-haut, tous les deux.

Ils se hâtèrent, dans le sentier, refaisant le chemin que Fontenailles venait de descendre, en emportant Rose-Lison dans ses bras. Et cette fois, la jeune fille, marchait bravement auprès de lui. Maintenant, rien ne troublait plus le silence de la forêt. Même les oiseaux nocturnes se taisaient comme s'ils avaient été effrayés et chassés de leurs retraites favorites par le crime qui, sans doute, s'était accompli dans les ténèbres.

Déjà, ils ont franchi la moitié du chemin. Lison s'arrête.

— Ce cri, dit-elle, le cri que nous avons entendu ?...

— Eh bien ?

— Il me semble, à présent que ce n'était pas un cri de femme... et que c'était Henriot, mon pauvre Henriot, mourant...

— J'ai rencontré Henriot à la Mare-à-l'Eau... vers six heures du soir, dit le médecin...

— Blessé ? Tout sanglant ? Les jambes brisées ? fit-elle haletante.

Surpris, Fontenailles répliqua :

— Henriot se porte aussi bien que moi. Quand je l'ai vu, il était assis sur le banc de pierre, devant la porte et lisait, selon son habitude...

Lison se tut. Elle comprenait qu'on lui avait tendu un piège, et que Croix-Vitré ne s'était pas trompé en lui faisant deviner qu'elle courait un grand danger, en cette journée-là. Bien qu'elle eût été prévenue, elle y avait été prise. Mais alors, le crime qui se passait là-haut, vers cette auberge maudite où elle était attirée, ce crime qui devait s'accomplir sur elle-même ?...

C'était une autre qui en était victime ?

Et cette autre ? L'ennemie dont on lui avait parlé ?...

Germaine Marberoux !

La pitié fut plus forte que tout, que le ressentiment, que l'horreur.

— Cela est affreux, monsieur, sauvons-la ! sauvons-la !

Et ils se précipitèrent, se tenant par la main pour ne pas tomber dans les roches.

Là-haut, une clairière s'étendait, dans un terrain rocailleux où il avait fallu rapporter de la terre végétale, pour y faire pousser, en été, quelques légumes.

Au milieu de la clairière, où la lune répandait ses pâles rayons, l'auberge.

La Pomme-de-Pin apparaissait là, misérable et sinistre, vraiment avec l'aspect d'une maison de crime.

La fenêtre et la porte vitrée étaient éclairées par une lumière que rougeoyaient des rideaux de serge rouge à carreaux, pendus devant les vitres sales de poussière.

Oui, c'était bien un coupe-gorge et repaire de bandits, en cette solitude de la forêt, qui semblait établir une barrière protectrice entre l'auberge et le reste du monde. Jadis, au temps où la maison appartenait à l'administration forestière, de larges avenues y conduisaient, perçant en carrés ou en diagonales les vastes étendues de sapins, et rendant facile leur exploitation. Mais depuis lors, les alentours en avaient été négligés, étant d'un mince rapport. Les avenues, peu à peu, s'étaient comblées. On ne les reconnaissait plus, ou, si on les reconnaissait, ce n'était que par la coupure qu'elles allongeaient à travers les cimes des sapins, car, du sol, partaient des broussailles plus épaisses qu'ailleurs.

Au moment où Christian et Lison arrivaient sur la bordure, ils aperçurent, distinctement, un homme de taille colossale, qui en quelques bons, disparaissait dans la nuit des grands arbres.

Cela fut si rapide qu'ils pouvaient presque douter d'avoir vu...

Mais ils ne réfléchissaient plus. Et c'était Lison qui entraînait Christian.

— Venez, monsieur ! Venez ! !

La porte de l'auberge n'est même pas fermée au loquet. Christian la pousse brusquement et s'arrête sur le seuil.

La salle est éclairée par une lampe à pétrole qui fume sur une table, à côté d'une bouteille de genièvre et d'un verre.

Au milieu de la salle, étendue sur la terre battue, sans un mouvement, une femme dont la chevelure brune dénouée, dont

les vêtements déchirés, dans un désordre effrayant, indiquent assez l'effroyable lutte qu'elle eut à soutenir.
Une femme, dont la lampe fumeuse éclaire les traits...
Une femme, pâle comme une morte, immobile comme une morte, et qui n'est pas morte, pourtant, car ses yeux, d'admirables yeux noirs regardent, fixes et hagards, ceux qui viennent d'entrer là.
Cette femme, Christian ne s'était pas trompé au cri qu'il avait entendu, c'était bien Germaine, la fille de Jérôme Marberoux...
Germaine, qui, tout à l'heure, inquiète du retard de Lison, avait voulu s'assurer que la jeune fille était arrivée à l'auberge...
Germaine, qui avait quitté sa cachette pour se rapprocher du bouge, où elle savait que veillait, sinistre et patient, le Crime...
Germaine, qui avait été trop pressée de savourer sa vengeance.
Trop pressée, car, tout à coup, elle avait senti deux bras se nouer autour d'elle, dans une étreinte brutale...
Elle avait senti qu'on l'enlevait de terre et qu'on l'emportait.
Et, en traversant la clairière, la lune avait éclairé l'ignoble visage de l'homme qui l'emportait.
L'ivrogne Oberstein...
C'est alors, qu'horrifiée, se voyant perdue, elle avait jeté un cri... Le cri que, du fond de la forêt, Lison et Christian avaient entendu.
— A moi ! à moi !
Ce cri auquel le colosse avait répondu par un ricanement.
— Puisque l'autre ne vient pas, c'est toi qui paieras pour elle, ma fille...
Quand elle jeta un second cri, il lui serra la gorge :
— Tais-toi, tu vas réveiller les douaniers !
Et il la jeta dans l'auberge à demi étranglée, évanouie... L'odieuse vengeance rêvée par la malheureuse, se retournait contre elle... Elle était perdue...

. . . .

Les grands yeux hagards, des yeux de folle, examinent Christian et Rose-Lison tour à tour, et ne les reconnaissaient pas, d'abord...
Elle parle... Ils se penchent pour écouter, mais elle ne prononce qu'un mot, un seul, toujours le même :
— Horrible !... horrible !... horrible !...
Longtemps, elle reste ainsi. Et ils n'osent lui adresser la parole. Ils attendent que la raison lui revienne.
C'est Christian qu'elle reconnaît, le premier.
Son regard, arrêté sur le médecin, est devenu plus fixe. Un travail se fait dans le cerveau. On dirait qu'elle s'interroge, au fond d'elle-même, pour savoir ce qui s'est passé, comment il se fait que cet homme soit là, et elle aussi, en ce désordre, en cette chambre inconnue, pendant la nuit...
Puis, la vérité illumine sa raison défaillante.
Et le cri qui lui échappe est la preuve que Dieu n'a pas eu pitié d'elle et qu'elle n'est pas devenue folle :
— Christian !
Devant l'homme qu'elle a aimé, qu'elle aime encore, l'horreur de la situation où elle se trouve et de l'infamie qui a été commise contre elle, se centuple. Déjà le secret de ce crime était insupportable, même s'il n'avait été connu que d'elle seule.

Et ce secret devenait public... Et ce secret n'en était plus un pour Christian, alors qu'elle eût accepté que le monde entier le partageât, à la condition que son amant, seul, l'eût ignoré !

— Non, non, je rêve, ce n'est pas lui !

Elle se cache les yeux avec les mains pour laisser à cette vision le temps de s'évanouir. Mais quand ses mains s'écartent de ses yeux, la vision est la même.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! balbutie la misérable.

Elle a un geste pour l'éloigner, lorsqu'il s'approche d'elle pour lui porter secours, car elle se souvient de ce qu'elle lui a dit autrefois, en le menaçant de se venger de lui sur Rose-Lison.

« Je te la rendrai perdue, déshonorée, si souillée qu'elle te fera horreur ! »

Ce n'était pas Lison ! C'était Germaine qui lui faisait horreur !

Et ce n'était pas tout...

Voilà que Lison apparaît devant elle, tout à coup, pareille à un fantôme. Lison, qui a les mains jointes en prières.

— Elle ! Elle ! !

Un premier sentiment de honte, d'une honte affreuse, mais qui cède la place aussitôt à une rage de haine contre cette enfant.

Elle tend les poings.

— A cause d'elle ! A cause d'elle !...

Puis, se tournant, tantôt vers Christian, tantôt vers la jeune fille :

— Pourquoi êtes-vous ici ? Qu'êtes-vous venus faire ?... Ah ! vous êtes heureux, n'est-ce pas ?.. Horrible, je vous dis, horrible ! !... Comment êtes-vous ici, à cette heure, tous les deux ? Allez-vous-en... je n'ai plus besoin de vous... Je vous hais... Ma haine saura bien vous retrouver l'un et l'autre...

— Remettez-vous !... disait Christian, infiniment ému.

— Allez-vous-en... Pourquoi me regardez-vous ?... Est-ce que je vous demande d'avoir pitié de moi ?... Mais allez-vous-en donc...

Et, comme ils faisaient un pas vers la porte ouverte sur la clairière :

— Non... pas encore... Je veux savoir... Je veux savoir comment vous vous êtes réunis... Comment vous avez su qu'il fallait venir ici... Car vous triomphez, oui, vous triomphez... Mais j'ai donc été trahie ?... Qui a pu vous dire ?... qui a pu vous renseigner ?... Ah ! celui-là.... celui-là...

Et debout, le buste penché, les lèvres entr'ouvertes sur ses dents de jeune louve, elle attendait leur réponse...

Christian et Lison, interdits devant tant de haine, se taisaient.

Mais tout à coup un peu de bruit se fit du côté de la porte, où apparut, dans la lumière indécise de la lune, une sorte de spectre, hâve, maigre, chancelant, dont les yeux, au fond de leurs orbites, brillaient d'un éclat surhumain...

Et, comme Germaine répétait bégayant :

— Qui vous a conduits, qui vous a prévenus ?...

Une voix sourde, presque inintelligible, répondit :

— Moi !...

C'était le comte de Croix-Vitré, le vêtement déchiré, demi-nu, ensanglanté par les ronces et les pierres...

Le comte qui avait entendu le cri aigu de Germaine tout à l'heure.

Et qui avait cru reconnaître l'appel suprême de sa fille...

C'était le comte de Croix-Vitré qui s'était traîné jusque-là !...

XV

SUR LE QUI-VIVE

Ce fut vers sept heures seulement, en cette même soirée si pleine d'événements dramatiques, que Nathalie pensa de nouveau à son frère et se dirigea, pour la seconde fois, vers le petit logement de celui qui avait été tout-puissant dans Mon-Royanne.

Nathalie était heureuse, marchait, soulagée d'un grand fardeau.

A cette même heure, là-bas, dans les mystères et les ténèbres des bois d'Herival, le crime s'accomplissait contre Rose-Lison.

Le dernier obstacle dressé sur sa route victorieuse disparaissait.

En approchant de la chambre où elle avait laissé Croix-Vitré endormi, elle ralentit le pas et ne s'avança qu'avec précaution.

Peut-être dort-il toujours... et il est inutile de le réveiller...

Si Lison ne revenait jamais, comment, le lendemain et les jours suivants, expliquerait-on son absence ?... Cette idée ne l'arrêta pas longtemps... Est-ce que le malade était capable d'une manifestation quelconque ? Dès lors, qu'importait son désespoir intime, puisqu'il ne pouvait l'exprimer ?

La porte était ouverte, et cette première remarque frappa soudain la veuve, car elle se rappela qu'elle l'avait refermée.

Qui donc était venu ?

Serait-ce Lison ? Elle aurait donc conçu des soupçons ?... Elle aurait eu peur ?... Elle aurait refusé d'aller vers l'auberge maudite ?

La chambre du comte qui donnait de plain-pied dans la cour des communs, était plongée dans les ténèbres.

Sur le seuil, elle pencha la tête et essaya de voir, mais l'obscurité régnait. Elle écouta, mais c'était un silence absolu.

Elle entra, et tâta ces ténèbres jusque vers le fauteuil du paralytique.

Le fauteuil était vide.

Comme si elle avait touché quelque arme redoutable, dans le sentiment d'une terreur involontaire et étrange, elle retira sa main brusquement.

Et, sans songer qu'il ne pouvait répondre, elle appela :

— Mon frère ! Mon frère !! Êtes-vous déjà couché ?

Elle promena ses mains sur le lit. Le lit était vide, comme le fauteuil. Elle alluma une bougie... Personne, dans les deux chambres... Elle tressaillit... Elle revint dans la cour, elle la

parcourut... La lune commençait à monter dans le ciel. Croix-Vitré n'était pas dans la cour... Elle fit le tour des terrasses, des pelouses, des massifs où le pauvre homme, dans quelque effort mortel, était allé s'abattre sans doute, et restait étendu, sans mouvement.

Elle ne vit rien, remonta au château et donna l'alarme...

Croix-Vitré avait disparu !...

Les deux frères comprirent tout de suite la gravité d'un pareil événement. Si le comte avait pu sortir, seul, c'est donc qu'il se guérissait ?... Mais sa guérison c'était un danger menaçant, le plus terrible de tous, la ruine de leurs projets, l'effondrement de leurs criminelles ambitions, la misère...

Les fils et la mère se regardèrent longtemps, sans un mot, éperdus.

— Avant tout, il faut savoir ce qui s'est passé... dit Laurent.

Et ils se mirent à la poursuite du comte, au hasard.

Il ne leur fut pas difficile d'obtenir les premiers renseignements. Les paysans qui, de loin, avaient aperçu Croix-Vitré se traîner au long de la route, regagnaient les fermes, avec leurs outils sur l'épaule, ou montés sur leurs chevaux.

— Mais oui, monsieur Laurent, on l'a vu qui se débattait d'arbre en arbre, en faisant des efforts pour marcher... Et c'était vraiment une pitié de le voir ainsi, lui qu'on a connu, pourtant, si brave et si leste... Il avait son idée... Ça se devinait... et n'eût été le respect qu'on lui doit, on se serait bien offert pour le porter où il voulait...

— Ensuite ?

— Ensuite, c'est tout... Il commençait à faire noir... on n'a plus rien vu...

Mais cinq minutes après, Laurent recueillait d'autres renseignements.

— Oui... c'était le comte... Il était en robe de chambre... Il avait l'air d'un fou... Et même il a failli être écrasé par la voiture du docteur... Et ce qu'on a remarqué, c'est que la voiture ne le ramenait pas vers le château comme on s'y attendait...

— Où donc l'a-t-elle conduit ?

Vers les bois d'Hérival..

Plus de doute, pour Laurent. Il se rappela aussitôt que le comte avait assisté aux confidences de Trompeloup, le braconnier.

Non seulement, il pouvait marcher, mais il pouvait s'exprimer, puisqu'il avait dû faire comprendre à Fontenailles ses angoisses et le péril où courait Rose-Lison...

Inutile de poursuivre plus loin son enquête. Laurent revint au château.

Michel, de son côté, avait recueilli les mêmes détails. Ils n'avaient plus qu'à attendre. Mais, à leurs yeux sinistres, à leur front plissé, à leur pâleur, il était facile de deviner les redoutables pensées qui s'agitaient en tumulte dans ces cœurs.

Une partie de la soirée s'écoula sans qu'on eût des nouvelles. Ils se reprirent à espérer.

Il était possible, après tout, que le comte n'eût point pu s'exprimer clairement et que, même s'il avait réussi à se faire comprendre, lui et Fontenailles fussent arrivés trop tard pour sauver la jeune fille.

Vers neuf heures et demie, comme ils restaient aux aguets sur la terrasse, ils entendirent le grincement d'une voiture qui montait la côte assez pénible de Royaumont. Ce bruit était connu des deux frères. Ils ne pouvaient s'y méprendre.

— La voiture de Fontenailles ! murmura Michel.

Ils se levèrent, le cœur battant, ayant tous trois la même pensée.

Fontenailles ramenait le comte de Croix-Vitré ?... Et qui sait ?... Rose-Lison aussi ?... Mais en quel état ?...

Etaient-ils sauvés tous les deux ou tous les deux perdus ?

Ils coururent au-devant de la voiture. Celle-ci venait d'entrer dans la cour. Ce fut Rose-Lison qui descendit la première.

Puis Fontenailles.

Et le docteur enleva dans ses bras robustes, une sorte de cadavre qui gisait au fond de la carriole...

Le corps de Croix-Vitré.

— Mort ? s'écria Nathalie

Et elle eut l'art d'éclater en sanglots en s'élançant vers son frère.

— Non, madame... dit Christian... consolez-vous. Il vit.

Il fallait l'affirmation du docteur pour le croire, car le malade n'avait pas un mouvement et s abandonnait dans les bras du médecin. Celui-ci le porta dans le lit où il l'étendit doucement.

— Non, il n'est pas mort... mais sa vie résistera-t-elle à une pareille commotion ?

— Que s'est-il donc passé ? Comment a-t-il pu s'enfuir d'ici, marcher, se traîner sur la route ?

— C'est un problème que je ne me charge pas de résoudre, répliqua froidement le médecin... Je resterai auprès de M. de Croix-Vitré toute la nuit... Car je redoute un malheur... veuillez nous laisser... Pour les soins dont il peut avoir besoin, Rose-Lison et moi nous suffirons.

Nathalie attacha sur le docteur son regard sombre.

Elle soupçonnait dans cet homme un ennemi.

Jusqu'à quel point était-il renseigné ? Et fallait-il le craindre ? Elle le saurait.

Ce soir-là, et devant ce malade, la veuve n'avait qu'à obéir. Vouloir rester, c'eût été montrer du dévouement, en effet, mais aussi de la défiance envers Fontenailles et il entrait dans les vues de Nathalie de dissimuler sans cesse.

Elle se retira donc.

Rose et Christian demeurèrent au chevet du vieillard. Lison avait allumé des lampes et leur lumière éclairait le visage jaune et amaigri du pauvre homme. Christian s'approcha, lui prit la main.

— Le pouls est régulier... dit-il... je suis surpris... Vraiment, Rose, il me semble que nous ne devons avoir aucune crainte de complication immédiate. Pourtant, cette nuit a dû être terrible... Comment a-t-il pu résister, en un pareil état de faiblesse ?

Tout à coup, Lison lui dit :

— Voyez... il revient à lui... il nous regarde...

Ils accoururent auprès du lit. Le comte ouvrait les yeux et leur souriait.

— Comment vous trouvez-vous ? demanda Christian.

Mais il n'obtint aucune réponse. Croix-Vitré avait vu le jeune docteur, il avait vu Lison, il venait de se rappeler, sans doute, les événements auxquels il avait été mêlé, l'odieux piège que son intervention avait déjoué. Croix-Vitré venait de se sentir heureux devant sa fille qu'il avait sauvée, la paix était descendue dans son âme.

Il avait refermé les yeux. Sa respiration était régulière. Et sur ses traits immobiles, on eût dit que restait gravée l'expression du bonheur immense qu'il éprouvait...

Croix-Vitré s'était endormi avec la certitude que, pour le moment du moins, Rose-Lison n'avait plus rien à redouter.

— Il est sauvé, murmura Christian... Et maintenant me vient une espérance... N'est-il pas possible que cette commotion, puisqu'elle ne l'a pas tué, contribue à hâter sa guérison ?...

Il voulut attendre le réveil du malade.

Le sommeil réparateur dura jusqu'au lendemain. Une seule fois le vieillard s'éveilla, la mémoire aussitôt présente, chercha Lison, chercha Fontenailles, les aperçut, et instantanément se rendormit.

Au matin, Croix-Vitré rouvrit les yeux. Cette fois, le réveil était complet. Et son regard semblait appeler les deux jeunes gens qui avaient veillé sur son sommeil. Christian l'ausculta. Le cœur ne manifestait aucune dépression. Le pouls continuait de battre avec régularité. Vraiment la vie revenait dans ce pauvre corps.

— Pouvez-vous me répondre ? faire comprendre votre pensée ?...

— Oui...

— Je craignais pour vous, après la soirée d'hier... et l'on dirait, au contraire, que vous êtes plus vaillant, et que les soubresauts de cette nuit ont déterminé un état nouveau duquel nous avons le droit de tout espérer... Est-ce que je me trompe ?...

— Non.

— Vous êtes mieux ?... Votre pensée est plus rapide ?... Vous pouvez prendre part aux moindres incidents de votre vie ?...

— Oui...

— Vos lèvres sont moins lourdes... Dites-moi quelque chose... Parlez-moi, le plus longtemps que vous pourrez...

— Je vous remercie... pour votre secours... d'hier soir... Mon affection... et ma reconnaissance... vous sont acquises... pour toujours...

Rose-Lison, en larmes, mais des larmes de joie, venait de s'agenouiller au chevet de son père. Elle lui avait pris la main, et cette main elle la couvrait de baisers, de baisers ardents.

— Guéri ! guéri ! dit-elle.

— Non... mais... mieux !...

Et parce que l'effort pour parler avait été trop long et trop violent, une pâleur terreuse s'épandit sur son visage. L'immobilité redevint absolue. Les yeux vitreux, les lèvres ouvertes, présentaient le masque de la mort... Ils eurent peur... Ce fut une syncope qui dura une heure...

Quand la vie reparut, il balbutia :

— Très... très fatigué... besoin de repos...

Avant de s'éloigner, le docteur hésita. On eût dit qu'il avait une question à adresser au comte, mais qu'il n'osait.

Or, le comte lui en épargna la peine, car tout à coup :

— Docteur... silence ! silence absolu !

Que voulait-il dire ?... Voulait-il dire qu'il désirait, pour son repos, un silence complet autour de son lit ?... Avait-il une autre pensée ?

— C'est à vous, Lison, que cette recommandation s'adresse...

— Non, non, fit le malade qui s'agita et qui paraissait craindre de ne pas être compris.

— Est-ce donc à moi ? demanda Christian.

— Oui.

— Vous désirez que je me taise sur ce qui s'est passé cette nuit ?...

— D'abord...

— Il y a encore autre chose ?

— Le silence... le silence absolu, pour tout... le... monde...

Rose-Lison s'avança :

— Je crois deviner la pensée de M. de Croix-Vitré, fit-elle... Si je me trompe, il saura bien nous le dire... Il exige que vous gardiez le silence le plus absolu sur les événements de la soirée, mais que vous ne confiez à personne au monde, l'espoir que vous avez peut-être de sa guérison possible... Déjà, une fois, il m'a fait cette recommandation et a exigé de moi cette promesse...

Et se tournant vers son père :

— Est-ce bien cela ?

— Oui.

— Ai-je bien rendu votre pensée ?

— Oui.

— Je vous le promets, monsieur, dit Christian... bien que je ne devine pas le motif du silence que vous exigez de moi...

— Plus... plus... dit le malade... qui paraissait inquiet.

Christian interrogea Lison :

— Vous qui le comprenez si bien, dites-moi ce qu'il désire...

— Il désire que vous vous engagiez envers lui autrement que par une simple et vague promesse...

— C'est... cela !...

— Vous avez ma parole, monsieur, dit le jeune docteur... Je vous jure de ne rien révéler de votre guérison, si nous avons le bonheur de vous guérir, que si vous m'y autorisez...

— Bien ! Bien ! fit le comte par deux fois.

Au moment où il allait se retirer, Nathalie et ses fils entrèrent. Ils n'étaient pas seuls. La fugue étrange du paralytique avait été vite connue dans le château et le personnel de Royaumont s'amassait dans la cour pour savoir des nouvelles de la santé du comte. Il se trouvait là, également, deux ou trois des paysans qui, la veille, avaient aperçu le vieillard sur la route. Devinant que la parente pauvre ne manquerait pas de lui adresser certaines questions, Christian ne voulut pas s'éloigner.

Et en effet, ce fut vers lui qu'elle se dirigea. Elle lui fit signe. Ils s'écartèrent afin que le malade ne pût rien entendre de ce qui pouvait se dire. Mais ce qui fut dit, à ce moment, les domestiques et les paysans l'écoutèrent.

— Je vous remercie, docteur, du dévouement que vous nous montrez. Qu'allez-vous nous apprendre, maintenant ? Devons-nous conserver quelque espérance ou bien l'imprudence commise hier au soir ne va-t-elle pas, au contraire, précipiter l'issue fatale que nous redoutons ?

— Il m'est impossible de vous rassurer complètement, madame, et pourtant, je ne puis vous enlever tout espoir... Mais l'espoir que je vous laisse, s'il en est un, est bien faible.

— Mon frère est-il donc perdu ?

— Certains symptômes me faisaient prévoir, il y a quelque temps, une certaine amélioration dans son état. Ce n'eût pas été la guérison complète... je crois que nous ne devons pas nous faire d'illusions, mais le comte eût repris de l'intérêt à la vie... se fût mêlé à la vôtre plus activement... Ce n'eût plus été chez lui l'immobilité et le silence... Il eût exprimé sa pensée... et son âme n'eût pas continué d'être fermée...

— Ç'eût été une bien grande joie ! dit la veuve avec élan.

Puis, comme suspendue aux lèvres de Fontenailles !

— Faut-il donc renoncer...

— Hélas ! madame, je le crains... Le comte est rentré hier soir dans un état de faiblesse telle que je suis surpris qu'il soit vivant ce matin. Mais, du moment qu'il vit, l'espoir nous reste de pouvoir prolonger encore sa chère existence... Voilà l'espérance que je disais pouvoir vous laisser, madame... Mais je me trompe peut-être... La vie du vieillard est fragile... Il faudra les plus grands soins, plus grands que jadis, la prudence la plus extrême... A ce compte, vous le garderez sans doute auprès de vous...

— Mais sa pensée ? Sa volonté ? Sa parole ?

— Ah ! madame, le comte ne vivra plus jamais comme il a vécu. .

— A-t-il encore une pensée ? Une volonté ?

— Je l'ignore...

— En tout cas, il n'a plus le moyen de les formuler ?

Elle insistait d'une façon étrange et Christian le remarqua.

— Non.

— Et l'imprudence qu'il a commise hier ?

— Je doute qu'il ait jamais la force de la recommencer... et il faudrait, dans tous les cas, l'en empêcher à tout prix...

— Parce que ce serait la mort, n'est-ce pas ?

— Ce serait la mort ?

— En résumé, guérison impossible ?

— J'en ai peur.

Nathalie avait prononcé toutes ces paroles à très haute voix, comme s'il lui était utile que ces paroles, de même que les réponses du docteur, fussent entendues par ceux qui les entouraient, distinctement En agissant ainsi, Nathalie avait un but caché que l'on connaîtra bientôt.

— C'est bien, docteur, je vous remercie ! murmura-t-elle la voix brisée.

Et, pendant que le jeune homme remontait dans sa voiture, qu'on venait d'avancer, la veuve tint longtemps son mouchoir sur ses yeux, et son corsage, secoué, trahissait les sanglots qu'elle essayait vainement de réprimer...

— Perdu ! mon pauvre frère est perdu !

Puis, se tournant vers les paysans, elle leur demanda tout à coup :

— Vous avez entendu tout ce qu'a dit le docteur ?

— Oui, madame.

— C'est bien, mes amis...

Et elle ne leur dit rien de plus... Domestiques et paysans se

dispersèrent... La cour se vida... Nathalie entra dans la chambre du paralytique où Rose-Lison, seule, se trouvait, assise comme d'habitude, près du lit de son père.

Nathalie vint prendre place auprès d'elle.

Croix-Vitré avait les yeux fermés. Elle crut qu'il dormait. Elle ne voulut pas le réveiller et elle attendit, patiente, qu'un mouvement du malade manifestât qu'on pouvait désormais lui parler.

Silencieux, aussi, et sombres et menaçants, Laurent et Michel avaient pénétré dans le petit logement et se tenaient debout.

Ils n'avaient même songé à se découvrir et gardaient leurs chapeaux.

Rose-Lison s'en aperçut.

Elle dit doucement, avec un sourire timide :

— Si M. le comte s'éveille, il souffrira de vous voir ainsi couverts devant lui... Il ne croira pas à un oubli de votre part... Il s'imaginera que c'est un parti pris... Ayez pitié de sa faiblesse et de son impuissance à manifester ce qu'il souffre...

Ils obéirent, pâles, avec un regard plein de haine pour la jolie fille.

Sous les paupières fermées du comte, Nathalie ne pouvait deviner que la pensée veillait ; en effet, Croix-Vitré ne dormait plus depuis longtemps et savait fort bien ce qui se passait autour de lui.

Et il avait tremblé de joie, lorsqu'il avait entendu Rose-Lison, de sa voix douce et ferme, rappeler Laurent et Michel au respect qu'ils devaient au vieillard.

Pourtant, quand ses paupières se relevèrent, le regard qui tomba sur la veuve était trouble, sans intelligence, et ne la reconnut pas.

Elle s'approcha vivement :

— Mon frère !... Mon frère ! !...

Il parut que cet appel n'arrivait pas jusqu'à lui. Entre lui et elle, on eût dit qu'il y avait une muraille épaisse, infranchissable.

— Vous ne m'entendez pas ? Vous ne me voyez pas ?

Elle lui prit les mains. Elle les serra avec tendesse. Elle ne sentit rien, aucun frémissement pour répondre à son étreinte, aucune agitation qui prouvât que la vie revenait dans ces pauvres doigts rigides.

Longtemps, elle demeura auprès du lit. Elle s'efforça d'éveiller en lui quelques souvenirs de leur vie commune, afin de s'assurer qu'un peu d'intelligence existait encore au fond de ce cerveau.

Ce fut vainement. Elle y renonça. En dépit de ses efforts pour dissimuler, une joie diabolique brillait dans ses yeux.

Elle fit signe à ses fils de la suivre.

Et tous trois disparurent silencieusement.

Le malade parut attendre qu'ils se fussent éloignés, afin de n'avoir plus rien à redouter d'un retour subit.

Alors, ses yeux se rouvrirent...

Des yeux de vie, non de mort, des yeux d'intelligence, et non de folie, des yeux de malice et de ruse réfléchies, et non des yeux de victime résignée. Ce regard étrange vivant, lumineux, sembla suivre au loin, de l'autre côté des bâtiments de service, cette femme et ses deux hommes.

Puis, il se porta sur sa fille, tout chargé de tendresses.
— Ma fille !
— Mon père ! Oh ! mon père !...
— Va, j'ai assez de forces, à présent... si rien ne trahit ma guérison possible... j'ai assez de forces pour accomplir les deux... les deux missions... que... je me suis données, avant de mourir...
Il releva, lourdement, les bras dans la direction qu'avaient prise Nathalie et ses fils. Il s'était dressé dans son lit, transfiguré...
— Oui, deux missions... deux devoirs... te protéger, te sauver, assurer ton bonheur... ma Rose... et nous venger de ces... misérables... ah ! nous venger, toi, moi, et la pauvre femme qui n'est plus... et qui t'aimait si fort...
Il retomba, accablé par cet effort immense, pris de syncope...

XVI

LA FILLE DE MARBEROUX

Il y eut, à partir de ce jour, quelques semaines d'accalmie pendant lesquelles on eût dit que les personnages de cette histoire se recueillaient et réfléchissaient.
Et cela était vrai ; ils réfléchissaient ; les uns préparaient pour plus tard les intrigues suprêmes qui devaient les faire triompher ; les autres cherchaient à deviner ces pièges, afin de les déjouer.
Avant de poursuivre le récit du drame qui va suivre, il est nécessaire de résumer brièvement la situation.
Nathalie et ses fils, trompés malgré leur sagacité par le vieillard et rassurés sur les chances d'une guérison devenue impossible, sentaient que désormais leur position était inattaquable. Rose-Lison était seule à craindre, mais Rose-Lison n'était à craindre qu'autant que le comte de Croix-Vitré lui viendrait en aide. Du moment que Croix-Vitré était, au dire du médecin, réduit à l'impuissance, le danger disparaissait.
La parente pauvre, qui jusque-là avait montré une vigilance inlassable, fut dès lors moins inquiète et commença de s'endormir dans sa victoire si laborieusement conquise.
Laurent et Michel s'étaient laissés conduire par leur mère en toute cette intrigue et du moment que Nathalie ne paraissait plus redouter de fâcheux événements, ils se tranquillisèrent, eux aussi.
Chez le comte, ce fut la même existence retirée et pour ainsi dire muette. D'un commun accord, et afin de mieux tromper un espionnage possible, ils ne parlaient plus qu'à voix basse. Du dehors, on n'entendait jamais chez eux aucun bruit, on eût dit que le logement n'était plus habité. Et c'était la nuit, maintenant, quand ils étaient sûrs que tout dormait dans Royaumont, qu'ils s'abandonnaient aux effusions de leur tendresse.
Parfois, Lison voyait le comte, les yeux sombres, plongé dans

une rêverie profonde. Craignant qu'il ne souffrît davantage, elle l'interrogeait, mais il se contentait chaque fois de répondre :

— Patience !... Laisse-moi rêver ! !... J'attends !...

Que prévoyait-il et qu'attendait-il ?

Christian, d'autre part, se voyait mêlé à des événements de tragédie intime où peut-être il était destiné à jouer un rôle important.

Il était prêt à faire son devoir jusqu'au bout.

Mais, au fond de sa chambre close, où elle venait d'être malade et près de la folie, sur le bord de la jolie rivière de la Combeauté, au tic tac de son joli moulin, une jeune femme amaigrie, belle toujours, mais dont la beauté avait quelque chose de menaçant et de funeste, Germaine Marberoux rêvait ainsi que rêvait le vieillard.

Oui, elle avait failli mourir. Et quand on fut certain qu'elle vivrait, on craignit qu'elle ne reprît jamais sa raison.

Puis, la jeunesse eut le dessus ; les désordres de ce cerveau se calmèrent.

Pendant de longues heures encore, elle resta dans une immobilité étrange, dans une sorte de coma. Elle vivait, on le voyait à ses grands yeux et c'était le seul signe de vie qu'elle donnât. Pas un geste.

Enfin, elle se leva, fit quelques pas, s'accouda à sa fenêtre, devant la rivière qui coulait à ses pieds et tombait en cascades sur les roues du moulin.

Ce fut la place favorite où elle vint chercher, non pas l'oubli de ce qui s'était passé, elle ne voulait pas l'oublier, mais le moyen de châtier ceux qui, en se défendant, avaient retourné contre elle sa propre vengeance...

Et les deux images revenaient sans cesse dans ses rêves farouches.

L'image de Rose-Lison, la détestée...

L'image du comte de Croix-Vitré...

Dans son rêve, ces deux images n'en faisaient plus qu'une. C'était le comte qui avait sauvé Lison, amené Christian... à l'auberge maudite... et devant Lison et devant Christian, comment n'était-elle pas morte de honte, elle, l'orgueilleuse Germaine, tombée tout à coup dans cet abîme d'horreur ?...

Si elle avait eu l'esprit porté au repentir, elle eût pu redouter une manifestation nouvelle de cette justice mystérieuse qui avait dirigé le châtiment, en la frappant sans pitié avec une soudaineté formidable !...

Si elle voulait se venger encore, la même justice et le même hasard impitoyable ne frapperaient-ils pas de nouveau ?

Mais Germaine ne connaissait pas le remords.

Elle était bien la fille de ce Marberoux qui avait nourri pendant de si longues années sa vengeance.

Et qui, après avoir frappé, en était mort !...

Lorsqu'elle fut à peu près rétablie, mais se sentant encore faible, et comme la belle saison était venue, elle partit pour la Suisse.

Après avoir voyagé pendant une quinzaine de jours dans les principales stations des Alpes, elle finit par s'installer à Zermatt, et bientôt même, ne se trouvant pas à l'aise au milieu des alpinistes, français et étrangers, qui remplissaient les hôtels,

elle se fit monter à trois mille mètres d'altitude, à l'hôtel installé sur le Gornergraat, en face des immenses glaciers qui contournent les bases gigantesques du mont Rose et du mont Cervin. Là, elle put s'isoler plus facilement, en cette solitude splendide et triste. Il n'y avait guère que des Anglais au moment où elle arriva et pendant les huit premiers jours, les touristes qui s'y renouvelèrent furent tous, également, des Anglais

Le dixième jour, vers quatre heures du soir, elle s'enveloppa d'un manteau plus chaud, car, bien qu'on fût en plein été, l'air était très vif et presque froid.

Et elle alla s'asseoir, sur un fauteuil de rotin, près de l'hôtel, en face du paysage grandiose qui s'étalait devant elle, à sa droite, à sa gauche, tout autour, en une succession de cimes neigeuses variées à l'infini.

Mais elle ne regardait pas autour d'elle.

Elle regardait, en dedans et tout au fond d'elle-même, toutes ces ruines qui s'y étaient amoncelées, et le calme de cette nature où pas un cri ne s'entendait, où pas un oiseau ne se voyait, ce calme et ce silence de tombe n'apportaient pas de repos à son âme

Sa haine veillait, là comme au Moulin-Joli, sur la Combeauté, et cette haine grandissait et prenait de la force, au fur et à mesure que revenait la santé et que la fille de Marberoux se sentait revivre.

Elle était là depuis une demi-heure à peine, lorsqu'il lui sembla que les deux hommes, qui venaient de passer devant elle, l'avaient saluée.

Elle crut s'être trompée. Elle ne releva même point la tête et resta absorbée dans sa rêverie, les yeux demi-clos, et comme fatigués par le reflet brillant que le soleil mettait, sur les neiges éternelles, en face.

Quelques minutes après, les deux hommes repassèrent.

Ils marchaient très lentement et, tout près, ralentirent encore leur allure.

Ils saluèrent pour la seconde fois et, cette fois, elle releva les yeux.

Elles les reconnut et répondit à leur salut.

Ces deux hommes étaient Laurent et Michel Bouriane. Installés depuis la veille à Zermatt, ils étaient venus le matin au Gornergraat, y avaient déjeuné et passé l'après-midi. Leur intention était de redescendre dans le courant de la soirée.

Pourquoi, au lieu de redescendre, retinrent-ils aussitôt deux chambres à l'hôtel et envoyèrent-ils chercher en bas leurs bagages ?

Les drames soudains qui naissent et se développent dans les cœurs sont souvent inexplicables : ces deux hommes, méchants, brutaux et passionnés, n'étaient pas sans avoir entendu parler de Germaine Marberoux et n'étaient pas, non plus, sans l'avoir parfois recontrée.

Jadis, malgré sa beauté, ils n'avaient point fait attention à elle.

Et voilà que brusquement, par un revirement singulier, parce qu'ils rencontraient cette jeune fille, sombre, triste, en cette solitude dont l'âpreté semblait augmenter encore ce que cette beauté avait de fatal et de redoutable, ils essayaient de se rapprocher d'elle.

Ils n'échangèrent pas leurs impressions. Chacun garda pour

lui ce qu'il pensait. Il serait assez difficile de faire comprendre quel genre d'affection liait les deux frères l'un à l'autre. Avec le caractère que nous leur connaissons, une tendresse fraternelle était impossible entre eux. Pourtant, ils étaient incapables d'une mauvaise action l'un envers l'autre. L'habitude de vivre ensemble, sous le joug de la mère, et de partager, avec la mère, son ambition, l'habitude d'une idée fixe, et cette idée avait été Royaumont, depuis le jour de leur arrivée au château, avait créé chez eux une même manière de voir, de comprendre, de sentir. Leurs intérêts avaient été, de tous temps, les mêmes, et comme Nathalie avait pour eux le même amour, elle avait, entre eux, toujours et jusqu'au bout, tenu la balance égale. Enfin, les crimes qu'ils avaient tentés, ou qu'ils se préparaient à commettre, établissaient chez eux une complicité qui rendait plus étroite encore leur liaison. En somme, ils s'aimaient, bien que, pour deux êtres de cette nature, ce soit une sorte de sacrilège que d'employer une expression pareille, et si douce, pour expliquer le sentiment qui les unissait.

Le soir de la première rencontre avec Germaine, Michel dit seulement à Laurent :

— Elle est bien belle ! Comment se fait-il que ce soit la première fois que nous nous en apercevions ?

— C'est inconcevable... Car, en effet, elle est bien belle... étrangement troublante...

Et Laurent soupira. Il n'y eut rien de plus entre eux, pour l'instant, mais chaque minute de leur vie, depuis cette rencontre, fut marquée par le soin qu'ils avaient de se faire remarquer par Germaine. Ils ne se cachaient pas l'un de l'autre. Ils semblaient agir de concert, et dans un but commun.

Or, dans l'état d'esprit où était Germaine, cette rencontre ne pouvait passer inaperçue, et elle devait emprunter, au contraire, une importance singulière aux événements récents qui s'étaient déroulés à Royaumont.

Cette première nuit, après cette rencontre, Germaine ne dormit pas.

En ce cerveau ardent et surexcité, des idées nouvelles surgissaient soudainement. Et ce fut sans doute parce que cela répondait à ces idées qu'elle n'opposa nulle froideur aux avances des deux frères.

Ce qui fut, chez eux, entraînement naturel, fut chez elle un calcul. Toutes les neiges amassées sur les cimes des gigantesques monts, autour d'elle, toutes les glaces accumulées par les siècles dans ces réservoirs immenses des glaciers qui font au Gornergraat, une ceinture si grandiose que l'admiration même y est déconcertée, neiges et glaces avaient fondu dans ce cœur.

Elle rapportait tout à elle, et tout à sa haine.

Et deux jours après, comme ils excursionnaient ensemble vers le Cervin, ce fut calcul chez Germaine, lorsqu'un faux pas, détachant une roche qui s'en alla rebondir dans un abîme, fit chanceler la jeune fille qui tomba, les doigts crispés autour d'une pierre et les jambes dans le vide.

Ils se jetèrent à plat ventre, rampèrent jusqu'à elle, se penchèrent à mi-corps au-dessus du précipice, la saisirent chacun par un bras, l'enlevèrent doucement, sans secousses, en fermant les yeux pour éviter le vertige et la déposèrent au bord de la crevasse où elle avait failli trouver la mort.

Car ce fut vraiment, pour elle, péril de mort.

Mais elle avait gardé sa présence d'esprit jusqu'au bout. Jusqu'au bout, elle s'était dit qu'ils la sauveraient. Et quand elle fit semblant de revenir de son évanouissement et qu'elle les vit, pâles d'émotion, si près de son visage que leurs lèvres semblaient chercher, déjà, ces lèvres de femme, elle pensa :

— Maintenant, ils sont à moi, tous les deux !...

Et Germaine ne se trompait pas. Ils étaient bien à elle !... Elle avait voulu rester au Gornergraat pendant quinze jours seulement. Eux autres y étaient de passage et pour une seule journée. Ces plans et ces projets changèrent.

Six semaines après, Germaine et les fils de Nathalie s'y trouvaient encore, et, pendant ces six semaines, tous trois s'étaient vus à peu près tous les jours. La vie d'hôtel crée, pour tous, les mêmes habitudes de rencontres régulières. Et même si les deux frères et Germaine avaient été séparés par des difficultés et des obstacles, elle eût prêté les mains à les aplanir. Car tel était son but et telle était sa volonté. Elle voulut qu'ils fussent amoureux d'elle, à la folie. Et ils le furent. Elle voulut qu'ils n'eussent plus d'autre but à leur vie que celui de faire, pour l'un des deux, cette conquête. Et, en effet, ils n'eurent plus que ce but. Elle-même se donna pour ambition suprême, et comme une réparation de ce forfait dont elle avait été victime, d'être la femme d'un de ces deux hommes.

Elle avait entrevu ceci dans ses rêves :

Se venger du comte de Croix-Vitré en devenant maîtresse dans le riche domaine et y gouverner à sa guise.

Elle y gouvernerait, elle, que le comte avait pu contempler, abîmée dans une honte ignoble, dans tant d'ignominie et d'horreur qu'elle avait pu espérer, et non pas craindre, que sa raison, ou sa vie, y sombrerait.

C'était, cela, contre le comte, une vengeance raffinée.

Ils restèrent là-haut, en cet hôtel ouvert durant trois mois à peine, jusqu'à ce que la saison d'été fût terminée.

On ferma l'hôtel, le froid devenait trop dur et les touristes avaient disparu, et ils se séparèrent, non sans échanger les promesses de se revoir. N'étaient-ils pas voisins et n'habitaient-ils pas le même pays ?

Les deux fils de la veuve, lorsqu'ils se retrouvèrent en face de leurs souvenirs, ne purent s'avouer qu'ils avaient fait la conquête de cette fille.

Elle seule put se dire qu'elle les avait comme esclaves.

Le lendemain du jour où cette séparation avait eu lieu, les frères échangeaient quelques mots à propos de Germaine.

Ils étaient seuls, dans un compartiment de première classe d'un train qui les emmenait, cahin-caha, vers Martigny.

Longtemps, ils restèrent silencieux, chacun des deux suivant sa pensée, et leurs pensées, à tous deux, les reportant vers celle dont ils étaient séparés.

Ce fut Michel qui, le premier, rompit le silence.

Il dit, et son émotion intime rendait sa voix incertaine et assourdie :

— C'est à elle que tu rêves ?

Laurent tressaillit, comme si on venait de le réveiller brusquement.

— Et toi ?

— Moi aussi.

— Tu l'aimes ?

— Et toi ?

— Moi aussi..

Ces brèves questions et ces brèves réponses dépeignaient, bien mieux que tout ce que nous pourrions ajouter, l'état d'esprit des deux frères.

— Crois-tu être payé de retour et qu'elle t'aime ou qu'elle t'aimera ?

— Oui, je le crois... Et toi ?

— Je le crois également.

— Et sur quoi, sur quels indices, ou sur quelles paroles, ou même sur quelles promesses bases-tu ta confiance ?

— Sur les mêmes indices, les mêmes paroles, les mêmes promesses qui font que, de ton côté, ta conviction semble reposer sur une certitude...

Tous deux soupirèrent. Dans ce qu'ils disaient, aucune jalousie ne perçait et non plus aucune haine. On eût dit qu'ils s'entretenaient de quelque affaire à laquelle le hasard les avait mêlés. Etat d'âme singulier, peut-être, mais réel.

Michel reprit :

— Toi, quels indices ? Veux-tu préciser ?

— Il m'a paru qu'elle préférait ma compagnie à la tienne... Je l'ai vue plusieurs fois te quitter pour venir à moi, ou réprimer un geste de regret et d'impatience lorsque tu survenais tout à coup alors que nous étions en causerie intime...

— J'ai fait ces mêmes remarques...

— Tu vois ? Alors...

— Les mêmes remarques en ce qui me concerne, dit Michel... Ce n'est donc pas concluant en ta faveur... Et dans ses paroles ?

— Combien souvent l'ai-je vue s'arrêter, au milieu d'une phrase, parce qu'elle comprenait qu'elle allait trop loin et qu'elle risquait de se trahir ?... Puis, dans la voix, n'y a-t-il l'intonation, l'hésitation, de la tendresse discrète ?... toutes choses auxquelles on ne peut se tromper... Et elle tremblait en me parlant... baissant les yeux, pâlissant et rougissant tour à tour.

— C'est bien ainsi qu'elle était auprès de moi, lorsque, par hasard, nous nous trouvions seuls... et son émotion était si visible que nous en étions embarrassés l'un et l'autre et que nous ne trouvions plus rien à nous dire... Et c'est dans ces instants-là, si rapides et si heureux, que je lui prenais doucement la main et que je la gardais dans la mienne... Elle ne la retirait pas...

— Elle ne la retirait pas non plus quand je saisissais sa jolie main.

— Répondait-elle à ton étreinte ?... Car l'amour se transmet aussi de cette façon ?

— Jamais... On eût juré qu'elle oubliait que j'étais là ..

— Elle m'oubliait aussi... Puis, elle s'éveillait d'une rêverie se retirait, et s'en allait..

— Elle s'en allait, confuse et triste, sans retourner la tête..

— Oui, confuse et comme accablée d'un chagrin à l'improviste...

— Et ses promesses ? Est-ce qu'elle t'a fait des promesses ?

— Les yeux promettent, sinon les lèvres.

— J'ai reçu les confidences de ses yeux...

— Oui, ses yeux m'ont dit, bien souvent : « C'est toi qu j'aime ! »

— Voilà bien, à moi aussi, ce que me disaient ses regards chargés de tendresses. Ils me disaient : « Je t'aime ! »

— Et ce n'était pas seulement quand j'étais, avec elle, loin de toi...

— Non... c'était, bien souvent, quand tu étais là... A ses grands yeux sombres, je comprenais que c'était à cause de moi qu'elle était heureuse...

— De même que je comprenais clairement que c'était à cause de moi...

— Ainsi, indices, paroles, promesses, d'elle à nous, tout cela était commun ! ..

— Peut-être parce qu'elle hésite entre nous ?

— Et que son cœur hésite à se prononcer ?

— Et voilà pourquoi, sans doute, elle nous quittait si indécise et si triste ?

— Sans doute !...

— Que faire ?

— Continuer de l'aimer jusqu'à ce qu'elle ait choisi l'un de nous...

— Sans jalousie et sans haine, frère ?

— Sans haine, du moins, sinon sans jalousie...

— Et la même franchise entre nous ?

— La même !

Et après ces confidences étranges, ils se serrèrent la main. Puis, leur rêverie recommença, et chacun des deux continua d'évoquer l'image provocante qui s'enveloppait pour eux d'énigme et de mystère...

Il ne leur vînt même pas à l'esprit qu'ils pouvaient être les victimes d'une machination ourdie par cette femme. Ils étaient frustes et orgueilleux. La force physique, la vigueur à dépenser l'emportaient chez eux sur la finesse de l'intelligence. Contre Germaine, la lutte était inégale.

Ils rentrèrent à Royaumont. La saison des chasses approchait. D'autre part, des lettres pressantes de Nathalie les rappelaient. De grosses échéances arrivaient à terme, pour les deux frères ; des difficultés avaient été soulevées par les plus riches fermiers lors du renouvellement des baux. Les récoltes étaient mauvaises. Une grève avait interrompu les travaux de la forge et la plupart des ouvriers s'étaient disséminés dans les fabriques voisines, où ils trouvaient des conditions meilleures. Pendant que Michel et Laurent négligeaient leurs affaires, une âpre bataille s'engageait contre eux dont ils subissaient déjà les fâcheux contre-coups. Ils allaient être obligés, pour faire face à ce nouvel état de choses et faire honneur aux échéances prévues, suite d'achat d'hôtel à Paris, et de reconstruction de la Louvière, de vendre des parcelles du domaine, et il fallait prévoir que ces ventes, étant donné leur besoin d'argent immédiat, auraient lieu dans de mauvaises conditions. Des fermiers, déjà, offraient de racheter leurs fermes, il est vrai, mais à moitié prix de leur valeur.

Ce n'était pas tout.

Une lettre de Nathalie ajoutait :

« Le danger pour nous est plus grand que jamais. Vous savez de qui et de quoi je veux parler. J'ai hâte que vous soyez près de moi... »

Or, lorsqu'ils avaient quitté Royaumont, des semaines aupa ravant, ils avaient laissé la veuve dans une quiétude absolue.

Elle paraissait ne plus prévoir aucun péril, de quelque natur que ce fût.

Que s'était-il donc passé de si grave, en leur absence, pou provoquer une pareille frayeur, et une lettre aussi alarmée ?

Les lecteurs retrouveront les personnages de ce passionnant roman dans le LIVRE NATIONAL *ayant pour titre :* « ROSE LISON. »

Imp. Mauchaussat, 16, rue François-Guibert, Paris XVe 3 — 19

LES GRANDS ROMANCIERS POPULAIRES sont tous édités dans la collection rouge du **LIVRE NATIONA[L]**

Série à 1.75 le volume

Édouard ADENIS
2. Madame Angot.
3. La Princesse des Halles

Marcel ALLAIN
444. L'attaque du Courrier de Lyon.
460. Le Chevalier Panache.

Arthur BERNÈDE
274. La Môme Printemps.
275. Rose fleurie

BOISGUILLAUME
485. Un double Amour.

A. BOISSIÈRE
453. L'Amour emporte tout.

Jean BOUVIER
195. L'Enfant du Naufrage.

Jacques BRIENNE
511. La chance de Francine.
512. Après l'orage.

Ar. BRUANT
175. L'Alsacienne
176. La fiancée de Lothringen.
260. Captive
261. Les Etapes du Bonheur

Paul DARCY
464. La Jolie ténébreuse.
517. Beaux Yeux menteurs.

G. DEJEAN
465. Tant que femme voudra.

Victor FÉLI
474. Roberte et ses vainqueurs.

Paul de GARROS
425. Quand le bonheur passe.
488. Douloureuses fiançailles.

Jules de GASTYNE
484. Le Secret de l'Inconnue

H. GERMAIN
430. Justicière
431. Bourreaux !

H. LANGLADE
468. Le bonheur de l'Aimée.

H.-J. MAGOG
481. Deux Cœurs se cherchent
504. Timide Amour.

Georges MALDAGUE
383. Rose Sauvage.
441. La Mare aux Folles.
507. Aimer et vivre.

Marc MARIO
478. Le supplice d'Eveline

Jules MARY
71. La Détresse d'une Mère.
72. Perdues dans Paris.
513. La fin de Roussiote.

Charles MÉROUVE[L]
501. La Conquête de Gabriel[le]

Eug. Le MOU[ËL]
439. Jenny la Blonde.
440. Le Cœur de l'Inconnue.

Gaston-Ch. RICHAR[D]
436. Josiane.
437. La Revanche de Rolan[d]
447. La Seconde Vie du Colon[el] Gérard.
469. Le Mariage de Chonchon

Frédéric VALAD[E]
427. Les Chauffeurs du Nord
428. L'Ange qui pardonne.
492. Marie la Vielleuse.
493. Les Amours d'Ange Pito[u]

VAYRE et FLORIGN[Y]
406. L'Amoureux de Mady.
479. L'Amour qui espère.
480. La Vengeance de Flora.

Serge VEBE[R]
456. Le Cœur et les Bijoux

Maxime VILLEME[R]
461. Espérance.
518. Cœur de serpent.
519. Pour être riche.

Série à 2 fr. le volume

Édouard ADENIS
527. Le Don d'un Cœur.
528. Le Secret de Jacqueline

Paul d'AIGREMONT
495. La Reine de l'Or.
496. Le Martyre de Nadine
521. Pauvre Rose.
522. Le Fantôme.
572. Tragique Amour.
573. L'Heure terrible

Ar. BRUANT
351. Aux Bat' d'Af'

Francis CERDAN
571. L'amour parle plus haut.

Paul DARCY
562. Chercheuse d'Amour

J. de GASTYNE
556. Noble... et bandit.

Henri GERMAIN
539. La Fauvette du Faubourg.
540. Le Calvaire d'Yvonne

Marie de LA HIRE
544. Le Cœur en émoi.

Henriette LANGLADE
541. D'un Cœur à l'autre.

E.-M. LAUMANN
542. Tragique Amour de Lucile de Launay.
543. Le Fils de Cartouche.
577. Le Roman d'un Mousse.

Pierre MAEL
533. Les Lurons de la Jeanne.
534. Julia la Louve

H.-J. MAGOG
550. Il suffit d'aimer.

Marc MARIO
565. Ame de Démon.

Maurice MARIO
532. Un Cœur qui s'égare.

Jules MARY
240. Les nuits d'Irlande.
524. La Charmeuse d'Enfants.
525. Le Démon de l'Amour.
553. Le Roman d'une Figurante
566. Blessée au Cœur.
567. Les Amours de Collivet.
578. La Beauté du Diable.

Charles MÉROUVEL
536. L'Affaire de Fontaine aux Bois.
537. Roman d'une honnête fille.
557. La Roche Sanglante.
558. Le Calvaire doré.

Xavier de MONTÉPIN
433. La Mendiante de St-Sulpice
434. Rose et Marie-Blanche.
486. La Joueuse d'Orgue.
487. La Petite Marthe.

MORGINS
568. Princesse Martha

Gaston-Ch. RICHARD
505. La Cigogne d'Argent.
506. Le Châtiment d'Ortrude.
535. Pour sauver la Reine
560. Le Roi maudit.
561. Sous le manteau royal.

Léon SAZIE
575. La Martyre blonde
576. L'Aurore du bonheur

P. SEGONZAC
538. Le Mousquetaire bleu

Georges SPITZMULLER
256. La Pieuvre.
370. Chevalier Arc en Ciel.
336. Sanglante Richesse.
526. Mimosa.
547. Reconquise.

Charles VAYR[E]
520. Vendue.

VAYRE et FLORIGN[Y]
112. La Fiancée de Bruges.
244. Clara Spada.
245. Trois Amoureuses.
530. Sans-sol.
531. Caprice Royal.
559. L'Amoureuse équipée.

Maxime VILLEMER
502. Fleur de Misère.
503. Graziella la Bouquetière.
569. La Buveuse d'or.
570. Bluette et Bérengère

Rene VINCY
462. Celles qui pleurent.
463. La Tragédie amoureuse.
529. Les Tendres
563. Le Silence du Sang.
564. Fort comme la haine
574. La Veuve Enfant.

Michel ZÉVACO
90. Le Fils de Pardaillan I.
90 *bis* — — II.
148. La Reine Isabeau.
149. Le Pont de Montereau.
186. Le Pré aux Clercs.
187. Fiorinda la Belle.
325. La Reine d'Argot.
326. Primerose
349. La Grande Aventure.
350. La Dame en blanc, la dame en noir
508. Marie-Rose, la Mignon du Nord, I.
509. Marie-Rose, la Mignon du Nord, II.
551. La Fin de Pardaillan.
552. La Fin de Fausta.

Pour paraître successivement :

579. JULES MARY. Rose-Lison.
580. H.-J. MAGOG. L'Héritière aux beaux yeux
581. H. KÉROUL et G. LE FAURE. Les deux Petiotes
582. — — La petite Duchesse

EN VENTE PARTOUT et aux **Éditions JULES TALLANDIER** 75, rue Dareau, PARIS (XIVe)

IMP. [illegible]